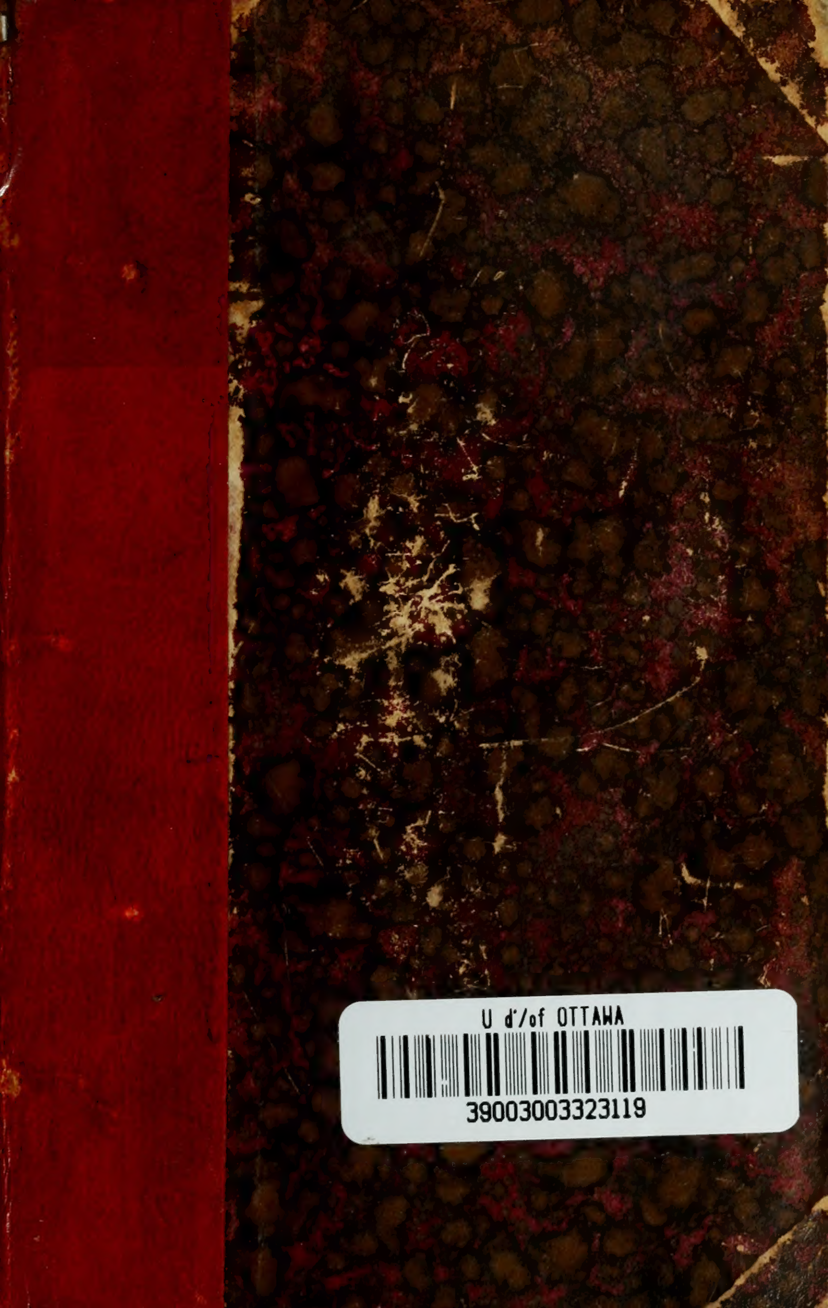






FÉNELON

Études critiques

OUVRAGES DE MOÏSE CAGNAC

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE, J. DE GIGORD, ÉDITEUR,
15, rue Cassette, Paris.

Collection : *Les Directeurs de conscience*, in-12.

Fénelon, directeur de conscience (2e édition). — Thèse de doctorat ès lettres. 3 50

Fénelon. — Lettres de direction (2e édition). — Préface de René Doumic, de l'Académie Française. 3 50

Bossuet. — Lettres de direction (2e mille). — Préface de Félix Klein. 3 50

François de Sales. — Lettres de direction. — Préface de Costa de Beauregard, de l'Académie Française. 3 50

Le Respect de l'Enfant, in-12. . . . . . . 1 »

La Jeune Fille de demain, in-12 . . . . . . 1 »

Fénelon Lettres inédites, in-8o . . . . 1 »

Fénelon. Pensées choisies avec Introduction, in-32. 1 »

De l'appel comme d'abus, in-12. . . . . 1 50

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE,
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE ET OUDIN
15, rue de Cluny, Paris.

Fénelon. — Études critiques. 3 50

EN PRÉPARATION :

Histoire de la direction de conscience en France.

MOÏSE CAGNAC

DOCTEUR ÈS LETTRES ET EN DROIT

FÉNELON

Études critiques

Formation intellectuelle et morale des évêques au XVIIe siècle
Place de Fénelon dans l'histoire de la pédagogie
De l'Éducation des filles. — Les écrits politiques de Fénelon
Fénelon et l'antiquité. — Fénelon archevêque de Cambrai
Fénelon et le Jansénisme. — Fénelon philosophe
Les idées mystiques de Fénelon. — Fénelon directeur de conscience
Fénelon d'après sa correspondance



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

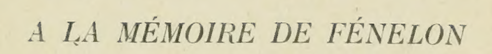
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

15, rue de Cluny, 15

—

1910





A LA MÉMOIRE DE FÉNELON

AVANT-PROPOS

Le nom de Fénelon est un des plus fameux dans l'histoire de la France ; et cependant peu de personnages sont plus mal connus, peu dont la réputation soit aussi discutée. Pourquoi ? Parce que nous ne lisons pas ses ouvrages. Nous avons parcouru quelques pages du *Télémaque*, le *Traité de l'Existence de Dieu*, la *Lettre à l'Académie*. Un point, c'est tout. Nous ne connaissons pas cette merveilleuse correspondance si curieuse, si instructive, où Fénelon se montre tout entier, ni les *Lettres spirituelles*, l'œuvre la plus admirable du grand évêque. Les nombreux écrits sur le *Quiétisme* et le *Jansénisme*, et les *Mémoires politiques*, nous les ignorons. Voilà les sources où nous devons puiser, si nous ne voulons pas répéter ce que les autres ont dit.

Nous vivons des idées de Nisard. Pour ce grave critique (1), Fénelon est chimérique en religion, en politique, dans la direction, dans les doctrines

(1) *Histoire de la littérature française*, t. III, chap. XIV.

littéraires C'est à peine si l'historien rappelle les qualités maîtresses qui relient ce nom illustre au grand siècle ; mais le coup est porté, et pour le lecteur qui manque de critique, Fénelon est un homme blessé à mort.

Regardons de plus près ; étudions l'œuvre. Lisons, il suffit, mais avec une froide impartialité. Nous jugerons nous-mêmes si nous ne devons pas enfin déchirer la page de Nisard et recommencer le chapitre.

Ce n'est pas une étude complète des ouvrages de Fénelon que nous présentons au public. Chacune des parties de cette œuvre immense : *Pédagogie*, *Littérature*, *Politique*, *Ascétisme*, controverses sur le *Jansénisme*, *Mysticisme*. demanderait un livre comme celui-ci.

Attirer l'attention sur un homme qui fut et reste un des meilleurs représentants de l'esprit français, tel a été notre dessein.

Étudier un auteur consiste souvent aujourd'hui à analyser ses ouvrages. C'est l'histoire des idées. Cette conception n'expose à aucun mécompte. Mais critiquer est audacieux. Chacun, qu'il le veuille ou non, met dans ses jugements un peu de sa personnalité. Et cela choque.

Nous n'imposons pas notre manière de voir et de comprendre. Nous offrons un guide aux lecteurs de Fénelon, — un compagnon n'est pas un maître. — Nous saluerons toujours avec joie les nouvelles

études qui éclaireront la physionomie de l'archevêque de Cambrai. A le mieux connaître on l'aimera davantage.

Fuyons cependant cette logique soupçonneuse qui peut découvrir les défauts, mais qui sert aussi à en inventer.

Les grands hommes qui sont l'honneur des lettres et dont le rayonnement à l'étranger magnifie la patrie méritent mieux que cette défiance. S'ils grandissent la France au dehors, pourquoi s'acharner à les rabaisser chez nous ? Nous tuons nos prophètes.



La gloire de Fénelon, si brillante au XVIIIe siècle, a baissé à la fin du XIXe. Elle renaît de nos jours. Les réputations auraient-elles aussi leurs oscillations, selon les besoins et les aspirations des époques ?

Fénelon convient à nos contemporains.

Il tranche évidemment dans le courant gallican français, si fort au XVIIe siècle, qui aurait été au schisme, si un Bossuet ne s'était rencontré pour l'endiguer et le diriger.

Le gallicanisme est mort. Les chrétiens de France ont pris à Fénelon la forme de son catholicisme. Rome est la source de leur foi et le repos de leur cœur.

De quelle voix éloquente l'archevêque de Cambrai réclamait pour l'Église la liberté ! Les paroles qu'il prononçait au sacre de l'Électeur de Cologne

retentissent encore dans notre Europe moderne : « Que les Princes ne se flattent pas jusqu'à croire que l'Église tomberait, s'ils ne la portaient pas dans leurs mains. S'ils cessaient de la soutenir, le Tout-Puissant la porterait lui-même.

« Quelque besoin que l'Église ait d'un prompt secours contre les hérésies et contre les abus, elle a encore plus besoin de conserver sa liberté... »

Fénelon a rappelé l'attention sur le rôle du cœur dans la croyance. Les derniers scolastiques avaient vraiment trop dédaigné le sentiment. Une réaction s'imposait. Les grands esprits fiers de la puissance de la raison ne pouvaient ignorer à quelle lumineuse profondeur atteindrait le sens religieux, si à l'insuffisance de l'intelligence venait s'ajouter toute la force de l'amour. Le cœur, comme l'esprit, est conducteur de la divinité. Jésus n'est pas venu en ce monde apporter une métaphysique nouvelle. L'Évangile en lui-même n'est pas un système de philosophie. C'est surtout une vie morale. C'est le point où Fénelon s'accordait avec Pascal, les mystiques et les pieux auteurs de l'*Imitation*. Et cela frappe aussi beaucoup de consciences modernes.

Fénelon enfin doit plaire à notre démocratie.

Il a plaidé auprès du roi la cause du peuple. Il a frémi devant les misères humaines. Il aurait voulu donner plus de bonheur à ceux qui travaillent et qui souffrent. Cette commisération resplendit dans ses écrits et sa vie ne l'a point démentie.

Il croyait à la fraternité des peuples comme à l'Évangile qui fait tous les hommes des frères. Dans la société militaire des Condé, des Turenne, des Villars, il osait maudire la guerre « quelquefois nécessaire, il est vrai, mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions ».

Les femmes vénèrent son nom parce qu'il les a défendues contre elles-mêmes. Il a proclamé leur droit à la culture intellectuelle pour les mieux préparer à leur sublime ministère de gardiennes du foyer. Elles n'ignorent pas ce qu'elles doivent au *Traité de l'Éducation des Filles*.

***

Après les travaux parus depuis vingt-cinq ans sur les diverses parties de l'œuvre fénelonienne (1), il nous a paru bon de faire un travail de synthèse qui résumât les vues particulières des critiques en ajoutant le résultat de nos études personnelles.

Depuis notre thèse de doctorat, *Fénelon directeur de conscience* (1901), nous étions hanté du désir de donner au public lettré un volume sur Fénelon aussi intéressant que celui de

(1) E. de Broglie, *Fénelon à Cambrai*. — Boulvé, *l'Hellénisme dans Fénelon*. — Delacroix, *Études d'histoire et de psychologie du mysticisme*. — Crouslé, *Fénelon et Bossuet*. — Delplanque, *Fénelon et l'amour pur*. — Druon, *Fénelon archevêque de Cambrai*. — Boutié, *Fénelon*. — Janet, *Fénelon*.

M. G. Lanson sur Bossuet (1). L'on dira si nous avons réussi.

L'on se plaira peut-être à opposer certains jugements antérieurs à la nouvelle conception que nous nous faisons du caractère de Fénelon ; nous répondrons que critique et historien nous avons profité de tous les documents nouveaux, comme ceux de M. Maurice Masson, *Fénelon et Mme Guyon*.

Que si nous signalons des défauts que nous avions hésité à reconnaître jadis, c'est que depuis dix ans nous avons mieux étudié cette nature si complexe, si ondoyante, et malgré tout si séduisante de Fénelon.

Nous ne pouvons oublier combien nous sommes redevable à M. Boulvé, le délicat auteur de *l'Hellénisme dans Fénelon* ; nous l'avons suivi pas à pas dans notre étude, *Fénelon et l'Antiquité*. Le chapitre *Fénelon philosophe* est issu tout entier des travaux récents qui ont paru sur la théodicée. Dans la discussion de la preuve téléologique, nous avons emprunté à M. Piat les arguments nouveaux qu'il a exposés dans son livre *la Croyance en Dieu*. A chacun son droit et son mérite.

Paris, le 15 octobre 1909.

(1) G. Lanson, *Bossuet*. Société Française d'Imprimerie et de Librairie, ancienne librairie Lecène et Oudin, 15, rue de Cluny, Paris.

FÉNELON

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

FORMATION INTELLECTUELLE ET MORALE DES ÉVÊQUES AU XVIIe SIÈCLE

Le XVIIe siècle, par sa littérature et son histoire, par sa politique et sa religion, a mérité le titre de grand. Au lieu de critiquer les côtés défectueux, — c'est une triste manière de se hausser ! — nous ferions plus utile besogne de l'imiter dans ce qu'il avait de solide et de profond, de beau et de généreux.

L'époque dont nous parlons, c'est le règne de Louis XIV avec les dates assez indécises de 1660 à 1715, âge merveilleux où tout est grand à l'intérieur et à l'extérieur, où des noms illustres jettent une gloire durable sur les champs de bataille et, ce qui est mieux, dans le domaine de l'esprit.

Dans ce cortège des grands hommes, les évêques tiennent magnifiquement leur place.

Le hasard est un facteur insuffisant pour expliquer cette éclosion de personnages fameux dans l'Église gallicane. Il y a à toute chose une raison suffisante.

Le grand siècle a été préparé par une époque où tout semble tressaillir de jeunesse et déborder de verve enthousiaste. L'esprit français, longtemps agité, comme en travail, arrivait lentement à cette tranquille beauté qui fait notre orgueil et un peu notre envie, à nous les descendants fatigués de cette race passée. Les hommes d'Église grandirent dans cette atmosphère fortifiante. Ils furent grands à cet âge où tout tendait au vrai. Le maître que les destinées avaient fait roi de France savait donner l'impulsion aux énergies et aux courages toujours prêts à répondre aux besoins impérieux de toutes les époques.

Mais l'air ambiant ne suffit pas à expliquer l'état d'esprit de nos grands évêques ; et l'on est curieux d'apprendre ce qu'ils ont fait pour être ce qu'ils furent. On ne naît pas grand homme, on le devient. Si les circonstances ont servi Bonaparte, elles n'ont point fait Napoléon le Grand. Le hasard pousse-t-il un sot au pouvoir, son néant apparaît bientôt.

La formation intellectuelle et morale des évêques au XVIIe siècle ne peut s'entendre que si, d'un côté, l'on explique en raccourci l'organisation des études

à cette époque, et si, de l'autre, l'on remarque les diverses influences qui concouraient à une éducation cléricale.

I

L'instruction primaire et secondaire des jeunes gens que les parents destinaient à l'Église ne différait pas de l'instruction donnée aux autres enfants. Les uns restaient à la maison avec un précepteur, comme Fénelon, les autres, comme Bossuet à Dijon, suivaient les cours d'un collège. Remarquons en passant la précocité de ces jeunes intelligences. Bossuet termine ses études classiques à quinze ans ; Coeffeteau à quatorze ans ; Fénelon à douze. Ce n'étaient point des cas isolés. Montaigne sort du collège à treize ans et Corneille finit sa rhétorique à treize ans et demi. Les écrivains latins et grecs leur devenaient familiers ; les langues anciennes étaient pour ces jeunes et robustes cerveaux un aliment sain et puissant ; c'est en se jouant qu'on les apprenait de pair avec la langue nationale, et nous savons très bien ce que vaut cette première formation de l'esprit ; les littératures anciennes lui donnent cette grandeur cultivée, cette éducation générale qui prépare à tout et qui est l'éducation même de l'âme.

On veut changer tout cela maintenant. Il faut, dit-

on, donner aux enfants un enseignement pratique en rapport avec les besoins des temps. J'ai peur que cette raison ne soit qu'un prétexte ; nous sommes des dégénérés, et à nos faibles cerveaux il faut une nourriture moins fatigante. Et sans doute pour des hommes voués à l'industrie et au commerce, pourquoi Platon, Aristote, Polybe ou Tacite ? Cela est un peu vrai ; mais aussi il faut dire adieu à la profondeur, à la clarté, à la grâce de l'esprit français ; et s'il doit y avoir une aristocratie intellectuelle, elle ne se fera que par les langues anciennes.

Aussi bien n'est-ce pas une question à discuter ici ; il était au moins opportun, dans cette genèse de la formation de l'esprit de nos grands hommes d'Église au XVIIe siècle, de remonter à l'origine.

Et maintenant l'enfant a grandi ; il ira s'initier aux sciences ecclésiastiques soit à l'Université, soit au séminaire Saint-Sulpice récemment fondé par M. Olier. L'exemple de Richelieu travaillant à la campagne sous la direction du célèbre Cospéan est un cas exceptionnel.

L'Université de Paris, création géniale des évêques gallicans, centre intellectuel prodigieux avec ses milliers d'élèves, ses quatre facultés de théologie, de médecine, de droit canonique et d'arts, l'Université de Paris, troublée pendant les guerres de religion, reprit ses vieilles et bonnes habitudes de travail sous le règne pacifique de Henri IV. De

nouveaux statuts furent promulgués à cette époque, et c'est sous ce régime d'études que se forma le clergé de France au XVII[e] siècle.

L'étudiant qui se destinait aux études ecclésiastiques devait avoir le grade de maître ès arts ; il s'obtenait dans l'Université et donnait le droit d'enseigner les humanités et la philosophie ; il était exigé de tous les candidats aux examens de théologie, excepté des religieux, à qui il suffisait d'apporter un certificat de leurs supérieurs, constatant qu'ils avaient fait leur philosophie suivant les usages de leur couvent.

La Faculté de théologie, ce n'était pas seulement la Sorbonne, dont les privilèges étaient antiques et précieux ; c'était aussi le fameux collège de Navarre, les Cordeliers, les Jacobins ou Dominicains.

A Navarre, Bossuet rencontre Nicolas Cornet, l'oracle de la Faculté de théologie, le D[r] Guischard professe la théologie scolastique et positive ; — il le fit pendant cinquante-trois ans. — Jean Dusaussoy expose saint Thomas. Pour la plupart des étudiants, quel travail opiniâtre et intelligent ! Sur l'horloge du collège de Navarre sont écrits ces mots : *Horæ transeunt et imputantur* : Les heures passent et il faudra en rendre compte.

Bossuet avait compris, et d'autres aussi.

* * *

Nous voici en Sorbonne ou à Navarre. Les candi-

dats aux grades de théologie travaillent pendant trois ans sous la direction de deux professeurs. Outre les examens particuliers, une thèse, appelée *tentative*, clôt ce cycle d'enseignement. Le jeune homme est bachelier.

La licence était un temps d'études qui s'ouvrait tous les deux ans le 2 janvier. Ainsi un jeune homme reçu bachelier pendant une licence, devait attendre l'ouverture des cours de la licence suivante pour commencer ses nouvelles études. Le bachelier en licence devait, en dehors de ses cours quotidiens, assister à toutes les thèses des bacheliers et des licenciés, et enfin argumenter lui-même. Il soutenait trois thèses.

La *mineure ordinaire* durait six heures ; elle portait sur les sacrements en général et en particulier. Parmi les sujets, j'en ai rencontré un que de fréquentes discussions ont modernisé : les ordinations anglicanes.

La *majeure ordinaire* commençait à huit heures du matin et finissait à six heures du soir : Religion, Église, Écriture sainte, Conciles, Histoire ecclésiastique, Chronologie sacrée, tels étaient les sujets traités et discutés.

La *sorbonnique*, de six heures du matin à six heures du soir, se passait toujours dans la grande salle de Sorbonne. Ce privilège de la célèbre école venait de sa suprématie sur les autres établissements de la Faculté de théologie.

La sorbonnique était la thèse à grands débats; des scènes épiques illustrèrent souvent les séances.

Bossuet soutint cette thèse le 9 novembre 1650. Le jeune étudiant de Navarre, fier de son illustre maison, ne voulut point appeler le prieur de Sorbonne, Chamillard, *Dignissime Domine,* mais tout simplement *Domine Prior.* Aussitôt les protestations s'élèvent vives et bruyantes. Les docteurs de Navarre quittent la grande salle des Actes emmenant leur jeune et brillant élève. Les Dominicains accourent et tous les docteurs de la Faculté, excepté ceux de Sorbonne ; un bachelier de Navarre est nommé prieur et Bossuet continue la soutenance de sa thèse dans l'antique et vaste salle des écoles de saint Thomas. Entre temps, Messieurs de Sorbonne, escortés d'un appariteur du Châtelet et de deux notaires, viennent signifier à Bossuet que sa sorbonnique serait nulle ; le candidat entendit les protestations et revint très calme continuer la soutenance de sa thèse ; elle dura douze heures, selon les règlements. Un conflit entre Navarre et la Sorbonne était inévitable. Le différend fut porté à la grand'chambre le 26 avril 1651, où siégeaient Molé et Talon.

Il était incontestable que le prieur de Sorbonne avait droit au *Dignissime Domine ;* mais devait-on annuler la thèse de Bossuet? L'avocat de Navarre s'en préoccupait peu, et il soutenait, d'ailleurs assez maladroitement, que la Faculté de théologie avait jugé la chose. Le procès était perdu quand Bossuet

demanda la parole. Il plaida en latin. Son éloquence étonna la grand'chambre. Omer Talon avoua que le bachelier venait de donner des preuves de sa suffisance. Les juges furent unanimes pour exempter Bossuet d'une nouvelle sorbonnique; mais... le prieur de Sorbonne gardait ses droits!

Les thèses soutenues, le temps de la licence écoulé, les bacheliers ne sont pas encore licenciés, mais ils sont au bout de leurs peines. Le 2 janvier, jour de l'ouverture d'une autre licence, ils étaient *hors licence*. Vers la fin du carnaval, ils invitaient les grands personnages de l'Église et de l'Université à la grande solennité académique des *Paranymphes*. Chaque école de théologie choisissait pendant la semaine de la Sexagésime un de ses membres pour porter la parole à cette cérémonie, qui se terminait par une distribution de confitures aux membres éminents !!... Pour inviter les autorités civiles et judiciaires (Palais de Justice et Hôtel de Ville), c'était toujours l'élu des Jacobins qui portait la parole; il n'avait pas moins de quatorze discours à prononcer dans la même journée. M. Floquet commet donc une petite erreur dans sa fameuse histoire de Bossuet (1), en nous représentant le futur évêque de Meaux invitant les cours souveraines aux paranymphes de Navarre.

Enfin le lundi après les paranymphes les bache-

(1) Floquet, *Etudes sur Bossuet*, I, p. 147.

liers avaient le titre de licencié. La liste était donnée dans la chapelle de l'archevêché. Bossuet fut classé troisième dans l'ordre de la licence. L'abbé de Rancé était le premier. La qualité passait peut-être avant la valeur ; et cependant Paul de Gondi obtint la place de premier de sa licence avant l'abbé de la Mothe-Houdancourt, le protégé de Richelieu (1). Le doctorat n'était plus qu'une formalité. Le licencié soutenait encore une petite thèse appelée *vespérie*, puis recevait le bonnet. Le nouveau docteur présidait pour la première fois un acte public : c'était l'*aulique*.

Un dernier mot sur ces examens : on appelait *resompte* l'acte que soutenaient pour être docteurs les évêques qui n'avaient pas passé par les épreuves ordinaires. Richelieu, évêque désigné de Luçon, après avoir subi l'examen qui terminait les premières années de théologie, alla à Rome, où il fut sacré, et à son retour soutint sa première et unique thèse à la suite de laquelle il fut reçu docteur le 17 juillet 1606.

L'organisation des études à Saint-Sulpice est différente, mais également sérieuse. D'abord on ne reçoit que ceux qui ont terminé leur littérature. Les jeunes gens qui veulent prendre leurs grades suivent les cours de la Sorbonne; pour les autres, Fénelon fut de ceux-là, des leçons sont faites au séminaire par des docteurs de Sorbonne : conférences pra-

(1) *Mémoires* du cardinal DE RETZ, I, p. 118 et suiv.

tiques de morale et conférences dogmatiques. Outre cela il y a trois conférences par semaine et pour ceux qui vont à la Sorbonne et pour ceux qui restent dans la maison ; enfin toutes les semaines une soutenance de thèse alternativement par chaque catégorie d'élèves.

Que valait, en somme, cet enseignement ? Sans doute professeurs et élèves n'avaient pas nos méthodes de travail ; une place trop petite était réservée dans les programmes à l'histoire de l'Église : regrettons encore les procédés théoriques ; nous soupçonnons bien qu'un peu de subtilité se glissa dans les discussions et que les argumentateurs perdaient quelquefois de vue la terre ; mais prenons ces études comme un moyen, admettons que ce n'était souvent qu'une gymnastique intellectuelle. Quand l'esprit est vif, souple (c'était bien le premier résultat de ces dissertations et de ces thèses), la science est un champ facile à explorer, et l'application se fait vite et sûre des principes généraux aux applications. Et voyons ce que furent ces évêques.

*
* *

Ils écrivent aussi bien et mieux que personne. La prose française n'a pas de meilleurs représentants au XVIIe siècle que Bossuet et Fénelon ; le premier avec cette période harmonieuse, grave et sévère, un peu romaine, le second avec la phrase vive, courte, alerte, toute française. L'éloquence est dans la

chaire et les discours religieux de l'époque demeurent les modèles du genre.

Ils parlent, et mieux que personne, sur toutes les questions : philosophie et morale, histoire et littérature, politique et religion. Ils sont nombreux à l'Académie. La religion, ils la connaissent à fond, ils l'exposent et la défendent avec toute l'ampleur et toute la clarté qu'exige une si belle matière. Le peuple qu'intéressait un si noble sujet suivait, plein d'attention, les querelles théologiques, non pas des discussions de Bas-Empire, ni même de ces subtilités qui venaient d'épuiser la scolastique, mais des questions vitales : jansénisme, quiétisme, morale des casuistes.

Profonds théologiens, ils sont vraiment les arbitres de la foi, et ce n'est pas chose facile de fixer les extrêmes limites de la vérité et de l'erreur. Un exemple. Que se passe-t-il dans les conférences d'Issy ? Bossuet, Noailles, Tronson, soulèvent les plus délicates questions. Avec le bon sens de Bossuet, il est impossible d'errer ; mais ira-t-on jusqu'aux dernières limites de l'orthodoxie ? Fénelon, qui n'assista jamais aux conférences d'Issy, mais à qui on présenta les conclusions, fit remarquer avec raison qu'on pouvait sans crainte et même qu'on devait faire quelques additions au projet, et il les indiqua sur-le-champ. Noailles et Tronson approuvèrent, et les trente-quatre articles d'Issy fixèrent à jamais, pour ainsi parler, la jurisprudence en matière de mysti-

cisme. Le bon sens de Bossuet et la perspicacité de Fénelon avaient également été nécessaires dans le débat.

Cette supériorité intellectuelle venait aussi de leurs fortes études théologiques. La théologie affine l'esprit. « On sait mieux les choses humaines, dit Poujoulat dans ses *Bossuétines*, après avoir passé par l'étude des choses divines. » Dante plaçait la science sacrée, sous les traits de Béatrix, au-dessus de la poésie elle-même. Pour gouverner les hommes il faut savoir quelque chose des secrets de Dieu.

Talleyrand estimait que tout homme d'État devrait avoir fait sa théologie ; il aimait à citer le cardinal Duprat, qui négocia le concordat avec Léon X ; le cardinal d'Ossat, qui réconcilia Henri IV avec la papauté ; Hugues de Lionne, qui, après avoir étudié la théologie sous les yeux de son oncle, l'évêque de Gap, devint le diplomate le plus consommé du siècle de Louis XIV ; enfin le cardinal de Polignac, qui négocia le traité d'Utrecht (1713).

Voilà les études que faisaient nos évêques ; nous connaissons Bossuet, Fénelon, Coëffeteau, Richelieu, Godet des Marais, Godeau, Retz, Noailles, Huet... et d'autres : quelle phalange !

L'Église gardait la direction de l'esprit français, c'était justice, c'était aussi un devoir ; les évêques suivaient en cela la plus lointaine tradition. Quoi qu'on dise, l'Église a sauvé l'esprit humain. Qui ne connaît la phrase de Thiers ?

« Lorsque la vieille Rome tomba vaincue et toute sanglante aux pieds des barbares, l'Église romaine recueillit l'esprit français comme un pauvre enfant abandonné que dans le sac d'une ville on trouve sur le sein de sa mère égorgée. Elle le recueillit, elle le cacha dans ces asiles religieux dont notre siècle a tant admiré l'architecture mystérieuse et hardie. Là, elle le nourrit des lettres grecques et latines ; elle lui enseigna tout ce qu'elle savait et personne alors n'en savait davantage, elle lui prodigua tous ses soins jusqu'au jour où l'enfant s'est appelé Descartes. »

Les évêques du XVIIe siècle étaient aux premières places du savoir humain, ils continuaient la mission traditionnelle de conducteurs des peuples.

Par quelle cause cette prérogative fut-elle perdue ? Ce n'est pas ici le lieu de l'examiner ; mais au siècle suivant, constatons-le, l'Église pâlit. Écoutons la triste énumération de Lacordaire. Chaque nom est un glas qui sonne. « Bossuet ne rend plus d'oracles, Fénelon dort dans sa mémoire harmonieuse, Pascal a brisé au tombeau sa plume géométrique, Bourdaloue ne parle plus en présence des rois, Massillon a jeté aux vents du siècle les derniers sons de l'éloquence chrétienne. » Les évêques du XVIIIe siècle sont incapables de soutenir la foi, aucun n'eut le talent de s'imposer à l'attention du siècle ; ils sont savants encore, mais ils n'ont pas renouvelé leurs armes, et la lourde artillerie des graves mandements tombe

sous les flèches légères et empoisonnées des encyclopédistes. L'art d'écrire même s'est réfugié dans le camp des adversaires. Les maîtres des idées, c'est Voltaire, c'est Rousseau. L'influence suit toujours celui qui sait se faire lire.

Cette direction des esprits, l'Eglise la reprendra-t-elle ? « C'est une grande illusion de croire que l'on peut conserver la direction des âmes, c'est-à-dire celle des cœurs et des volontés, quand on a perdu celle des esprits (1). »

Il n'est pas question ici d'un retour vers le passé, d'une pensée de domination. Un temps fut où les deux pouvoirs ecclésiastique et civil se confondirent, bien mieux, où l'Église, par la force des circonstances, prit les rênes des États et gouverna les nations. Et ce fut un grand bien, puisque dans ces tristes époques une seule puissance était debout : l'Église. Les peuples ont grandi et ils se sont émancipés. L'Église les abandonna à leurs destinées ; sans regret ? je ne puis pas le dire, mais la séparation était fatale ; c'est la même loi qui écarte les enfants de leur mère et tout être adulte de son principe.

L'Église et l'État demeurent libres et indépendants en face l'un de l'autre ; il n'y a pas à craindre un retour vers un état de choses bien fini. Ce que

(1) Baudrillart. Opuscule : *Le Renouvellement intellectuel du Clergé de France au XIXe siècle.* Paris, Bloud, 1902.

l'Église aurait pu espérer, c'est un peu de reconnaissance. La société moderne est le fruit de la civilisation chrétienne. Les déclamations de quelques Français n'empêcheront pas que cette maternité ne soit écrite dans tout notre être. C'est grâce à l'Église que nous pouvons, dans les questions civiles, nous passer de l'Église ; c'est elle qui nous a menés jusqu'à l'âge d'homme.

L'esprit français émancipé ne doit pas dédaigner ses premiers éducateurs.

Les nécessités du ministère ont absorbé longtemps les meilleures énergies des évêques. Après notre triste Révolution, il fallait bien aller d'abord aux plus pressants besoins ; et l'éducation morale des peuples est le premier devoir des pasteurs. Pendant ce temps, on forgeait des armes contre l'Église.

Qu'on revienne à la science. Que ce soit au moins le but d'une élite d'intelligences, puisque le grand nombre est occupé au métier sublime mais absorbant du ministère paroissial. Déjà l'on est en bonne voie. Les hommes d'Église font bonne contenance dans les sociétés savantes et dans les Académies.

Dans toutes les branches du savoir : philosophie et histoire, sciences physiques et naturelles, astronomie et littérature, des noms s'imposent à notre mémoire. Que ce nombre augmente, c'est pour l'Église de France un devoir, c'est peut-être une condition de sa vitalité.

II

La tenue morale chez l'évêque du XVIIe siècle était à la hauteur de son esprit. A la vérité, le commencement du siècle, vu du côté de l'Église, est bien triste. Les guerres de religion avaient détourné les chrétiens du vrai sens du christianisme. « Le moine quittait son cloître pour les camps, l'évêque dressait des plans de campagne dans le cabinet des princes, le prédicateur débitait dans la rue de séditieuses harangues, tous les esprits étaient troublés et chacun était jeté hors de sa condition et de son rôle. » Les historiens du temps rapportent des faits qui nous révoltent et nous scandalisent avec raison (1).

Le sentiment religieux était très affaibli, et il était grand temps que François de Sales ramenât la religion dans le temple intime de l'âme.

D'un autre côté, les hautes charges de l'Église étaient souvent attribuées, sous les prédécesseurs de Louis XIV, à des personnages d'un esprit chrétien médiocre. Sully jouissait de quatre abbayes ; des enfants étaient pourvus d'évêchés. Le cardinal de Lorraine, frère du duc François de Guise, trouve des abbayes dans son berceau. Archevêque de

(1) Voyez une lettre d'un évêque à saint Vincent de Paul rapportée par THEINER, I, 319.

Reims à quatorze ans, il fut cardinal à vingt-trois.

La flatterie faisait aussi ses ravages. A la mort de Charles de Lorraine, évêque de Metz, les chanoines nomment son successeur, un enfant de six ans, Henri de Bourbon, fils naturel de Henri IV et de la marquise de Verneuil. Le roi les remercie de ce « service signalé ». Évêque de Bossuet devenu archidiacre de Metz, il jouit pendant quarante ans des revenus d'une église qu'il ne vit jamais. L'Église n'avait plus d'évêques dignes de leur haute mission. Le concordat de François Ier avait été néfaste sur ce point. La nomination des évêques était réservée aux rois de France. Le résultat fut que les nobles furent appelés de plus en plus à la tête des diocèses.

Les familles puissantes auprès du roi, puisqu'elles gouvernaient l'État, profitaient de cet état de choses pour faire donner à leurs enfants les riches prébendes, les grasses abbayes.

C'était un rayon de gloire qu'un évêque dans la famille, à cette époque où l'Église et l'État se compénétraient jusqu'à ne faire qu'un seul rouage. Pousser un de ses enfants à l'épiscopat, c'était travailler au bien de sa race, en s'assurant par lui influence et richesse. La vocation forcée de Talleyrand parut à ses parents « plus favorable à l'avancement de la famille ». L'Église fit trop souvent les frais de ces ambitions. Certains évêchés paraissaient héréditaires, les Bonzi à Béziers, Paris « dans la

maison de Gondi », Luçon aux Richelieu. Un des frères de Richelieu est pourvu de l'évêché. Armand se destine à l'armée et reçoit une éducation militaire. L'évêque se fait chartreux, sa mère communique à Armand les perplexités qu'une telle décision cause à toute la parenté. Alors celui-ci fait volte-face ; il renonce à l'armée pour entrer dans le clergé et occuper l'évêché de Luçon : « Que la volonté de Dieu soit faite, écrit-il, j'accepterai tout pour le bien de l'Église et la gloire de notre nom. »

Saint-Simon nous peint en une phrase ces combinaisons de famille. « Le premier duc de la Rochefoucauld fit son second et son quatrième fils prêtres. L'aîné mourut évêque de Lectoure, l'autre se contenta d'abbayes, le second fut chevalier de Malte. De six filles qu'il eut, quatre furent abbesses, la dernière religieuse, la troisième, plus coriace que les autres, voulut absolument un mari (1). »

Au XVIIe siècle, il y eut place pour les sujets d'élite, surtout de la roture. Louis XIV sut laisser arriver aux plus hautes fonctions dans l'État, dans l'armée et dans l'Église ceux qui pouvaient les honorer... Les premiers évêchés de France semblaient cependant réservés à la grande noblesse. Bossuet parut de trop petite naissance pour Lyon et Paris ; mais enfin il fut évêque jeune, et il y en eut d'autres, Valot, Daquin, Félix, évêque de Nevers.

(1) SAINT-SIMON, VI, 356, édition Chéruel, Paris, Hachette.

Ce scandale fut épargné au XVIIIe siècle ; en 1789, il y avait en France cent trente évêques, tous nobles (1). A tout autre moment, ces arrangements mondains et quelque peu égoïstes eussent causé des malheurs ; mais nous sommes au XVIIe siècle, et dans les familles il y avait un palliatif.

Rappelons-nous quelle était l'époque dont nous parlons. La religion était le rouage important de l'organisme de l'État. La vie religieuse pénétrait la substance même de l'âme humaine ; c'était la vie de la vie même de l'homme.

N'oublions pas qu'il s'agit d'un âge de foi où des convictions fortes encore, des traditions séculaires, font vivre le jeune lévite dans une atmosphère religieuse et l'encouragent dans la voie qui lui est ouverte en quelque sorte dès l'entrée dans la vie. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle toutes les femmes sont croyantes.

C'est la femme qui préside à la première formation morale. Richelieu a pu avoir des professeurs de littérature, des maîtres d'équitation, d'escrime et de danse ; c'est sa mère, Suzanne de la Porte, qui s'est chargée de son éducation religieuse. Quand son fils Armand quitte les armées pour l'Église, il lui manque l'instruction théologique, mais les sentiments de foi sont vivants dans son âme.

Bossuet nous laisse deviner l'influence que sa

(1) Lisez là-dessus M. l'abbé Sicard : *l'Ancien Clergé de France*.

mère eut sur sa jeunesse. Fénelon trouve au foyer l'exemple des plus solides vertus chrétiennes. Le marquis de Fénelon, son oncle, qui s'occupa spécialement de lui, était l'ami et le fils spirituel du vénérable abbé Tronson, second supérieur de Saint-Sulpice. Il y eut des vocations forcées. Le père de Retz attache à l'Église « l'âme peut-être la moins ecclésiastique de l'univers (c'est Retz qui parle ainsi dans ses mémoires) (1) ; son aîné et la vue de l'archevêché de Paris qui était dans sa maison, produisirent cet effet. » Pour dire un mot du siècle suivant, c'est pour être un Retz, avoir une grande situation et jouer un rôle politique que le triste Loménie de Brienne s'engage dans l'Église. Et Talleyrand ? que faire de ce jeune Charles-Maurice qu'un accident a rendu boiteux ? Il est l'aîné, mais son frère Archambault, qui devait être un des plus brillants seigneurs de la cour de Louis XVI, prendra sa place ; sa jambe l'empêche de porter l'épée, mais il a une belle tête pour la mitre. Le voilà engagé dans les ordres.

Et cependant regardons la majorité de ces évêques du XVIII[e] siècle ; tous nobles, ils ont bonne tenue encore. Les sentiments religieux ont baissé dans les

(1) Pour le dire une fois en passant, ne prenons pas toujours Retz au sérieux, quand il se peint si ambitieux et si vicieux. Le coadjuteur était plus intrigant qu'ambitieux et plus ami de l'intrigue qu'intrigant, et de même plus vaniteux que dépravé ; c'était un fanfaron du vice.

familles, ils sont donc moins préparés que leurs aînés à remplir leur rôle sublime. Malgré tout, Mirabeau ne pourra s'empêcher de dire, en les voyant dépouillés de leurs biens, mais toujours calmes et pleins de dignité, de fierté et de dédain en face de la constitution civile du clergé : « Nous avons pris leurs biens, mais ils ont gardé leur honneur. »

L'influence de la famille chrétienne demeure toujours, et quand dans la vie nous faisons des actes vertueux, actes souvent meilleurs que nous, réfléchissons, c'est la main d'une mère qui nous guide ; une mère ne meurt pas, elle se survit à elle-même par les impressions vivaces qu'elle a laissées en nous.

Très jeune encore, l'enfant était destiné à l'Église ; mais quand on avait le bonheur d'être né dans des familles pieuses, un engagement précoce dans l'état ecclésiastique offrait moins de danger. Bossuet est tonsuré à huit ans et deux mois et il fait honneur à sa vocation.

La plupart marchent gaiement dans la carrière où les excitent les vœux de leurs parents. M. de Juigné entrera plus tard dans les ordres contre les préférences de sa famille.

L'oncle de Talleyrand, coadjuteur de Reims à trente ans, est le modèle de toutes les vertus. Cela montre que les jeunes gens de la plus haute naissance, engagés dans l'Église, savaient souvent se rendre dignes des plus grandes situations. Recon-

naissons cependant de quel secours était pour leur avancement rapide l'illustration de leur race.

*
* *

Les évêques du règne de Louis XIV ont profité de la réforme apportée dans la formation cléricale par l'établissement des séminaires.

Cette grave question des séminaires avait été agitée dans l'avant-dernière séance du Concile de Trente (1563). Moins de seize ans après, l'édit de Melun de 1579 recommandait cette institution. Les assemblées du clergé de 1614, 1615, 1625 inculquaient dans tous les esprits la nécessité de réunir les jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce, pour leur donner en même temps que la science ecclésiastique l'éducation du cœur. Il y a une pédagogie de la dévotion.

Pour réagir contre ce XVIe siècle païen et qui avait été pour l'Église presque un désastre, ce fut une pensée généreuse et féconde que l'institution des séminaires. L'Église possède en elle-même des principes de rénovation.

Le cardinal de Bérulle, saint Vincent de Paul, M. Olier, sont les vrais précurseurs des séminaires ; le premier, par la fondation de l'Oratoire en 1611 ; les deux autres, par l'organisation des séminaires de Saint-Lazare et de Saint-Sulpice en 1642.

La congrégation de l'Oratoire commença la réno-

vation du clergé de France : ce fut un foyer de dévotion qui rayonna au dehors. Tout Paris venait voir ces prêtres au maintien digne, à la parole ardente, à la vie sainte. Leur prédication fut une révolution ; on prêcha Jésus-Christ simplement.

Le charitable Vincent de Paul, douloureusement frappé de l'abaissement moral où était tombé le clergé, résolut de porter remède à cet état, d'abord au moyen des retraites destinées à préparer les jeunes gens qui allaient recevoir la prêtrise, un peu plus tard par l'établissement de son séminaire. Toute l'élite du clergé de France passa par ces retraites : M. Olier, M. de Rancé, le cardinal de La Rochefoucauld, le grand Bossuet.

Pour rendre durable le bien de ces réunions, il fut décidé qu'une fois par semaine reviendraient à Saint-Lazare ceux qui voudraient, après leur ordination, trouver un appui dans leurs désirs de perfection. Ainsi naquirent ces célèbres « Conférences du Mardi », dont parle avec enthousiasme Bossuet dans une lettre au pape Clément XI.

Richelieu demanda à Vincent de Paul le nom de ceux de sa conférence qu'il jugeait dignes de l'épiscopat. Louis XIII prenait les mêmes avis. Ainsi se formaient par des exercices quotidiens, et mieux par des exemples de foi recueillie, les évêques qui devaient illustrer le grand siècle. La France devenait plus belle !

A la Société de Saint-Sulpice fut confiée peu à peu la direction de la plupart des séminaires français.

Fénelon ne connaissait rien de plus apostolique que cette compagnie. Le clergé de France renaissait.

*
* *

Nous aimerions que ces évêques du XVIIe siècle eussent montré plus d'indépendance vis-à-vis du roi. Avouons qu'ils furent un peu flatteurs du pouvoir.

Mais peut-être aussi les jugeons-nous avec nos idées démocratiques. Nous nous faisons une idée incomplète de ce qu'était le roi jadis.

Comme le tsar en Russie, le roi était le père de ses sujets et un père vénéré dont on ne discute pas les ordres. Nos ancêtres baisaient la main qui les frappait. Une lettre de cachet exilait dans ses terres un duc ou un comte, — c'était l'exil tout ce qui n'était pas Versailles ; — cet homme partait sans maudire personne, il priait pour le roi.

Les évêques étaient de leur temps, et il est bien difficile de leur demander d'avoir les mêmes idées que nous. Dans la théologie de l'époque, la royauté, le roi était d'institution divine ; c'était la moitié de Dieu. « La vie du roi fait la joie et le plus grand bien de l'État, dit Bossuet dans sa *Politique* ; un bon sujet aime son prince comme le bien public, comme le salut de l'État, comme l'air qu'il respire, comme la lumière de ses yeux, comme sa vie et plus que sa vie. » Le cardinal de Bouillon, ambassadeur à Rome pendant la querelle du quiétisme et suspect de bienveillance envers Fénelon, reçut l'ordre de

quitter son ambassade et de vivre éloigné de Paris. Cet homme de grande famille est frappé à mort ; ses lettres, d'un assez mauvais français d'ailleurs, ne sont qu'une suite de lamentations, de véritables thrènes antiques. Il sollicite l'appui de tous ses amis, de ses ennemis, de n'importe qui, pourvu que cesse cette intolérable disgrâce.

Tel était le respect et le prestige du roi qu'on ne pouvait supporter de lui un reproche. Loin de lui on languissait. Mme de Maintenon perdit Harlay de Champvallon dans l'esprit du roi (ce n'était pas un évêque de la race des Bossuet et des Fénelon). Cet archevêque de Paris ne put s'accoutumer, raconte Saint-Simon, « à cette décadence et au discrédit qui l'accompagna... Toutes les grâces de son corps et de son esprit, qui étaient infinies et qui lui étaient parfaitement naturelles, se flétrirent. »

Fénelon supporta l'exil avec plus de courage, mais son exemple dénote l'état d'esprit de ces évêques. Fénelon frappé, et lui seul savait dans le fond de son cœur avec quelle injustice, n'a pas la moindre amertume contre Louis XIV. A peine installé à Cambrai, il écrit au duc de Beauvilliers le 26 août 1697 : « Je fus hier, fête de saint Louis, en dévotion de prier pour le roi. Si mes prières étaient bonnes, il le ressentirait, car je priai de bon cœur... Loin de ressentir quelque peine de ma situation présente, je me serais offert avec joie à Dieu pour mériter la sanctification du roi ; je regardais même son zèle contre

mon livre comme un effet louable de sa religion et de sa juste horreur pour tout ce qui lui paraît nouveauté. »

Et n'est-ce pas cette peur, faiblesse déprimante, d'attirer sur soi les colères royales qui causa la funeste « affaire du Collier » quelques années avant la Révolution? Le cardinal de Rohan ne put s'accoutumer aux dédains de la reine.

A part quelques exceptions, cette déférence envers le roi s'alliait avec une certaine dignité quand la conscience se trouvait engagée. Bossuet ne fut jamais courtisan, et l'on sait de quelle franchise il usait devant le grand roi. Cette tradition se conserva même au XVIIIe siècle. En 1759, Louis XV eut la malheureuse idée d'exprimer à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, le désir qu'il rendît visite à Mme de Pompadour. « Sire, ma malle est encore attachée à ma chaise de poste qui est dans la cour ; je suis prêt à repartir pour l'exil ; mais rien ne pourra me déterminer à une démarche qui est contraire à mon devoir (1). »

*
* *

Enfin la supériorité morale de nos évêques du XVIIe venait de leur valeur intellectuelle.

Cette déduction n'a rien qui puisse nous surprendre. Nous avons tous ressenti l'influence douce et

(1) Regnault, I, 477.

fortifiante d'une lecture qui nous intéressait. Quelque jour, il faisait triste et froid dans notre âme — quelle conseillère est la tristesse ! — et comme jadis Augustin, nous avons pris un livre et nous avons lu. Tout notre être s'est soudain rasséréné, nous sommes demeurés dignes de nous-mêmes. Une simple lecture (ce n'est souvent qu'une paresse déguisée) opère ces prodiges : que fera donc l'étude quotidienne, et l'étude des littératures grecque et romaine, de la Bible, des Pères de l'Église ? Les fortes idées morales et religieuses, qui sont la moelle de l'antiquité païenne et chrétienne, digérées par la réflexion, se transforment en la substance même de l'âme et retrempent chaque jour notre libre arbitre toujours incertain, cette liberté qui fait notre orgueil et aussi notre tourment. Qui ne connaît la puissance des idées ? Je ne parle pas des idées abstraites qui ne font que la rectitude du jugement, sans influence sur la conduite de la vie.

Quelles idées vivantes agitaient les cerveaux de nos hommes d'Église ? Dieu, Jésus-Christ, l'Église, la grâce, les sacrements, le mysticisme ! Cette force multiplie l'énergie de la volonté.

Et plus les idées sont présentes à la pensée, plus elles sont actives. Or ces évêques vivaient leurs études. Fénelon faisait de sa chambre une bibliothèque et de son lit une table de travail. L'amour de Dieu était l'objet de ses méditations.

Pour garantir le cœur contre ses propres illusions,

rien n'égale une tête bien faite. Malgré nous la terre nous attire, et si nous voulons nous élever au-dessus de la poussière du chemin, il n'est pas de trop d'unir l'amour de l'étude à la pratique de la religion. Ce n'est pas que nos évêques se soient désintéressés des besoins matériels de l'humanité ; comme le Christ, ils savaient frémir devant les misères de l'homme. Qu'on lise dans les œuvres de Bossuet le fameux sermon sur « l'éminente dignité des pauvres ». Entendons Fénelon : il n'a pas craint d'encourir les foudres de Louis XIV pour avoir dit que les fêtes ensoleillées de Versailles n'étaient qu'un vain décor pour cacher les misères des campagnes, que les peuples mouraient de faim...

L'étude est vraiment moralisatrise. Un esprit cultivé, ouvert aux idées, se débarrasse difficilement des sentiments nobles, fruits de la science, incarnés en lui.

Ce n'est pas l'Église qui se plaindra des progrès de l'instruction même scientifique. Elle ne craint que les ignorants, et plus encore les demi-savants. Les savants, qu'ils le veuillent ou non, seront toujours ses alliés. Ils expliquent le monde, œuvre de Dieu. Leurs constructions vraies ne peuvent être que l'écho de la pensée divine. Dieu ne se contredit pas.

CHAPITRE PREMIER

PLACE DE FÉNELON DANS L'HISTOIRE DE LA PÉDAGOGIE

La formation de la volonté est le premier problème de l'éducation. Personne ne s'en étonnera, à considérer d'un côté les puissances de cette faculté qui fait plier les hommes et les forces brutales, qui est une partie du génie — la fécondité de l'esprit dépend de la puissance de l'attention — et qui agit même sur l'organisme (1) ; à voir, d'un autre côté, la presque totalité des hommes se ranger en deux catégories, les apathiques et les excessifs, chez qui la volonté manque totalement. Où est l'homme qui se possède, qui gouverne les poussées de la vie, qui échappe à la domination des forces du dehors ? Où est l'homme qui a de la décision, qui exécute ce qu'il a résolu et persévère dans ses idées ?

Et tout de suite se pose la fameuse question de

(1) Lévy, *l'Éducation rationnelle de la volonté : son emploi thérapeutique*, in-8°, 1898.

l'autorité ou de *la liberté* en éducation. Entre les deux écoles on veut maintenir une irréductibilité absolue ; il faut opter, dit-on, pour la raison contre l'autorité, ou bien pour l'autorité contre la liberté. L'enfant, cette chose sacrée, est l'objet de ces débats ! Pourquoi ne pas tenter une conciliation ?

L'enfant est une personne humaine dont le caractère essentiel est de s'appartenir, et le rôle de l'éducation, c'est de faire que l'activité de l'enfant devienne maîtresse d'elle-même. Mais à cause de cela, on ne peut se passer de l'autorité. Il y a nécessité d'intervenir dans cette évolution. Les partisans de l'éducation libérale parlent souvent eux-mêmes de tendances à utiliser contre d'autres tendances. Cela déjà s'appelle diriger, et comment diriger sans contredire ? L'enfant qu'on « laissera faire » deviendra malfaisant ; il ne sera jamais spontanément ce qu'il doit être.

On conçoit d'ordinaire l'autorité comme une puissance qui s'impose, étrangère à celui sur qui elle s'exerce. Telle était sans doute la façon d'agir du maître sur l'esclave ; mais l'autorité n'a pas nécessairement ce caractère : incarnée dans une personne qui vit, elle n'est pas une abstraction, elle est une activité morale et change de nature selon l'intention qui l'anime.

L'autorité qui se sert de la puissance pour subordonner les autres à ses propres fins est *asservissante*; mais il y a l'autorité qui use du pouvoir pour se

subordonner à ceux qui lui sont soumis, poursuivant avec eux une fin commune : celle-là est *libératrice*. Entre les deux subsistera toujours une contradiction. Et puisqu'il faut en éducation respecter la liberté de l'enfant et agir d'autorité, c'est à l'*autorité* elle-même que nous demanderons d'être *libérale*, c'est-à-dire d'agir avec des intentions désintéressées.

L'obéissance aussi est double. Autant l'obéissance servile, qui subit, est déprimante et avilissante, autant l'obéissance libre, qui accepte, est digne, et pleine de ressources.

Il ne s'agit point de concilier deux notions abstraites, mais deux êtres vivants, capables de se mouvoir et de changer : le maître et l'enfant.

Cette obéissance libre, c'est à l'éducateur de la faire naître.

D'ailleurs, la liberté de l'enfant n'est pas une donnée d'où l'on part, c'est un idéal à atteindre. L'enfant emprisonné dans son égoïsme (1), « né avec des inclinations contraires à la raison (2) », a besoin pour devenir libre de l'appui d'un maître : il sent qu'il doit être défendu contre lui-même ;

(1) M. Payot (*Revue philosophique*, décembre 1899, p. 602) reconnait que l'enfant est tout d'abord une anarchie d'appétits et de penchants. — Rousseau seul a cru à la bonté native de l'enfant.

(2) Fénelon, *Éducation des Filles*, ch. VII. Les citations que nous empruntons à Fénelon sont extraites des chapitres, V, VI, VII. Le lecteur nous dispensera d'indiquer chaque fois la même référence.

mais cette intervention doit être de telle sorte que dans la crainte qu'on inspire, il y ait du respect, le respect amenant la confiance, et la confiance l'acceptation. Kant a posé le problème de l'éducation avec précision : « savoir concilier la soumission à la légitime contrainte avec l'usage de la liberté (1) ».

L'éducateur ordonne de manière à donner l'impression que lui-même obéit en commandant ; il n'est alors pour l'enfant que la voix de la conscience universelle. L'autorité devient la raison même de l'enfant qui se gourmande lui-même. Et qu'on ne demande pas par quels procédés cela se fait, tous sont bons, pourvu qu'ils ne soient animés d'aucune vue intéressée.

Le maître doit vouloir que l'élève s'appartienne à lui-même et le plus complètement possible, avec un sentiment haut et ferme de sa personnalité. Rien de plus délicat que cette formation. L'enfant ne se façonne pas comme une matière malléable qui subit du dehors son action ; et d'un autre côté il ne peut être question de respecter des libertés qui ne sont qu'en puissance et des droits qui s'ignorent. Il faut aider des personnes à prendre conscience d'elles-mêmes, de leurs devoirs, de leur responsabilité. Il s'agit de les susciter à la vie intellectuelle et morale, de les faire naître.

(1) Kant, *De la pédagogique, Principes métaphysiques de la morale*, traduction Tissot.

Et s'il apparaît dans l'éducateur une force qui violente, ce n'est qu'une apparence. L'autorité n'intervient dans la vie d'autres âmes non pour les posséder, mais pour leur fournir les moyens de prendre possession d'elles-mêmes (1).

*
* *

C'est bien à peu près ainsi qu'on se représente l'autorité libérale de Fénelon : « Il faut mener les filles par la raison autant qu'on le peut. » Ce n'est pas là, quoi qu'on ait dit, un principe d'anarchie. L'enfant doit obéir, disent les autoritaires irréductibles, qu'il sache ou non pourquoi. S'il comprend pourquoi, ce n'est plus à vous, mais à lui-même qu'il obéit. Et c'est précisément le but de l'éducation moderne ; l'enfant ne sera pas toute sa vie en tutelle, il faut le rendre capable de se conduire, et c'est pour cela qu'il faut éveiller la raison et lui donner la direction de la personne. C'est ainsi qu'on reconnaît volontiers que Fénelon avait l'esprit tourné vers l'avenir.

La société actuelle est toute orientée vers la liberté. Le monde s'est transformé. L'autorité n'est plus le principe souverain qui règle les individus. Fait pour une société plus libre, l'enfant doit être préparé par l'éducation aux pratiques de la liberté.

(1) Voyez pour le développement de ces idées l'opuscule de M. Laberthonnière, *Théorie de l'éducation* (Bloud).

A des pays divers, à des temps différents, pédagogie nouvelle. Qui penserait élever un Oriental avec les principes libéraux de la France, manquerait son but.

Il ne serait pas difficile de montrer que la parole de Fénelon était nouvelle.

Rabelais avait jadis combattu l'usage de s'en rapporter, dans l'éducation de son époque, pour tout, à l'autorité, en oubliant la raison. Pour qui sait lire entre les lignes, Montaigne était du même avis (1). Mais tout cela était oublié dans ce siècle où l'intelligence d'un roi avait montré la force de l'autorité.

Tout ce travail ne se fait que par l'amour. Il faut aimer les enfants. C'est parce qu'elle est essentiellement aimante que l'autorité éducatrice évite d'être opprimante et qu'elle devient libératrice, qu'elle communique la vie. L'amour précède le sacrifice qu'il conditionne. Parce que l'éducation est une œuvre de désintéressement, le contentement immédiat de l'amour-propre disparaît, savoir : le plaisir secret de commander et de dominer autrui, ce chatouillement de la puissance.

L'éducateur n'est pas un conducteur d'âmes qui suivent malgré elles, c'est le compagnon qui fatigue et qui attend, c'est le semeur qui prépare la terre

(1) « J'accuse toute violence en l'éducation d'une âme tendre qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. » (II, VIII.)

pour jeter au moment propice la bonne parole, c'est le serviteur qui sait se faire petit quelquefois et s'oublier souvent.

Quoi de plus flatteur de s'attacher des créatures intelligentes, à ce point qu'elles vous obéissent au moindre signe, qu'elles ne puissent rien sans vous ! Mais tel n'est pas le but de l'éducation qui est de rendre l'enfant indépendant et capable de se diriger seul. La joie du maître est d'avoir formé un homme libre.

Il faut aimer l'enfant, et l'aimer pour lui-même ; plus perspicace qu'on ne se le figure, celui-ci s'aperçoit très vite de l'intérêt qu'on lui porte, et il sait reconnaître le désintéressement par une attention plus consciencieuse aux soins dont on l'entoure.

Son obéissance n'est qu'une adhésion aux raisons et aux conseils qui lui sont suggérés. Et si l'éducation est la fusion de deux âmes qui concourent au même but, quel meilleur creuset que l'amour de l'un et l'affection de l'autre ! « Faites-vous aimer d'eux, s'écrie Fénelon, qu'ils soient libres avec vous et ne craignent point de vous laisser voir tous leurs défauts (1). » *Si vis amari ama.* Et nous savons quelle chaude tendresse débordait du cœur de Fénelon.

« Dès qu'un enfant en est capable, il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes

(1) *De l'Éducation des Filles*, ch. v.

qui lui soient utiles. L'amitié le mènera presque à toutes les choses qu'on voudra de lui. »

Ici, on ne peut faire aucune exception. Tous ces maîtres du xvii[e] siècle, Jésuites, Oratoriens, Jansénistes, tous ont aimé l'enfant. Et comment approcher la jeunesse sans s'y attacher ?

Pour établir cette communication d'âmes, rien ne vaut, après l'amour, la franchise et la confiance du maître. Oh ! n'exagérons rien... Un des grands éducateurs modernes (1) avait mis à la base de sa théorie sur l'éducation l'extrême confiance dans l'enfant ; il s'en repentit amèrement. Il avait cru à la bonté naturelle de l'homme, c'était la vieille erreur de Rousseau. « L'enfant n'est ni bon ni mauvais par nature ; il le devient seulement, lorsque sa raison s'élève aux notions de devoir et de loi. » (Kant)

Il ne faudrait pas, à l'inverse, comme les Jansénistes, exagérer la méchanceté native de l'homme. Cette idée du moins eut une heureuse influence sur leur pédagogie ; elle accrut le zèle des maîtres pour la vigilance, la patience et la douceur. Aussi Port-Royal ne connut pas les punitions. Prévoir vaut mieux que punir.

Il reste vrai que, pour permettre aux enfants de se montrer tels qu'ils sont, il ne faut pas tenir une voie politique : « Dès qu'ils ont aperçu, dit Fénelon, quelque finesse dans ceux qui les gouvernent, ils

(1) Le P. Didon.

perdent la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles. » Les enfants sont naturellement simples et ouverts ; « mais si peu qu'on les gène ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité (1). »

C'est pourquoi, continue notre auteur, « ne prenez jamais, sans aucune nécessité, un air austère et impérieux qui fait trembler les enfants... vous leur fermeriez le cœur et leur ôteriez la confiance sans laquelle il n'y a nul profit à espérer de l'éducation. »

Les grands éducateurs n'ont jamais parlé autrement. Le grave abbé de Saint-Cyran, nous rapporte Lancelot, ne pouvait souffrir qu'on eût avec les enfants « un air trop sévère et une conduite trop impérieuse (2) ».

Sans doute il n'y a pas d'éducation sans respect, pas de respect sans autorité, pas d'autorité sans règle ; mais ce qui fait la puissance de la règle, c'est bien moins la règle en elle-même que l'idée qu'en conçoit celui qui la subit, et que lui en donne celui qui l'applique. Donner la raison d'un ordre, c'est s'adresser à la raison du subordonné ; c'est donc en réalité l'affranchir : « être esclave de la raison, c'est la liberté ». Le châtiment est-il donné à la dernière extrémité, après les menaces et malgré soi, il est accepté et non subi (3).

(1) *De l'Éducation des Filles*, ch. v.

(2) *Mémoires touchant la vie de M. de Saint-Cyran*, II, p. 330.

(3) « Il faut épuiser la raison et la douceur avant que d'en

La crainte ne sera jamais un moyen d'éducation. Loin de tremper les âmes, selon l'expression paradoxale de Joubert, elle paralyse, elle sépare le maître de l'élève : « Il faut que la joie et la confiance soient leurs dispositions ordinaires ;... une âme menée par la crainte en est toujours plus faible (1). »

Et s'il faut connaître l'enfant pour le conduire à sa maturité d'esprit et de raison, comment cela pourra-t-il se faire si la contrainte ferme cet intérieur d'âme ? Comment diriger des inclinations qu'on ignore, ou endiguer des passions qui se cachent ?

Fénelon voulait qu'on laissât les enfants plus libres de manifester leurs penchants. Comme Montaigne, il désirait qu'on observât leur allure. Quand même on devrait en arriver à l'autorité, « il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaie et familière, sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfants dans leur état naturel, et de les connaître à fond. »

Quand Fénelon opposait, en les préférant, les

venir à la rigueur. » « Qu'il ne paraisse jamais que vous ne demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires ; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il s'exécute de bonne grâce, et qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. » (Fénelon, *De l'Éducation des Filles.*)

(1) Luther savait le prix de la douceur : « Un enfant intimidé par de mauvais traitements est irrésolu dans tout ce qu'il fait. Celui qui a tremblé devant ses parents tremblera toute sa vie devant le bruit d'une feuille que le vent soulève. »

caractères vifs aux naturels qui manquent de sensibilité, il ne se doutait pas que la Providence le destinait bientôt à diriger un royal enfant dont il avait déjà tracé le portrait : « Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égarements ; les passions et la présomption les entraînent : mais aussi ils ont de grandes ressources et reviennent souvent de loin... »

Saint-Simon a dit du duc de Bourgogne : « Dur et colère jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées ; impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance même des heures et des éléments... »

Ce qui manquait au duc de Bourgogne impétueux et tendre, c'était l'expansion. Élevé au milieu de la froide étiquette de la cour, il ne trouvait autour de lui aucune de ces chaudes affections dont l'enfance a un besoin si impérieux ; sans mère pour le comprendre, à peine aimé par un père engourdi et peu intelligent, caressé de temps en temps par un grand-père entouré d'une auréole qui tenait chacun à distance, le pauvre enfant royal eût vécu sans trouver un appui véritable, si Fénelon n'eût compris que le vrai moyen de le vaincre était de l'aimer.

Il réussit. Quand Fénelon quitta Versailles, l'affection et la reconnaissance du prince accompagnèrent l'illustre exilé. Cinq ans plus tard, en 1702, le duc de Bourgogne se rendit à l'armée de Flandre et

passa par Cambrai. Le roi lui avait permis de voir son ancien précepteur, mais en public, condition qui décelait toute la vivacité de ses premiers ressentiments. L'entrevue eut lieu à l'auberge de Dunkerque. L'archevêque assista au repas du prince et, selon l'usage, lui offrit la serviette. Alors devant les militaires et les magistrats, attirés par le respect et le devoir, le prince dit bien haut ces paroles qui disaient tant de choses : « Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis. »

*
* *

Il n'est pas trop de commencer dès l'enfance cette communication d'âmes. Ce premier âge est « celui où se font les impressions les plus profondes, et qui par conséquent a un grand rapport à tout le reste de la vie ».

Certes il en coûte à l'enfant de prendre en main les rênes de son empire, de fixer l'attention, d'arrêter les impulsions mauvaises par des impulsions contraires, de renforcer consciemment les excitations utiles. Cependant il le faut, sinon les désirs se succéderont nombreux et variés, tantôt bons, tantôt mauvais, parfois violents et capables d'aboutir, mais sans ordre, d'autres fois languissants et sans force. Le jeune homme sera faible, mobile ou fantasque.

C'est alors qu'il faut aider l'enfant, car le sillon une fois creusé reste, et c'est ce qui constitue le pro-

fit de la lutte. Qu'on le regarde quand il y engage pour la première fois sa frêle volonté : il subit une véritable crise. Ce qui le soutient, c'est qu'il touche presque aussitôt le prix de sa peine. Le premier pas franchi lui rend aussitôt le second facile (1).

« Grâce à l'effort, l'effort n'a plus lieu d'être (2). » Il faut profiter de cette « perfide et terrible loi de l'habitude » pour accoutumer les enfants aux choses sérieuses, « pour que leur esprit soit déjà tourné et accoutumé à la gravité lorsqu'on l'exercera aux affaires ». L'on reconnaît ici la voix de Bossuet dans sa *Lettre à Innocent XI sur les études du Grand Dauphin.*

L'enfant qu'on laisse toujours jouer s'amusera toujours : il sera plus tard incapable d'effort sérieux. Il n'a jamais peiné, pourra-t-il commencer quand une longue faiblesse aura engourdi ses membres ? « Voulez-vous étendre sur la vie entière l'effet d'une heureuse éducation, prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance : et quand votre élève est ce qu'il doit être, faites qu'il soit le même dans tous les temps (3). » Cela est facile ; mais cette prise de possession de l'homme par lui-même, cet effort, doit être *continu.* « Le progrès n'est pas un mouvement allant jusqu'à un certain terme ; le progrès,

(1) « A quoi on a été une fois capable, on n'est plus incapable. » (Montaigne, I, XXII.)

(2) Buisson, *Education de la volonté*, p. 31.

(3) *Emile*, livre V, p. 504.

c'est le mouvement même : le jour où le mouvement cesserait, cesserait le progrès (1). »

Quand on rame contre un courant, il faut ramer toujours, sous peine d'être entraîné par les eaux. La conquête de nous-mêmes n'est jamais que partielle. Le moi est un vaste empire (2).

Fénelon accoutumait le petit prince à toutes les luttes sur lui-même, il l'aidait, il prenait avec lui de fortes résolutions. L'effort commencé était une affirmation du vouloir, et l'effort n'est jamais perdu. L'histoire nous a conservé de petits billets signés « Louis », dans lesquels l'enfant promet « foi de prince » de tenir sa promesse.

*
* *

Fénelon n'a pas oublié la part de l'hygiène dans

(1) Buisson, *op. cit.*, p. 34.

(2) Ne nous laissons pas émouvoir par l'objection de Kant qui considère les bonnes habitudes comme un désavantage moral : diminuant l'effort, elles amoindriraient le mérite.

« La bonne habitude qu'on s'est donnée à soi-même, répond Marion (*De la solidarité morale*, p. 106), a de plus en plus droit à l'admiration, parce que, loin de diminuer la liberté, elle l'accroît. On en parle bien à tort comme si elle faisait succéder à l'effort moral, seul méritoire, une vertu automatique, sans prix, une sorte d'utile et heureuse routine. C'est le contraire qui a lieu. Cette infaillibilité acquise ou plutôt conquise est le plus haut degré du mérite et c'est la plus haute liberté. » Elle est le résultat de longs et persévérants efforts. C'est la récompense de la vertu : Aristote n'a-t-il pas défini l'homme vertueux : celui qui trouve du plaisir à faire le bien ? » (*Morale à Nicomaque*, l. III, ch. vi.)

la formation de la volonté. Dans le *Traité de l'Éducation des Filles*, il attire l'attention sur le soin de la santé, « ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance » : régler les repas, choisir les mets, proscrire le raffinement et la variété des viandes qui « soutient l'appétit, après que le vrai besoin de manger est fini ». Ce sont des conseils importants qui ne sont point indignes des préoccupations d'un grand éducateur.

La main de Fénelon apparaît très visiblement dans le Règlement écrit par le marquis de Louville pour l'éducation des Princes, fils du Grand Dauphin, les ducs de Berry, d'Anjou et de Bourgogne. L'on a fait une quasi-restitution quand on a imprimé ce Mémoire dans les œuvres de l'archevêque de Cambrai (1). On suit là le détail de leur régime quotidien, et l'on sent que c'était nouveau, puisque les médecins s'en étonnent, et que pour les exercices « aucun bourgeois de Paris ne voudrait hasarder un pareil régime sur ses enfants, ils marchent, ils courent tout autant qu'ils veulent ».

On avait à peu près oublié — à part les Jésuites et quelques heureuses exceptions comme Nicole (2)

(1) Œuvres complètes, VII, p. 519. Edition Gaume, 1851.

(2) « Il n'est pas seulement nécessaire de former, autant que l'on peut, leur esprit à la vertu, mais il est nécessaire d'y plier leur corps. C'est-à-dire qu'il faut tâcher qu'il ne leur serve point d'empêchement à mener une vie réglée, et qu'il ne les entraîne point par son poids au déréglement et au désordre. » (Nicole, *Education d'un Prince*.)

— la belle maxime antique : *mens sana in corpore sano*. Aujourd'hui, aucun pédagogue complet n'omettrait ce côté de l'éducation (1). Ce n'est pas un hors-d'œuvre. Comment prévenir l'extrême irritabilité du système nerveux qui a tant d'influence sur le moral, sinon par l'hygiène ?

Sans entrer dans des détails scientifiques, nous reconnaissons que nous sommes esclaves de notre organisme. Qui ne sait que les élans de notre volonté varient suivant nos dispositions physiques ?

La santé a son rôle dans la vertu.

*
* *

Nous savons que tout dépend de l'effort, mais, comment produire l'effort ?

L'idée pure est impuissante si le sentiment ne s'y ajoute. N'exagérons rien cependant. L'idée ne va pas sans une certaine inclination, sans un certain « commencement d'acte (2) » ; il ne faut point les séparer totalement. Il reste vrai que pour bien agir, il ne suffit pas de bien penser : il faut être ébranlé et entraîné par un grand amour. Spencer n'a pas parlé autrement : « L'enthousiasme...est un bon moteur ; peut-être même un moteur indispensable (3). »

(1) Payot, *Education de la volonté*, ch. III.

(2) « L'acte n'est qu'un prolongement d'idée. » (FOUILLÉE.)
« Un lent déroulement de vipère endormie. »
(MUSSET.)

(3) H. Spencer, *Education morale*, p. 172.

La réflexion est le premier moyen pour éveiller le sentiment. Les silencieux sont forts. L'homme qui dispose de son attention l'applique à la considération des motifs capables de l'émouvoir et, comme l'a dit Descartes, « de toute grande clarté dans l'entendement suit une grande inclination dans la volonté ». La vision prolongée d'une grande vérité morale excite l'âme, la pousse à mouvoir tous ses ressorts intérieurs : ainsi se prépare l'accomplissement de l'effort extérieur.

Le milieu est aussi un grand maître d'influences sur nos idées et nos sentiments. Pour inspirer l'amour du bien, rien ne vaut la conduite de ceux qui nous entourent, à commencer par la famille, où « les idées vont du cœur à l'esprit ». Le grand homme, mieux que le livre, quand il traverse votre vie, « porte en lui une influence magnétique à laquelle vous n'échapperez pas, du moins si vous êtes accessibles aux sentiments nobles (1) ». Lancelot « croyait que le principal de la bonne éducation des enfants était le bon exemple qu'on leur pouvait donner (2) ». La pédagogie n'a pas de plus important précepte. Les maîtres de Port-Royal avaient le droit de placer au premier rang des maximes celle qu'ils ont si bien pratiquée : l'exemple.

Fénelon a été aussi précis sur ce grand moyen

(1) Blackie, *Éducation de soi-même*, p. 95.
(2) *Mémoires touchant la vie de Saint-Cyran*, p. 330.

d'éducation : « Dans tous les âges, dit-il, l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous : dans l'enfance, il peut tout ; les enfants se plaisent fort à imiter ; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile. » C'est pourquoi « il est capital de ne leur offrir que de bons modèles ». Quels exemples pour le duc de Bourgogne que la vie d'un Beauvilliers, d'un Chevreuse, d'un Fénelon ?

Enfin, pour apprendre à vouloir, il faut vouloir. « Je ne connais point d'autre secret d'aimer que d'aimer, » disait François de Sales. De même, c'est peut-être le plus grand secret d'agir que d'agir. C'est la loi de reversibilité. Toute idée, comme l'a démontré Spencer, est un acte à l'état naissant, et si l'idée est assez puissante pour ébranler les centres affectifs et moteurs, l'acte s'achève et s'exprime au dehors. Inversement, l'acte commencé ravive l'idée et lui communique plus de force.

Cette culture doit continuer toute la vie. Et quand le maître n'est plus là pour nous guider, nous tenons en nos mains notre salut : c'est le rôle de l'éducation personnelle. De ce soin personne ne peut se décharger.

Nous savons ce qu'il advint du duc de Bourgogne. Ce fut pour les contemporains un spectacle saisissant que celui d'un prince royal aussi soucieux de sa culture morale que de sa gloire militaire. Marc-Aurèle écrivait jadis ses sublimes pensées, vérita-

bles examens de conscience, au milieu de barbares, sous la tente dressée sur les bords du Danube. Le duc de Bourgogne s'occupe, en plein champ de bataille, de la beauté de son âme ; il écrit à Beauvilliers qu'il va gaiement au combat parce qu'il a le cœur pur : « Les purs sont forts. »

II

La volonté a besoin du secours de la sensibilité. « Rien de grand, a dit Pascal, ne se fait sans la passion. » L'ardeur du désir donne à la volonté une énergie singulière. Mais quelle plante délicate est cette faculté !

Il faut amener les enfants à aimer les plaisirs naturels. L'étude est la plus solide et la plus durable de toutes les joies. Elle ne trahit point.

Tout doit être dirigé pour attacher l'enfant à ce vrai soutien. L'étude ne doit point attrister. Le travail n'étant que le développement de l'activité naturelle, l'exercice de cette activité doit avant tout rendre heureux celui qui s'y livre. L'enfant répugne-t-il à la tâche qui lui est donnée, c'est que la tâche ne répond pas aux besoins de son intelligence. Eprouve-t-il une excitation agréable, tout est bien.

De là cette méthode courte et facile de Fénelon. Il veut avant tout faire aimer l'étude : « on met tout le plaisir d'un côté et tout l'ennui de l'autre : tout l'ennui

dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissements... Tâchons donc de changer cet ordre : rendons l'étude agréable, cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir. »

Le travail aura de l'attrait si les exercices sont faciles, vivants, variés : « les enfants ont la tête faible... on leur demande souvent une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seraient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui et de tristesse sur leur tempérament en leur parlant toujours de mots et de choses qu'ils n'entendent point ; nulle liberté, nul enjouement, toujours leçon, silence, posture gênée, correction et menaces. » Et pourquoi s'étonner si les enfants restent tristes ? Le caractère se ressent infailliblement des malaises de l'intelligence.

« Ce qui attache le plus souvent les maîtres à la régularité absolue, si ruineuse pour l'esprit des enfants, disait Fénelon, c'est qu'elle leur est plus commode qu'une sujétion continuelle à profiter de tous les moments. » Fénelon s'imposa cette sujétion avec le duc de Bourgogne.

Toutes les fois que le jeune prince semble disposé à entrer dans une conversation utile, il lui fait abandonner l'étude, il lui épargne toute contrainte (1).

(1) « On veut leur ôter tout ce qu'il y a de pénible et de fatigant dans l'étude, afin de la leur rendre agréable, et l'on y a si bien réussi qu'ils vont à l'étude avec presque autant de plaisir qu'à la promenade. » *Mémoire du M*[is] *de Louville*.)

Il ne faut pas toutefois que le travail dégénère en jeu. Il n'y a de véritable profit que dans l'effort. Que l'enfant s'habitue à dominer les aspérités de la science ; les difficultés de l'étude l'apprendront à vaincre les tristesses de la vie. L'effort vaut par lui-même indépendamment des contingences du succès. Éviter toute fatigue serait même supprimer le plaisir qui résulte de l'activité courageusement déployée. L'enfant ne redoute pas l'action ; ce qui le fatigue, c'est moins l'effort raisonnablement prolongé que l'effort incessamment transformé.

Condillac faisait analyser à son élève de dix ans toutes les opérations de la pensée ; il risquait d'en briser le frêle et délicat ressort ; mais à trop laisser l'esprit se reposer, on court le danger qu'il ne s'engourdisse. Montaigne, qui avait étudié le grec avec son père, « d'une voye nouvelle, par forme d'esbat », n'en avait « quasi du tout point l'intelligence », de son propre aveu.

Et Fénelon, surtout préoccupé de l'avenir, élargit tout à coup son sujet : « Le soin qu'on prendra à assaisonner de plaisirs les occupations sérieuses, servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissements dangereux. » L'humanité garde ses droits ; elle se venge de ses instincts méconnus, par des excès contraires. Privez l'homme de plaisirs naturels et simples, il se jettera dans les divertissements passionnés ; de là découleront « l'ennui et le dégoût ». La tempérance,

disait un ancien, est la meilleure ouvrière du plaisir : « avec cette tempérance qui fait la santé du corps et de l'âme, on est toujours dans une joie douce et modérée. »

« Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai : les autres enlèvent l'âme en remuant le ressort des passions ; mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage ; ils donnent une joie égale et durable... »

Ces réflexions philosophiques, fréquentes sous la plume de Fénelon, rendent profonds ses écrits les plus simples, et relèvent des observations qui sembleraient terre à terre, tant il est vrai que l'écrivain joue avec les idées comme le statuaire avec le marbre qui sera dieu ou cuvette !

*
* *

L'éducation doit aussi faire appel aux récompenses. Kant ne les voit pas d'un œil favorable : « Si on punit l'enfant quand il fait mal et si on le récompense quand il fait bien, il fait alors le bien pour être bien traité. » Cela s'appelle parler en métaphysicien. Il faut prendre l'enfant tel qu'il est : la notion abstraite du devoir ne le touche pas ; « l'impératif catégorique » le laisse froid. C'est de l'enfant surtout qu'il doit être permis de penser qu'il n'est ni ange ni bête. Arracher de son cœur la crainte de la punition et l'espoir de la récompense, c'est briser

deux des plus précieux ressorts de sa vie intérieure. Faute d'émulation, disait Pascal, les élèves de Port-Royal tombent dans la nonchalance. Emile, qui n'a ni aiguillon ni frein, écrivait Voltaire, finira par faire des sottises, et le 5e livre du roman n'est pas pour nous rassurer. La récompense est le témoignage qui traduit l'estime dont l'enfant est l'objet.

Sans doute il faut beaucoup de tact et de discrétion pour louer sans exciter un mouvement de vanité. Il importe même de dégager la récompense de tout élément trop matériel : Fénelon parle de « quelque récompense qui soit de leur goût, et qui n'ait point de conséquense dangereuse ». Il parle un peu plus loin de tableaux, d'estampes ou de médailles : « Ne promettez jamais pour récompense des ajustements ou des friandises » ; mais « on courrait risque de décourager les enfants si on ne les louait jamais lorsqu'ils font bien ». N'est-ce pas viser à un idéal irréalisable de demander à l'enfant de n'avoir d'autre récompense que le témoignage de la conscience ? L'homme y arrive. Mais, de grâce, laissez l'enfant y tendre.

Il faut aussi punir, afin de prévenir les actions funestes à l'avenir de l'enfant. Dans l'ordre matériel, le système des « réactions naturelles » (1), esquissé

(1) Dans ce système, on laisse l'enfant s'instruire à ses risques et périls. La nature est la meilleure éducatrice. Laissez-le se couper sans le prévenir du danger, et il sera vite et bien

par Rousseau et repris par Herbert Spencer, expose l'enfant aux plus cruels mécomptes. Dans l'ordre moral, la sanction des transgressions ne suit pas toujours immédiatement la faute. Le paresseux comprendra trop tard le tort immense qu'il s'est fait lui-même.

Elever, ce n'est pas seulement prévoir, c'est prévenir. Là aussi il faut montrer de la délicatesse et de la patience : « Souvent il faut tolérer des choses qui auraient besoin d'être corrigées et attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais ni dans son premier mouvement ni dans le vôtre. » Rollin donne sur ce point les mêmes conseils.

Nulle part n'apparaît dans le système de Fénelon la punition corporelle. Dans le *Mémoire du Marquis de Louville* que nous connaissons, on peut lire que « jamais M. le duc de Beauvilliers n'a donné ni fouet ni férules à aucun des trois princes... il les châtie avec la dernière douceur ». Et cela était nouveau. Ni dans la famille ni dans les collèges les verges d'Orbilius n'étaient oubliées. Les Jésuites se contentaient d'avoir des gens attitrés pour ce genre de sport. Montausier ne quittait point la férule pour gagner la confiance du Grand Dauphin. Ce système

corrigé. Emile ne veut pas fermer sa fenêtre la nuit, un bon rhume lui apprendra à obéir. Sans doute ; mais s'il en meurt, la leçon ne lui profitera guère.

de châtier, le plus antipédagogique qui soit, existe encore en Angleterre, malgré les vieilles protestations de Locke.

*
* *

L'éducation développera les passions généreuses ; c'est encore le meilleur moyen de prémunir l'enfant contre les passions basses. La vertu n'est pas dans l'apathie. Les passions sont la condition des joies les plus pleines et aussi des grandes choses, car ce sont elles qui donnent l'élan à toutes nos facultés.

Eh oui ! développer les passions ! même l'ambition, même l'amour de la gloire, même la fierté du caractère ! J'ai bien peur que celui qui m'appelle ambitieux n'échappe à la critique en ne faisant rien... que celui-là qui s'étonne de ma curiosité artistique ou littéraire, ne soit qu'un vulgaire fainéant. Sans doute il ne faut pas aimer le son de l'éloge comme l'avare le son de ses écus, mais il faut rendre leur valeur aux émotions purement morales.

Que l'on se rappelle les magnifiques et énergiques lettres que Fénelon envoyait au duc de Bourgogne pendant les expéditions de 1702, 1703. 1708. Comme il désire pour son ancien élève la gloire des armes ! Quel langage ardent pour exciter la fierté, l'ambition du jeune généralissime ! Fénelon connaissait l'humanité et les ressorts cachés de l'activité légitime.

Enfin, comme la dignité de l'homme est toute dans les inclinations supérieures, il faut stimuler chez

l'enfant l'amour du *vrai*, du *bien*, du *beau*, principes qui se résolvent dans l'amour de Dieu.

L'amour de Dieu ! non pas ce sentiment vague et purement rationnel que nous éprouvons en présence de l'infini, mais l'amour de Dieu fondateur de la loi morale, créateur du monde, juge de nos actions et le repos de nos incoercibles espérances, cet amour-là est la condition de toute éducation morale. Dieu est la fin de nos inspirations. Il est le terme où tout tend. Il est le principe d'où tout procède.

Il ne s'agit plus alors d'une croyance extérieure sans influence sur notre conduite. Si la religion n'ajoute rien à la conscience morale, elle est sans effet. Une religion sans moralité est un culte superstitieux. Fénelon renvoie souvent à ce temple intime de l'âme, où parle Dieu : « Dieu veut être honoré du cœur et non des lèvres », et Kant d'ajouter cette belle parole : « La véritable manière d'honorer Dieu, c'est d'agir suivant sa volonté. »

Il n'y a que Dieu qui puisse vraiment changer les cœurs. L'historien qui nous a si bien renseignés sur les défauts du duc de Bourgogne, fut si frappé du changement de son caractère qu'il en vit la cause dans la seule religion : « En très peu de temps, dit Saint-Simon, la dévotion et la grâce en firent un autre homme et changèrent tant et de si redoutables défauts en vertus parfaitement contraires (1). »

(1) Saint-Simon, VI, 240.

*
* *

Enfin, après avoir aidé l'enfant à s'établir chez soi en maître, il faut lui apprendre à sortir de soi, et à le pénétrer des grandes idées du devoir public et privé qui s'imposent à sa condition sociale.

La société humaine est fondée sur le don mutuel ou le sacrifice de l'homme à l'homme, ou de chaque homme à tous les hommes, et le sacrifice est l'essence de toute vraie société.

L'individualisme ! voilà de nos jours l'ennemi de l'éducation, comme il l'est de l'ordre social. L'amour de Dieu est encore le meilleur moyen pour faire sortir l'homme de lui-même et de l'attacher au bonheur des autres. Aimer Dieu et aimer son prochain, c'est toujours la charité. L'éducation sociale n'est qu'un côté de l'éducation religieuse.

L'enfant doit savoir que tous les êtres sont solidaires de leurs vices et de leurs vertus. Rien ne se perd dans le monde moral comme dans le monde physique. Une mauvaise action se répercute indéfiniment : « Toute action insérée par nous dans le tissu des événements humains a des suites incalculables (1). »

Louis XVI ne comprenait pas pourquoi il mourait. Carlyle répond dans une de ses poésies : la cause de la mort du roi de France, « c'est... le premier

(1) Marion, *De la solidarité morale*, 2e partie, IV, p. 240.

mensonge commis au temps de Charlemagne, mensonges et abus, perfidies et iniquités se sont longuement accumulés jusqu'au jour où tout a croulé ».

Le genre humain marche accablé sous les crimes des aïeux, mais secrètement rafraîchi par leurs vertus.

III

Nous lisons dans la *Logique de Port-Royal* (1er discours) cette phrase dont nous connaissons le sens :

« On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences, et on devrait se servir, au contraire, des sciences comme d'un instrument pour perfectionner sa raison. » C'est la célèbre formule : « L'étude est un moyen et non une fin. » Montaigne, Rollin, ont parlé de même façon. Tout doit être subordonné à la morale. Et cela est bien. Il vaut mieux être honnête homme que savant : « Conscience vaut mieux que science. » Là encore n'exagérons pas.

Attachons un peu plus de valeur à l'acquisition des connaissances ; elles sont un moyen de culture, elles sont aussi un but. Connaître la vérité est l'emploi le plus légitime de l'intelligence. Les connaissances sont, d'après le mot de Bacon, l'unique

source du pouvoir de l'homme sur la nature, et les agents les plus efficaces de la civilisation et du progrès.

Fénelon sans doute préfère le cœur à l'esprit. Mais cet admirateur si fin de toutes les traces du génie, où qu'elles fussent, dut suivre avec bonheur le développement progressif de l'intelligence de son « Petit Prince ». Il savait trop la jouissance que procurent les découvertes longtemps travaillées, l'apparition de la vérité ou la vision du beau, pour ne pas aimer la culture intellectuelle et artistique pour elle-même. *L'Oratoire* et dans *Port-Royal* Nicole avaient un égal souci de meubler l'intelligence et de former le jugement.

Et ici nous avons à profiter à l'école de Fénelon. Nous n'avons encore rien trouvé de mieux.

L'enfant, sous l'influence du maître, doit grandir et s'élever. L'évolution sera longue. La terre n'agit pas autrement pour nous donner ses merveilles : « Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature. »

Rousseau, préoccupé surtout de sauvegarder la vie physique de l'enfant, ne commence de l'instruire qu'à douze ans (1). Peut-être qu'à cette époque le cerveau sera lent à s'ébranler. Pourquoi ne pas profiter des premiers réveils de l'esprit : « Lors-

(1) « Vous êtes alarmé, dit-il, de voir l'enfant consumer ses premières années à ne rien faire ? Comment ! n'est-ce rien que d'être heureux ? N'est-ce rien que de sauter, jouer, courir toute la journée ? De sa vie il ne sera si occupé. »

qu'on a une longue route à faire, va-t-on attendre que le soleil paraisse entièrement à l'horizon, et ne profite-t-on pas déjà des premiers rayons de la lumière qu'il laisse échapper de son sein (1) ? »

Chaque âge a un degré de maturité qui lui est propre : « Il faut proportionner les difficultés au développement croissant des jeunes intelligences (2). » « Il faut se régler, dit à son tour Fénelon, selon l'ouverture de l'esprit et selon leur besoin. »

Il n'est pas bon de semer quand la terre est gelée. Pourquoi se presser ? Pourquoi l'éducation ne serait-elle pas, comme autrefois, une œuvre de loisir, destinée à germer lentement, à mûrir au gré du temps et du soleil ? « Contentez-vous de les former peu à peu... ». « Laissez mûrir l'enfance dans les enfants », s'écrie Rousseau. Heureux ceux qui arrivent frais d'esprit, frais de cœur aux divers âges de la vie ! Les enfants eux-mêmes doivent nous guider. Profitons de leur curiosité, de leur goût pour les histoires, soyons heureux des questions qu'ils nous posent... mais ménageons ce gracieux organisme.

Œuvre de longue patience, l'éducation qui donne des fruits prématurés trahit la nature. Les petits

(1) L'abbé Blanchard, à qui nous empruntons cette gracieuse comparaison, se prononce catégoriquement contre l'éducation négative de Rousseau dans l'*Ecole des mœurs* et dans ses *Préceptes pour l'éducation*.

(2) Nicole.

prodiges deviennent souvent des fruits secs. Les primeurs qui nous étonnent par leur aspect manquent de saveur.

L'érudition doit être comme le soleil des Champs Élysées de Fénelon, qui de ses rayons adoucis et voilés pénètre sans offusquer les yeux. Aussi fût-il loisible au maître de tout enseigner, il ne résulterait pas qu'il fût possible à l'élève de tout apprendre.

Avec ces surmenages, on arrive à ne plus aimer l'étude ; or l'étude n'a qu'une raison d'être : apprendre à travailler. « On croit qu'en accablant les enfants de leçons et de compositions. il y a beaucoup à gagner. Rien de plus faux (1). » On s'imagine que l'enfant est un vase qu'on ne saurait assez remplir. C'est une âme qu'il faut former.

C'est pour cela que le repos et le jeu sont nécessaires au travail. Nous pouvons dire que notre époque a peut-être exagéré ce précepte pédagogique. Les congés répétés relâchent l'attention sous couleur de reposer l'esprit. Je dirai mieux ; les excès de l'athlétisme sont dangereux. Les exercices violents nuisent au calme qui convient aux études.

Mais il reste vrai que les enfants ont besoin de mouvement, d'exercice, d'expansion et de récréations vives : jadis on ne pensait pas toujours ainsi. Tout le monde ne savait pas alors combien le mélange modéré du jeu et du travail est propice aux

(1) Arnauld, *Œuvres*, XLI, p. 85.

progrès de l'intelligence. On ne jouait pas dans les collèges, à part quelques exceptions. « Souffrons, dit Fénelon, que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissements ; ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit. »

« Que leur esprit se mette au large... Une régularité trop exacte pour exiger d'eux des études sans interruption leur nuit beaucoup. » « Laissez donc jouer un enfant et mêler l'instruction avec le jeu... Gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrète. »

A côté des enfants qu'on surmène et qui resteront fatigués ou dégoûtés, il en est d'autres que la science ne captivera jamais, faute de méthode pour les atteindre.

Que d'élèves incapables de profiter d'un enseignement qui les domine ! Combien qui perdent leur jeunesse parce qu'on ne leur donne pas une nourriture digérable ! Mêlés à des camarades mieux doués, ils languissent, ne profitant pas de la rosée qui tombe.

Tous les esprits ne sont point égaux, et pour chacun il faut suivre la nature ; c'est pourquoi l'éducation intégrale (1) est une utopie. L'instruction peut plus ou moins, selon le fond auquel elle s'applique :

(1) D'après les partisans de l'éducation intégrale, tous les hommes sont capables et dignes des mêmes enseignements : « à mêmes facultés, même régime. »

« Il y a des milliers de siècles que la rosée du ciel tombe sur des rochers sans les rendre féconds (1). » La valeur d'un homme consiste non à ressembler tant mal que bien à tous les autres, mais à réaliser la perfection de sa nature. Combien d'enfants, si on les avait suivis, si on leur avait donné un enseignement conforme à leur nature, combien d'enfants auraient fait meilleure figure dans le monde ! « L'instruction, dit Nicole, a pour but de porter les esprits jusqu'au point où ils sont capables d'atteindre. » Jusques à quand fera-t-on passer les enfants dans le même moule ? Pour avoir le même âge, ils ont d'autres penchants, un autre idéal, d'autres moyens d'attraction.

*
* *

Sous l'inspiration de l'éducateur, l'enfant éclaire son esprit, cette lumière intime qui illumine tout homme venant en ce monde. Tout l'effort du maître doit être de fortifier cette flamme. Il ne sert de rien d'enseigner du dehors, si l'esprit ne reçoit l'air vivifiant qui pourrait le fortifier : « Ce n'est pas proprement les maîtres, dit Nicole dans *l'Education d'un prince*, ni les instructions étrangères qui font comprendre les choses ; elles ne font tout au plus que les exposer à la lumière intérieure de l'esprit par laquelle seule on les comprend. »

(1) Diderot.

Tout doit partir du dedans (1). Si l'enfant, devenant homme, sait se conduire lui-même, juge par lui-même, c'est que son esprit a grandi et est arrivé à comprendre la nature dans laquelle il vit solidairement.

A quoi servirait une science extérieure, comme du plaqué de cèdre sur une boîte vulgaire ? Qu'on ne dise plus que le maître pétrit l'esprit de l'élève avec le sien par l'assimilation. Non, il faut prendre comme point de départ l'esprit de l'enfant dont toutes les virtualités n'ont besoin que d'être excitées ; d'elles-mêmes elles naîtront au vrai.

En résumé, il y aurait moins de mauvais élèves que de médiocres professeurs. On enseigne mal. Au lieu de surcharger la mémoire de l'enfant de notions plus ou moins digérées, le maître doit provoquer la réflexion chez ses élèves.

C'est un préjugé fort répandu que la science puisse entrer pièce à pièce, pour ainsi dire, dans un esprit, que certaines expériences et certaines paroles aient la vertu de rendre savant, que la science puisse s'enseigner. Platon nous rappelle l'histoire de ce jeune Ménon à qui Socrate fait trouver par ses interrogations les propriétés du carré et de sa diagonale. C'est que la science est avant tout un système, la morceler c'est la détruire. Les vérités qui la cons-

(1) « Instruire un enfant, c'est le construire en dedans, c'est le faire devenir un homme. » (Mme Necker de Saussure,)

tituent sont engendrées les unes par les autres. On ne peut en posséder une sans avoir par là même toutes les autres ; indivisible, la science ne peut être introduite dans un esprit du dehors, au moyen d'observations minutieuses ou de paroles menues ; par le fait qu'un homme est une âme intelligente, il possède en soi-même toute science. La difficulté est de réfléchir à une assez grande profondeur. L'enseignement n'est qu'un encouragement à la réflexion.

Voilà cette fameuse « maïeutique » attribuée à Socrate. N'exagérons rien là encore. Sans doute on ne sait jamais mieux une chose que lorsqu'on l'a trouvée soi-même ; mais quelle lenteur, s'il fallait laisser l'enfant chercher ce que le monde a trouvé en 4.000 ans ! Au fond, ce qu'on demande, c'est que l'enfant soit enseigné le *moins possible* et conduit à découvrir par lui-même le *plus possible*.

C'est bien l'enseignement de Fénelon, qui reprend la forme dialoguée si chère à Socrate. C'est par des interrogations adroitement dirigées que l'élève arrive à répondre à tout ce qu'il croyait ignorer. L'interlocuteur ne fait que forcer la réflexion. L'enfant découvre les vérités qui sommeillaient silencieuses.

Il est si vrai que la science est une illumination intérieure suscitée par l'action du maître, que, si l'homme n'y peut réussir avec des esprits « durs et tardifs », il ne faut pas se rebuter, mais « espérer que Dieu les éclairera intérieurement ». C'est pourquoi

le bon Lancelot estimait que pour bien conduire les enfants « il fallait plus prier que crier, et plus parler d'eux à Dieu que de leur parler de Dieu ».

L'on peut dire en général que l'instruction au Moyen-Age et jusqu'à nos jours fut assez formaliste dans les écoles.

Montaigne ne fait que combattre dans ses *Essais* l'érudition indigeste, l'usage de farcir la tête de l'élève d'un tas de connaissances stériles, mal digérées.

Les Jésuites mêmes, les grands éducateurs du XVIIe siècle, ne poussaient pas à la réflexion personnelle. Ils donnaient à leurs élèves un enseignement de pure forme ; la rhétorique était la fin des études. Ils ne développaient pas l'intelligence pour l'apprendre à penser par elle-même. La philosophie n'était qu'une stérile étude de mots.

L'Oratoire approchait plus de l'idéal.

Fénelon ici est un maître.

Il nous donne un modèle de cette maïeutique au chapitre VIIe de *l'Education des Filles*. Son enseignement n'était qu'une collaboration entre le maître et l'élève. Fénelon parlait souvent. Qui nous dira ce qu'étaient les leçons de ce grand et charmant esprit ? Nous n'en avons qu'un pâle reflet dans les *Fables* et dans les *Dialogues des morts*. Mais cette voix douce et pressante, ces yeux admirables qui parlaient tout seuls, cette physionomie si mobile et si vive, cette

bouche sérieuse et souriante qui s'entr'ouvrait comme pour laisser son âme se répandre sur tout ce qui l'entourait, toutes ces séductions ont disparu et l'imagination peut à peine y suppléer.

Les exercices oraux, qu'avait aussi recommandés Arnauld, et qui sont entrés dans nos habitudes pédagogiques depuis quelques années, étaient rares. Ils sont très puissants pour fixer l'attention et forcer la réflexion. Il ne faut point oublier les devoirs écrits : c'est l'écueil moderne. Dans la composition on s'apprend peu à peu à classer les idées, à les coordonner, à en peser la valeur, à les rendre avec la précision d'un esprit attentif à ne dire que ce qu'il faut et à le dire comme il faut. La parole est volontiers négligente ou risquée : et il est tant d'aberrations de la pensée qui n'ont d'autre cause que la déformation du langage ! en écrivant on s'observe.

*
* *

Si des principes nous passons aux méthodes, Fénelon occupe une place prépondérante dans la pédagogie. C'est un contemporain.

Les méthodes de Frœbel et de Pestalozzi, l'éducation *par les sens* ou la méthode *intuitive*, dont on a fait tant de bruit, sont en germe dans Fénelon (1).

(1) « A la campagne, ils (les enfants) voient un moulin et ils veulent savoir ce que c'est. Il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils aperçoivent des

Il ne fait pas fi de la *mémoire*; il exhorte à y fonder ce trésor de faits, de sentiments, d'idées, qui remplissent, échauffent, illuminent l'imagination de l'enfant, et fournissent à son esprit le tissu solide sur lequel il peut commencer à s'exercer.

Il n'a rien ignoré du rôle de l'*association des idées* pour la formation de l'esprit.

Si nous en venons aux opérations intellectuelles, l'accord est complet entre Fénelon et les meilleurs éducateurs.

Le but de l'éducation, c'est en somme la formation des idées générales. Mais l'abstrait, c'est l'idée réduite à sa plus simple expression. Il faut savoir la dégager de la vérité qui est très complexe. C'est pourquoi l'intelligence, tant qu'elle n'est pas formée, éprouve de l'antipathie pour l'abstrait. C'est pourquoi aussi il ne faut pas débuter par des abstractions et des idées générales pour descendre aux choses plus compliquées. Cette marche du simple au composé est logique ; mais elle n'est pas à la portée de l'enfant. Il faut commencer par des leçons de choses, par un enseignement concret pour s'éle-

moissonneurs ; il faut leur expliquer ce qu'ils font, comment est-ce qu'on sème le blé et comment il se multiplie dans la terre. » Qu'est cela, sinon une leçon de choses ? « Quand on aura la commodité de montrer aux enfants de bons tableaux, il ne faut pas le négliger, car la force des couleurs avec la grandeur des figures au naturel frapperont bien davantage leur imagination. » Voilà l'enseignement par les sens.

ver aux idées générales. C'est le procédé de Fénelon. Rousseau, Dumarsais et Pestalozzi n'ont fait que rappeler cette méthode qu'on avait oubliée.

L'enfant aime à comparer, à généraliser, mais il le fait au hasard, à tort et à travers : il faut le rendre plus prudent, et le faire réfléchir avant de juger. Savoir « affirmer, nier ou douter » quand il le faut, c'est le secret de la sagesse et la devise même de l'esprit humain.

La culture du jugement semble bien être le but de la pédagogie de Fénelon. A travers toutes les grâces de ses leçons, ce qu'il vise, c'est le fond de l'esprit, le jugement, dont il s'efforce d'assurer la justesse et la solidité, le bon raisonnement étant la seule qualité « sur laquelle on puisse compter ».

*
* *

Et c'est pour cela qu'on a tant discuté sur les programmes d'études et sur leur valeur éducative.

L'éducation scientifique, qu'on oppose à la formation classique, et qu'on voudrait, à la suite de Diderot et de Condorcet, rendre prépondérante dans notre génération utilitaire, n'est pas sans influence sur l'esprit humain. Les joies de la science sont saines, elles apaisent, elles calment. Les sciences physiques sollicitent l'attention de l'enfant ; en le transportant de l'infiniment petit, en le faisant passer tour à tour par l'analyse et par la synthèse des phénomènes, elles contribuent à donner à ses

facultés la pénétration, la rectitude, la précision. Mais c'est précisément parce qu'elles ne font que cela qu'elles ne remplaceront jamais les Belles-Lettres.

Les sciences ne dessèchent pas le cœur, soit ! il faudrait encore prouver qu'elles le développent... elles corrigent et redressent l'esprit, soit ! mais avant de songer à discipliner l'intelligence, ne faut-il pas commencer par la former par ces pensées riches, substance même des lettres ?

En faisant aux sciences la place qui leur est due, à cause des changements survenus dans le monde, les lettres n'ont pas perdu leur privilège de mères nourricières. C'est que, tandis que les unes représentent les plus belles applications de l'esprit humain, les autres sont l'esprit humain même.

Diderot n'a point voulu voir ce qui est en pédagogie leur vrai titre de noblesse : c'est qu'elles sont un admirable instrument de gymnastique intellectuelle, le moyen le plus sûr et aussi le plus commode d'acquérir les qualités de justesse, de précision, de netteté, qui sont nécessaires à tous les états.

Le danger commencerait — et nous pouvons dire qu'il existe déjà — si les sciences formaient toute l'instruction, à cause de leur indifférence et de leur incompétence à l'égard des vérités morales, fondement des sociétés. La science ne remplacera pas le Décalogue, et le Décalogue s'accordera très bien avec le développement scientifique.

« Ce qui est mauvais, ce n'est pas de savoir la chimie, c'est de vouloir tuer son voisin pour voler. » La vieille morale fait vivre les nations. Que les hommes soient savants, tant mieux ; mais qu'ils soient vertueux, et la terre sera un paradis. Et que fait-on ? On fabrique des têtes savantes à des âmes déloyales ! Est-il étonnant que notre société soit un enfer ?

Nous nous imaginons facilement quelle fut, sous l'habile direction d'un maître comme Fénelon, la culture intellectuelle et morale que reçut le Petit Prince.

Cette belle vie d'homme que nous saisissons dans la correspondance et que les mémoires confirment, c'était la résultante de l'action de Fénelon. L'idéal que l'enfant royal avait entrevu parmi les multiples aspects du réel, sous la forme grecque ou l'enveloppe biblique, il s'efforça de le réaliser. Il vécut un beau rêve.

Si Fénelon tenait tant à une instruction solide, c'est qu'il sentait que l'âme ne peut être mutilée, et que l'intelligence a le droit de recevoir un appui. Ajoutez que le vrai mène au bien. La culture intellectuelle est moralisatrice, en dépit des paradoxes de Rousseau et de l'abbé de Saint-Pierre. Nous n'acceptons pas, sans doute, les théories platoniciennes sur l'équivalence du vice et de l'ignorance. *omnis peccans est ignorans*, car ce n'est pas tant le savoir qui manque à l'homme que le vouloir ;

mais nous ne pouvons accorder à Spencer que la culture intellectuelle ne sert en rien à l'éducation morale.

La culture intellectuelle relève l'âme du jeune homme au-dessus de la vulgarité ambiante, parce que, si son goût est affiné jusqu'aux saveurs subtiles et infiniment variées que nous donnent les choses de l'art et de l'intelligence, il ne peut plus se satisfaire avec les sensations violentes qui ébranlent les hommes du commun ; et il en vient vite à se convaincre qu'on se lasse de tout, sauf de ce petit événement mental qui est de comprendre une chose nouvelle ; et quand on a décidément éprouvé que là se trouvent la plus grande certitude et la plus grande somme de contentement, on y tend d'un effort habituel, on s'applique à aimer les choses difficiles, on porte en tout un goût de supériorité qui n'est ni orgueil ni dédain, mais qui est la pure et véritable et profonde distinction de l'esprit.

Et voilà comment se rejoignent la culture intellectuelle et la formation morale, et comment Rousseau a pu se tromper en distinguant trois périodes dans l'éducation. La dépendance des facultés est telle que l'on ne peut agir sur l'une sans influencer l'autre. L'éducation doit être simultanée.

Et ce sera encore la meilleure préparation du caractère, qui suppose l'union de convictions fortes et d'une volonté ferme. L'éducation doit en effet implanter des maximes définitives, surtout des prin-

cipes moraux, que rien ne puisse déraciner. En formant le jugement de l'enfant, elle le prépare à apprécier d'une façon droite les choses de la vie. Les personnes lui paraîtront respectables alors même qu'elles se trompent. L'intolérance est fille de l'étroitesse d'esprit.

CHAPITRE III

DE L'ÉDUCATION DES FILLES

Personne ne dira maintenant que « rien n'est plus négligé que l'éducation des filles ». Programmes, écoles, professeurs, rien ne diffère, examens en moins, et ce serait même là un avantage, de l'éducation des garçons.

A remonter à l'origine de ce mouvement, nous nous arrêtons à Fénelon. Sans doute, c'est depuis cinquante ans que cette orientation s'affirme avec intensité et dans tous les sens. C'est Fénelon qui le premier a jeté le cri d'alarme.

L'antiquité avait à peine soupçonné la dignité de la femme. Les conversations si simples et si naturelles d'Isomachos avec sa femme dans *l'Économique* de Xénophon ne sont que des aperçus moraux sur le rôle d'une maîtresse de maison. Il n'est pas question de meubler une tête pour mieux conduire le cœur.

Les admirables conseils de saint Jérôme à Læta ou à Gaudentius, qu'on a appelés avec raison le premier *Traité sur l'Éducation des Filles*, visent surtout

l'avenir d'une enfant destinée à l'état religieux. Il serait piquant toutefois de rapprocher ici Fénelon et saint Jérôme, comme nous l'avons déjà fait pour la direction de conscience (1). Les avis sont les mêmes sur bien des points.

Le moyen âge avait été néfaste pour l'instruction des femmes. Eh ! qu'avaient-elles besoin de science, puisque leurs charmes suffisaient à leur influence !

L'homme fait pour la vie active recevait une instruction complète. La femme, gardée modestement dans le demi-jour de la famille, ne pouvait attendre qu'une éducation intime. Les filles étaient élevées par *leur mère*, qui leur transmettait les principes qu'elle-même avait reçus de *sa mère*.

Rabelais ne nous dit rien de l'éducation de la mère de Gargantua ni de sa femme.

Montaigne ne veut pas donner à Diane de Foix des avis sur l'*Institution des Filles*, puisqu'il ne sait pas encore si c'est un garçon qui va naître d'elle.

Erasme (2), critiquant l'éducation des filles de son temps, prétend que pour tout savoir on leur enseigne à faire la révérence, à tenir les bras, à sourire en pinçant les lèvres, à ne manger à table qu'à peine, sauf à se dédommager ensuite en particulier.

(1) *Fénelon directeur de conscience*, introduction, p. XXII, 2e éd.

(2) *Colloquia Proci et Puellæ*, Librairie des bibliophiles, 1876.

Au XVIIe siècle, la science était pour les femmes inégale et courte ; la coutume et le caprice décidaient de tout : ce sont les expressions mêmes de notre auteur.

Quand nous pensons à Mme de Motteville, aux Sévigné, aux La Fayette, versées dans les lettres anciennes et modernes, nous sommes les dupes de ces éclatantes exceptions. Ces éducations brillantes étaient rares même dans les grandes maisons. Mme de Sablé reconnaissait que son instruction avait été assez étroite. Mme Guyon se vantait d'avoir appris dans son couvent à huit ans autant que les dames renommées du royaume. Mme de Maintenon aimait à raconter qu'à douze ans elle gardait les dindons d'une vieille tante qui l'avait recueillie, avec « un panier au bras où était notre déjeuner et un livret des quatrains de Pibrac dont on nous donnait quelques pages à apprendre par cœur ».

Mlle de Scudéry réagissait en vain contre ces abus :

« Une femme qui ne peut donner avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six : et cette même personne, qui est obligée d'avoir du jugement jusqu'à la mort et de parler jusqu'à son dernier soupir, on ne lui enseigne rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement ni la faire agir avec plus de conduite. »

L'abbé Fleury ne cachait pas ses tristesses dans

son *Traité du choix et de la méthode des études* (1) qui parut en 1686 : « Ce sera sans doute un grand paradoxe de dire que les femmes doivent apprendre autre chose que le catéchisme, la couture et divers petits ouvrages ; chanter, danser, s'habiller à la mode et faire bien la révérence, car voilà d'ordinaire toute leur éducation. »

Le bonhomme Chrysale était dans le ton quand il avançait qu'une femme en sait toujours assez

Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

(1) Fénelon a-t-il connu le petit livre de Claude Fleury : *Du choix et de la méthode des études* ? L'ouvrage parut en 1686, mais l'année de la composition remontait à quelque dix ans auparavant. « Ce discours, dit l'abbé Fleury dans la Préface, fut composé d'abord en 1675, par l'ordre d'une jeune personne à qui je devais obéir, pour servir à l'éducation d'un jeune enfant. Je le corrigeai en 1677 et en laissai prendre quelques copies. J'y travaillai encore en 1684 et je le laissai mûrir... Je me suis résolu à le donner, après l'avoir encore retouché en cette année 1686. » Il est probable que Fénelon a lu ce petit volume et qu'il s'en est inspiré. Que conclure ? que Fénelon est un plagiaire ? à peu près comme Racine a plagié Euripide en composant son immortelle *Iphigénie à Aulis*, comme La Bruyère a plagié Théophraste en écrivant *les Caractères ou les Mœurs de ce siècle.*

Fénelon a lu le petit livre de Fleury, il a mis dans son œuvre et l'empreinte de ce génie facile qui le fait reconnaître entre les autres et cette analyse fine et psychologique qui le caractérise. Ni le plan, ni les divisions, ni la forme, ne se ressemblent. Les réflexions communes, qui frappent le lecteur, appartenaient à ce fonds commun d'esprits qui pensaient de même sur ces graves et délicates questions de l'éducation. Fénelon a fait oublier Fleury, c'est qu'il lui est supérieur.

A tout considérer cependant, les femmes, dans la première moitié du XVIIe siècle, avaient eu leur âge de gloire. Les salons étaient les centres du bon goût et de l'élégance ; les maîtresses du logis étaient écoutées, elles exerçaient leur autorité avec éclat, avec trop d'éclat peut-être.

Dans cette période qui précède la majorité de Louis XIV, on avait trop parlé des femmes, ou mieux, les femmes avaient trop fait parler d'elles. Les Précieuses, si utiles pour lustrer la langue du XVIe siècle, si libre dans ses expressions et si lâche dans sa période, avaient dégénéré ; elles étaient devenues ridicules.

La duchesse de Chevreuse soulevait ses amis contre la cour. La grande Mademoiselle faisait tirer le canon du faubourg Saint-Antoine sur les troupes royales.

Bref, les écrivains de la seconde génération du XVIIe siècle se montrent moins favorables aux femmes que ceux de la première.

Ménage annonçant le succès des *Caractères* de La Bruyère, ajoutait que « si l'ouvrage avait paru trente ou quarante ans plus tôt, il aurait eu moins de réputation, parce que les femmes y sont trop maltraitées et que, pour lors, elles étaient en possession de décider. »

Et, de fait, l'inimitable imitateur de Théophraste ne leur attribuait d'autre supériorité que celle du genre épistolaire, « en raison de l'art qu'elles pos-

sèdent de faire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée délicate. »

Personne ne s'étonnera de la sévérité de Nicole, qui trouve les femmes faibles par elles-mêmes et plus affaiblissantes encore par les sentiments qu'elles excitent.

Même le doux Malebranche, qui se piquait de bonne grâce, ne les ménageait pas. Il reconnaît des femmes savantes, des femmes courageuses et capables de tout, comme il se trouve des hommes mous et efféminés qui ne sont capables de rien ; il leur dénie « la force d'esprit nécessaire pour pénétrer au delà de l'écorce des choses ».

Saint-Evremond paraît trancher sur ce fond de critique chagrine : « Rien n'échappe à la pénétration de la femme » dont il trace le portrait, « son discernement ne laisse rien à désirer, c'est une raison qui plaît et un bon sens agréable. » Hélas ! lisez tout, ce portrait est celui de « la femme qui ne se trouve point et qui ne se trouvera jamais. »

Enfin, pour tout dire, les femmes elles-mêmes étaient devenues sévères pour elles-mêmes. Mme de Maintenon se défie de leur caractère et elle n'a pas beaucoup plus de confiance dans leur esprit : « jamais elles ne savent qu'à demi. »

Fénelon ne se laisse point prendre aux apparences. Plus calme et plus réfléchi, il n'a pas de semblables rigueurs.

Il connaît sans doute le penchant des jeunes filles

à la mollesse ; il n'ignore pas qu'elles ont l'imagination errante et crédule, la sensibilité vive et inquiète, qu'elles se laissent entraîner par le babillage, enivrer par le bel esprit, dominer par la fausse honte, qu'elles sont nées artificieuses, passionnées, extrêmes en tout, qu'un violent désir de plaire les travaille, les livre à l'amour du faste, les expose à la corruption des mœurs et à la ruine... Ces dispositions, il les décrit avec force, presque durement. Mais ce n'est point là toute la femme.

Elle a ses vertus propres ; elle est naturellement industrieuse, attentive au détail, ordonnée, apte à comprendre, insinuante et persuasive ; elle a par excellence la finesse, la grâce, le don de « policer ». La raison, enfin, qui l'égale à l'homme, elle peut s'en servir pour développer ses qualités et se guérir de ses faiblesses : elle est la « moitié du genre humain ».

Ce fut donc tout un événement que l'apparition en 1687 du *Traité de l'Éducation des Filles*. Un homme se rencontrait le premier qui réunissait en une sorte de code les prescriptions propres à élever la jeune fille, depuis le moment où ses instincts s'éveillent jusqu'à l'âge où le développement de ses facultés permet de la livrer avec sécurité à la vie commune, le premier qui fondait ces préceptes sur une étude psychologique de l'enfant.

Le traité de Fénelon est, dans toute l'étendue du sens que nous attribuons aujourd'hui à ce terme, une œuvre de pédagogie. Il y a dans ce petit volume plus

d'idées et plus de vérités que dans les ouvrages écrits depuis sur le même sujet : idées et vérités sont rattachées à des principes qui donnent aux moindres observations de l'auteur la cohésion d'un système.

Dès la première page, écrite avec vivacité, Fénelon prend nettement position. On dirait que l'auteur se trouve en face d'un interlocuteur qui pense autrement que lui, et qu'en deux ou trois coups d'une argumentation serrée il veut le réduire : « Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles ; le plus souvent, la coutume et le caprice y décident de tout... Mais n'ont-elles pas à remplir des devoirs qui sont les fondements de la vie humaine ?... Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume ? Mais les enfants, qui seront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils si les mères les gâtent dès leurs premières années ?...

Mais la vertu est-elle moins pour les femmes que pour les hommes ?...

Bien plus, il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leur mère et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé. Quelles intrigues se présentent à nous dans les his-

toires, quelles révolutions d'État causées par le déréglement des femmes !

Et finissant son introduction avec une simplicité hardie : « Voilà ce qui prouve, s'écrie-t-il, l'importance de bien élever les filles : cherchons-en les moyens. »

II

Il est impossible d'analyser le *Traité de l'Éducation des Filles.* Il faut le lire. Le cardinal de Bausset, qui avait tenté de le résumer, y renonça bientôt, ne trouvant rien à omettre.

Les observations abondent et Fénelon ne se pique pas de rigueur didactique ; il développe ses idées comme elles apparaissent à son esprit.

Ce n'est pas un traité en forme. Les idées sur la Pédagogie générale dépassent les bornes d'une Consultation spéciale aux Filles. Il y a trois chapitres sur l'explication de la Religion et quelques pages sur le programme d'enseignement.

Dans le détail, l'auteur suit également l'inspiration du moment. Il se laisse conduire par sa plume et ne lui refuse aucune aisance.

De ces réflexions souvent disproportionnées qui se succèdent plutôt qu'elles ne s'enchaînent, se dégage un ensemble de principes et de méthodes qui forment un vrai corps de doctrine.

Nous ne dirons ici que ce qui intéresse particulièrement les filles. Nous avons parlé dans le chapitre précédent de la Pédagogie générale de Fénelon.

*
* *

Gardez « auprès de vous mademoiselle votre fille », répond Fénelon à une mère qui l'interrogeait. Le conseil était nouveau. Le couvent restait la seule ressource pour l'éducation des jeunes filles.

J'estime fort l'éducation des bons couvents, dit-il en substance, mais je compte encore plus sur celle d'une bonne mère, quand elle est libre de s'y appliquer. Si un couvent n'est pas régulier, c'est une école de vanité : les jeunes filles n'y entendent parler du monde que comme d'une espèce d'enchantement ; il n'est pas de poison plus subtil ; mieux vaut le monde lui-même qu'un couvent mondain. Si l'établissement est demeuré fidèle à l'esprit de son institut, l'ignorance absolue du siècle y règne : l'enfant qui en sort pour entrer dans la vie est comme une personne qu'on aurait nourrie dans les ténèbres d'une profonde caverne, et qu'on ferait tout d'un coup passer au grand jour ; rien ne peut être plus redoutable pour une imagination vive que cette surprise soudaine. C'est à la mère sage et discrète qu'il convient d'introduire peu à peu la jeune fille dans la société où elle doit vivre, et d'y accoutumer sa vue. Elle seule d'ailleurs peut découvrir dans son esprit et dans son cœur les mouvements qu'il importe de connaître pour la bien

diriger. Il est vrai que, même en se consacrant à ce devoir, la mère a des charges qui ne lui permettent pas d'avoir toujours l'enfant sous les yeux ni de la mener partout avec elle : occupations intérieures qu'il faut remplir à heures fixes, commerce de bienséances qu'il convient d'entretenir au dehors. Aussi est-il utile qu'elle ait près de soi une personne d'un esprit bien réglé qui puisse la remplacer. Le plus grand obstacle à l'éducation domestique, c'est l'irrégularité des parents : ce sont eux trop souvent qui apprennent aux enfants à n'aimer rien ou à mal placer leur attachement. Qu'attendre d'une jeune fille sous les yeux de laquelle on fait tout le contraire de ce qu'on professe ? Quelle autorité peuvent avoir les conseils les plus justes donnés au retour du jeu ou de la comédie ? Quelle force au contraire que celle qui repose sur l'exemple de l'assujettissement aux maximes que l'on enseigne ! Et quoi de plus doux que de se donner au soin de former le caractère et l'intelligence d'un enfant !

On ne peut mieux exposer les défauts de l'éducation publique et de l'éducation privée. Et si Fénelon conseille à cette dame qui le consulte de garder sa fille auprès d'elle, c'est que la mère, dans le cas présent, pouvait avoir les qualités nécessaires pour mener à bien l'éducation de sa fille.

Le débat reste ouvert entre les partisans et les contempteurs de l'internat. Un point reste établi, c'est que le meilleur couvent ne vaut pas pour l'édu-

cation d'une fille la maison maternelle, si la mère est telle qu'il souhaite qu'elle soit, et si la gouvernante est une seconde mère. Ce qui place si haut cette situation d'institutrice particulière qu'aucun prix n'est capable d'égaler ses services.

D'un autre côté, l'éducation privée ne peut être qu'un privilège. Combien de mères ont le loisir d'élever seules leurs filles ?

Combien de parents sont en mesure d'enseigner tout ce qu'on demande maintenant en lettres, en sciences, en art, en hygiène, en sociologie, à des enfants de 15 ans ?

La perfection ne serait-elle pas dans l'alliance du collège et les soins de la famille, ce qu'on appelle de nos jours l'externat (1) ?

*
* *

Fénelon ne dit rien de l'éducation qu'on avait

(1) Et pour dire toute notre pensée en quelques mots, nous détestons plus que qui que ce soit le principe de l'internat ; mais il nous paraît impossible d'en supprimer l'institution Toutes les familles n'ont pas les loisirs, les ressources, les facilités nécessaires, pour assurer à leurs enfants, chez elles ou auprès d'elles, l'éducation qui leur agrée.

Et puis tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des familles. Talleyrand disait que dans l'éducation domestique tout porte à la tête. L'éducation isolée ne donne pas une idée juste des relations de l'existence commune. La destinée qui attend l'enfant exige qu'il s'apprenne à vivre avec les autres. Au milieu de camarades, il se rend compte des liens qui unissent les membres d'une communauté, des rapports qui les engagent les uns à l'égard des autres, des devoirs qui les obligent entre eux.

donnée à Port-Royal. Nous aurions été curieux de connaître son sentiment. Il est vrai que les élèves avaient été peu nombreuses ; il y en avait à peine quarante-deux quand, en 1679, à la mort de la duchesse de Longueville, la maison fut fermée pour les enfants. Et d'ailleurs ce célèbre couvent ne forme-t-il pas le plus parfait contraste avec Fénelon ?

Nous savons par les *Constitutions du monastère de Port-Royal*, par le *Règlement pour les enfants* de Jacqueline Pascal, quelle était la pédagogie de la maison.

C'était une éducation toute monastique : silence, obéissance absolue, point d'amitiés particulières, pénitences et humiliations de toutes sortes, prières et offices toute la journée. Voilà la discipline uniformément imposée à des enfants de quatre ans à dix-huit.

Rien n'a été calculé pour la vie du monde, objet d'horreur pour Port-Royal : on n'accorde rien à la nature qu'on se propose de réformer ou de détruire. Toute cette discipline est donc destinée à contrarier les instincts naturels et dirigée en vue de la vie monastique. Si elle forme quelques sujets pour la société, ce seront des esprits rigoristes que le monde ne voit jamais sans crainte.

Quand on a lu ce *Règlement* et qu'on passe au *Traité de l'Éducation des Filles*, il semble « qu'au sortir d'un lieu d'expiation, où l'on n'aurait entendu, au milieu du silence général, que le bruit des coups

de discipline par des pénitents sur leurs épaules, on entre dans un de ces admirables cloîtres du moyen âge, égayé par les fleurs et les eaux jaillissantes, entre d'élégantes colonnes où les ombres fraîches sont coupées par la clarté joyeuse du soleil (1). »

*
* *

Voyons un peu les réflexions de Fénelon.

Avant de dire ce qu'il pense, l'auteur nous raconte ce qu'il voit. C'est une peinture des femmes contemporaines très naturelle et très piquante dans son exactitude satirique. C'est bien à peu près ainsi que devaient être ces jeunes femmes du monde, ignorantes, désœuvrées, à charge à elles-mêmes, têtes vides et frivoles, dormant un tiers plus qu'il ne faudrait pour conserver une bonne santé, indiscrète-

(1) Crouslé, *Fénélon et Bossuet*, t. I, p. 169. — Ce n'est pas que nous n'ayons rien à prendre à Port-Royal. Le désir pieux et ardent de changer la nature des enfants rendait ces maîtres attentifs à remplir leurs fonctions ; et l'on ferait un joli recueil des conseils qu'ils mettaient en pratique : Allier une force qui retienne les enfants sans les rebuter et une douceur qui les gagne sans les amollir. — Vigilance et patience. — Pas de partialité pour les enfants plus agréables et jolies. — Pas de familiarité. — Grande égalité d'humeur, car trop de mollesse amène bientôt trop de sévérité, et il est beaucoup plus pénible pour les enfants de subir ces variations que d'être toujours maintenus dans leur devoir. — Peu avertir pour les fautes légères, faire même semblant de ne les point voir. — Reprendre sans mauvaise humeur, sans termes blessants. — Être sobre de paroles dans les réprimandes. — Gagner leur entière confiance. — Être fort assidu auprès des enfants. — Avoir le cœur tout plein de charité pour eux. — Les traiter autant qu'il se peut avec beaucoup de douceur. — Joindre les bons exemples aux bonnes instructions.

ment et insatiablement curieuses, passionnées en dehors pour les divertissements et les spectacles, à la maison pour les ouvrages romanesques.

« Une pauvre fille pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros ; elle voudrait vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans, toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elles de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage ! »

On ne peut mieux dire, et c'est moins sarcastique que le chapitre de La Bruyère sur les Femmes.

Et qu'oppose-t-il à cela ? Il faut lire les forts conseils des chapitres IX, X, XI, XII ; et quelle peinture !

Aucun moraliste n'a démêlé plus au clair les ruses et les comédies de la finesse.

Molière n'a pas mieux dit quand il a tracé le portrait de la précieuse.

L'article sur la mode ne le cède en rien pour le piquant au chapitre de La Bruyère.

Ni Bossuet ni Bourdaloue n'ont parlé avec plus d'ironie de cette fausse piété « où l'on traite Dieu comme on fait des personnes qu'on respecte, qu'on voit rarement, par pure formalité, sans les aimer et sans être aimé d'elles ».

Lisons maintenant.

*
* *

Il faut que les femmes s'étudient à parler d'une « manière courte et précise »... « Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, et à dire beaucoup en peu de mots : au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles... elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent ; et la passion fait parler beaucoup.

« Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes ; c'est qu'elles sont nées artificieuses et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but ; elles estiment la finesse... elles ne connaissent point de meilleure prudence... elles ne raisonnent guère pour examiner s'il faut désirer une chose ; mais elles sont très industrieuses pour y parvenir. »

Une nouvelle source de dissimulation, c'est la timidité et la fausse honte : « Le moyen de prévenir un si grand mal est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse... Qu'elles soient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuient. Qu'on ne les assujettisse point à paraître goûter certaines personnes ou certains livres qui ne leur plaisent pas. »

L'habitude est-elle prise de déguiser leurs sentiments ? Instruisez-les solidement « des maximes de la vraie prudence ; comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans est de leur donner le goût des histoires utiles et agréables !

Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée, et tout de même si vous ne formez leur esprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fausse qui est la finesse. »

Fénelon n'est pas un misogyne, attentif seulement à pousser au noir les défauts des femmes. C'est un moraliste ; il frappe, mais c'est pour guérir.

Voilà le diagnostic, voici les remèdes : « Montrez par des exemples comment on peut, sans tromperie, être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir... La droiture de conduite et la réputation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent, à la longue, plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées...

« Ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas et méprisable ; c'est ou une bagatelle qu'on n'oserait dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouvertement, et on le cherche par des voies droites avec modération... »

De là des agitations et cette « déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres ».

Et le moraliste n'hésite pas à faire appel à l'intérêt personnel. Tôt ou tard ces esprits artificieux « passent pour ce qu'ils sont ». Et comme s'il croyait avoir trop dit, il ajoute qu'il ne faut pas se presser : « Dites peu à peu ces choses, selon les occasions,

les besoins et la portée des esprits. » On ne peut être plus médecin.

La franchise est le premier fondement de l'éducation. Fénelon ne craint point de dénoncer la fausse honte comme le premier mal et « le plus pressé à guérir ; celui-là, si on n'y prend garde, rend tous les autres incurables ». Enfin il met en garde contre ces admirations déplacées « qui applaudissent aux enfants lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse ». C'est leur persuader que « c'est être habile que d'être fin ».

*
* *

Il faut désabuser les filles du bel esprit : « Si on n'y prend garde, quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins, avec un air de doute et de déférence. » Et l'auteur ajoute : « Rien n'est estimable que le bon sens et la vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût et l'ennui, non comme une délicatesse louable, mais comme une faiblesse d'un esprit malade. »

Il termine par cette réflexion profonde : « Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, et dans les occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison, qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier avec les gens qui le sont. Un

esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle dans le besoin, pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats et surmontés par leur dégoût. »

*
* *

Sur la vanité des ajustements Fénelon égale La Bruyère, ai-je dit. Je ne sais si ses critiques malignes sur « les entassements de coiffe, les bouts de rubans, les boucles de cheveux plus haut ou plus bas, qui sont autant d'affaires, ou sur les beautés encore charmées d'elles-mêmes, alors que les cœurs se sont depuis longtemps détachés d'elles », n'entrent pas plus avant dans l'analyse de la mode.

Lui, l'homme si rempli du souvenir des Grecs, ne condamne pas la beauté, mais il veut qu'elle soit soutenue par le mérite et la vertu, sinon elle est nuisible ; « elle trompe encore plus la personne qui la possède que ceux qui en sont éblouis : elle trouble, elle enivre l'âme. »

Quel portrait nous trace-t-il ? « Mais la mode se détruit elle-même ; elle vise toujours au parfait, et jamais elle ne le trouve, du moins elle ne veut jamais s'y arrêter ; elle serait raisonnable, si elle ne changeait que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grâce ; mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le dérèglement que la véritable politesse et le bon goût ?

Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que le caprice dans les modes. » Il avait déjà dénoncé ces deux folies : l'amour des ajustements et la nouveauté qui a d'étranges charmes sur les esprits féminins : « Ce faste ruine les familles, et la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. » On croirait entendre un sermonnaire contemporain, et le réformateur (car Fénelon est un réformateur ; qui l'en blâmera ? Les révolutions seraient donc préférables aux réformes), le réformateur, dis-je, se prend à rêver à la « noble simplicité qui paraît dans les statues, et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines », combien « des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottantes, à longs plis, sont agréables et majestueuses ». L'on sourit à cette idée de voir les jeunes filles habillées à la grecque. Mais ce n'est pas la pensée de Fénelon, et les femmes du Directoire, qui croyaient lui obéir, ne l'avaient pas compris ; il ne parle pas de copier l'extérieur antique, « il y aurait de l'*extravagance* à le vouloir, mais elles (les femmes) pourraient sans aucune singularité prendre le goût de cette simplicité d'habits, si noble, si gracieuse. »

C'est faute d'attention qu'on attribue à Fénelon une foule d'utopies auxquelles il n'a pas pensé.

Pour terminer, Fénelon rappelle aux femmes la modestie chrétienne. Ici, l'on croirait entendre la voix de Bossuet dans sa lettre à Caffaro... A quoi

tend ce violent désir de plaire ? exciter les passions des hommes ? Mais « les tient-on dans ses mains pour les arrêter ? Si elles vont trop loin, ne doit-on pas s'en imputer toutes les suites ? Et ne vont-elles pas toujours trop loin, si peu qu'elles soient allumées ? Vous préparez un poison et subtil et mortel : vous le versez sur tous les spectateurs et vous vous croyez innocentes !... »

*
* *

Fénelon fait de la religion la base de toute éducation et il lui donne un caractère presque philosophique : « rien ne déracine ou ne prévient mieux la superstition qu'une instruction solide ». Il veut dépouiller la religion de toute la rouille accumulée par l'ignorance et le faux zèle ; il prémunit les filles naturellement trop crédules contre « certaines histoires sans autorité », contre « certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit ». Les chapitres VII et VIII témoignent de la délicatesse et de la facilité de son esprit.

Ces conseils sont toujours actuels : rappelons-nous les inventions grotesques des bonnes âmes, à la recherche d'une religion alambiquée qui éloigne de l'Église tant d'esprits droits qui réciteraient volontiers la vraie prière : *Notre Père qui êtes aux cieux.*

Le défenseur ardent de « l'amour pur » n'a pas varié dans l'explication du fondement de la religion.

Le premier qui dénatura la piété en lui donnant un extérieur rustre, presque grimaçant, en tout cas triste et craintif, celui-là ne comprit pas l'essence de la divinité qui n'est que charité.

Personne n'a mieux que Fénelon réagi contre les craintes et les religieux tremblements des Jansénistes. Dieu n'est plus « un juge puissant et inexorable », il devient « un père tendre et compatissant ». Et n'est-ce pas là l'essence du christianisme, de la religion de l'amour sortie tout entière des entrailles de Celui qui aima les hommes jusqu'à la mort de la croix ?

Pour lui une religion extérieure et toute d'écorce n'est que l'ombre d'un grand corps, le fantôme d'une belle vérité. Héritier de ces mystiques qui remontent par une chaîne non interrompue à Jean, l'apôtre de l'amour, Fénelon ramène toute la religion au sanctuaire intime de l'âme. Il saisit Dieu par le cœur qui ne se trompe pas, et dont les aspirations demeurent inassouvies tant que le repos en Dieu n'est pas complet.

Et Dieu n'est pas si loin : pour le trouver, il ne s'agit que de rentrer « au dedans de soi ». Écoutez-le dans ce silence intérieur.

Quelle prière recommande-t-il, l'unique prière peut-être ? C'est l'intime entretien avec Dieu, sans manifestations extérieures, l'oraison. Rien n'est beau comme la description qu'il nous en fait. Le cœur parle, il n'y a rien à reprendre. La prière, c'est une

habitude de conversation intérieure et aisée avec Dieu, père et ami. Toute la religion de Fénelon est dans ces deux pages qui terminent le *Traité de l'Éducation des Filles*. Le morceau charme, touche, pénètre. L'homme s'y reflète tout entier (1). Ce genre de dévotion devait former des âmes éminemment religieuses, mais non pas sèches, ni fanatiques, ni hypocrites.

*
* *

Tout ceci n'est, au demeurant, qu'un enseignement négatif, et Fénelon n'attend aucun effet décisif de ses recommandations. Il faut attaquer le mal de plus près, et la source c'est l'*ignorance*.

(1) « Dites-lui (il s'adresse à une dame qui demandait un conseil pour sa fille) que l'oraison ressemble à une société simple, familière et tendre, ou, pour mieux dire, qu'elle est cette société même. Accoutumez-la à épancher son cœur devant Dieu ; à se servir de tout pour l'entretenir, et à lui parler avec confiance, comme on parle librement et sans réserve à une personne qu'on aime et dont on est sûr d'être aimé du fond du cœur... les personnes véritablement intérieures sont avec Dieu comme on est avec ses intimes amis ; on ne mesure point ce qu'on dit, parce qu'on sait à qui on parle ; on ne dit rien que de l'abondance et de la simplicité du cœur ; on parle à Dieu des affaires communes qui sont sa gloire et notre salut. Nous lui disons nos défauts que nous voulons corriger, nos devoirs que nous avons besoin de remplir, nos tentations qu'il faut vaincre, les délicatesses et les artifices de notre amour-propre qu'il faut réprimer ; on lui dit tout ; on l'écoute sur tout ; on repasse ses commandements, et on va jusqu'à ses conseils... alors Dieu devient l'ami du cœur, le père dans le sein duquel l'enfant se console, l'époux avec lequel on n'est plus qu'un même esprit par la grâce... »

Il avait déjà dit : « L'ignorance d'une fille est cause qu'elle s'ennuie », et il sait que ce vice est cause de tout.

Pour contrebalancer leur nature impulsive et irréfléchie, il faut s'attaquer à la tête. L'éducation de la femme consiste à développer les qualités intellectuelles, et à les amener au niveau de leur sentiment et de leur vouloir d'ordinaire assez puissant. L'équilibre des facultés n'existe pas ; il faut essayer de le rétablir ; ce n'est pas qu'il faille diminuer la force de leur cœur, mais le diriger, le mener avec raison.

« Et que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes ? s'écrie Fénelon. Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. »

Ce n'est pas qu'il ignorât l'histoire au point d'oublier les excès des *Précieuses*... qui n'avaient pas toujours été *ridicules*.

Et sans doute les pédantes sont insupportables, mais les sottes seraient-elles pour cela d'un commerce plus agréable ? Et puis ce n'est point de cela qu'il s'agit, et les objections contre l'instruction des femmes déplacent la question.

Une femme instruite n'en sera pas plus négligente des devoirs matériels ; elle aura même acquis des habitudes d'ordre et de régularité qui doublent le temps.

Son plan d'études, que nous trouvons restreint à notre époque de connaissances encyclopédiques,

devait étonner dans un temps où « une fille était tenue pour bien élevée, qui savait lire, écrire, danser, sonner des instruments, faire des ouvrages, et qui ne mettait pas moins de dix ou douze ans à l'apprendre ». Fénelon veut rendre la femme digne de remplir ses devoirs, et quels sont-ils ? « Elle est chargée de l'éducation de ses enfants... de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service, du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement... »

« La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions. » Quoi de plus raisonnable ?

Voici ce programme :

Éléments de grammaire et de calcul. Notions de droit : la femme devenue veuve pourra suivre ses intérêts ; « elles doivent écouter leurs gens d'affaires, mais non pas se livrer à eux ». Histoires grecque et romaine pour celles qui ont du loisir, l'histoire de France, qui n'avait pas encore place dans les études des jeunes gens, excepté à Port-Royal, « tout cela contribue à agrandir l'esprit et à élever l'âme ».

Fénelon n'interdit pas la poésie, ni la musique, ni la peinture ; il savait combien les arts achèvent de former l'esprit, l'épurent, l'élèvent.

Sans doute, à examiner le détail de chaque partie, on trouverait peut-être que le cadre se rétrécit.

Il craint que les jeunes filles ne soient plus éblouies

qu'éclairées par une instruction trop développée : « Il y a, dit-il avec un peu d'exagération, pour leur sexe une pudeur sur la science aussi délicate que celle qu'inspire l'horreur du vice. »

Pour lui, les arts ne peuvent avoir qu'une utilité pratique.

Il se défie du savoir qui enfle et qui tourne au discours, et il disait assez rudement : « Qu'une femme ait tant qu'elle voudra de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisants, de la facilité à parler avec grâce : toutes ces qualités lui sont communes avec un grand nombre d'autres femmes fort méprisables ; mais qu'elle ait un esprit égal et réglé, qu'elle sache réfléchir, se taire et conduire quelque chose : cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. »

C'est que, au-dessus de l'étendue du savoir, il place la rectitude et la fermeté de la raison, il y subordonne tout le reste.

Les femmes, qui sont juges et parties dans la question, n'ont jamais pensé autrement.

Mme de Lambert recommande à sa fille de vivre « en société avec sa raison ».

Mme de Sévigné, Mme d'Épinay, Mme Guizot, ont toujours sacrifié les connaissances à la formation de l'esprit.

Mme Geoffrin raconte que sa grand'mère ne lui apprit qu'à lire ; mais elle la faisait lire beaucoup et raisonner sur tout ce qu'elle avait lu.

Mme de Staël n'admet pas qu'on mette en balance

« le développement d'une faculté et l'acquisition de quelques connaissances de plus ».

Mme Necker de Saussure : « Les femmes, dit-elle, doivent avoir du goût et de la facilité pour l'étude, plutôt que beaucoup de savoir. »

C'est pour cela que l'éducation devient pour les filles une œuvre de discrétion et de choix. Elles n'ont que faire des curiosités. L'enseignement doit être tout entier de résultats et de conclusions, tel qu'il mette avec exactitude les sentiments, les idées, les inventions, les découvertes, les gains de la civilisation en pleine lumière.

* * *

Fénelon ne nous dit rien de Port-Royal, mais l'institution de Saint-Cyr concrète la pensée du grand évêque, tout y parle de lui.

L'idée première de cette glorieuse maison remonte à Mme de Maintenon ; mais personne ne doutera que l'influence de Fénelon ne se soit fait sentir dans l'organisation de Saint-Cyr. On ferait un joli chapitre comparatif entre la méthode fénelonienne et les idées que Mme de Maintenon a si bien exprimées dans les *Entretiens* et les *Conversations*, après les avoir appliquées pendant plusieurs lustres avec tant de justesse.

Je ne parle pas de ce qu'on pourrait appeler « l'erreur de Saint-Cyr », l'époque brillante qui se termine par la représentation de la divine *Athalie*.

Alors Mlle de Scudéry donnait des modèles de conversation. Lulli composait la musique des chœurs. Racine fournissait les tragédies pour les représentations théâtrales. Fénelon lui-même venait faire les prônes. C'était trop beau. Ces pauvres demoiselles, qu'avaient transformées les applaudissements, étaient devenues fières et orgueilleuses, elles ne parlaient que de bel esprit... La réforme fut si rapide que l'on n'eut pas le temps de gémir. Mlle de Scudéry cessa de paraître. Ducis remplaça Racine.

Alors commence cette vie intime et intense qui fait de Saint-Cyr le centre de la France. L'éducation y est une œuvre de labeur prolongé et de longue haleine. Patience, vigilance, douceur, sont vertus des maîtresses Les enfants répondent aux soins qu'on leur prodigue par une conduite droite. On gouverne avec gaieté et franchise. N'est-ce pas tout Fénelon ? C'est là qu'on « mène les filles par la raison » autant qu'on le peut. Mme de Maintenon veut que les enfants comprennent les choses : « Vous savez, disait-elle avec humour, que ma folie est de vouloir faire entendre raison à tout le monde. » « Il vaut bien mieux que vos filles sachent moins de choses, et qu'elles les comprennent, et que les maîtresses s'occupent davantage de former leur jugement que de remplir leur mémoire. » La piété y est solide, simple, douce et libre ; pas de raffinement, pas de fausses délicatesses. A la piété qui enfle l'esprit et le dégoûte, elle oppose celle qui inspire les senti-

ments généreux ; à la religion spéculative, la religion d'action. Les devoirs d'état font partie de la véritable piété.

Où Fénelon et Mme de Maintenon s'entendent absolument, c'est sur la nécessité d'approprier l'éducation aux besoins. Il importe que l'éducation ait ses règles différentes suivant l'état, la profession, la fortune des enfants. Ce qui émeut Fénelon, c'est l'idée du trouble apporté par les déceptions au bonheur des particuliers : « Il n'y a guère de personnes, dit-il, à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré. »

Les enfants de la duchesse de Beauvilliers — c'est à elle qu'est destinée cette lettre sur l'éducation des filles — devaient plus tard mener une vie de seigneurie provinciale, vie étroite et retirée ; c'est cet avenir qu'il a en vue quand il pense à approprier plus particulièrement ses avis aux besoins pour lesquels il a été consulté.

Mme de Maintenon n'envisageait pas avec moins de sagesse la condition future de ses « demoiselles ». L'avenir, c'était la vie, et c'est en vue de la vie qu'elle leur « faisait ce trésor de maximes droites et solides » ; c'est en vue de la vie qu'elle soignait leur corps aussi bien que leur esprit : « Songez, écrivait-elle aux maîtresses, songez au tort que vous faites à une fille qui devient bossue par votre faute et, par là, hors d'état de trouver ni mari, ni couvent, ni dame qui veuille s'en charger. N'épargnez rien pour leur âme ni pour leur taille ! »

« Moins de beau langage et plus d'arithmétique, répondait-elle encore à ceux qui la consultaient ; il faut élever vos bourgeoises en bourgeoises. » Saint-Cyr était une famille, un ménage ; les grandes demoiselles habillaient les petites : chacune avait sa tâche marquée. L'occupation manuelle est un grand moyen d'éducation.

Elle ne leur cachait pas quel serait leur avenir à elles demoiselles, mais pauvres demoiselles ; elle les préparait à être « bonne dame de campagne, bonne chrétienne, bonne fille, bonne mère ». Idéal modeste, mais paisible et honnête de la vie de petite noblesse provinciale, telle que la comprenait Fénelon.

Fénelon prépare aussi de futures mères de famille, capables de partager avec l'homme les devoirs sévères et délicats de maîtresses de maison. Qu'on mette la jeune fille dans la pratique, dit-il, c'est-à-dire qu'on la fasse participer au gouvernement du ménage.

Il a sur ces occupations matérielles, qu'il appelle l'*économie*, des réflexions assez piquantes et qui montrent l'état d'âme de ce XVIIe siècle éloigné de la nature et si ignorant des choses de la campagne.

Il tient pour le plus sot des travers le dédain de ces femmes qui considèrent comme au-dessous d'elles tout ce qui les rattache aux travaux dont dépendent l'aisance et le bonheur de la famille, et qui sont disposées « à ne pas faire différence entre

la vie de province, la vie champêtre et celle des sauvages du Canada ».

La page sur l'ordre, qui est un des éléments de la propreté, est toute philosophique.

Remarquons en passant la largeur et la flexibilité de cet « esprit qui sait concilier, sans qu'il y paraisse de contradiction, la sévérité chrétienne et les grâces humaines, la vie utile et la vie aimable ; que dis-je ? l'éducation de l'esprit avec celle du corps, le soin de la santé avec celui de la perfection morale, et même des préceptes de goût sur la toilette avec des leçons de modestie pour les femmes.

« S'il aime trop peut-être à s'occuper de tout, il faut avouer qu'il parle agréablement des choses les plus étrangères à sa profession, et qu'il a sur chaque point une opinion particulière, qu'il exprime de la façon la plus séduisante (1). »

Admirons dans *l'Éducation des Filles* ce portrait de la femme destinée à la vie réelle.

Elle se lève de bonne heure, ne voulant pas se laisser gagner par l'oisiveté et la mollesse. L'emploi de sa journée est réglé, le travail distribué entre ses domestiques. Elle demeure avec ses enfants aussi longtemps que possible, elle peut mieux les connaître et leur persuader de bonnes maximes. Elle a un ouvrage entre les mains ; elle n'aura pas envie de jouer ou de discourir sur les modes. La culture des

(1) Crouslé, *op. cit.*, I, p. 179.

terres l'intéresse ; elle s'instruit auprès de tous, tirant de chacun tout ce qu'il sait de profitable ; elle voudrait le bonheur du « nombreux peuple qui l'entoure » ; elle fonde des écoles ; elle assiste les malades ; tout autour d'elle s'agite comme amené à la vie par un souffle fortifiant et impulsif.

III

Nous n'avons rien à changer aujourd'hui à ces idées si claires et si précises.

La nécessité de l'éducation des filles pour Fénelon est fondée sur l'influence des femmes. Cela restera vrai aussi longtemps que la famille demeurera le centre et le fondement de la société.

N'est-il pas vrai qu'à notre époque surtout les femmes ont un rôle prépondérant et qu'elles doivent s'étudier à le remplir ? Jamais la femme instruite n'a été plus nécessaire. A cela les objections n'ont pas manqué. M. de Maistre a voulu se moquer sans doute quand il disait : « Le grand défaut d'une femme, c'est d'être un homme, et c'est vouloir être homme que vouloir être savante... Permis à une femme de ne pas ignorer que Pékin n'est pas en Europe, et qu'Alexandre le Grand ne demanda pas en mariage une nièce de Louis XIV. La femme ne peut être supérieure que comme femme ; mais dès qu'elle veut émuler l'homme, ce n'est qu'un singe. » Ce ne sont que des boutades.

Dans toutes les classes de la société l'homme travaille ; le riche oisif n'a plus de place dans notre société assoiffée de bien-être. Les petits enfants qui naissent blasonnés devront travailler s'ils ne veulent pas déchoir. La fortune change de main, et pour la retenir il faut se jeter dans l'âpre bataille de la vie. La richesse échue ne donne plus droit au repos.

L'homme a sa place au dehors. Il rentre le soir fatigué; il vient demander un peu de calme au foyer, après les rudes labeurs du jour.

Les enfants ont-ils besoin de direction, il donnera ses conseils, ils seront écoutés sans doute. mais il n a pas vu de près ses enfants, ses avis manqueront d'à propos ; il les dira par intervalles espacés, et s'ils doivent être sévères il se taira, préférant la paix à une lutte quotidienne.

La mère reste avec l'enfant à la maison ; depuis le berceau elle le suit. L'on sait l'influence des premiers soins. Plus tard elle l'attend à la sortie de l'école ou du collège. Il ne tient qu'à elle que l'enfant soit bien ou mal élevé.

Quelle responsabilité !

Et nous ne sommes plus au XVIIe siècle, au temps où l'enfant, hors de la maison, trouvait dans les écoles, aussi bien que dans la rue, des exemples vivants de toutes les vertus civiques et morales. Les temps sont changés. Tout invite l'enfant à contrôler ce qui se dit au foyer, à douter des conseils de sa mère. Heure critique. Si l'enfant, troublé par

la confusion des idées qui se choquent en public, n'entend pas le mot décisif et raisonnable de celle qu'il aime encore, il échappe à son influence.

Qu'elle s'instruise. Que si les aridités de certaines questions la découragent, ne se dira-t-elle pas qu'à persévérer elle assure peut-être le triomphe de la vérité dans l'âme de son fils.

Les femmes n'ont pas signé beaucoup de chefs-d'œuvre ! Sans doute, elles les préparent par les pensées qu'elles donnent à leurs fils.

A quoi sert l'esprit chez une femme ? A le transmettre avec son sang.

Combien d'hommes de talent, combien de héros ont dû leurs plus excellentes qualités à la transmission des vertus de leur mère et à l'éducation vaillante qu'ils avaient reçue d'elle !... Ce sont les courageuses mères qui reconstituent sans cesse la société dissoute par l'égoïsme ; ce sont les mères fortes qui font une nation forte.

Il est impossible, dans l'état actuel de la société, qu'une femme garde sa dignité si elle ne sait pas défendre sa foi religieuse.

Courte sur cette question vitale, elle reste humiliée de ne pouvoir répondre aux remarques, aux objections de l'enfant qu'elle a porté sur les genoux, de cet enfant qu'elle dispute peut-être à son mari et qui maintenant se dresse devant elle avec toute la force d'un esprit inquiet que le cœur trouble de plus en plus.

Que les femmes aillent au savoir... C'est fait, elles y courent. Offrons-leur des programmes dignes de leur tâche. L'instruction des femmes est passée au rang d'intérêt public.

On craint l'idolâtrie du moi. La vanité n'a pas besoin de l'étude pour nous envahir. La sottise et la vanité vont même bien ensemble.

La femme instruite est moins exposée à se méprendre sur le peu de place occupée dans le monde par chaque être, et sur l'insignifiance infinitésimale des succès mondains.

« Souvenez-vous, disait Mme de Sévigné à sa fille, que si vous n'aimez ces nourritures solides (Nicole et Bourdaloue), votre esprit aura toujours les pâles couleurs. »

La femme instruite rendra le foyer plus agréable en élevant les conversations au-dessus des banalités coutumières.

Quel néant de pensées dans ce long susurrement de paroles : *Flatus vocis*, air battu et rebattu !

Et quand on veut dire quelque chose, ce n'est que médisance et galanterie : la vie des salons ne tourne que sur ces deux pôles.

Alors les hommes ne restent pas chez eux, ils vont au *club*, ne trouvant plus rien dans l'instruction et l'esprit des femmes qui les attire et les attache.

Enfin la forte éducation intellectuelle est le meilleur moyen de diriger cette extrême impressionnabilité de la femme qui sans ce contrepoids deviendrait

légèreté. Le travail calme la jeune fille : « Il soumet son âme. Il la remet dans l'ordre et le bon sens parce qu'il satisfait en elle un désir juste et noble. »

Dans une page pleine d'humour, Herbert Spencer figure l'éducation — celle qu'il s'agit de remplacer, l'éducation décorative et de vaine formule — sous les traits d'une poupée revêtue d'oripeaux et se mouvant par ressort. Nous aimons à nous imaginer celle que nous rêvons, sous la figure de ces statues antiques que Fénelon représente dans toute la sève de la vie, le port élégant et ferme, la démarche modeste et aisée, le front éclairé par la pensée, et le sourire aux lèvres.

CHAPITRE III

LES ÉCRITS POLITIQUES DE FÉNELON

Fénelon eût-il été un auxiliaire précieux pour un roi, et devons-nous regretter l'exil de Cambrai ? Les idées politiques de Fénelon, en un mot, contiennent-elles le sens du réel ?

Nous pensons alors au *Télémaque* (1), que nous avons feuilleté au collège et qui nous a ennuyés, car c'est à trente ans qu'il faudrait lire ce petit chef-d'œuvre de morale et de style ; nous nous rappelons la Bétique et ses habitants d'autant meilleurs qu'ils sont plus barbares (2), Salente avec ses costumes différents pour les diverses conditions (3). Ce sont toutes les chimères de Fénelon, et c'est pour cela que Fénelon est chimérique en politique, et c'est pourquoi votre fille est muette !

N'oublions pas que le *Télémaque* est un roman où l'imagination a grande part ; sous un cadre poétique

(1) Nous renvoyons pour les citations du *Télémaque* à l'édition Mazure, Paris, Belin, 1888.

(2) *Télémaque*, p. 143 et suiv.

(3) *Id.*, p. 212 et suiv.

s'épanouissent les plus hautes leçons morales. Il faut donc, comme dans la nature, ne pas trop se fier à l'apparence, voir sous l'écorce l'arbre, et casser le noyau pour goûter le fruit.

Ce serait en outre une question de savoir jusqu'à quel point les peintures riantes et romanesques du *Télémaque* étaient pour Fénelon lui-même l'expression de son idéal politique. L'on parle surtout du *Télémaque*. Entre ce roman et les *Tables de Chaulnes* (1) vingt ans se sont écoulés. Pendant ce temps Fénelon, au contact de l'expérience, ayant beaucoup vu, ne pouvait manquer d'avoir beaucoup appris. Pour apprécier avec équité ses idées politiques, il convient de négliger d'abord le *Télémaque* ou tout au moins de ne s'en servir qu'autant que Fénelon a persisté plus tard dans ce qu'on veut appeler ses utopies.

Outre le *Télémaque* et les *Tables de Chaulnes*, Fénelon a résumé ses vues politiques dans l'*Examen de conscience sur les devoirs d'un roi*, dans sa *Correspondance avec le duc de Chevreuse*, dans ses *Entretiens avec Ramsay*, dans des *Mémoires* (2). Nous pouvons apprendre quelle idée il se faisait de la royauté ; quel ministre il eût été ; et s'il avait l'esprit tourné vers l'avenir.

(1) Œuvres complètes de Fénelon, t. VII, p. 182, édition Gaume, 10 volumes, grand in-8°, Paris, 1851. Dans le cours de cet ouvrage nous renvoyons à cette édition, non parfaite, mais moins mauvaise que les autres.

(2) Œuvres complètes, t. VII, *Écrits politiques*, p. 85-194.

I

Il est de mode dans certains milieux de médire de nos rois, de les calomnier. Cependant ce sont eux qui ont fait la France. Nous sommes tout au moins de grands ingrats, nourrissons dont parle Montaigne qui battent leur nourrice, quand ils ont grandi. Toutefois, à voir les choses comme elles étaient, la monarchie française, au temps de Louis XIV, contenait des ferments de dissolution. L'éclat du règne ne doit pas nous aveugler. Le grand roi, sans s'en douter, a préparé le régent et Louis XV.

L'amour de la gloire, cause de ces expéditions militaires qui tuaient la nation, le luxe de la cour qui ruinait les grands qui pressuraient le peuple, la centralisation des pouvoirs qui éloignait le roi de ses sujets, l'omnipotence et l'arbitraire du prince qui traitait la France comme son domaine ; ajoutons l'impolitique révocation de l'édit de Nantes, la misère des campagnes, le commerce et l'industrie languissant faute de bras et d'argent, la longue oppression des jansénistes, rappelons-nous cela, et nous comprendrons que la mort du roi fut un soulagement. On se prit à respirer, on passa à l'extrême licence et à l'extrême liberté. Nous savons comment cela finit.

Les peuples sont guérissables ! mais il faut prendre les remèdes, et le malade ne se croyait pas atteint.

La cour avec ses gloires éblouissait. Bossuet avec tout son génie n'a pas vu que la machine se détraquait ; il n'a pas douté un seul instant de la perpétuité de la monarchie. Fénelon, plus clairvoyant, entendait les sourdes plaintes des peuples ; à la cour même il avait démêlé ce qu'avait de fragile ce colosse monarchique. Il avait fait le diagnostic de la maladie mortelle de la royauté.

Les principes de Fénelon eussent peut-être sauvé la monarchie ; en tout cas, s'il fut chimérique pour Louis XIV, il ne peut l'être pour nous.

Trois grandes idées dominent sa théorie de la royauté :

Il redoute l'autorité absolue ; il place la justice et la liberté au-dessus des rois ; la religion pour lui est le vrai soutien des trônes.

Fénelon, mieux que personne, comprend que tous les gouvernements portent « au dedans d'eux-mêmes les semences d'une corruption inévitable, et de leur propre chute et ruine » (1). S'il attaque l'absolutisme royal, il reconnaît que les abus de l'autorité souveraine ne se rencontrent pas seulement dans le gouvernement d'un seul. « Les Ephores de Sparte, les Décemvirs à Rome, les Suffètes de Carthage, n'étaient pas moins cruels et barbares que Néron et Caligula (2). » Et d'ailleurs une république se résout en

(1) *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Œuvres complètes, t. VII, p. 141.
(2) *Id.*, p. 126.

une aristocratie : « Qu'on lise l'histoire de la République romaine, on verra que ce n'est jamais le peuple qui parle, c'est presque toujours quelque tribun ambitieux qui fait parler la multitude et qui abuse de la crédulité (1). » L'arbitraire et l'absolutisme ont existé dans tous les régimes. « La tyrannie ne change pas, on ne fait que changer de maître (2). » Et s'il est pour la monarchie héréditaire, ce n'est pas par dédain du peuple, mais pour éviter la violence des élections, la brigue et l'ambition ; « rien n'est stable, tandis qu'on laisse tout à l'élection de la multitude aveugle et séduite par les esprits ambitieux (3). »

Ce que Fénelon redoute surtout, c'est ce que les princes sont le plus portés à envier : l'autorité absolue. Il parle toujours à son élève de « règles certaines », de « maximes de gouvernement », d'un peuple qui souffre et non d'esclaves et de flatteurs. Il le prémunit contre l'ambition (4), contre la flatterie (5). Il estime que l'adulation est l'écueil fatal de toutes les vertus. Il a là-dessus des pages profondes.

Son roi, dégagé de toutes les entraves de la puissance, ne demeure pas absorbé par les rouages de

(1) *Essai philosophique*, p. 142.
(2) *Id.*, p. 130.
(3) *Id.*, p. 139.
(4) *Télémaque*, p. 167.
(5) *Id.*, p. 254.

l'administration ; il choisit des collaborateurs et il les applique aux affaires selon leur talent (1). Etudier les hommes, voilà le grand métier du roi, les bien connaître pour s'en servir. « La voix d'un seul homme de bien éclairé doit souvent être préférée à celle de dix juges timides et faibles ou entêtés et corrompus (2). » Lui, pense, invente, pénètre dans l'avenir, retourne dans le passé, arrange, proportionne, prépare de loin, se raidit contre la fortune. Il a confiance dans ceux qui l'entourent, ne se dépitant pas, s'il arrive quelque erreur ; il comprend qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si trompeurs. « On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper (3). » Belle pensée, et finement exprimée. Si l'on veut savoir l'idée que se faisait d'un roi l'illustre archevêque, qu'on relise l'*Examen de conscience sur les devoirs de la royauté*. Je trouve ailleurs un autre portrait que je veux citer :

« Il peut tout sur les peuples, mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient le peuple comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve,

(1) *Télémaque*, p. 377 et 378.
(2) *Examen de conscience*... Œuvres complètes, t. VII, p. 86.
(3) *Télémaque*, p. 380.

par sa sagesse et par sa modération, à la félicité de tant d'hommes ; et non pas que tant d'hommes servent, par leur misère et leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire, ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur qu'aucun autre...

« Il doit être au dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées ; et au dedans, le juge des peuples, pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi ; il ne l'est que pour être l'homme des peuples ; c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection ; et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public (1). »

A ce tableau irréprochable de ce que doit être un bon roi, il ne saurait être rien retranché, rien ajouté. On reconnaît ici que les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois. « Un seul doit servir à la félicité de tant d'hommes. » Les lois sont au-dessus du roi ; aussi le prince diffère seulement des autres hommes en ce que sa charge est plus

(1) *Télémaque,* p. 87.

grande ; il est « l'homme des peuples », et il leur doit tout ce qui est de lui.

Fénelon a tracé l'idéal du pouvoir monarchique.

Justice et Liberté : deux grandes règles de gouvernement. Fénelon proclame souvent ce grand principe qu'il était si rare d'entendre affirmer hautement au XVII[e] siècle, que la politique doit être étroitement unie à la morale. « Une puissance injuste et trompeuse creuse elle-même un précipice sous ses pieds... on l'admire, on la craint... jusqu'au moment où elle n'est déjà plus ; elle tombe de son propre poids, et rien ne peut la relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi et de la justice qui attirent l'amour et la confiance (1). »

Politique honnête, trop rarement mise en pratique même de nos jours ; c'est un grand honneur à Fénelon de l'avoir propagée ainsi, dans un siècle où l'esprit de conquête avait occupé tant de place ; et Louis XIV vivait encore !

Il faut préférer une défaite à un succès obtenu par l'injustice ; « ce qui fait la sûreté des alliés, c'est la justice même de leur cause... La justice, c'est le salut des alliés. *Hæc arx inaccessa, hoc inexpugnabile munimentum* (2). » Ce précepte était une des idées favorites de Fénelon, et il y revient dans tous

(1) *Télémaque*, p. 355.
(2) *Id.*, p. 354.

ses ouvrages. Il n'y a d'utile que ce qui est conforme à la justice, c'est-à-dire au respect du droit d'autrui. En un mot, la politique est subordonnée à la vertu. La vertu fait les bons citoyens et les bons princes, protège le pouvoir contre les séditions et les crimes, assure la liberté des peuples, règle d'une façon équitable et solide les pouvoirs contre les nations. Si les peuples et les rois s'affranchissent de la morale, tout se remplit de périls et de calamités. Les rois esclaves de leurs passions rêvent une tyrannie sans limite et sans frein ; les peuples s'abrutissent dans la servitude ou méditent des révolutions violentes. Les nations vivent dans une continuelle défiance les unes des autres, sans souci de la fraternité humaine ; elles fondent leurs relations sur l'espionnage, la mauvaise foi, la cruauté.

Fénelon appartient à cette école qui fait passer les principes avant les intérêts, et qui rendrait à jamais impossibles, parmi les hommes, les révolutions violentes, en les prévenant sans cesse par ces réformes pacifiques et glorieuses qui font avancer les sociétés dans le progrès, par la seule puissance de la vérité mieux connue, et de la justice évangélique, plus abondamment pratiquée.

Nous admirons ces principes de gouvernement ; eh bien ! il paraît que nous avons tort. Les littérateurs et les critiques redoutent cette « tendance à confondre le domaine de la politique avec celui de la morale ». La politique et la morale seraient-elles

donc des entités irréductibles? Oui ou non, les maximes d'un gouvernement sont-elles incompatibles avec la liberté, la justice, la bonté, en un mot la morale ? Il me semble que les princes sont, comme les sujets, d'autant plus respectables qu'ils sont plus vertueux. Il y a eu quelquefois des coquins dans les gouvernements, mais ce ne sont pas eux qui ont grandi la France ; la liberté et la justice n'ont rien gagné par eux. Saint Louis fut sur le trône, et la France était calme au dedans et respectée au dehors.

Admettons que Fénelon a tracé l'idéal d'un gouvernement, que ce n'était pas celui de Louis XIV ni du nôtre ; mais admirons cette noble et sereine image du droit et du devoir. Il est rare d'atteindre l'idéal ; mais réalisons-le dans la mesure permise à l'imperfection des volontés humaines et des efforts terrestres.

Il faut atténuer cette pure lumière des principes exposés dans l'*Examen de conscience* et dans le *Télémaque* par les vues pratiques des *Mémoires* et par la conduite personnelle de Fénelon lui-même. En Saintonge et dans sa discussion avec Bossuet, les nécessités et les réalités le firent souvent descendre des hauteurs de la charité pure et de la courtoisie idéale. S'il ne fut pas un « parfait hypocrite », selon la malheureuse expression de Bossuet, l'archevêque de Cambrai ne se laissa pas frapper sans dire mot, et l'humanité perça souvent dans les terribles réponses qu'il fit à son adversaire. L'idéal que nous

recherchons s'évanouit souvent devant les nécessités de la vie.

Enfin, pour Fénelon comme pour les esprits sérieux, la religion est le fondement de la prospérité des États. Les idées morales font l'enthousiasme, soutiennent les courages et fortifient la volonté. Historiquement les peuples forts sont les peuples croyants. Les consciences sont des remparts autrement solides que les armées. Quand les légions romaines eurent perdu confiance dans leurs dieux, les barbares entrèrent dans l'Empire. L'abaissement de Rome coïncide avec la perte des croyances. On nous répète que l'Espagne meurt de « ses excès de religion ». D'abord elle n'est pas morte. Et la cause de sa faiblesse depuis Charles-Quint, il faut la chercher dans son Code civil, dans le mauvais système de ses impôts, dans ce droit de vaine pâture qui fait un désert où passent les troupeaux. Mais l'Angleterre est forte par l'application du Décalogue, l'Allemagne par ses hautes idées morales.

Un journaliste prit un jour à partie l'empereur d'Allemagne à propos de sa lettre à l'amiral Hollmann sur la fameuse controverse, *Babel-Bibel*, causée par les conférences de F. Delitzch. Lui, journaliste, trouvait que le roi de Prusse en défendant la Bible s'amusait, et que les rois comme les peuples feraient bien mieux de s'occuper d'industrie que de théologie... D'ordinaire ces élucubrations restent sans réponse : cette fois M. Izoulet,

professeur au Collège de France, eut l'audace de répondre, et entre autres choses il écrivait :

« La théologie est l'âme de l'industrie. Je m'explique. C'est dans les grands législateurs religieux que se trouvent les vues les plus profondes sur la nature humaine... L'énergie et la puissance des nations dépendent en grande partie de leurs institutions. Et leurs institutions valent dans la mesure où elles sont puisées à la plus profonde expérience des siècles ou à la plus haute contemplation du génie, — à ces profondeurs ou à ces hauteurs sacrées qu'on appelle *philosophie et théologie*, c'est-à-dire amour de la sagesse ou science du divin.

« L'énergie des *armateurs de Hambourg* a sa source dans *Kant et Fichte* : et, selon le général von Bernhardi, l'énergie de *l'Etat-Major de Berlin* a sa source dans Luther. »

Le journaliste ajoutait que cette dernière réflexion l'avait atteint comme un coup de trique et qu'on ne raisonne pas avec un coup de trique. Évidemment il n'avait rien compris aux réflexions profondes du célèbre professeur. M. Izoulet ne voulait pas dire autre chose : Les idées religieuses sont nécessaires à la vie des peuples. La religion est le soutien de la Patrie. Nous connaissons tous la page célèbre de Taine :

« En tout organisme vivant, le besoin, par tâtonnements et sélection, produit l'organisme possible et requis. Dans l'Inde, cinq cents ans avant notre ère, ce fut le bouddhisme ; dans l'Arabie, six cents ans

après notre ère, ce fut le mahométisme ; dans nos sociétés modernes, c'est le christianisme. Aujourd'hui, après dix-huit siècles, sur les deux continents, depuis l'Oural jusqu'aux montagnes Rocheuses, dans les moujiks russes et les settlers américains, il opère comme autrefois dans les artisans de la Galilée et de la même façon, de façon à substituer à l'amour de soi l'amour des autres. Ni la substance ni son emploi n'ont changé. Sous son enveloppe grecque, catholique ou protestante, il est encore, pour quatre cents millions de créatures humaines, l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour enlever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés, pour le conduire à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité ; pour l'emporter, par delà la tempérance, la pureté et la bonte, jusqu'au dévouement et au sacrifice.

« Toujours et partout, depuis 1800 ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs privées ou publiques se dégradent. En Italie pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme devenir païen, comme au Ier siècle ; du même coup, il se retrouvait au temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur ; il abusait des autres et de lui-même : l'égoïsme brutal et calculateur avait repris l'ascendant, la cruauté et la sensualité s'étalaient, la société devenait un coupe-

gorge et un mauvais lieu. — Quand on s'est donné ce spectacle et de près, on peut évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes ; ce qu'il y a introduit de pudeur, de douceur et d'humanité ; ce qu'il y a maintenu d'honnêteté, de bonne foi et de justice. Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement, ne suffit à le suppléer dans ce service. Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente fatale, pour enrayer le mouvement insensible par lequel, incessamment et de tout son poids originel, notre race rétrograde vers ses bas-fonds, et le vieil Évangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social (1). »

II

Fénelon connaissait les devoirs d'un roi et les appuis du trône. Comment aurait-il rempli son rôle de premier ministre ?

Aujourd'hui les connaissances techniques ne sont pas toujours exigées pour devenir ministre. Des directeurs, aptes aux affaires, forment dans les ministères une organisation permanente. Les ministres passent, représentant la nuance politique des gouver-

(1) Taine, *Les Origines de la France contemporaine. Le Régime moderne*, t. II, p. 118 et 119.

nements. Ils n'ont en fait qu'un pouvoir délégué. Le Parlement est en réalité le maître. A l'époque des monarchies absolues, les ministres tenaient vraiment dans leurs mains les destinées nationales. Sully, Richelieu, Mazarin, Colbert, savaient leur métier.

Fénelon avait-il les qualités et les connaissances nécessaires à un ministre ? C'est une question qui n'a plus qu'un intérêt théorique et rétrospectif, mais nous pouvons nous demander si Louis XIV s'est privé d'un précieux concours en éloignant Fénelon.

Je ne ferai que donner des indications.

Personne ne refusera à Fénelon l'art de la persuasion et l'ascendant sur les hommes : puissance morale si nécessaire aux conducteurs des peuples. Son langage clair et toujours élevé était captivant, au dire de Saint-Simon.

On ne lui déniera pas l'autorité, ce serait même là, dit-on, son défaut ; ni un esprit inaccessible aux compromissions et à la flatterie ; ni l'indépendance à l'égard du roi et du peuple, un ministre doit souvent lutter contre les préjugés de celui-ci et la volonté de celui-là.

On lui accordera l'honnêteté dans les moyens, ce qui n'exclut pas la fine diplomatie, la ténacité, la persévérance, la patience dans les projets.

On peut être sûr qu'il eût observé le droit et la légalité ; qu'il eût respecté la personnalité humaine,

et préféré partout les moyens de douceur aux exigences du droit strict.

Respectueux des croyances, ce n'est pas lui qui aurait prêté les mains aux archers pour enlever de Port-Royal quelques religieuses, coupables tout au plus d'un excès de fierté. Dans son diocèse, les jansénistes vécurent tranquilles « sous cet ennemi de plume », selon l'expression de Saint-Simon. Il haïssait les erreurs, il aimait les personnes. Il était froissé des procédés violents de ses concitoyens contre les réformés. Éclairer l'esprit, gagner les cœurs et attendre Dieu : voilà ses moyens de conversion.

Que disait-il à Jacques III ? Il lui recommande « sur toutes choses de ne jamais forcer ses sujets à changer leur religion. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes ; elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mêlent de religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez donc à tous la liberté civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion (1). »

Ministre, il eût développé et encouragé l'agriculture qui, dans un pays comme la France, est la plus

(1) Ramsay, *Vie de Fénelon*.

solide richesse. Les belles prairies engraissent ses bœufs; les vastes plaines se couvrent de blonds épis ; les coteaux ensoleillés mûrissent ses raisins. La terre est moralisatrice : à la campagne, les traditions de famille se transmettent sous le même toit de père en fils. C'est là que se trouve la réserve des meilleurs citoyens. Les ferments révolutionnaires ont moins d'action sur ces hommes de bon sens ; chacun aime son champ, son morceau de vigne, son pignon. Les gouvernements s'appuient sur ces solides assises. L'agglomération des usines est néfaste, la contamination facile, les influences trop directes. Les peuples industriels sont exposés aux crises. La terre demeure.

Les campagnes présentaient au XVIIe siècle un triste spectacle. Il faut lire Boulainvilliers, Racine, Vauban. Il faut entendre Bossuet, La Bruyère, Fénelon, dévoiler les douloureuses angoisses que cachait le brillant décor de Versailles. Cet état de choses dura jusqu'à la Révolution, et l'on peut dire que c'est la misère des campagnes qui causa la catastrophe finale. On a ramené le roi de Versailles à Paris en lui demandant du pain. Les cahiers des États généraux sont enfin dépouillés et de nouveaux horizons se découvrent. M. Faguet a là-dessus un chapitre suggestif dans *Politiques et Moralistes.*

La crise de 89 fut une révolution économique ; la question religieuse et la question politique n'existaient pas au début ; les excès de la liberté et les

violences d'une minorité amenèrent la démagogie sanguinaire de 93.

Je trouve dans ce chapitre de Faguet une observation que Fénelon avait faite deux cents ans plus tôt. Le grand critique remarque, d'après les cahiers des États, que la population de la France allait diminuant de jour en jour avant 89. On ne se mariait plus, ou bien la misère empêchait les familles de s'accroître. Fénelon avait donc mis le doigt sur la plaie quand il disait : « Le nombre du peuple et l'abondance des aliments sont la vraie force et la vraie richesse d'un royaume (1). » « La manière de faciliter les mariages, ajoutait-il, est bien simple ; presque tous les hommes ont l'inclination de se marier, il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes et leurs enfants... Plus les laboureurs ont d'enfants, plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas (2). »

Les campagnes supportaient toutes les charges, et pourquoi ? parce que le paysan payait bien ; il aimait mieux manger son pain noir que de refuser son compte aux fermiers d'impôts ; « les princes avides et sans prévoyance chargent moins ceux que la paresse rend plus misérables (3). » Il faut renverser ce mauvais ordre ; mettez des taxes, des

(1) *Télémaque*, p. 373.
(2) *Id.*, p. 217.
(3) *Id.*, p. 218.

amendes sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneraient leurs postes dans la guerre ; donnez des grâces et des exemptions aux familles qui se multiplient, augmentant à proportion la culture de leurs terres. C'est un système d'impôts bien différent des privilèges de l'ancienne monarchie.

Fénelon aime la campagne ; devant le tableau de la nature cultivée, son cœur s'épanouit. Avec quel charme poétique et tendre, dans quelle langue harmonieuse, avec quels accents de bonté et de joie il célèbre les purs plaisirs des champs ! Personne, depuis Sully, ne semble avoir plus que Fénelon désiré la prospérité des campagnes.

En même temps qu'à l'agriculture Fénelon eût donné un grand essor au commerce. La paix eût facilité les transactions. Un gouvernement honnête et libéral eût provoqué la confiance. La banqueroute des finances suit de près la faillite des libertés. Nous savons ce que répondent les banquiers quand on s'étonne devant eux de la baisse des rentes françaises : Qu'on fasse de la bonne politique et le trois pour cent montera.

Tous les peuples accouraient à Salente de toutes parts, « le commerce de cette ville était semblable au flux et au reflux de la mer. Les trésors y entraient comme les flots viennent l'un sur l'autre (1). »

(1) *Télémaque*, p. 211.

Mais que le gouvernement ne gêne pas les transactions, car dans ce cas « le commerce languit » et la puissance et la gloire vont à d'autres peuples mieux gouvernés. Le commerce est bien le canal de la richesse publique, c'est « comme certaines sources : si vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir » (1).

Et quelles bonnes maximes à chaque pas ! « Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner et de savoir perdre à propos (2). » Excellente pratique dans le détail du commerce. — Ailleurs il détermine les différentes occupations des commerçants : achats et transports, ventes, tenue des livres de commerce. — « Avoir beaucoup d'hommes bons, et des terres bien cultivées pour les nourrir (3), » deux conditions essentielles en économie politique pour assurer la force d'un État.

Pour embellir Salente, le roi n'avait rien épargné, mais il avait négligé l'agriculture et l'établissement de lois sages. Aussi Mentor lui reproche d'avoir eu le goût du faste plus que celui d'une véritable grandeur. Critique de Louis XIV, dit-on. Utopie de vouloir enlever le luxe des cours ! Chimériques, ces « lois somptuaires » qui n'ont eu jamais qu'une médiocre influence pour la réforme des mœurs ! Mais lisons le premier volume de l'*Ancien Régime* de

(1) *Télémaque*, p. 60.
(2) *Id.*, p. 60.
(3) *Id.*, p. 199.

Taine, et nous penserons que les fêtes de Versailles étaient un défi malheureux lancé aux souffrances humaines, et l'on peut deviner que le peuple ne souffrirait pas longtemps qu'on insultât à ses misères.

Critique de Louis XIV ! sans doute, mais Fénelon n'avait pas toujours devant les yeux le gouvernement du roi ; il exposait un système, tant pis si les principes reçus étaient contredits. Vanter une vertu, c'est maudire le vice opposé.

Personne ne doute que Fénelon n'eût fait un excellent ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

L'auteur du charmant ouvrage *l'Éducation des Filles*, où les garçons ont tant à glaner, avait de bonne heure opéré une révolution dans les méthodes d'enseignement et dans les procédés d'éducation. Le plus attique de nos écrivains n'aurait pas laissé tomber cet héritage des anciens, cette étude de l'antiquité qui a fait la force et formé le goût du XVII[e] siècle, et que nous regretterons s'il arrivait que les sciences pratiques remplaçassent la vieille culture classique.

Et les Beaux-Arts, Fénelon est loin de les proscrire comme inutiles, lui le plus artiste des écrivains du grand siècle parce qu'il est le plus antique ; lui qui a le premier ressaisi le lien intime des arts plastiques avec l'éloquence et la poésie, et qui y

puise sans cesse des images et des comparaisons. Fénelon s'était beaucoup occupé d'esthétique, c'est-à-dire des principes du beau appliqués aux lettres et aux arts. Parcourez la *Lettre à l'Académie*, lisez les deux dialogues de Parrhasius et du Poussin, de Léonard de Vinci et du Poussin, vous y reconnaîtrez à chaque ligne l'amateur éclairé qui se plaisait à aller surprendre le peintre Mignard dans son atelier, aux heures de son travail, pour parler peinture avec lui et lui prodiguer les marques de son estime.

Fénelon était initié à toutes les connaissances nécessaires à un premier ministre.

III

Un homme politique comprend le présent, connaît le passé et saisit l'avenir. Le passé, c'est la race avec ses qualités et ses défauts, c'est la coutume aussi respectable que la loi et qui la supplée. Nous plongeons dans le passé comme les racines dans le sol, et vouloir rompre subitement ces liens, c'est abandonner la boussole, et se livrer au hasard. Mais c'est un crime de jeter un peuple à l'aventure. Les hommes ne sont pas des jouets.

L'homme politique reconnaît dans les institutions actuelles celles qui sont en contradiction avec les mœurs et l'état des esprits ; celles qui commencent à heurter le sens agrandi des peuples et qui bientôt

choqueront les idées ; celles enfin qui, développées, répondent aux besoins de la nation.

Dans l'avenir, l'homme politique doit deviner les aspirations nouvelles des individus, accorder librement et lentement ce que plus tard on réclamera avec violence. Il doit suivre les évolutions économiques du pays, avoir, en un mot, l'esprit tourné vers l'avenir.

C'est ainsi que Fénelon se peint dans ses ouvrages.

On a contesté qu'il ait eu l'esprit tourné vers l'avenir ; et cependant, à lire avec attention les ouvrages de ce grand homme, nous sommes tout étonnés de rencontrer des théories que nous croyions nouvelles ; nous le prenons pour un contemporain.

Sans empiéter sur le domaine de la théologie où nous le voyons défendre contre Bossuet et les jansénistes un dogme proclamé deux cents ans plus tard, l'infaillibilité du pape ; sans revenir ici au fameux petit livre *De l'Éducation des Filles* dont nous avons parlé, que nous feuilletons tous les jours, tant est vive son actualité, il est aisé de montrer que, même en politique, et surtout en politique, Fénelon avait la pensée vers l'avenir ; ce n'était point un esprit rétrograde.

Cette science que l'on croit nouvelle, l'économie politique, nous en lisons les principes à chaque page de ses ouvrages. Les règlements pour la ville de Salente, excellents quant à leur portée morale, ont

surtout un caractère de progrès qu'il faut admirer, quand on pense combien Fénelon était sous ce rapport en avant de son siècle. Il pressent beaucoup de vérités que notre époque a vu se réaliser et pour lesquelles celui dans lequel il vivait était loin d'être mûr.

Ce grand penseur est partisan absolu de la liberté du commerce, question délicate et problème bien débattu. Et cependant si chaque pays se spécifie par ses propres productions, il doit chercher tous les moyens pour augmenter au plus haut degré ses produits spéciaux. La Russie nous enverra son blé ; l'Amérique, ses bestiaux ; l'Inde, son lin ; nous transporterons à l'étranger nos vins, nos œuvres d'art et notre bon goût. Il faut protéger l'industrie nationale, direz-vous : sans doute, mais vous rendez la vie plus chère, vous exhaussez le prix des denrées étrangères de tous les droits d'entrée ; nos voisins en font autant pour nos produits, d'où diminution de l'importation et de l'exportation. Nous endormons les Français dans les vieilles habitudes, au lieu de les exciter, par la libre concurrence, à faire donner à leur génie pratique tout ce qu'il peut produire, à concentrer toutes leurs énergies sur les industries et les cultures propres à notre sol et à notre tempérament.

Ne nous y trompons pas, nous allons au « libre échange » par la force des événements, par l'arrivée au pouvoir du collectivisme dont la force réside dans

les ouvriers des villes et des usines, lesquels s'imaginent avoir tout intérêt à jouir du « libre échange » absolu. Il eût peut-être été préférable que des esprits pondérés résolussent ce problème délicat : on ne détruit pas tout d'un coup une organisation commerciale sans secousses terribles, mortelles même pour la moitié de la France. Mais là comme ailleurs, nous laissons tout à faire aux politiciens violents, parce que le parti des vrais politiques n'a pas osé aborder les problèmes imposés par la démocratie triomphante, et qui répondent aux aspirations du peuple.

Fénelon le premier a escompté l'avenir ; cette idée de la liberté du commerce n'est venue qu'à la Révolution ; elle déborde dans les écrits de l'archevêque de Cambrai, dans les *Tables de Chaulnes* et dans *Télémaque*. A Salente, « tout y était apporté et tout en sortait librement. » Pour un peuple commerçant, toute la puissance consiste dans la constante supériorité de ses produits ; c'est le système de la libre concurrence et du progrès indéfini de la production.

La machine de l'État, vers la fin du règne de Louis XIV, commençait à craquer. La centralisation excessive de tous les pouvoirs entre les mains d'un seul, cette autocratie absolue sans contrepoids, cette agglomération de la noblesse française à la cour, avaient isolé la nation du roi. Et l'on sait quelles

réformes proposèrent les économistes et les libéraux de la fin du XVIIIe siècle pour substituer à ce mécanisme administratif la vie organique dont doit vivre un État : *Les assemblées provinciales*. Turgot et Necker ne trouvèrent rien de mieux pour associer le peuple à la vie de la nation. Hélas ! les esprits n'étaient pas préparés à cette organisation de représentation nationale. Admis au pouvoir, les citoyens revisèrent les droits du roi ; les États généraux substituèrent au vieux mot : « L'État, c'est moi, » la nouvelle devise : La nation, c'est nous.

Fénelon sentait bien que les peuples grandissent comme les individus, et qu'ils ne restent pas longtemps en tutelle. A l'âge adulte, s'ils n'ont pas une certaine liberté, ils s'émancipent, et souvent dans ces cas, le premier usage de la liberté, c'est d'en abuser. Remarquez dans l'histoire que les monarchies absolues se résolvent en monarchies constitutionnelles. Fénelon demandait dans les *Tables de Chaulnes*, et dans sa correspondance avec le duc de Chevreuse, la décentralisation et des *Assemblées provinciales* : « Établissement d'États particuliers, dit-il, dans toutes les provinces, comme en Languedoc, » qui se trouvait si bien d'être gouverné de la sorte ; « on n'y est pas moins soumis qu'ailleurs, on y est moins épuisé (1) ». Il avait bien raison de mettre en avant un tel exemple. Chaque année, les intérêts de la

(1) *Tables de Chaulnes*, Œuvres complètes, t. VII, p. 183.

province étaient discutés sérieusement par les hommes les plus compétents, représentants de ses trois ordres.

Ce qui fait le plus grand honneur à Fénelon, ce qui prouve que son esprit était tourné vers l'avenir, c'est ce sentiment profond qu'il avait de la nécessité d'associer la nation à l'autorité royale. Il écrivait en 1710 au duc de Chevreuse, alors que la France décimée par la misère et par la faim reculait devant les armées espagnoles : « Notre mal vient de ce que cette guerre n'a été jusqu'ici que l'affaire du roi... il faudrait en faire l'affaire véritable de tout le corps de la nation... il faudrait qu'il se répandît dans toute notre nation une persuasion intime et constante que c'est la nation elle-même qui soutient le poids de la guerre... Alors chacun dirait en soi-même : Il n'est plus question du passé, il est question de l'avenir. *C'est la nation qui doit se sauver elle-même* (1). »

L'homme qui a écrit cette page est un des précurseurs de l'esprit libéral moderne ; il a eu le juste pressentiment de ce qu'on a appelé le gouvernement du pays par le pays.

A cette époque, les classes intermédiaires, ce qu'on appelait le tiers état, étaient encore toutes dévouées au roi, et l'idée d'associer le peuple au sort du roi partait d'un esprit qui voyait loin. Ce faisant, Louis XIV eût peut-être resserré pour longtemps les

(1) Œuvres complètes, t. VII, p. 321.

liens qui unissaient ses sujets à la monarchie, liens qui commençaient à se relâcher. Peut-être eût-on pu faire alors avec moins de danger cet apprentissage du gouvernement des assemblées que quatre-vingts ans plus tard la France fit au prix de tant de malheurs.

Et cette théorie de la paix universelle dont on flatte nos oreilles et qu'on prend pour un progrès de l'humanité ou l'apanage d'une école, ç'a été la pensée dominante de Fénelon. Dans son système fondé sur la justice et la vérité, il n'y a point de place pour la guerre ; c'est la fraternité des peuples ; « un peuple n'est pas moins un membre du genre humain, qui est la société générale, qu'une famille est un membre d'une nation particulière... Chacun doit infiniment plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dans laquelle il est né (1). » « Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang ! La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai, mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions (2). »

Il maudit la guerre, « le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes ». Les terres incultes,

(1) *Dialogues des morts.*
(2) *Télémaque*, p. 194.

le commerce troublé, les lois affaiblies, les mœurs corrompues : voilà le résultat de la guerre. Le succès des armes ne l'éblouit pas ; il pense aux ennemis chez qui le conquérant répand l'effroi, la misère, le désespoir ; il sait que la guerre est presque aussi funeste au peuple victorieux qu'aux nations vaincues. Ce sont là des idées avancées dans cette société des Condé, des Turenne, des Villars. C'est l'espérance, ou du moins le vœu de la suppression de la guerre.

Sans doute Fénelon n'était pas seul à protester. « Il y a, disait La Rochefoucauld, des crimes qui deviennent glorieux par leur éclat : de là vient que prendre des provinces injustement s'appelle faire des conquêtes. » Et Saint-Évremond : « L'usurpation d'une province à force ouverte, dit-il, est revêtue du beau nom de conquête. » Mais les paroles de Fénelon avaient un autre éclat ; elles résonnaient fortement aux oreilles du duc de Bourgogne ; ce ne sont pas des pensées réduites en apophtegmes, une réflexion philosophique : c'est un enseignement suivi ; des *Dialogues des morts* au *Télémaque*, de la correspondance avec Chevreuse aux *Mémoires sur la Paix*, c'est la même pensée ; c'est, pour ainsi dire, le fond de l'âme fénelonienne. « Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions sans avoir tenté toutes les voies de douceur et d'humanité (1) ?... »

(1) *Télémaque*, p. 386.

La gloire de faire vivre les peuples en paix « n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout et presque autant chez soi... le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation... et le désespoir (1) ? »

Cet enseignement sur les usurpations qui se colorent du nom de conquête, il y revient dans l'*Examen de conscience sur les devoirs des rois* : « N'avez-vous point fait quelque injustice aux nations étrangères ?... » A la vérité, Fénelon savait qu'il faut « être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire » (2) ; c'est la paix armée, la plus dure des nécessités présentes. Mais là encore, il enseigne d'user d'abord des moyens pacifiques de l'arbitrage, mot à la mode, et dont l'application n'est pas si facile. Le tribunal arbitral de La Haye n'a pas encore empêché les peuples de s'entre-tuer ! Mais l'initiative de ces *Conférences de la paix* est une pensée généreuse. Dans toutes les questions litigieuses où le droit n'est pas évident, le moyen des arbitres qui décident est le plus raisonnable et le plus juste.

La paix ! la paix ! C'est le cri sans cesse répété par Fénelon pendant les tristes années de la guerre de succession d'Espagne. Cette âme généreuse s'apitoyait sur ces troupes qu'on menait à la bataille en

(1) *Télémaque*, p. 219.
(2) *Examen de conscience*, Œuvres complètes, t. VII, p. 92.

haillons et affamées. C'était une politique pratique, trop pratique, on serait tenté de le dire ; dans les moments désespérés, il veut la paix à tout prix. C'est Louis XIV qui a été chimérique en voulant tenir tête à l'Europe avec des armées décimées et démoralisées, et il a eu raison. Il a sauvé la France sans la laisser humilier. Qui ne connaît cette belle page de l'histoire de France ? Le prince Eugène arrivait sur Paris. Louis XIV mande Villars à Marly, il lui confie les débris des armées, il lui ordonne de livrer bataille. Et si l'armée est vaincue ? il ira lui-même faire un dernier effort, périr ou sauver l'État. Le vieux lion blessé fit reculer les chasseurs. La victoire de Denain sauva la France.

Nous avons déjà parlé de la *tolérance* philosophique et religieuse de Fénelon, mot tout nouveau au XVIIe siècle. C'est dans nos sociétés modernes le lest qui nous permet de nous soutenir dans un océan d'idées contraires.

Il faudrait rappeler ce coup de crayon jeté comme un éclair de génie dans les *Tables de Chaulnes* à propos de l'armée. Fénelon indique en quelques traits une organisation militaire qui ressemble par certains côtés à celle des États modernes ; il a vu que « la supériorité d'armée », le nombre, allait devenir d'une importance plus grande.

Et cette petite phrase : « Rien à démêler avec les Anglais », écrite en dépit des haines séculaires et de

l'antipathie des races, Fénelon devançait les idées des anglophiles actuels, et l'avenir dira que c'était une pensée profonde.

Fénelon est l'ancêtre de ces grands et nobles esprits qui se tournent nombreux en ce moment vers le peuple. C'était rare au XVIIe siècle. Et c'est pourquoi Fénelon restera populaire ; ce fut un grand démocrate. Cette commisération pour le peuple qui resplendit dans ses écrits et que ses actes n'ont pas démentie, il l'a poussée jusqu'au sacrifice. C'est ce sentiment pieux et honorable qui l'inspirait, quand, jeune et souriant à l'avenir, il écrivait ces pages brûlantes et pénibles, cette fameuse *Lettre à Louis XIV*, peinture des misères des campagnes et critique du luxe de la cour (1) ; quand il osait dire cette parole qui tombait comme un étonnement dans Versailles en fête : « Les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois. »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les misères des petits et des humbles ont troublé le repos des hommes de cœur. « Le pauvre peuple est le soutien et la base de la république ; il le faut bien nourrir et le faire bien travailler (2). » Fénelon a senti palpiter le cœur du peuple, et du peuple qui souffre et qui peine ; il a frémi devant les misères humaines. Lui, grand seigneur, il a entendu les murmures bien légi-

(1) Œuvres complètes, t. VII, p. 509.
(2) Œuvres complètes, t. VII, p. 108.

times de cette foule, et il n'a pas craint d'encourir les colères du roi pour avoir parlé trop franchement dans cette cour ensoleillée et follement légère, pour avoir dit que des Français mouraient de faim, que la terre craquait sous les pas de ces danseurs de menuet.

Fénelon a toujours fait son devoir, même celui de prophète de malheur, rôle qui apporte rarement sa récompense avec soi ; mais surtout il a aimé le peuple. Parcourez tous ses écrits politiques, il ne pense qu'au bonheur public. Les gloires humaines ne l'ont pas fasciné, surtout celles qui étaient le prix de l'écrasement des peuples.

Ce n'est pas seulement pour sa tolérance que le XVIIIe siècle l'a respecté ; c'est pour ses sentiments humains. Le peuple de 93, ivre de liberté et fou d'indépendance, porta ses fureurs jusque sur les cercueils, où semblaient dormir leur dernier sommeil les rois et les grands ; il jeta au vent ces funèbres souvenirs, lugubres restes de tant de gloires ; mais les colères s'arrêtèrent devant le tombeau de Fénelon, ses cendres furent respectées. Le peuple le vengeait des colères royales.

Les réformes projetées par Fénelon eussent peut-être sauvé le trône. Le peuple, même à la fin du règne de Louis XIV, aimait ses rois, et la monarchie avait encore assez de force et de prestige pour se transformer elle-même et opérer avec une sage lenteur des réformes qui lui auraient épargné la

catastrophe de 1793. La petite partie chimérique qu'on trouve dans ces vues politiques fût restée à l'état idéal devant les nécessités de la réalité, (quel est donc le réformateur qui n'a rien rêvé au delà du possible, ou quel est même l'homme d'État qui n'a jamais rien tenté que de faisable ?) et tout le bien pratique, qui est immense, eût été accompli.

Pour me couvrir d'une autorité indiscutable, je dirai avec Brunetière (qui n'aime pas beaucoup Fénelon) : « Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'en même temps que d'un sincère et vif désir du bien public, les écrits politiques de Fénelon témoignent d'un remarquable sens pratique... A lire de près les textes originaux, il est impossible de méconnaître qu'il y eût positivement dans l'archevêque de Cambrai des parties de l'homme d'État... et qu'il n'eût certainement pas été un ministre médiocre (1). »

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1884.

CHAPITRE IV

FÉNELON ET L'ANTIQUITÉ

Qui croirait que notre XVIIe siècle ait dans son ensemble ignoré le grec ? Après l'élan donné à l'époque précédente, par les Budé, les Estienne et les Ramus, aux études grecques, cela apparaît comme une contradiction. Et cependant l'éclat de l'Hellénisme pâlit à la fin du XVIe siècle.

Le génie latin continue de façonner l'âme française. Bossuet, La Fontaine, Molière, nourris de Cicéron et de Tite-Live, proclament par leur phrase périodique et leurs fréquents latinismes que le latin a formé leur esprit. Aux sujets du grand roi plaisait la langue du Peuple-Roi, et dans ce siècle de discipline, d'ordre et d'harmonie, le latin devait convenir avec sa gravité sereine, sa concision énergique et son élégance majestueuse.

A côté de cela nous serions heureux de savoir que Molière lisait dans le texte son grand ancêtre Aristophane ; or il est certain que Molière ne savait pas le grec. Corneille, que nous comparons aux grands

tragiques de l'antiquité, ignorait la langue de Sophocle.

Sans doute l'on cite des hellénistes remarquables. La réforme universitaire de 1598 remit les auteurs anciens en honneur. Henri IV lisait Plutarque dans le texte. Les Jésuites semblent avoir mis, dans leurs collèges, le grec au même niveau que le latin ; et voici des noms : le P. Labbé ne le cédait en rien aux plus illustres hellénistes de Port-Royal. Le P. Petau paraphrasait Jérémie en vers grecs. Les élèves du collège de Clermont exerçaient en grec leur verve poétique.

De ces exemples fameux les esprits superficiels ont conclu que l'époque savait le grec. C'est une illusion. Ce décor est plus apparent que solide. Les hellénistes remarquables n'étaient qu'une exception, et les collèges, qui théoriquement donnaient une place importante au grec, en réalité l'enseignaient peu et mal. Il n'y avait, en dehors de Port-Royal, ni méthode pour attirer les esprits à l'étude de la langue grecque, ni sens critique pour faire saisir l'esprit de l'hellénisme.

L'Université et les Jésuites ne voulaient que former le style ; ils recherchaient dans les auteurs anciens, grecs et romains, les procédés de composition; l'élégance passait avant le fond de la pensée. Ils cultivaient la mémoire pour emmagasiner les recettes ; et dans les traductions la périphrase remplaçait l'exactitude. La pensée antique demeurait cachée.

Port-Royal (1), le célèbre T. Lefebvre (2), père de Mme Dacier, essayaient de réagir. Ils estimaient que l'élève devait étudier le grec en lui-même, et chercher dans les auteurs un aliment pour la pensée. Aux procédés mécaniques pour apprendre les mots ils substituaient les procédés scientifiques pour retenir les formes : la raison et l'analogie ; aujourd'hui nous avons mieux avec la méthode historique. Ils invitaient l'élève à traduire exactement avant de composer. La pensée apparaissait enfin.

Malgré cet effort, Port-Royal et Lefebvre ont échoué. Cela était fatal. Il aurait fallu auparavant changer l'atmosphère de l'époque. Or on était alors au dogmatisme et au cartésianisme, et cela aveuglait les esprits et empêchait d'acquérir la pure notion de l'antiquité.

Par le dogmatisme on jugeait une œuvre d'après des théories conçues *a priori*, d'après un idéal antérieur et supérieur. L'*Iliade* et les *Argonautiques* dépendaient de la même mesure, d'un type unique, tandis que la méthode historique montre dans l'œuvre d'Homère une épopée naturelle et dans la composition d'Apollonius une épopée artificielle. Comme l'horizon change à cette lumière !

Le cartésianisme, en exagérant le sens propre,

(1) *Méthode pour apprendre facilement la langue grecque*, et *Jardin des racines grecques* (LANCELOT).

(2) *Méthode pour commencer les humanités.*

donnait à chacun une grande confiance en soi-même.

Cela était bon pour grandir ; mais cela mettait en défiance contre les anciens. Pour pénétrer dans l'intimité d'autrui la docilité mène plus avant.

Les grands traducteurs, Amyot, Mme Dacier, nous présentent une antiquité dépouillée de son originalité, une adaptation plutôt qu'un portrait. Ce sont des victimes du dogmatisme.

Boileau, La Bruyère, Racine, ceux-là même qui ont le plus cultivé le grec, ont échoué. Ils avaient du génie pour saisir l'essence même de l'hellénisme, et du goût pour laisser à la pensée grecque la forme antique. Cependant aucun n'a donné de ses modèles une image ressemblante. Ce n'est ni Longin, ni Théophraste, ni Euripide. Les éléments anciens portent tous la marque du siècle, et nous n'avons devant nous qu'une peinture affaiblie de cette grande littérature classique. Ce sont des victimes du cartésianisme.

Il paraissait donc presque impossible d'unir l'originalité à l'exactitude.

Un écrivain cependant se rencontra qui, connaissant l'antiquité et se dégageant des contingences de la mode, pénétra le vrai caractère de l'hellénisme et en reproduisit la pure essence dans tous ses écrits.

Nommer Fénelon, dit Egger (1), n'est-ce pas

(1) *L'Hellénisme en France.*

rappeler l'alliance exquise du goût moderne avec la passion de l'antiquité ?

Ce qui plaît à Racine dans Sophocle et dans Euripide, c'est l'art en ce qu'il a de plus savant, de plus réfléchi et de plus serré, en ce qu'il a aussi de plus moderne et de plus troublant.

La Fontaine seul a compris les Grecs comme Fénelon, mais il a toujours été très écrivain. Fénelon, lui, n'a jamais eu d'arrière-pensée.

Il aime les Grecs tels qu'ils sont et pour eux-mêmes : il a déjà ce sentiment dont s'enivreront la philologie et le romantisme allemand, que le génie grec n'est pas réflexion, mais instinct, sensation, pensée naïve.

*
* *

Où Fénelon avait-il appris le grec ? On ne sait. Ce n'est pas à Saint-Sulpice, c'était le moment des graves enseignements de la théologie. Mais il est probable que le jeune étudiant pénétra plus profondément dans les intimités de cette langue en lisant saint Grégoire et saint Jean Chrysostome. Ce faisant, il répondait aux désirs du vénérable Tronson, son supérieur et son directeur, helléniste remarquable lui aussi, qui recommandait à ceux qui le pouvaient, de lire dans le texte les Pères de l'Eglise.

Le P. Querbeuf, dans son *Histoire de Fénelon*, écrite peu d'années après sa mort, dit bien que l'enfant, instruit à la maison par un précepteur, savait

très bien le grec à douze ans et qu'il écrivait en français et en latin avec familiarité et élégance ; mais quoi qu'il soit de cette précocité, le merveilleux élève n'avait alors qu'une connaissance superficielle de la langue grecque ; et c est seulement à l'Université de Cahors qu'il a dû goûter pour la première fois la « fine fleur de l'antiquité ».

Ce qui est certain, c'est que Fénelon savait le grec à vingt-quatre ans. En 1675, il écrivait dans une lettre fameuse : « Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir, avec les plus curieux monuments, *l'esprit même* de l'antiquité... Je ne dédaigne pas de descendre au Pirée où Socrate fait le plan de sa République. Je monte au double sommet du Parnasse. » L'alliance du christianisme et de l'hellénisme est déjà accomplie dans cette âme de jeune prêtre.

*
* *

Et pour saisir tout de suite la différence qui sépare Fénelon de ses contemporains, voyons-le dans les seules traductions : dans son *Précis* de l'*Odyssée* et dans le douzième chant du *Télémaque*.

Pourquoi, en parcourant ce résumé de l'*Odyssée*, le lecteur qui a le goût de l'antique se sent-il envahi par une saveur d'hellénisme qui l'enchante ? C'est que Fénelon, avant de faire son métier de traducteur, avait pénétré dans le texte l'œuvre homérique. Il s'était fait une âme antique.

Aussi voyez-le, au risque de scandaliser les *Modernes*, relevant des détails capables de peindre la réalité ingénue des vieux âges : Nausicaa laver ses vêtements de noce, Ulysse subir les humiliantes promiscuités de Circé et de Polyphème.

Le douzième livre du *Télémaque* est le résumé de deux tragédies de Sophocle : le *Philoctète* et les *Trachiniennes*. En maint endroit l'auteur a traduit son modèle ; mais, sous des traits empruntés, il a gardé son originalité. Il s'est pris pour ainsi dire d'amitié pour Sophocle, pour mieux saisir ses plus intimes sentiments. Il a revécu les souffrances d'Hercule et de Philoctète. Il a fait œuvre d'artiste. Il a pris à autrui ses richesses, et il a apporté les siennes. Il a infusé une pensée chrétienne au récit grec. Nous respirons la fraîche brise du Parnasse et les pures et simples parfums de l'Evangile. L'artiste français nous épargne, dans la mort d'Hercule, le spectacle pénible d'un fils parricide. Nyllus disparaît, c'est Philoctète qui allumera le bûcher. Mieux encore, le héros mourant grandira. Ses douleurs physiques sont l'expiation d'une grande faute. Le remords rentre dans son âme : « Tu vois, dit-il, ô mon cher Philoctète, les maux que les dieux me font souffrir ; ils sont justes : c'est moi qui les ai offensés ; j'ai violé l'amour conjugal, je péris, et je suis content de périr pour apaiser les dieux. » — Spectacle émouvant et nouveau ; l'Hercule antique n'était victime que du caprice des dieux.

A la douleur de Philoctète Fénelon a donné aussi un sens moral qu'elle n'a pas dans Sophocle. Le héros de Lemnos n'est plus une victime du destin. Il a violé la sainteté du serment en révélant le tombeau d'Hercule et il est puni. Enfin il pardonne au fils d'Ulysse les injures du père. Et cela était nouveau. L'antiquité n'a connu que la loi du talion.

Si Fénelon a corrigé Homère, ce n'est pas pour lui donner une élégance moderne, mais pour l'adapter à nos habitudes chrétiennes. Il ne veut pas que Minerve fasse à Télémaque un récit trompeur de son origine. Un mensonge déshonore la Divinité.

*
* *

Cette tendance à présenter une idée chrétienne dans un cadre grec est indépendante de la connaissance approfondie de la langue grecque; cela tient au tour d'esprit et au tempérament esthétique de Fénelon.

C'est qu'il existe plus d'un trait de ressemblance entre l'esprit fénelonien et le génie grec.

L'archevêque français a du Grec la pérennité de la jeunesse. Sophocle compose son chef-d'œuvre *Œdipe roi* à 90 ans. Relisez la *Lettre à l'Académie*, datée de 1714 : elle est écrite avec le même enthousiasme juvénile qui avait dicté la lettre sur le départ en Orient. On ne sent pas la trace des années.

Fénelon a la sérénité de l'âme grecque. Point d'éclat dans la voix, point de haine dans le cœur. Il

va dans la vie tour à tour joyeuse et accablante, sans perdre son calme. Dans les batailles d'idées, s'il montre toute sa souplesse de combattant et sa merveilleuse facilité d'écrivain, il garde une attitude digne et correcte.

Le Grec était curieux de savoir : il étendait son action intellectuelle sur toutes les branches du savoir, y compris la religion. Fénelon s'est complu dans les discussions théologiques ; c'était son droit et son devoir d'évêque ; mais il alla hardiment dans les parties réservées de la science de Dieu. Le mysticisme était son tempérament. Son libre esprit pénétra dans tout le domaine des sciences philosophiques, politiques et littéraires, jetant au siècle étonné des théories nouvelles, qui surprenaient les citoyens d'un royaume ordonné comme une construction et monté comme une horloge.

Enfin n'oublions pas que Fénelon, comme le Grec, avait une parole séduisante et qu'il excellait à vaincre par les séductions du langage.

Comment s'étonner maintenant qu'il ait porté dans ses écrits l'esprit de l'antiquité et l'esprit chrétien ? et c'est là l'intérêt. L'auteur paraît, en imitant très exactement, ne faire qu'un pastiche de son modèle. Regardons de plus près. Il a rajeuni par l'idée chrétienne le cadre vieilli qu'il adopte, et si la première impression du lecteur est antique et profane, l'impression définitive est moderne et chrétienne.

*
* *

Fénelon aimait les Grecs au point de tout juger à leur lumière et de paraître injuste pour les modernes. Il nous semble le voir à chaque question délicate et controversée se tourner vers l'Hellade et demander l'avis de Platon ? Est-ce une illusion ? Ce Français du XVIIe siècle suit-il d'instinct l'enseignement du *Lycée ?* Les traditions grecques trouvent-elles dans l'âme de Fénelon un écho harmonieux ? Quoi qu'il en soit, c'est Platon qui est son maître en littérature comme en politique.

Quel est le véritable but de l'art ? L'art doit-il être indépendant ou doit-il être moralisateur ?

Pour Fénelon comme pour Platon, le beau se confond avec le bien. « L'harmonie n'est bonne qu'autant que les sons y conviennent au sens des paroles et que les paroles y inspirent des sentiments vertueux. La peinture, la sculpture et les autres beaux-arts doivent avoir le même but. L'éloquence doit sans doute entrer dans le même dessein. Le plaisir n'y doit être mêlé que pour faire le contrepoids des maux et des passions et pour rendre la vertu aimable (1). »

Et voilà ce qui étonne les esprits superficiels qui ne voient que l'écorce des choses. Dans ce tendre et gracieux génie, amant de la beauté plastique, admi-

(1) *Lettre à l'Académie*, IV, *Rhétorique.*

rateur de la sublimité d'Isaïe et de la simplicité passionnée (1) de Catulle, se cache un fond très austère. Chez lui l'apôtre passe avant l'artiste.

Que dit-il de l'éloquence ? « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée et de la pensée que pour la vérité et la vertu (2). » Et c'est toute la théorie de Platon dans le *Gorgias*. Sans doute la sagesse de l'Écriture Sainte et des Pères suffit au prédicateur ; mais Fénelon ajoute que les Pères, qui avaient étudié les chefs-d'œuvre grecs « lorsqu'ils étaient dans le siècle, en tiraient de grands avantages pour la religion lorsqu'ils étaient pasteurs (3) ». Fénelon ne voulait emprunter aux anciens « les grâces du discours » qu'autant qu'elles peuvent augmenter la persuasion.

En poésie, même principe : « Autant on doit mépriser les mauvais poètes, autant on doit admirer et chérir un grand poète qui ne fait point de la poésie un jeu d'esprit pour s'attirer une vaine gloire, mais qui l'emploie à transporter les hommes en faveur de la sagesse et de la religion (4). » Aussi, tout en reconnaissant le mérite de ses illustres contemporains, il sacrifie la poésie moderne à la poésie antique. Cela le blessait de voir dans une société

(1) *Lettre à l'Académie*, V, *Poétique*.
(2) *Ibid.*, IV, *Rhétorique*.
(3) *Dialogues sur l'Éloquence*.
(4) *Lettre à l'Académie*, V, *Poétique*.

chrétienne des poètes courir après un succès mondain, tandis que Sophocle écrivait « des tragédies d'une merveilleuse force... sans y mêler cet amour volage et déréglé qui fait tant de ravage (1) ». L'art ancien a mieux compris que l'art moderne ce rôle bienfaisant et moralisateur qui doit être le caractère propre et la marque définitive d'une œuvre poétique. Et c'est là que Fénelon exagère. Tel fut sans doute le rôle des premiers poètes ; mais cela ne dura pas ; et Fénelon raconte (2) que Platon lui-même, reconnaissant le changement d'idéal chez les poètes, les conduisait hors de sa république.

Lisez attentivement la *Lettre à l'Académie.* Sous des formes polies, et en les couvrant de fleurs, Fénelon invite les *Modernes* au respect et à l'admiration de l'antiquité. Le ton n'est pas tranchant, il ne pouvait l'être. L'auteur avait des amis des deux côtés et il n'aurait jamais voulu se brouiller avec des *Modernes* aussi distingués que M. La Motte. Il se sert du procédé cher à Socrate.

L'ironie a été définie : l'art de dire d'une certaine manière ce qu'on ne dit pas et de ne pas dire ce qu'on dit.

Que fait M. de Cambrai dans cette *Lettre à l'Académie ?* Il se joue magnifiquement des modernes, faisant semblant de renvoyer à la fin du chapitre la

(1) *Lettre à l'Académie*, VI, *Tragédie.*
(2) *Dialogues sur l'Éloquence.*

question en litige, et présentant, sans en avoir l'air, une chaleureuse apologie de l'antiquité dans les esquisses des travaux qu'il recommande à l'Académie ; puis, se dérobant poliment au moment décisif pour ne pas froisser les modernes, les obligeant ainsi de revenir en arrière et de chercher le fond de sa pensée là où elle était, c'est-à-dire dans toute la lettre : admirable procédé d'un génie souple et impitoyable qui enfonce le trait sans le faire sentir.

L'aveuglement ne dicte pas ses jugements ; il reconnaît les défauts dans les œuvres antiques ; mais il serait ravi que les modernes égalassent les anciens.

« Je demande, dit-il en finisant, la permission de faire ici une espèce d'apologue. Les inventeurs de l'architecture qu'on nomme gothique, et qui est, dit-on, celle des Arabes, crurent sans doute avoir surpassé les architectes grecs. Un édifice grec n'a aucun ornement qui ne serve qu'à orner l'ouvrage ; les pièces nécessaires pour le soutenir ou pour le mettre à couvert, comme les colonnes et la corniche, se tournent seulement en grâce par leurs proportions ; tout est simple, tout est mesuré, tout est borné à l'usage ; on n'y voit ni hardiesse ni caprice qui impose aux yeux ; les proportions sont si justes que rien ne paraît fort grand, quoique tout le soit ; tout est borné à contenter la vraie raison. Au contraire, l'architecture gothique élève sur des piliers très minces une voûte immense qui monte jusqu'aux

nues : on croit que tout va tomber ; mais tout dure pendant bien des siècles ; tout est plein de fenêtres, de roses et de pointes ; la pierre semble découpée comme du carton, tout est à jour, tout est en l'air.

« N'est-il pas naturel que les premiers architectes gothiques se soient flattés d'avoir surpassé, par leur vain raffinement, la simplicité grecque ? Changez seulement les noms, mettez les poètes et les orateurs en la place des architectes : Lucain devait naturellement croire qu'il était plus grand que Virgile... Ces auteurs se seraient trompés en pensant ainsi : les plus excellents auteurs de nos jours doivent craindre de se tromper de même. »

II

Nous savons comment Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne, s'acquitta de sa tâche. Par ses soins, l'enfant « dur et terrible jusqu'aux derniers emportements, passionné pour tous les plaisirs, livré à toutes les passions », devint « un prince affable, doux, humain, humble et austère pour soi (1) ».

(1) Cf. Saint-Simon, VI, p. 239. — Si le duc de Bourgogne ne répondit pas à toutes les espérances que les contemporains avaient fondées sur lui, n'accusons pas Fénelon. L'enfant, demeuré seul à 13 ans avec le vertueux et rigide Beauvilliers, après le départ de son précepteur pour Cambrai, reçut une direction étroite ; il se complut dans une dévotion austère

Fénelon mit à développer l'intelligence de son élève le même dévouement qu'à refaire son caractère. Mais il est facile de deviner la pensée secrète du maître : la culture de l'esprit ne se sépare pas de la formation du cœur.

Dans ce travail, rien ne lui semble petit. Il rédige un dictionnaire de la langue latine, compose au jour le jour des thèmes et des versions, s'appliquant à suivre le progrès quotidien de l'enfant royal.

Le prince aime les fables de La Fontaine. Le précepteur lui fera traduire les plus intéressantes. Il compose lui-même des fables en prose qu'on lit encore aujourd'hui avec plaisir. Sans doute personne ne pensera rapprocher ces deux fabulistes, et Fénelon n'a pas songé un moment à lutter avec son inimitable modèle. Écoutez-le pleurant sur le tombeau du bonhomme : *Lugete, o quibus cordi est ingenuus lepos, natura nuda et simplex, incompta et sine fuco elegantia*.

« Cependant il s'en approche par l'agrément et le charme du récit, s'il s'en éloigne par le sujet. Fénelon, en effet, ne vise pas à instruire le public : il n'a pas de public, il n'a qu'un élève. Tout bonhomme qu'il est, La Fontaine a ses préoccupations littéraires, Fénelon n'a aucune préoccupation de ce

incompatible avec les devoirs d'un général et d'un roi. Fénelon n'était plus là. A chacun ses responsabilités. Voyez mon livre *Fénelon directeur de conscience*, 2e édition, pp. 343-353.

genre : il ne veut que faire comprendre à son élève *quelques-unes de ces vérités que les princes ont de la peine à se mettre dans l'esprit.* Si la fable dans laquelle il enveloppe la vérité est gracieuse et piquante, il le faut pour attirer l'attention de l'élève, et, de plus, le génie de Fénelon est si heureux qu'il ne peut rien dire qui n'ait cette grâce simple et ingénue qui est aussi le propre du génie de La Fontaine(1). »

Composées selon les circonstances, ces fables ont été imprimées sans ordre. Il est aisé cependant « d'en suivre, pour ainsi dire, la chronologie, en les comparant au progrès que l'âge et l'instruction devaient amener dans l'éducation du duc de Bourgogne (2) ».

Ce sont d'abord de petits récits capables d'éveiller un jeune esprit sans le fatiguer.

C'est l'histoire d'une ourse qui avait un petit très laid. Elle eut envie de l'étrangler. Sur les conseils de la corneille sa voisine, elle le rend joli en le léchant longtemps. « Oh ! que l'impatience empêche de biens et cause de maux ! »

C'est la mouche qui répond très calme aux insultes de l'abeille : « La pauvreté n'est pas un vice, mais la colère en est un grand. Vous faites le miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer ; vous êtes sage dans vos lois, mais emportée dans votre con-

(1) Saint-Marc Girardin.
(2) Bausset, *Histoire de Fénelon*, I, p. 176.

duite... Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes avec plus de modération. »

Le jeune mouton, que les paroles flatteuses du loup attirent hors de la bergerie, apprend à l'enfant royal qu'il faut juger les gens non sur leurs paroles, mais par leurs actions.

Puis le duc de Bourgogne grandit et le ton des fables s'élève. Alors se pressent les souvenirs historiques et les allusions à la mythologie.

Voici un lièvre, le prétendu favori de Mars et de Bellone, le fanfaron plus hardi qu'Hercule. Un petit chien paraît. Le courageux guerrier tremble, comme tremblait Pâris à la vue de Ménélas, et « se précipite d'un rocher escarpé dans une profonde vallée ». Soyons en garde contre la vantardise.

Voici Bacchus, peu fidèle aux leçons de Silène ; énervé par les moqueries d'un rieur malin, toujours prêt à souligner son langage incorrect. « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? » Le faune répondit sans s'émouvoir : « Hé ! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ? »

L'allusion était transparente et la réprimande délicate.

Dans *le Fantasque*, portrait d'une touche vive et légère, admirable de couleur et de vie, le duc de Bourgogne pouvait lire l'histoire exacte de ses emportements. « Mélanthe se coucha hier les délices du genre humain ; ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher. »

Enfin il y a de petits poèmes moraux d'une philosophie généreuse.

Deux fleuves, le Nil et le Gange, se disputent le premier rang. Neptune donne la préférence au Gange parce qu'il témoigne une grande compassion pour l'humanité souffrante. « Il n'y a rien de grand, rien d'estimable, que ce qui est utile au genre humain. »

Enseigner la morale sous l'apologue, c'est bien le but de Fénelon. Et cela est remarquable. Ce qui étonne et surprend, c'est que, en plein christianisme, les Fabliaux du moyen âge et les Fables de La Fontaine ne soient pas plus imprégnés de la morale évangélique.

Ésope a toujours été à la mode en France. La Fontaine lui-même n'a commencé d'écrire que par esprit d'imitation. Le modèle a été dépassé : à cela la légèreté du récit et la forme dramatique de l'action ont suffi ; mais la morale est la même. C'est le sage antique qui, habile et avisé, a l'esprit d'expédient, qui vise surtout à ce qui peut le tirer d'embarras. Ce n'est pas suffisant pour nous éloigner du « mal agir ». Le mal est une nécessité du monde, il faut nous y habituer. C'est ainsi. Résignons-nous.

Fénelon constate, lui aussi, les faiblesses du cœur humain ; mais il enseigne la morale de principe et il fait entrer la vérité avec le récit dans l'esprit de son élève. A quelques exceptions près, ses fables sont moins l'œuvre d'un artiste que d'un moraliste grave et ému, qui sous l'apparence légère d'une poésie

ailée ne nous dépeint les vices du monde que pour en inspirer l'horreur.

J'ai dit « sous l'apparence légère d'une poésie ailée », et c'est là qu'apparaît le tour d'esprit grec et l'amant de la culture antique.

Ses personnages aiment à parler et à agir. C'est un besoin de leur vie morale, comme la parole et l'action étaient pour les Grecs une nécessité de leur vie physique.

Pour augmenter le charme des récits, il a recours à toutes les séductions de la mythologie, « cette ingénieuse féerie que les poètes de l'antiquité avaient créée pour embellir des couleurs de leur imagination les premiers événements du monde et pour suppléer aux faits que la révélation ne leur avait point appris sur la véritable origine des choses (1). »

L'on dira que Fénelon a quelquefois sacrifié à la fantaisie, genre plutôt oriental que grec, quoique Aristophane ait écrit les *Oiseaux* ; même là le lecteur entend sa petite leçon de morale.

L'*Histoire d'une vieille Reine* montre « qu'il vaut mieux être péronnelle au village, qu'une dame malheureuse dans le beau monde », et le *Voyage dans l'Ile des Plaisirs* « que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent point heureux ».

Où Fénelon montre bien son esprit moderne et

(1) Bausset, *Histoire de Fénelon.*

grec, c'est dans *les Aventures d'Aristonoüs*. Par la perfection de l'ensemble et du détail, c'est l'essai le plus heureux qu'il ait fait de cette alliance intime entre la pensée chrétienne et la forme antique. Voyez-vous « ce myrte de verdure et d'une odeur exquise qui naît au milieu du tombeau et qui élève tout à coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre » ? Quelle saveur grecque ! Mais voici le chrétien. Ce myrte qui se renouvelle de dix ans en dix ans n'est qu'un gracieux emblème d'une vérité plus haute. « Les dieux ont voulu faire voir par cette merveille que la vertu qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes ne meurt jamais. »

*
* *

Fénelon continue dans les *Dialogues des morts* la tâche qu'il s'est imposée dans les fables. Une seule pensée le dirige : l'éducation de son élève, d'un prince destiné à régner.

Les personnages principaux de l'histoire ancienne et moderne sont en présence. L'auteur « les suppose dégagés de tous les préjugés et de tous les intérêts qui les avaient séduits ou égarés pendant leur vie ; il les fait parler sans déroger à la vérité de leur caractère, avec une franchise et une liberté qui n'appartiennent qu'à l'histoire et à la postérité. Il fait ressortir par leurs propres aveux ou par le combat de leur amour-propre tous les défauts de

leur caractère, tous les torts de leur conduite, tous les crimes de leur ambition, et il annonce ainsi au jeune prince comment il sera jugé à son tour par l'histoire et la postérité (1). »

Il y aurait lieu de noter ici encore le goût de Fénelon pour le génie hellénique. Les dialogues ne sont pas tous destinés à *mettre le bon dans le cœur* (2) du duc de Bourgogne, quelques-uns visent à *mettre le beau dans l'esprit*.

Critique ingénieux et délicat, le fin précepteur célèbre sous toutes les formes « ce goût exquis de la simplicité, cet amour pour le beau simple » qui fait le caractère inimitable des écrivains antiques; mais au delà d'Horace et de Virgile dont il reconnaît vivement les beautés, au delà de Cicéron dont les défauts ne lui échappent point, on sent que ses préférences remontent jusqu'à Démosthène et à Platon, jusqu'à Homère. Dans trois dialogues il trace le parallèle entre l'orateur latin et l'orateur grec, et il sacrifie le premier peut-être trop durement. Quelles louanges n'adresse-t-il pas à Platon pour son style divin et ses sublimes idées ! Écoutez Homère enseignant au duc de Bourgogne qu'un roi doit protéger les lettres :

« Quand un prince aime les lettres, il se forme pendant son règne beaucoup de poètes. Ses récom-

(1) Bausset, *Histoire de Fénelon*, t. I, p. 105.

(2) Lisez l'admirable dialogue entre Socrate, Alcibiade et Timon. C'est peut-être le plus beau du recueil.

penses et son estime excitent entre eux une noble émulation ; le goût se perfectionne. Il n'a qu'à aimer et à favoriser les Muses, elles feront bientôt paraître des hommes inspirés pour louer tout ce qu'il y a de louable en lui. Quand un prince manque d'un Homère, c'est qu'il n'est pas digne d'en avoir un : son défaut de goût attire l'ignorance, la grossièreté et la barbarie. La barbarie déshonore toute une nation et ôte toute espérance de gloire durable au prince qui règne. Ne sais-tu pas qu'Alexandre pleurait de n'avoir point un poète qui fît pour lui ce que j'ai fait pour toi ? C'est qu'il avait le goût bon sur la gloire. Souviens-toi (Achille) que la Parque t'ayant ôté tous les autres avantages, il ne te reste plus que le grand nom que tu tiens de mes vers... »

Laissons cela et voyons la nouveauté de l'œuvre. Ce sont des dialogues. Cette forme littéraire, Fénelon l'a employée en plusieurs moments de sa vie et dans des occasions différentes. Nous avons les *Dialogues sur l'Éloquence*, les *Dialogues sur la Grâce* ou l'Instruction pastorale en forme de dialogues, et les *Dialogues des morts*.

Or ce procédé est encore grec. Si Boileau et Fontenelle avaient déjà pris ce cadre antique pour émettre leur critique, ce n'est certainement pas leur exemple qui pressa Fénelon de l'adopter. Il y a à cela une raison plus profonde.

Aux yeux de Platon, la seule méthode pour arriver à la vérité et pour la communiquer, c'est la

dialectique ou l'art d'interroger et de répondre, de définir et de diviser. La forme qui convient le mieux à cette méthode est donc le dialogue, où les interlocuteurs s'entretiennent directement, sans intermédiaire, et n'invoquent d'autre témoignage que celui qu'ils trouvent en eux-mêmes. En effet, à la différence d'Aristote qui met le fait à la base de toute science, et qui par suite prétend arriver à une démonstration certaine, indépendante de l'esprit qui la formule, Platon enseigne que la vérité réside en chacun de nous et que le rôle de l'interlocuteur est de nous aider à « accoucher » de cette vérité.

Telle est la tendance d'esprit de Fénelon. Il a une répugnance instinctive pour une forme technique et rigoureuse qui a l'air d'imposer la vérité comme un dogme, sans chercher à provoquer le consentement de l'esprit.

L'autorité du nom ne fait rien. « Je le croirai, s'il a raison, dit-il, je ne jure sur la parole d'aucun maître ; ne croyez ni Socrate ni Platon, mais jugez de l'un et de l'autre par des principes clairs. »

Cette méthode est bonne pour l'exposé de la vérité universelle ou d'une démonstration scientifique ; mais elle n'est point là nécessaire. Il est de l'essence d'une vérité universelle d'être admise sans discussion et d'une vérité scientifique d'être nécessaire. Dès lors la forme de l'interrogation n'a qu'un avantage fort relatif. Mais pour les vérités qui ne sont pas d'une certitude mathématique, où l'esprit ne

peut arriver en somme qu'à des probabilités, la méthode la plus naturelle pour les exposer et pour les faire admettre, c'est l'induction, c'est la dialectique, c'est le dialogue.

Et ces sortes de vérités ne sont point rares : tels sont les principes d'esthétique et de morale toujours remis en question par l'influence du mauvais goût ou les caprices des passions. Telles sont encore certaines matières de théologie, questions controversées que l'Église n'a pas voulu trancher. C'est là que le sens propre peut se donner libre carrière. Fénelon ne devait pas se priver de ce plaisir. Cette forme de discussion, qui convenait au penseur, répondait aux secrets penchants de l'écrivain. Doué d'une imagination ardente, il aimait ce genre d'exposition le plus proche de la conversation, qui permet de prendre tous les tons et met tant de vivacité dans le style. « Une longue et uniforme discussion est sèche et fatigante. On y languit ; rien ne délasse : un raisonnement en demande un autre ; un auteur parle sans cesse tout seul... mais faites parler tour à tour plusieurs hommes avec des caractères bien gardés ; le lecteur s'imagine faire une véritable conversation et non pas une étude... Ce spectacle est une espèce de combat dont il se trouve le spectateur et le juge. Telle est la force du dramatique (1). »

En somme, Fénelon, disciple des Grecs, chez les-

(1) Fénelon, *Instruction pastorale en forme de dialogues*.

quels « tout dépendait de la parole », préfère le verbe à l'écriture. Et n'est-ce pas Platon qui, dans un de ses plus gracieux dialogues, appelle l'écriture « une éloquence bâtarde dont la sœur légitime est le discours vivant et animé ? Fénelon se reconnaissait là, lui qui dans les conversations « savait enchanter de façon qu'on ne pouvait ni le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver (1). »

Mais soit qu'il imite Platon dans les *Dialogues sur l'Éloquence*, soit qu'il prenne le cadre de Lucien dans ses *Dialogues des morts*, il a nui à Fénelon d'être chrétien et d'être moderne. Il n'a point dépassé Platon ni même Lucien.

Villemain dit bien que les *Dialogues sur l'Éloquence*, composés « à la manière de Platon, et remplis de raisonnements empruntés à ce philosophe, sont écrits avec une grâce qui semble lui avoir été dérobée ». C'est juste, avec une pointe d'exagération.

Le sens chrétien a inspiré à Fénelon d'utiles corrections à la pensée de Platon, mais notre auteur n'a ni l'éclat, ni cette force dramatique qu'il louait tant dans son modèle. Il n'y a dans les *Dialogues sur l'Éloquence* ni lutte ni action, mais une conversation loyale entre deux hommes qui céderont devant les raisonnements ou l'évidence. C'est que Fénelon cherche moins à détruire qu'à édifier. Il

(1) Saint-Simon, *Mémoires*.

attaque la fausse prédication, mais il veut surtout ramener les prédicateurs à l'esprit de leur ministère, et pour éveiller l'attention, il emploie le dialogue. Si le censeur chrétien avait trop donné à la forme dramatique, au spectacle, combien de gens auraient négligé la leçon pour admirer l'art! On aurait lâché la proie pour l'ombre. Les *Dialogues* auraient ébloui sans produire le bien. Platon n'a pas évité l'écueil. Et cela Fénelon ne le pouvait pas.

C'est pourquoi aussi il n'a pas usé de l'ironie, ce procédé si grec. Il y a des saillies spirituelles, des réflexions ironiques qui répandent tant de charme dans le style, mais l'on n'y trouverait pas la véritable ironie socratique. C'est que Fénelon voulait gagner les prédicateurs. Or l'ironie humilie l'adversaire, et ce n'est pas le moyen pour attirer à la vérité. Pour préparer la voie à l'action de la grâce, la charité est plus efficace que les procédés socratiques.

Il en est de même pour les *Dialogues des morts*. C'était une idée ingénieuse de donner la parole aux morts, pour instruire les vivants. Fénelon, si délicat, l'a senti ; mais chrétien avant tout, il a transformé le dialogue dans le sens moderne et, faisant cela, il a négligé la forme.

Le charme et le succès de Lucien venaient de l'élément comique. Fénelon ne pouvait sur ce point suivre son modèle. La leçon morale, but du dialogue, serait passée au second plan, et cela était le moindre

souci du sceptique Lucien, le premier de nos dilettantes. Fénelon l'emporte sur Lucien par la variété des idées ; celui-ci parle de questions morales ; celui-là traite de tout : histoire, philosophie, politique, éloquence, poésie, peinture. Où l'auteur grec reste maître, c'est dans la peinture de son époque, de son pays. « L'antiquité tout entière revit dans Lucien (1). » On chercherait vainement cet intérêt historique dans Fénelon. Les personnages de ses dialogues sont de tous les temps et appartiennent à toutes les opinions. L'intérêt pédagogique guidait seul l'auteur.

Dans l'*Instruction pastorale en forme de dialogues*, si passionné que l'on fût pour le génie grec, pouvait-on user pour la théologie de cette forme du dialogue réservée jusqu'ici à l'exposé des théories littéraires et morales ?

L'objection ne laissait pas d'inquiéter cette âme si chrétienne et si hardie. Aussi se plaît-il à citer les Pères de l'Église, le grand pape saint Grégoire, et même le Saint-Esprit, qui tous n'ont pas dédaigné de se servir des dialogues pour livrer leurs enseignements.

Disons tout de suite que Fénelon, dans les trois dialogues, a su garder la dignité sereine et contenue qui convient éminemment à un ministre de l'Église, et quel ministre ! Fénelon demeurait seul du grand

(1) Nageotte, *Histoire de la littérature grecque.*

siècle pour porter la lumière dans ce XVIIIe siècle commençant...

La *Lettre pastorale* obtint l'effet qu'on devait en attendre. La Motte écrivit : « Jamais pareille matière ne m'a paru mieux éclaircie, » et le public se réjouit de cette méthode claire, facile et dégagée de tout cet appareil plus imposant que nécessaire à la connaissance de la vérité (1).

*
* *

Le *Télémaque* est un livre de morale, et c'est un poème. Ne doutons pas un instant que Fénelon n'ait surtout voulu instruire son élève. Il n'était pas partisan de l'art pour l'art. Cette heureuse fiction du *Télémaque* n'était qu'un cadre pour placer un haut enseignement ; la forme allégorique, qu'un prétexte pour exposer des vérités d'une extrême importance.

Le *Télémaque,* destiné au duc de Bourgogne, est avant tout une œuvre de pédagogie politique. C'est un exposé des dangers qui menacent les rois et des devoirs qu'ils doivent remplir pour rendre les peuples « bons et heureux ». Mais il se trouve que le poète vaut le moraliste. Si le poème n'a pas une action toujours assez vive, c'est que l'auteur n'oublie jamais son rôle de moraliste et qu'il interrompt le récit poétique pour faire entendre ses leçons. Quelles leçons d'humanité, de modération, de patience,

(1) Bausset, *Histoire de Fénelon.*

de courage, de loyauté (1) ! Les critiques n'ont pas manqué de noter ici ou là quelques chimères semblables à celles de Platon, ou fatalement imposées par le caractère aristocratique du XVIIe siècle.

Mais jusqu'à maintenant le *poème* n'a jamais eu que des admirateurs, et c'est de cela qu'il s'agit ici.

La *République* et les *Lois* de Platon ont profondément influencé les idées de Mentor, et la *Cyropédie* a pu donner à Fénelon l'idée du choix de Télémaque, fils presque inconnu d'un héros légendaire. Xénophon avait ainsi fait pour « Cyrus l'ancien, assez célèbre pour intéresser l'imagination des lecteurs, assez mal connu pour laisser à sa propre fantaisie toute liberté, mêlé enfin par sa vie à toutes les choses militaires et politiques, dont il voulait faire l'objet principal de son livre (2). »

Mais l'ensemble de l'œuvre est une épopée, et c'est à Homère et à Virgile qu'il faut comparer le *Télémaque*. Alors c'est toujours la même question qui se pose : comment un Français et un homme d'Église a-t-il pu, sans choquer le goût moderne et sans méconnaître les exigences d'une civilisation chrétienne, *continuer* les plus anciens poèmes de l'antiquité païenne ; car c'est si bien cela que les premières éditions de *Télémaque* avaient pour titre : *La suite du VIe livre de l'Odyssée, ou les Aventures de Télémaque.*

(1) Voyez le chapitre troisième : *les Ecrits politiques de Fénelon.*
(2) Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV.

Et la réponse est toujours la même : Fénelon a imité Homère et il est resté évêque. Il a pris de l'antiquité sa fleur et il en est sorti un fruit moderne. Il a christianisé l'Hellénisme.

Nous laissons de côté les beautés littéraires du *Télémaque*, l'art de son ordonnance, la grandeur de son idée générale, l'habile contraste des épisodes, la peinture savante des caractères, la variété des portraits, le charme incomparable d'une langue mélodieuse et flexible, pleine d'une expressive abondance et d'une douce chaleur.

Nous mettrons en lumière, par un exemple choisi entre plusieurs, l'imitation originale des œuvres grecques et latines et la conception des beautés dues à l'inspiration chrétienne.

L'on pourrait montrer comment Fénelon a représenté les attributs de la véritable Divinité sous les fictions de l'Olympe ; comment il a changé le caractère de Mentor, qui simple compagnon dans *l'Odyssée,* devient un véritable éducateur officiel, chargé de former le cœur et l'esprit du royal élève ; comment le Télémaque chrétien voit dans Mentor plus qu'un ami et qu'un père, il sent l'influence de la Divinité invisible dont ce maître dévoué est la vivante image ; comment Télémaque, séparé de son précepteur, met tout son appui dans la confiance en Dieu et dans l'amour de l'étude ; comment après son séjour dans la Chypre voluptueuse, Télémaque écoute la chrétienne conversation de Mentor et d'Hazaël : c'est

une hymne de reconnaissance qu'ils adressent à Dieu après la victoire morale du jeune prince.

Mais rien n'est plus typique que la *Descente de Télémaque aux enfers.*

Fénelon, imitateur d'Homère et de Virgile, ne pouvait se soustraire à cet épisode. Mais quels changements !

Télémaque descend aux enfers conduit par la piété filiale, pour retrouver son père, et surtout par la piété envers les dieux ; il a le goût des choses célestes. Ni Ulysse ni Énée n'ont cette pensée. Le sentiment religieux apparaissait à Fénelon comme le couronnement de son enseignement. Il voulait graver dans le cœur de son disciple la crainte d'une force supérieure à la sienne, la croyance à une vie future et l'image de la béatitude des justes dans le ciel et des peines réservées aux méchants dans les enfers.

L'enfer d'Homère et de Virgile est grossier et matériel ; c'est l'affreux séjour des ombres qui regrettent la vie. Le poète romain établit en outre la séparation entre les justes et les méchants.

Voici le christianisme avec Fénelon : l'âme séparée du corps, paraissant devant Dieu, apprécie les actes de la vie à leur juste valeur ; elle devance la décision du juge suprême. C'est l'orgueilleux philosophe qui se croyait juste et qui se condamne, maintenant qu'il est pénétré « de cette lumière divine qui renverse tous les jugements superficiels » ; « la

vue de son propre cœur ennemi des dieux devient son supplice ».

Ce sont, à la suite des homicides, des impies, des adultères, les hypocrites, les ingrats, les menteurs. Dieu ne juge pas seulement les actes, mais les pensées. Le péché est dans le cœur ; aussi Fénelon, écartant l'idée de la souffrance corporelle, parle surtout de la douleur bien plus profonde de l'âme.

La fatalité domine le monde antique : les damnés ne se reprochent pas le mal qu'ils ont commis, inévitable qu'il était. Dans l'enfer chrétien, l'âme a le sentiment de sa responsabilité, et cela fait sa peine et son désespoir.

« La vérité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice... sa vue les perce, les déchire... ils appellent la mort... ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober au feu vengeur de la vérité qui les persécute. Mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte ».

Dans l'expression de ces inexprimables douleurs, le style de Fénelon acquiert une énergie que l'on n'attendait pas de lui, et que l'on ne trouve dans aucun autre écrivain.

Dans la description du bonheur des justes, il émet des idées absolument étrangères au génie antique. Aux plaisirs grossiers des justes du paganisme, — promenades dans les bois ombragés, jeux, chants, courses, — Fénelon substitue les douces joies d'une contemplation bienheureuse et une ineffable félicité,

proportionnée à l'intelligence et à la vertu des âmes que Dieu en a reconnues dignes (1).

Et pour finir par un mot de Sainte-Beuve : « Fénelon a eu l'esprit de piété et il a eu l'esprit de l'antiquité. Il unit ces deux esprits, ou plutôt il les possède et les contient chacun dans sa sphère, sans combat, sans lutte, sans les mettre aux prises, sans que rien vienne avertir du désaccord ; et c'est un grand charme. »

(1) « Une lumière pure et douce se répand autour du corps de ces hommes justes et les environne de ses rayons comme d'un vêtement... » *et la suite.*

CHAPITRE V

FÉNELON ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

Fénelon fut nommé précepteur du duc de Bourgogne le 17 août 1689. Bossuet apprit cette nouvelle le lendemain à Germigny; dans le premier transport de sa joie, il écrivit à la marquise de Laval : « Enfin, Madame, nous ne perdrons pas M. l'abbé de Fénelon. Vous pourrez en jouir, et moi, quoique provincial, je m'échapperai quelquefois pour aller l'embrasser. »

Le 10 juillet 1695, dans la chapelle de Saint-Cyr, en présence de Mme de Maintenon et des petits-fils de Louis XIV, Fénelon, archevêque de Cambrai, recevait la consécration épiscopale des mains de Bossuet. Il conservait sa charge de précepteur : il fut convenu qu'il passerait trois mois à la cour par an, et qu'il dirigerait de Cambrai l'éducation de son royal élève.

Qui pouvait prévoir que ce jour de gloire et d'édification, qui consacrait la faveur de Fénelon, serait suivi d'une longue disgrâce ? Cela arriva après la publication du livre des *Maximes des Saints*.

L'auteur demanda à Louis XIV la permission d'aller à Rome pour défendre son ouvrage. Le roi refusa; et il lui enjoignait en même temps de se rendre dans son diocèse avec défense d'en sortir.

Le 2 août 1697, Fénelon quittait Versailles pour n'y plus revenir jamais. C'était l'exil. Pour comprendre ce que le mot veut dire, il faut se souvenir que sous les rois, Versailles c'était toute la France. Recevoir l'ordre de s'éloigner de Paris était aussi douloureux que maintenant sortir du territoire. Lisez les lettres de Bussy-Rabutin pendant son exil ; rappelez-vous les plaintes du cardinal de Bouillon (1). C'était mourir que de ne point voir le roi. Plutôt que de vivre ainsi, le cardinal aima mieux se faire enlever par les troupes du prince Eugène.

Fénelon montra une autre attitude. Il organisa sa vie et remplit la solitude de son palais par la présence d'amis et de parents. Les lettres le consolèrent. Il accomplit ses devoirs épiscopaux avec une conscience admirable. Il n'est point rare d'entendre critiquer les idées politiques et mystiques de Fénelon ; l'archevêque de Cambrai n'a point d'ennemis ; il a forcé l'admiration : ce fut un véritable évêque.

L'archevêque de Cambrai était un grand seigneur. Le palais épiscopal était magnifique. Le Dieu, se-

(1) Cf. Chapitre préliminaire. pp. 24 et 25.

crétaire de Bossuet, nous le décrit dans son Journal (1).

« Par la petite porte de l'archevêché qui est à droite de la porte cochère, on entre sous une galerie ou portique ouvert, orné de colonnes avec leurs cintres, et pavé de marbre blanc et noir, qui règne tout le long de la cour et en occupe tout le côté droit, et soutient une galerie haute, couverte, où sont beaucoup de logements des gens de la maison...

« Le bâtiment neuf a deux étages, et il est tourné au midi et au nord ; l'ancienne chapelle au bout du côté du levant, et à l'autre bout, du côté du couchant, la bibliothèque ou grand cabinet de livres... Le corps de ce bâtiment est double, et le prélat s'y est fait un logement très commode, composé d'une salle du dais sous lequel est la croix archiépiscopale, avec trois grandes croisées au midi ; d'une grande chambre à coucher avec deux grandes croisées aussi au midi ; d'un cabinet de passage avec une seule grande croisée au midi ; et dans le double, d'une petite chambre à coucher avec sa fenêtre au nord...

« La salle du dais, lequel est de velours cramoisi, est tendue d'une tapisserie de haute lisse très fine, représentant l'histoire de la Genèse, avec un grand

(1) Le Dieu, *Mémoires* et *Journal*, III, 160. Nous transcrivons le journal de Le Dieu édité par l'abbé Guettée (1857), mais avec les corrections par l'abbé Urbain : *L'abbé Le Dieu, notes critiques sur le texte de ses Mémoires et de son Journal*. Paris, Colin, 1898.

tapis de pied dessous, et deux canapés aux deux côtés, une douzaine de fauteuils autour de la salle, un grand bureau couvert de son tapis dans un coin. Tout ce meuble est de velours cramoisi comme le dais ; les portières de même, avec des galons d'or et des franges d'or aux fauteuils...

« L'ameublement de la grande chambre à coucher est d'un damas cramoisi : au lit, fait à la duchesse, il y a un petit galon d'or... Le portrait du roi d'Espagne est placé sur la cheminée même, celui du roi est au-dessus immédiatement ; à droite suit celui de Mgr le Dauphin et tout de suite celui de Mgr le duc de Bourgogne... »

« La petite chambre à coucher est garnie d'un petit meuble de laine gris blanc, un lit à la duchesse et des sièges avec de très belles estampes dans des bordures à la capucine ; et en me montrant ce lieu, M. l'archevêque me dit : « C'est ici que je couche, la grande chambre à coucher n'étant que pour la parade, et celle-ci pour l'usage. »

Dès le premier jour Fénelon ordonna sa vie comme s'il ne devait jamais quitter sa demeure. Il recevait tout le monde avec grâce et aménité. Il tenait sa maison simplement, mais savait user de magnificence dans les circonstances qui l'exigeaient. Econome, il faisait lui-même ses comptes avec une exactitude scrupuleuse, — ce n'était pas la coutume à une époque où il était de bon ton de ne pas payer ses dettes. — Il s'occupait avec le plus grand soin

de son « domestique ». « Tout était si exactement compassé chez M. de Cambrai qu'il mourut sans devoir un sou et sans nul argent (1). »

L'emploi du temps était réglé comme dans un couvent. « Il s'éveillait de bonne heure, dit Saint-Simon (2), mais la maigreur et la délicatesse de son corps le réduisaient à se lever tard. De son lit, il se faisait un cabinet pour dire son office et ses autres prières, voir et répondre à ses lettres et administrer son diocèse. » Il disait sa messe tous les jours dans sa chapelle, et le samedi à la cathédrale. Ce jour-là il confessait tous ceux qui se présentaient. Les jours de fête il officiait lui-même. A midi, le dîner, servi avec abondance et libéralité, mais sans recherche ; les convives étaient toujours nombreux, tant familiers qu'invités. On passait ensuite dans la grande chambre à coucher d'apparat et l'on causait, tandis que Fénelon signait ses lettres sur une petite table. Puis il se retirait pour le travail jusqu'à huit heures et demie en hiver ; s'il faisait beau en été, il allait faire quelque visite chez des amis ou dans les hôpitaux.

A neuf heures, le souper, composé d'œufs et de légumes ; et à dix heures, le prélat se retirait après avoir fait la prière à « sa maison ».

La promenade était la grande distraction de Féne-

(1) Saint-Simon, *Mémoires*, VII, 279.
(2) Saint-Simon, *Ecrits inédits*, V, 461.

lon ; il causait en marchant et c'était un grand plaisir. « Personne, dit Saint-Simon, ne possédait mieux que lui l'heureux talent d'une conversation aisée, légère et toujours décente ; son commerce était enchanteur; sa piété facile, égale, n'effarouchait personne ; jamais il ne voulait avoir plus d'esprit que ceux auxquels il parlait. »

Avec les tournées épiscopales l'on a la vie extérieure de Fénelon : mais l'on ne connaîtrait pas l'intérieur du palais épiscopal si l'on ignorait l'existence des amis de l'abbé de Fénelon à Versailles qui avaient suivi à Cambrai le noble exilé : les abbés de Langeron, de Beaumont et de Chantérac. L'abbé de Langeron n'avait jamais quitté Fénelon depuis les missions en Saintonge ; lecteur du duc de Bourgogne, il suivit son ami dans sa disgrâce et ne s'éloigna plus de Cambrai. Esprit élevé, d'un commerce charmant par sa gaieté et sa bonne humeur, il embellit l'existence de Fénelon. « C'était un ami qui faisait la douceur de ma vie et qui avait, avec la vertu la plus exacte, tout ce qui contribue à l'agrément de la société. » M. de Beaumont, fils d'une sœur de Fénelon, sous-précepteur du duc de Bourgogne, partit de Versailles avec son oncle et devint grand vicaire de Cambrai. C'était l'homme de confiance ; quand il allait voir sa famille à Paris, il emportait la correspondance secrète pour les amis de la cour. Il surveillait la tenue de la maison pendant les absences de l'archevêque. Aussi, nombreuses sont les lettres

adressées à Panta, abrégé de Pantaléon, prénom de l'abbé de Beaumont.

Il était aussi parent de Fénelon, cet abbé de Chantérac dont le nom est intimement lié à la querelle du Quiétisme. Grand vicaire de Cambrai, il fut chargé d'aller à Rome défendre auprès du pape le livre des *Maximes*.

Instruit et d'un commerce agréable, grave et pieux, il eut le talent de se faire écouter. Il gagna la sympathie même de ses adversaires par sa tenue franche. Fénelon ne pouvait choisir un meilleur représentant. Le mandataire de l'évêque de Meaux, l'abbé Bossuet, son neveu, ne jouissait pas de la même autorité, loin de là.

Dans cette correspondance volumineuse entre Rome et Cambrai, on ne sait qui de Fénelon ou du grand vicaire est le plus intéressant. Les lettres de Chantérac ont peut-être plus de netteté, sans doute parce que Fénelon, loin du théâtre des discussions, ne pouvait juger de la lutte sourde que l'abbé Bossuet conduisait à Rome ; et ses réponses sont par là même hésitantes et timides. Chantérac était là, muni de pleins pouvoirs, voyant tout, sachant à qui il avait affaire, proportionnant la défense à l'attaque. Pendant deux ans il fut sur la brèche. Et la cause eût dû être gagnée, si elle avait pu être gagnée.

Quand fut terminé le long et douloureux procès, écoutez ce beau langage et entendez ces hautes pensées :

« Voici le temps, Monseigneur, de mettre en pratique ce que la religion vous a fait comprendre de plus saint dans la plus parfaite conformité à la volonté de Dieu. Voici le temps, si je l'ose dire, pour vous et pour tous ceux qui vous sont unis, d'être obéissants à Jésus-Christ jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, afin que ceux qui vivent ne vivent plus en eux-mêmes. Vous avez besoin de toute votre piété et de toute la soumission que vous avez si souvent promise au Pape dans vos lettres, pour posséder votre âme avec patience en lisant le bref qu'il vient de donner et de publier contre votre livre...

« Tous vos amis, Monseigneur, croient que vous devez recevoir le bref avec une parfaite soumission, telle que vous l'avez promise, simple et sincère. Ils sont persuadés même que plus elle paraîtra simple, plus elle sera prudente dans le fond. Il semble que Notre-Seigneur vous destine à édifier autant toute l'Église par là, comme on veut faire croire qu'elle a été scandalisée par votre livre. »

Fénelon savait apprécier l'homme qui écrivait ces lignes. « Venez au plus tôt, lui écrit-il, afin que nous nous consolions dans le sein du véritable Consolateur. Nous vivrons et mourrons n'étant qu'un cœur et qu'une âme. »

Avec ces trois abbés, si aimables et si distingués qu'on le suppose, avec l'ensemble des aumôniers, secrétaires et officiers de service, le palais épiscopal

paraissait un peu silencieux. Heureusement pour Fénelon, les enfants égayaient ce cadre sévère. C'étaient ses neveux, et plus tard les enfants du duc de Chaulnes.

Le père de Fénelon avait eu quatorze enfants d'un premier mariage et trois d'un second ; l'aîné de ses neveux eut de nouveau treize enfants. Et donc il y avait toujours au palais épiscopal quelques membres de la cohorte familiale. C'était une consolation pour Fénelon, d'un naturel si animé et si expansif.

L'un de ces petits-neveux ne se sépare pas de la biographie de l'archevêque de Cambrai ; c'est le marquis de Fénelon. — *Fanfan*, dans la correspondance. — Fidèle et reconnaissant, le marquis de Fénelon s'occupa, après la mort de son oncle, de publier les œuvres du grand évêque, et en plusieurs circonstances de venger sa mémoire. Les lettres doivent beaucoup à ce dévouement intelligent. Le vieil archevêque avait bien placé sa confiance.

*
* *

« Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences. En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir, et l'ennui, qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture (1). »

(1) *Télémaque*, p. 39.

Fénelon n'oublia pas les lettres, qui sont l'embellissement de la vie ; que dis-je ? c'est à Cambrai qu'il s'adonna à cette grande jouissance qui ne laisse point d'amertume et qui ne trahit point. Parmi toutes les occupations de sa charge, pendant cette longue lutte contre le jansénisme renaissant, au milieu des guerres qui se faisaient dans les Flandres, au crépuscule si ombré du grand siècle, les dix-huit années de son exil sont marquées par une activité littéraire prodigieuse. Une correspondance multiple et diverse, spirituelle et politique, ne le détourne pas de ce commerce délicat et patient avec sa chère antiquité.

Avant Cambrai nous avons déjà le *Traité de l'Éducation des Filles* et le *Ministère des Pasteurs* ; mais c'est pendant son épiscopat qu'il publie le *Recueil des Fables* et les *Dialogues des Morts*. Il met la dernière main au *Télémaque*. Il fait paraître en 1712 la première partie du *Traité sur l'Existence de Dieu* et il compose la seconde partie que publiera le marquis de Fénelon. Puis c'est cette correspondance littéraire avec La Motte, tout embaumée des parfums de l'Attique ; ce sont ces lettres à Destouches, aux amis, où il faisait passer tout son esprit de lettré, où Virgile et Horace parlent aussi souvent que l'évêque.

C'est que pour un homme orné de facultés brillantes, avide de poésie et d'idéal, l'étude est un besoin, un soutien contre le découragement,

un port où le bruit des tempêtes n'arrive pas.

En 1714, il envoie à M. Dacier la *Lettre à l'Académie*, d'une pensée si libre, d'une composition si sereine, d'un charme souriant. Et cependant il venait de voir mourir toute sa vie : l'abbé de Langeron, le duc de Bourgogne, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse. Les lettres de 1714 sont déchirantes... Le cœur blessé se débat dans des angoisses mortelles. L'esprit conserve sa liberté pour parler des « chers anciens ».

Cette attitude a choqué, et l'on a même parlé d'égoïsme, à propos d'un homme qui s'était donné à ses amis si fort qu'il mourut quand il fut demeuré seul. L'on devrait plutôt admirer Fénelon d'avoir aimé les lettres, au point de leur demander une consolation au milieu de ses ultimes et cuisantes douleurs. Cicéron n'avait-il pas jadis après toutes ses déceptions, au milieu des deuils de sa famille, après la chute de la liberté, cherché et trouvé la paix dans la culture des lettres et la joie dans l'étude ?

L'énergie morale habitait dans cette frêle écorce d'un corps languissant. Et si l'on a pu dire que Fénelon avait des manières féminines, l'on ne niera pas qu'il n'ait su résister aux orages. Il pouvait dire à ses dirigés : c'est dans l'adversité qu'on reconnaît l'homme courageux.

*
* *

L'on me dit que le diocèse de Cambrai est très

facile à administrer. La contrée est fertile avec un sous-sol riche ; les populations, très françaises et très chrétiennes, sont actives au travail, très intelligentes et très averties des besoins économiques du pays.

Quand Fénelon arriva dans les Flandres, la situation n'était point telle qu'aujourd'hui. La ville de Cambrai venait d'être réunie à la France par le traité de Nimègue (1678). Le pays était devenu à regret terre française. Une partie même du diocèse demeurait sous la domination de l'Empire.

On devine de quelle manière franche et délicate Fénelon se conduisit au milieu de ces difficultés. Il fit aimer la France ; ses qualités et sa belle tenue morale l'y aidèrent. Du point de vue politique le roi avait été bien inspiré en nommant à Cambrai le précepteur de son petit-fils. Le souvenir de ce grand homme vit encore de nos jours dans cette province. Il n'est point rare de rencontrer des enfants du peuple à qui on a donné le prénom de Fénelon ; il est devenu un saint du calendrier. Ce grand seigneur pétri de l'esprit évangélique se fit peuple, et la reconnaissance populaire est plus vivace quand le bienfait est plus senti.

« Je travaille ici doucement, écrit-il à Beauvilliers, et je ménage les esprits pour me mettre à portée (1) de leur être utile ; ils m'aiment assez, parce qu'ils

(1) Œuvres complètes, IX, 196, lettre du 1er septembre 1697.

me trouvent sans hauteur, tranquille et d'une conduite uniforme ; ils ne m'ont trouvé ni rigoureux, ni intéressé, ni artificieux ; ils se fient assez à moi : et nos bons Flamands, tout grossiers qu'ils paraissent, sont plus fins que je ne veux l'être. »

Cet amour pour le peuple était vrai ; ce n'était point une attitude. Pour qui a lu le *Télémaque* et la fameuse *Lettre à Louis XIV*, cela n'étonnera pas.

Le peuple ne se trompe point à l'accent du cœur. Quand l'abbé de Langeron lui annonce que sa belle bibliothèque avait été la proie des flammes : « Je le savais, mon cher abbé, reprit tranquillement Fénelon ; il vaut mieux que le feu ait pris à ma maison qu'à la chaumière d'un pauvre laboureur. » Et si l'histoire « de la vache perdue et ramenée à son propriétaire » est une légende, elle a du moins cette importance de faire voir la profonde impression de la charité de l'archevêque sur les populations rurales de son diocèse.

La bienfaisance de Fénelon était inépuisable. Certes, l'archevêque de Cambrai était riche, mais à cause du malheur des temps, les revenus ne suffisaient pas à sa charité. Pendant dix ans les armées passèrent et repassèrent dans les Flandres, armées vaincues, avec les blessés et les malades. Il donna son blé aux soldats et son palais se remplit des blessés. L'évêque fit pleinement son devoir. Ses ennemis l'admirèrent.

Les chefs des armées impériales lui marquèrent leur considération en donnant l'ordre d'épargner ses terres. De cette façon, il put empêcher après le terrible hiver de 1709 les armées françaises de mourir de faim.

Les troubles de la guerre n'arrêtèrent point les visites qu'il faisait régulièrement dans toutes les parties de son diocèse. Pour lui, les chemins étaient libres. Il fuyait les armées ennemies pour échapper aux honneurs qu'elles voulaient lui rendre. Il refusait les escortes militaires, allant, avec ses fidèles amis, auxiliaires de son labeur, dans les campagnes désolées, porter les paroles qui consolent et le pain qui fait vivre.

Les prêtres ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils avaient un « évêque », un « surveillant » doux et ferme, et zélé pour les défendre. Ils l'aimèrent en le respectant.

Il ne voulut jamais laisser prescrire les droits attachés à sa charge. Un ecclésiastique de Saint-Omer condamné par son évêque avait fait appel à Cambrai. Fénelon demanda que la procédure lui fût rapportée sans délai. L'évêque d'Arras crut devoir lui écrire que l'évêque de Saint-Omer était en congé et qu'il serait séant d'attendre son retour ; sinon, que ledit évêque, très en cour, achèverait d'aigrir le roi et le confirmerait dans ses préventions.

Fénelon répondit avec beaucoup de politesse, mais il ne craignit point d'ajouter « que c'est Dieu et non

pas le roi qu'il faut mettre devant les yeux des évêques, lorsqu'il s'agit de choses purement spirituelles ».

Romain, il soutint en pleine terre gallicane les droits de la juridiction spirituelle et défendit les principes constitutifs de l'Église catholique. Cela étonnait dans un pays qui vivait de la constitution de 1682 (1).

Entendez ce qu'il dit dans le sermon pour le sacre de l'Électeur de Cologne :

« Que les princes ne se flattent pas jusqu'à croire que l'Église tomberait, s'ils ne la portaient pas dans leurs mains. S'ils cessaient de la soutenir, le Tout-Puissant la porterait lui-même...

« En vain quelqu'un dira que l'Église est dans l'État pour obéir au prince dans tout ce qui est temporel ; mais quoiqu'elle se trouve dans l'État, elle n'en dépend jamais pour aucune fonction spirituelle...

« Il est vrai que le prince pieux et zélé est nommé l'*évêque du dehors* et le protecteur des canons... Mais l'*évêque du dehors* ne doit jamais entreprendre la fonction de celui du dedans... Quelque besoin que l'Église ait d'un prompt secours contre les hérésies et contre les abus, elle a encore plus besoin de conserver sa liberté (2). »

C'était un évêque soumis aux traditions catho-

(1) Cf. *Mémoire de Fénelon au chancelier Voysin*, VIII, 362.
(2) Œuvres complètes, V, p. 603.

liques et romaines. Et point n'est besoin de chercher tant de finesses pour expliquer sa soumission au bref du Pape condamnant les *Maximes*. Son acte n'était point d'un fatigué ni « d'un habile homme », comme a dit Leibniz ; il était tout simplement d'un homme qui avait écrit le *De Auctoritate*.

*
* *

Fénelon prêchait dans son église cathédrale aux jours solennels et il donnait régulièrement le carême dans une des églises de la ville. Dans les visites qu'il faisait tous les ans dans son diocèse, il parlait toujours au peuple.

Nous déplorons que ces sermons n'aient pas été recueillis ou analysés. Nous aurions aimé comparer ces discours aux *Dialogues sur l'Éloquence*. Sans aucun doute Fénelon appliquait dans la chaire les idées qu'il avait exposées. Or ces théories étaient une nouveauté dans ce XVII[e] siècle finissant. Elles méritent quelque attention.

Nous savons que Fénelon, en fidèle disciple des Grecs, n'a pas compris autrement que Platon l'essence de la parole publique qui, à la différence de la poésie, de la peinture, de la sculpture, est un art essentiellement pratique. L'éloquence s'adresse à tous, tend à l'action et à l'amélioration immédiate de l'auditeur. Et la célèbre définition qu'il en a donnée : « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée et de la pensée que pour

la vérité et la vertu (1), » n'est que l'écho de la pensée socratique sur l'art : « Une discipline réglée qui apprend aux hommes à faire quelque chose qui soit de nature à les rendre meilleurs qu'ils ne sont (2). »

Pour aller au but, qui est de rendre meilleur, il faut « convaincre ». L'antiquité pensait de même, quoique l'orateur recherchât l'intérêt autant que la vertu. Mais en passant, Fénelon essaie de réagir contre certaines habitudes modernes, nuisibles à la véritable éloquence.

Il demande qu'on évite les divisions régulières et tranchées ; elles coupent le discours « en deux ou trois parties qui interrompent son action et l'effet qu'elle doit produire ».

Il suffit à l'orateur de distinguer soigneusement ce qui a besoin d'être distingué, et examiner en quel endroit il faut placer chaque « chose pour la rendre plus propre à faire impression (3) ».

L'abus seul des divisions et des subdivisions est condamnable. Il paraît bien que cette habitude sévissait alors. Mais l'ordre et la méthode demandent un enchaînement rationnel des idées et des preuves. Et qu'est cela ? sinon un plan, donc des divisions.

Ceci n'est que l'extérieur du discours. Pour faire sentir à ceux qui écoutent « le poids de la vé-

(1) *Lettre à l'Académie*, IV, *Rhétorique*.

(2) PLATON, *Gorgias*.

(3) *Dialogues sur l'Éloquence*. Œuvres complètes, VI. 588.

rité (1) », il faut exciter les passions, et pour cela il faut peindre, c'est-à-dire « non seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances d'une manière si vive et si sensible que l'auditeur s'imagine presque les voir (2). »

Et cette peinture doit être si forte qu'on perd de vue l'orateur pour ne songer qu'à ce qu'il dit, comme un peintre « songe à vous mettre devant les yeux les forêts, les montagnes..., sans que vous puissiez remarquer les coups de pinceau (3) ».

A cette action de l'âme viendra se joindre l'action du corps qui sera naturelle et ajoutera à l'effet produit. Qui atteindra cette perfection ? Ce n'est pas celui qui compose à loisir dans son cabinet et qui apprend par cœur, c'est celui qui, possédant « un fonds abondant de principes et d'érudition (4), » a bien médité son sujet et l'a rangé dans sa tête, et qui, doué d'une grande facilité d'élocution naturelle ou acquise, dédaigne l'art de polir ses périodes, car alors il est maître de sa pensée et de son auditoire, et il « proportionne les choses à l'impression qu'il voit qu'elles font sur lui (5) ».

Un homme qui n'apprend point par cœur « se possède ; il parle naturellement ; il ne parle point en

(1) *Dialogues sur l'Éloquence*. Œuvres complètes, VI, 580.
(2) *Ibid.*, VI, 581.
(3) *Ibid.*, VI, 582.
(4) *Ibid.*, VI, 587.
(5) *Ibid.*, VI, 587.

déclamateur ; les choses coulent de source ; ses expressions sont vives et pleines de mouvement. La chaleur même qui l'anime lui fait trouver des expressions et des figures qu'il n'aurait pu préparer dans son étude. L'action ajoute une nouvelle vivacité à la parole ; ce qu'on trouve dans la chaleur de l'action est autrement sensible et naturel ; il a un air négligé et ne sent point l'art. » L'orateur qui parle par cœur récite ou déclame ; « son action est contraire ; ses yeux, trop arrêtés, marquent que sa mémoire travaille et il ne peut s'abandonner à un mouvement extraordinaire sans se mettre en danger de perdre le fil de son discours. L'auditeur, voyant l'art si à découvert, bien loin d'être saisi et transporté hors de lui-même, observe froidement tout l'artifice du discours (1). »

Tout cela est très juste. Mais comment parvenir à ce degré de naturel où l'éloquence n'apparaît que comme une improvisation ou une conversation animée ? C'est un idéal. En dehors des hommes de génie et que la nature a doués merveilleusement, les orateurs feront bien dans les commencements d'apprendre par cœur ; mais qu'ils arrivent peu à peu à n'être pas esclaves de la phrase ; qu'ils unissent le naturel à l'art ; que leur parole ressemble au style de La Fontaine ; que le travail ne s'y fasse pas sentir.

(1) *Dialogues sur l'Éloquence,* VI, 587.

C'est là le grand art, et c'est où nous convie Fénelon, car la plus forte objection qu'on fera toujours à la méthode fénelonienne, sera la réunion si rare de talent, de facilité, de connaissances, et même de vertus qu'exigerait cette disposition habituelle à manier la parole sur toutes sortes de sujets avec assez de force, d'attraits et d'onction pour *prouver*, *peindre* et *toucher*.

A bien examiner les choses de plus près, il semble que Fénelon, en parlant ainsi, n'a pas eu en vue cette *Éloquence de la chaire*, art difficile et sublime, dont il est permis de faire usage pour donner aux vérités de la religion une force intéressante et irrésistible, ou pour exciter dans l'âme de profondes émotions. Il a sans doute voulu parler uniquement de ces instructions que les évêques et les pasteurs sont obligés de faire aux fidèles confiés à leurs soins.

En réduisant la question à ce seul objet, toutes les maximes de Fénelon sont incontestables... Tout ce qu'il dit du peu de fruit que le peuple recueille des sermons préparés avec trop d'art et d'étude, ses plaintes et ses regrets sur l'ignorance où ces sermons laissent les auditeurs sur l'histoire de la religion, l'objet de ses mystères, l'institution des sacrements, sont malheureusement justifiés.

C'est à un si grand mal que les évêques doivent s'attacher à apporter un remède convenable. Et l'on ne peut contester que la méthode qu'il propose ne soit plus appropriée au véritable objet de l'instruc-

tion chrétienne que des sermons préparés dont les avantages et les effets ne sont pas toujours en proportion avec les soins qu'ils exigent ni avec le temps qu'ils consument. La Bruyère appelait ces genres de discours « des spectacles ».

Dans l'appréciation des orateurs chrétiens, tout dépend de l'idée que l'on se fait de cette parole publique que les uns appellent pompeusement l'éloquence de la chaire, les autres, plus simplement, la prédication.

Les partisans du genre savant, dont le sermon en trois points du dix-septième siècle est le type, exigent un discours construit selon les règles, avec tous les artifices de la rhétorique ; ils demandent des thèses bien développées, où l'on divise invariablement le sujet d'une certaine manière ; ils veulent une parole étudiée et même écrite d'avance pour être plus correcte et plus soignée.

Ceux, au contraire, qui prennent leur idéal dans la prédication apostolique, dans les exemples des Pères et des saints, et qui estiment que les règles des discours évangéliques ne sont point celles de Cicéron et de Quintilien, ceux-là regardent plutôt comme vrais orateurs chrétiens, comme vrais ministres de la parole de Dieu, ces prédicateurs formés à l'école de la science sacrée, en qui l'on sent plus la sainteté, l'inspiration divine, le zèle des âmes, que les préoccupations de la rhétorique.

Fénelon paraît avoir été de cette race d'orateurs qui a produit les Bernard, les François Régis, les Vincent de Paul. Il était plus un dispensateur de la parole de Dieu qu'un prédicateur proprement dit. Lui-même nous a dit comment il prêchait et comment il faut prêcher, lorsqu'on a vraiment en vue le bien des âmes, la gloire de Dieu.

« Pendant qu'il y a tant de besoins pressants dans le christianisme, pendant que le prêtre, qui doit être l'homme de Dieu, préparé à toute bonne œuvre, devrait se hâter de déraciner l'ignorance et le scandale du champ de l'Eglise, je trouve qu'il est fort indigne de lui qu'il passe sa vie dans son cabinet à arrondir des périodes, à retoucher des portraits et à inventer des divisions. »

Fénelon joignait l'exemple au conseil : « J'ai fait l'ouverture du jubilé, écrit-il à l'abbé Fleury, et j'ai déjà prêché deux fois. Il me paraît que cela fait plusieurs biens ; je tâche de donner aux peuples les vraies idées de la religion, qu'ils n'ont pas assez. Je donne aux prédicateurs l'exemple de ne chercher ni arrangement ni subtilité et de parler précisément d'affaires. »

Cette méthode tout évangélique est certainement, de toutes les règles, la meilleure à suivre pour annoncer la parole de Dieu et enseigner aux chrétiens leurs devoirs. Et « quel plus beau talent, disait La Bruyère en parlant de Fénelon, que celui de prêcher apostoliquement ».

Aussi les auditeurs affluaient autour de Fénelon à Cambrai et dans toutes les paroisses de son diocèse où il se plaisait à répandre la parole de Dieu.

Au dire des contemporains, l'archevêque de Cambrai avait un merveilleux don de la parole. Dans la mission commune d'enseigner et de persuader, de toucher les cœurs par l'onction, de les séduire, de les captiver, de les porter doucement et fortement au bien, Fénelon fut un homme supérieur et presque inimitable.

« On voudrait penser comme Pascal, disait Vauvenargues, écrire comme Bossuet, parler comme Fénelon. »

Improviser avec l'esprit et le cœur plein de son sujet, après une préparation éloignée, résultant d'une vie sérieuse d'études, de méditation et de prières, et après une préparation plus immédiate : telle était la règle de Fénelon, celle qu'il a formulée et développée dans ses *Dialogues sur l'Eloquence*.

En somme, l'orateur chrétien doit être un pasteur ; « sa parole est une nourriture ». Mais Fénelon n'ignorait point que « le discours » doit dans des circonstances particulières devenir une œuvre d'art.

Nous possédons plusieurs sermons d'apparat, écrits tout entiers, et vraisemblablement appris par cœur. Il ne s'agissait point d'instruire de simples fidèles. Aussi ces discours se remarquent par une grande magnificence de style et de pensées. Nous

savons par là que Fénelon aurait pu monter dans la chaire sacrée à la suite de Bossuet et de Bourdaloue. Mais à Cambrai il préférait instruire avec simplicité les fidèles confiés à sa charge.

Le discours prononcé au sacre de l'Électeur de Cologne est un fort beau morceau d'éloquence : « La première partie est écrite avec l'énergie et l'élévation de Bossuet ; la seconde suppose une sensibilité qui n'appartient qu'à Fénelon. » C'est le jugement du cardinal Maury, un admirateur de Bossuet.

Les passages de cette humaine et vive sensibilité abondent dans ce discours : « O pasteurs ! loin de vous tout cœur rétréci ! Élargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien, si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la foi. Soyez pères ; ce n'est pas assez : soyez mères ; souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement, à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur. »

Fénelon n'est pas loin d'atteindre la perfection dans le sermon qu'il prêcha aux Missions étrangères devant les ambassadeurs du roi de Siam, le jour de l'Epiphanie, en 1685. Parlant de la conversion des vainqueurs de Rome, il s'écrie avec une énergie hautaine que Bossuet n'a pas dépassée dans son *Discours sur l'histoire universelle* : « Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire ro-

main ! Dieu les a tenus en réserve dans un ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde en est inondé.

« Mais, en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur. Tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes sans le savoir, ils sont menés comme par la main au-devant de l Évangile ; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas. »

Puis c'est le morceau à la louange des missionnaires, justement célèbre par la poésie grandiose des images, par la véhémence pathétique, par l'impétuosité des mouvements entraînants :

« Peuples de l'extrémité de l'Orient, votre heure est venue ! Alexandre, ce conquérant rapide que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrête bien loin en deçà de vous ; mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes... ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie... Ils viennent non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste ! Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter ?... »

Dans le cours ordinaire de la vie, Fénelon n'écri-

vait pas ses discours. « Il se contentait de se renfermer dans son cabinet pour puiser dans l'oraison toutes ses lumières. Comme Moïse, il allait sur la montagne sainte et revenait ensuite vers le peuple pour lui communiquer ce qu'il avait appris dans cet entretien ineffable (1). »

Il faut donc voir en Fénelon les discours préparés et les discours improvisés. Au XVIIe siècle, on savait distinguer. « On sent, disait La Bruyère à l'Académie française (15 juin 1693), la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'*il prêche de génie* et sans préparation, soit qu'il prononce un discours *étudié et oratoire*, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation. Toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse : on est assez heureux de l'entendre. »

*
* *

La vieillesse arrivait. Pour Fénelon elle fut précoce ; il avait toujours eu une santé délicate, et les émotions avaient brisé l'enveloppe fragile d'une âme trop sensible. Avant soixante ans il paraissait un vieillard. Depuis la mort du duc de Bourgogne rien ne le rattachait plus à la terre. Ses amis les ducs de

(1) Ramsay, *Histoire de la vie et des ouvrages de Fénelon*, 1727, p. 87.

Chevreuse et de Beauvilliers venaient de disparaître. Il était seul. Il ne se laissa pas gagner par le découragement ni l'ennui. Une voie restait ouverte à son zèle : l'accomplissement de ses devoirs d'évêque ; il s'y livra avec un complet oubli de lui-même et une charité admirable.

La paix avait enfin rendu un peu de repos au pays, dévasté par la longue guerre qui venait de se terminer par le traité d'Utrecht. Mais ce fut l'occasion de nouveaux travaux pour Fénelon. Il fallait tout remettre en ordre, visiter les églises, relever celles qui avaient été détruites, donner partout la confirmation là où la guerre avait interrompu le culte, réparer enfin les mille ruines morales et matérielles que les armées laissent toujours derrière elles.

L'archevêque de Cambrai s'adonna à tous ces soins divers avec si peu de ménagements pour sa faible santé que l'on commençait de s'inquiéter. « Je suis accablé de confirmations, » écrit-il à son neveu. Mais ni la fatigue ni la faiblesse ne l'arrêtaient, et il continuait à se dépenser sans compter. Ces courses épiscopales le fatiguaient extrêmement. A son secrétaire qui essayait de le porter à se ménager un peu, il ne répondit autre chose sinon que « quand il aurait donné son âme pour ses ouailles il aurait alors rempli l'idée du vrai pasteur. Jusque-là, ajouta-t-il, je n'aurai rien fait de trop. » Toute la vie de Fénelon dans les dernières années est comprise dans ces quelques mots.

A Cambrai, les neveux et les petits-neveux jetaient un peu de joie dans le palais épiscopal. Pendant l'été de 1714, les fils du duc de Chaulnes, petits-fils du bon duc de Chevreuse, passèrent plusieurs mois sous la garde de Fénelon pendant un voyage de leurs parents. L'ancien précepteur du duc de Bourgogne n'avait rien perdu de son goût ni de son talent pour l'éducation des enfants.

Un accident arrivé à cette époque le frappa vivement. Les chevaux de son carrosse s'emportèrent en traversant un pont sur la Somme ; la voiture versa et faillit tomber dans la rivière. Personne ne fut atteint, mais la secousse avait été terrible, et Fénelon, déjà faible et malade, la ressentit très profondément. Il revint à Cambrai fort ébranlé, eut un accès de fièvre, puis son énergie habituelle triompha de cette attaque, il reprit sa vie accoutumée. Mais le coup était porté, et au premier choc cette frêle santé devait céder sans résistance.

Cela arriva à peine deux mois après. Le 1er janvier 1715, l'archevêque de Cambrai fut pris d'un violent accès de fièvre et obligé de s'avouer malade. « Je n'en réchapperai pas, dit-il à quelqu'un de sa maison ; je ne dois plus songer prochainement qu'à mourir. » De ce moment, en effet, toute autre pensée que celle de Dieu et de sa fin prochaine disparut de son esprit.

La maladie ne dura que six jours. Fénelon fut parfaitement simple et humble dans cette crise, qui

déchire tous les voiles. Il se fit lire constamment l'Ecriture sainte, et surtout cette admirable épître de saint Paul qui est connue sous le nom de « seconde aux Corinthiens ».

Le matin du jour des Rois, le malade, dont le corps épuisé ne résistait plus au mal, s'affaiblit tellement qu'on lui administra les derniers sacrements. Puis il dicta à son aumônier une lettre pour le confesseur du Roi. Il le chargeait de représenter au souverain ses « véritables sentiments » : docilité pour l'Eglise, horreur des nouveautés qu'on lui avait imputées, pour la personne du Roi « la plus vive reconnaissance, le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable ». Il réclamait un successeur pieux, régulier et bon, et en finissant : « Je souhaite à Sa Majesté une longue vie dont l'Église aussi bien que l'État ont infiniment besoin. Si je puis aller voir Dieu je lui demanderai souvent ces grâces. » Il expira doucement à cinq heures et quart, le matin du 7 janvier.

Il demandait dans son testament un enterrement très simple : « La modestie des funérailles des évêques doit apprendre aux laïques à modérer les vaines dépenses que l'on fait dans les leurs. » Il laissait à l'abbé de Beaumont l'argent comptant pour en faire des usages pieux convenus entre eux. Il ne donnait rien à ses neveux ni à ses parents : « Quoique j'aime tendrement ma famille et que je n'oublie pas le mauvais état de ses affaires, je ne crois pourtant

pas devoir lui laisser ma succession. Les biens ecclésiastiques ne sont point destinés au besoin des familles, et ils ne doivent point sortir des mains des personnes attachées à l'Eglise. »

Ni Louis XIV ni Mme de Maintenon n'eurent un mot de regret pour Fénelon : il nous semble que d'autres sentiments à l'égard de celui qui est resté une des gloires les plus pures de la France eussent fait plus d'honneur à leur cœur et à leur esprit. Le peuple le vengea de cette indifférence. La mort de Fénelon fut vivement ressentie par tous les gens de bien en France et à l'étranger. Le pape Clément XI montra publiquement son émotion, et plus tard, le chevalier de Ramsay fut admis comme docteur honoraire à l'Université d'Oxford, malgré sa conversion au catholicisme, parce qu'il avait été l'élève du grand Fénelon, *quod instar omnium est*, « ce qui répond à tout », dit celui qui le présentait.

*
* *

Qu'on nous permette, en finissant ce chapitre, de transcrire le récit d'une visite faite par l'abbé Le Dieu à Cambrai en 1704. Ce sera peindre au naturel l'archevêque vieillissant et réunir dans ce grand cadre du palais archiépiscopal les qualités et les manières de l'hôte charmant et digne qui savait

si bien plaire. Le récit est un peu traînant, mais il n'est pas sans finesse (1).

« J'arrivai ainsi à Cambrai sur les deux heures, avec une pluie continuelle, et je descendis au Lion, sur la place. M. l'Archevêque était absent depuis près de trois semaines, étant parti de Cambrai pour la procession de Valenciennes, et de là étant allé à Tournai, Courtrai, Lille et autres villes de Flandre. On l'attendait ce soir à coucher : il n'arriva pas. Le mardi, 16 septembre, un exprès de sa part apporta la nouvelle qu'il viendrait aujourd'hui dîner à Cambrai. Il arriva, en effet, un peu après midi...

« J'étais dans la grande salle du billard près de la cheminée : dès que je l'y vis entrer, j'approchai en grand respect ; il me parut au premier abord froid et mortifié, mais doux et civil, m'invitant à entrer avec bonté, mais sans empressement. « Je profite, lui dis-je, Monseigneur, de la permission qu'il a plu à Votre Grandeur de me donner de venir ici lui rendre mes respects, quand j'en aurais la liberté » : c'est ce que je dis d'un ton modeste, mais intelligible ; j'ajoutai plus bas et comme à l'oreille, que je lui apportais des nouvelles et des lettres de Mme de la Maisonfort. « Vous me faites plaisir, dit-il, venez, entrez. »

« Alors parut M. l'abbé de Beaumont, qui me salua avec embrassades, d'une manière fort aisée et fort cordiale.

(1) Le Dieu, *Mémoires et Journal*, III, 154.

« Le prélat était en habits longs, violets, soutane et simarre avec des parements, boutons et boutonnières d'écarlate cramoisi ; il ne me parut pas à sa ceinture ni glands ni franges d'or, et il y avait à son chapeau un simple cordon de soie verte ; des gants blancs aux mains et point de canne ni de manteau. Je lui remis le paquet de lettres en entrant dans sa chambre, et sans l'avoir ouvert, il me fit asseoir au-dessus de lui dans un fauteuil égal au sien, ne me laissant pas la liberté de prendre un moindre siège et me faisant couvrir. Les premiers discours furent sur Mme de la Maisonfort, sa santé, sa situation et la fermeté qu'elle doit avoir à persévérer dans la maison des Ursulines de Meaux sans songer à changer. Il ouvrit alors son paquet et parcourant ses lettres : « Elles sont, dit-il, un peu malaisées à lire, il faudra les étudier à loisir. —

« J'espère, Monseigneur, de votre bonté, lui dis-je, que vous l'honorerez d'une réponse, afin qu'elle voie que j'ai exécuté ses ordres et que je lui porte de vos nouvelles de vive voix et par écrit. — Je n'y manquerai pas, ajouta-t-il, et encore : « Il faut bien lui recommander la fermeté (1)... »

« Comme on était déjà venu avertir pour dîner, il se leva et m'invita à venir prendre place à sa table...

(1) L'abbé Guettée avait transcrit : « ajouta-t-il ; et encore il faut lui recommander la fermeté. » L'abbé Urbain a remis d'après le manuscrit la ponctuation, qui change beaucoup le sens ici. Les copistes ne sauraient faire trop attention.

« La table fut servie magnifiquement et délicatement : plusieurs potages, de bon bœuf et de bon mouton, des entrées et ragoûts de toute sorte, un grand rôti, des perdreaux et autre gibier en quantité et de toute façon, un magnifique fruit, des pêches et des raisins exquis quoique en Flandre, des poires des meilleures espèces, et toute sorte de compotes, de bon vin rouge, point de bière, le linge propre, le pain très bon, une grande quantité de vaisselle d'argent, bien pesante et à la mode. Les domestiques portant la livrée étaient en très grand nombre, servant bien et proprement avec diligence et sans bruit ; je n'ai pas vu de pages ; c'était un laquais qui servait le prélat, ou quelquefois l'officier lui-même. Le maître d'hôtel me parut homme de bonne mine, entendu et autorisé dans la maison.

« M. l'Archevêque prit la peine de me servir de sa main de tout ce qu'il y avait de plus délicat sur la table ; je le remerciais chaque fois en grand respect, le chapeau à la main, et chaque fois aussi il ne manqua jamais de m'ôter son chapeau, et il me fit l'honneur de boire à ma santé, tout cela fort sérieusement, mais d'une manière aisée et très polie.

« L'entretien fut aussi très aisé, doux et même gai : le prélat parlait à son tour, et laissait à chacun une honnête liberté ; je remarquai que ses aumôniers, secrétaires et son écuyer parlèrent comme les autres, fort librement, sans que personne osât railler ni épiloguer.

« Les jeunes neveux ne parlaient pas. L'abbé de Beaumont soutenait la conversation qui roula fort sur le voyage de M. de Cambrai ; mais cet abbé était très honnête, et je n'aperçus rien ni envers personne de ces airs hautains et méprisants que j'ai tant de fois éprouvés ailleurs ; j'y ai trouvé, en vérité, plus de modestie et plus de pudeur qu'ailleurs, tant dans la personne du maître que dans les neveux et autres (1)...

« Le prélat mangea très peu, et seulement des nourritures douces et de peu de suc ; le soir, par exemple, quelques cuillerées d'œufs au lait ; il ne but aussi que deux ou trois coups d'un petit vin blanc faible en couleur, et par conséquent sans force ; on ne peut voir une plus grande sobriété et retenue. Aussi est-il d'une maigreur extrême, le visage clair et net, mais sans couleur, disant lui-même : « On ne peut être plus maigre que je le suis. » Il ne laisse pas de se bien porter ; et au retour de ce voyage de trois semaines il ne paraissait ni las ni fatigué. Je crois, pour moi, que c'est le chagrin qui le ronge ; car, outre la maigreur, il a l'air très mortifié ; et, dans la demi-journée que j'ai été avec lui, et au retour d'un voyage qui le devait dissiper, il n'est pas sorti de sa profonde mortification,

(1) Le Dieu fait ici allusion aux membres de la famille de Bossuet, assez vulgaires et intéressés, auxquels l'illustre évêque, tout entier aux choses de l'esprit, avait trop abandonné la conduite de sa maison.

quoique ses manières fussent aisées et polies, mais avec le visage d'un saint Charles...

« Après dîner, toute la compagnie alla à la grande chambre à coucher de M. l'Archevêque, où ce prélat voulut encore me faire prendre une place distinguée : je me mis au pied du lit, contre le mur, auprès de M. de l'Échelle, laissant le fond de la chambre pour les survenants. Le prélat était assis devant la cheminée, environ le milieu de la chambre, ayant près de lui une petite table pour écrire ce qui se présenterait à expédier... On apporta du café ; il y en eut pour tout le monde ; M. de Cambrai eut l'attention de m'en faire donner avec une serviette blanche. La conversation roula sur les affaires du temps...

« ... M. l'Archevêque me fit appeler et me fit promener avec lui le long de la grande enfilade de son appartement neuf, me parlant toujours de piété, et y rapportant tout le gouvernement ecclésiastique, sans me dire jamais un seul mot de M. de Meaux, ni en bonne ni en mauvaise part. Ce n'était pas à moi à lui en parler ; je venais pour Mme de la Maisonfort, et naturellement je n'avais à lui parler que d'elle seulement. Il me dit une fois en passant et sur le sujet de la simplicité chrétienne : « Faites-moi toutes les questions que vous voudrez, et je vous y répondrai tout simplement comme un enfant. » C'était m'ouvrir un beau champ sur le quiétisme, mais je me gardai bien d'entrer dans cette matière...

« ... Ce prélat me retint à souper, me plaça à table et me traita avec la même distinction qu'à dîner. Après souper, dans la conversation, on me fit parler de la mort de M. de Meaux ; on me demanda s'il s'était vu mourir, s'il avait reçu les sacrements et de qui. Mais le prélat me demanda nommément qui l'avait exhorté à la mort ; sur tout cela je lui dis le fait. Au reste, j'ai cru que ce prélat, me faisant cette dernière question, pensait que M. de Meaux avait besoin, à la mort, d'un bon conseil et d'une personne d'autorité capable de le lui donner, après tant d'affaires importantes qui avaient passé par ses mains, pendant une si longue vie, et avec tant de circonstances délicates. Pendant cette récréation, ce prélat se fit apporter devant lui une petite table sur laquelle il ferma lui-même son paquet pour Mme de la Maisonfort, et y mit le dessus de sa main. Avant 10 heures du soir il dit : « Nos gens sont-ils là ? » et il ajouta : « Faisons la prière. » Elle se fit dans sa grande chambre à coucher même, où toute sa famille se trouva ; un aumônier lut la formule, et le *Confiteor* se dit tout simplement avec le *Misereatur* sans que le prélat y prît la parole... »

La grande figure de Fénelon ressort bien au milieu de ce tableau. L'abbé Le Dieu se retira tout ému : le confident de Bossuet avait vu ensemble la simplicité et la dignité d'un évêque.

CHAPITRE VI

FÉNELON ET LE JANSÉNISME.

Personne n'ignore l'histoire de Port-Royal au XVII[e] siècle. L'influence du célèbre couvent est visible ou latente dans les manifestations de la politique, de la littérature et de la religion.

La réforme de Port-Royal par la Mère Angélique Arnauld ; la doctrine de Jansénius enseignée au couvent par l'abbé de Saint-Cyran ; la saine pédagogie de Lancelot et de M. de Saci ; la vie religieuse si intense des Solitaires ; la direction spirituelle si élevée des Singlin, des Arnauld, des Hamon, des Duguet, des Nicole ; les luttes épiques entre les Jésuites et les Jansénistes sur la grâce, après la condamnation des cinq propositions tirées de l'*Augustinus* : tout cela est connu.

Les Jansénistes reconnaissaient que les cinq propositions étaient condamnables, mais ils niaient qu'elles fussent dans l'ouvrage de Jansénius.

Cette distinction du fait et du droit, inventée par Arnauld, devint une source de discussions sans fin, malgré le bref d'Innocent X condamnant « dans les

cinq propositions la doctrine de Cornélius Jansénius contenue dans son livre ».

Puis c'est Pascal se jetant dans la mêlée, et portant devant le public la cause et la défense de Port-Royal ; et pour mieux réussir, laissant bientôt les questions théologiques de la grâce pour attaquer les Jésuites sur la morale, ou plutôt sur la casuistique, donnant à la France « le premier livre de génie qu'on vît en prose (1) ». Cela encore est connu.

L'assemblée du clergé de 1657 prescrit un formulaire qui oblige tous les ecclésiastiques « à condamner de cœur et de bouche la doctrine des cinq propositions contenues dans le livre de Jansénius ». Alors Port-Royal abandonne la distinction du fait et du droit, et établit « qu'on ne devait à ces décisions de l'Église qu'une soumission de respect et de silence, sans être obligé d'y donner aucune croyance extérieure ». C'était la théorie du *silence respectueux*.

Le formulaire du pape Alexandre VI (1665) ne fut pas mieux accepté que celui de l'assemblée de 1657. Quatre évêques soutenaient Port-Royal dans son attitude. De là procès à Rome. L'affaire se termina sous Clément IX par des voies conciliantes. Les quatre évêques furent amenés à écrire au pape une lettre dont toutes les expressions tendaient à le convaincre qu'ils avaient signé le formulaire purement

(1) Mot de Voltaire.

et simplement. Arnauld, au grand étonnement de toute la France, se montra partisan de la doctrine des restrictions mentales. Le pape fut satisfait.

La paix de Clément IX (1669) parut avoir calmé les esprits. Pendant trente ans le silence se fit sur toutes ces questions de grâce suffisante, de grâce efficace, aussi bien que sur le degré de soumission due aux décisions de l'Église. Ce fut la plus belle époque de notre histoire politique et de notre littérature. Au dehors, c'est Nimègue et Ryswick ; au dedans, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, Bossuet, Bourdaloue.

Le siècle se couche sinon dans la gloire, au moins dans une majestueuse grandeur. L'Europe tourne ses regards vers Louis XIV.

Dans l'Église, quelle belle phalange ! Bossuet termine à Meaux son illustre carrière. Fénelon, brisé par l'échec des *Maximes des saints*, se prépare dans le silence et dans l'étude au rôle que la Providence lui destine bientôt. Fléchier et Mascaron, à Nîmes et à Agen, gagnent la cause de l'Église romaine auprès de nombreux protestants.

Les cardinaux Le Camus et de Coislin à Orléans, étonnent les fidèles par leurs largesses et leur vertu. Noailles à Paris, Godet des Marais à Chartres, Montgaillard à Saint-Pons, Huet à Avranches, et d'autres font oublier le triste Harlay de Champvallon, prédécesseur de Noailles, et l'abbé de Saint-Germain des Prés, le léger et frivole cardinal de Fürstenberg.

I

Un incident soulevé malicieusement par les Jansénistes rompit le silence des partis.

Ce fut le *Cas de conscience*, imprimé en 1702 et dont la première édition parut en juillet, la seconde en septembre, mais dont la rédaction, attribuée au Dr Petitpied et tenue secrète, remontait à quelques années.

Un ecclésiastique de province condamnait les cinq propositions *dans le sens qu'elles présentent* considérées en elles-mêmes, et indépendamment du livre de Jansénius. Mais sur la *question de fait*, c'est-à-dire sur l'attribution des cinq propositions au livre de Jansénius, il pensait que le *silence respectueux* était suffisant, pour rendre aux constitutions des papes toute l'obéissance qui leur est due. Un confesseur à qui s'adressait cet ecclésiastique demandait aux docteurs de Sorbonne s'il pouvait l'absoudre (1).

Quarante docteurs souscrivirent à la décision qui portait que ces sentiments n'étaient ni nouveaux, ni

(1) Cf. *Histoire du cas de conscience.* Ce n'est pas un cas « imaginaire », comme l'a cru Sainte-Beuve (Port-Royal, VI, 169). C'est à Clermont-Ferrand que la question a été soulevée. Le pénitent était l'abbé Louis Périer, neveu de Pascal. Le prêtre auquel il s'adressait s'appelait Fréhel, curé de Notre Dame du Port à Clermont.

singuliers, ni condamnés par l'Église, ni tels que le pénitent fût obligé d'y renoncer pour obtenir l'absolution. Ce document, que nous ne donnons pas tout entier, contient les principaux articles de la profession de foi de la plupart des Jansénistes au commencement du XVIII[e] siècle ; il indique bien la position qu'ils entendaient prendre vis-à-vis de leurs adversaires.

Le *Cas de conscience* souleva une clameur immense. Le siège archiépiscopal de Paris était alors occupé par le Cardinal de Noailles depuis 1695. C'était un prêtre pieux et même austère, mais esprit borné et âme faible. Fénelon, avec sa perspicacité habituelle, a formulé en quelques phrases le diagnostic moral de son confrère : « Court et confus, dit-il à Beauvilliers. Nulle opinion précise n'est arrêtée dans son esprit ; son cœur est faible et mou. Si on le presse, on lui fera dire en l'intimidant tout ce qu'on voudra contre l'erreur ; mais on n'en sera pas plus avancé... Il dit blanc pour les uns et noir pour les autres, n'entendant pas plus le noir que le blanc. Il est inutile de chercher l'opinion d'un homme qui n'en a point (1). »

Ces lignes sont sévères ; elles sont justes.

Noailles fut-il étranger à la rédaction du *Cas de*

(1) Lettre du 30 novembre 1699, au duc de Beauvilliers, Œuvres complètes, VII, 220. Voyez encore : *Mémoires* du duc de Luynes sur la cour de Louis XV, II, 311 ; *Mémoires* de l'abbé Legendre, VIII, 417.

conscience? Il est difficile de le nier. Des témoignages sérieux l'accusent (1), malgré d'Aguesseau qui veut l'en croire innocent (2). L'illustre chancelier constate cependant que le cardinal ne fit rien pour calmer les alarmes de l'opinion, et que sa lenteur à ne point user de censure fut interprétée comme une preuve de connivence. Ce n'était point un simple soupçon, et bien embarrassé fut le cardinal quand il apprit le jugement du pape condamnant la décision des 40 docteurs (13 février 1703). Il comprit qu'il devait s'incliner devant cette haute autorité, et retardant, dit-on, l'ouverture du courrier de Rome, il fit un mandement en date du 22 février pour condamner le *Cas de conscience*. La censure paraissait ainsi l'ouvrage d'un zèle libre et indépendant, plutôt que d'une complaisance forcée. On vit paraître en même temps le bref du Pape et le mandement du Cardinal de Noailles.

Noailles obtint la rétractation des 40 docteurs qui avaient signé le *Cas de conscience*, sauf de Petitpied (3), qui résista et perdit sa chaire de Sorbonne;

(1) Les Jésuites et les Jansénistes sont d'accord sur cette question (*Dictionnaire* des livres jansénistes, éd. de 1755, II, p 209, et *Histoire du cas de conscience*, I. 20). L'évêque de Senez, Soanen, juge ainsi son confrère : « Dans *Port-Royal*, après avoir aimé, il a accablé. Dans le *Cas de conscience*, après avoir travaillé, il a poussé ses ouvriers. » Lettre de Jean Soanen, éd. de 1750, I, p. 54.)

(2) *Mémoires* du chancelier d'Aguesseau, XIII, p. 200.

(3) Petitpied avait-il collaboré au *Cas de conscience* de concert avec Noailles ? Le cardinal de Bouillon racontait avoir vu

il fut relégué à Beaune, puis se retira auprès de Quesnel jusqu'en 1718.

Le cardinal fut puissamment aidé dans cette négociation par Bossuet. Le grand évêque désirait tirer Noailles du mauvais pas où il s'était engagé, soucieux de la bonne renommée de l'Église de France. Ajoutez que l'opinion de Bossuet sur l'insuffisance du silence respectueux n'était pas équivoque. La belle lettre écrite aux religieuses de Port-Royal (1) ne nous laisse aucun doute sur ce point. La veille de sa mort il travaillait à un ouvrage, *l'Autorité des jugements ecclésiastiques* (2), dont l'esprit se révèle par le fragment que nous possédons.

Les défenseurs du Jansénisme ne cachent pas leur mauvaise humeur de ce deuxième subterfuge. Le *silence respectueux* était une attitude déloyale, indigne « de la grande école d'honnêteté qui avait produit les *Provinciales* (3) ». En ces matières où la foi est engagée, où les droits de la conscience sont imprescriptibles, il n'y a ni place ni heure pour le *silence respectueux*.

Si une doctrine est fausse il faut la combattre. « Il faut crier, disait Pascal, d'autant plus haut

en Suisse en 1711 le Dr Petitpied. Celui-ci lui dit que le cardinal de Noailles, qui l'avait fait exiler, lui avait fait faire les choses pour lesquelles il était exilé.

(1) *Œuvres*, édition de Bar-le-Duc, t. VI, p. 705.

(2) *Ibid.*, p. 749.

(3) A. le Roy, *La France et Rome*, 1700-1715, p. 178.

qu'on est censuré plus injustement... Jamais les saints ne se sont tus. » Si elle est fondée, il faut s'y soumettre, encore qu'elle soit tyrannique. La vérité ne comporte pas le silence ; l'erreur n'a pas droit au respect.

Fénelon a traité ce sujet avec une réelle force d'argumentation, dans une lettre au P. Lami (1).

Il n'avait pas attendu les décisions du cardinal de Noailles, qu'il savait lentes sinon tardives, à supposer même qu'elles vinssent, pour donner l'éveil aux gardiens de la foi. Le *Cas de conscience* venait de paraître qu'il écrivit au cardinal Gabrielli (2). Il prenait occasion d'un ouvrage paru cette année même 1702 intitulé *Via pacis*, dont le but manifeste était de justifier le *Cas de conscience*. L'auteur était un nommé Jacques Fouilloux, diacre de la Rochelle (3).

La *Voie pacifique* prétendait terminer les dis-

(1) Œuvres complètes, VII, p. 613. Rapprocher cette attitude de la conduite des quatre évêques qui avaient signé le formulaire, disaient-ils au pape, purement et simplement, et qui dans des procès-verbaux clandestins avaient consigné les distinctions du droit et du fait que le pape avait condamnées. Qu'aurait dit Pascal de ces *restrictions mentales* ?

(2) Œuvres complètes, V, p. 188 et ss. — Cette lettre n'est pas datée, elle est bien du milieu de l'année 1702. Fénelon y parle du *Via pacis* comme d'un ouvrage récent. On voit en outre, par le commencement, qu'elle répond à une lettre du cardinal Gabrielli à Fénelon du 30 avril 1702.

(3) Il se retira en Hollande auprès de Quesnel en 1705 pour travailler à la cause janséniste. C'est de cette collaboration que partirent en 1707 contre Fénelon trois gros volumes in-12 : *Justification du silence respectueux*.

putes en conciliant les esprits : L'Église est infaillible, en qualifiant le sens qu'elle approuve ou qu'elle condamne dans une proposition dogmatique, mais non en décidant quel est le *sens propre et naturel* de cette proposition ; une proposition peut être, *et catholique* dans le sens propre et naturel qu'elle a selon les règles de la grammaire, *et hérétique*, dans le sens propre et naturel qu'elle a selon les règles que l'Église établit et qu'elle a le droit d'établir.

Fénelon montre que ce prétendu moyen de conciliation est un véritable renversement de la religion, qu'il réduit à rien dans la pratique l'infaillibilité de l'Église, et qu'il ouvre à tous les hérétiques un asile assuré contre les décisions les plus formelles.

Cependant Noailles avait parlé contre le *Cas de conscience ;* mais « son mandement eut le sort de presque tous ses autres ouvrages, c'est-à-dire d'aliéner les Jansénistes, sans lui gagner leurs adversaires (1) », à qui il reprochait « leurs libelles pleins d'aigreur et d'amertune ».

Le Cardinal condamnait en même temps et le *Cas de conscience* et les écrits publiés contre les quarante docteurs. Il était encore plus étonnant de voir Noailles *condamner le silence respectueux* en exigeant une obéissance parfaite à l'Église parce que l'on ne peut s'égarer en suivant un tel guide, *et au-*

(1) *Œuvres de d'Aguesseau*, XIII, 203.

toriser le silence respectueux en permettant de croire que l'Église n'a sur ce fait ni *révélation* ni même *évidence certaine*.

Fénelon releva ces contradictions dans deux lettres, l'une à un évêque et l'autre au cardinal Gabrielli (1). La première n'a pas été publiée, sans doute pour ménager Noailles ; mais la forme est piquante, et l'on admire ce rare talent d'instruire en amusant. La seconde contient un examen plus approfondi de l'ordonnance et signale les avantages qu'elle donne aux Jansénistes. Gabrielli communiqua la lettre à Clément XI (2). Le pape demanda au cardinal de la conserver au besoin, et le chargea de dire à Fénelon toute son admiration.

Les évêques de France reçurent le bref du 13 février 1703, de la part du roi ; et aussitôt plusieurs prélats publièrent des mandements contre *le Cas de conscience* (3). Les Parlements s'émurent : il était contraire aux maximes reçues en France de donner un caractère d'autorité aux bulles et aux rescrits de Rome, avant qu'ils eussent été revêtus de la sanction de l'autorité royale, et de toutes les formes prescrites par les lois et les usages du

(1) Œuvres complètes, IV, 460 et ss.
(2) Cf. Lettre à Fénelon du 9 juillet 1703.
(3) L'évêque de Clermont publie sa censure le 15 avril 1703 ; celui de Poitiers, le 18 ; celui de Sarlat, le 6 mai; celui d'Apt, le 15 octobre.

royaume. Des arrêts supprimèrent les mandements de Clermont, Poitiers, Apt et Sarlat.

Plusieurs magistrats soutinrent même que la forme de ce rescrit et plusieurs de ses clauses ne permettaient pas d'y apposer le sceau de l'autorité royale.

Fénelon, dans un mémoire adressé, croit-on, aux ducs de Beauvilliers de Chevreuse (1), réfute toutes ces objections. On n'avait fait aucune difficulté pour recevoir le bref d'Innocent XII contre les *Maximes des saints*, conçu de la même façon.

***

Fénelon commença donc d'écrire, mais sans parler du bref du pape. Quel labeur ! Les opuscules, ordonnances, lettres, ne remplissent pas moins de 1.300 pages in-8° à 2 colonnes de l'édition Gaume ; et nous ne comptons pas la correspondance. Ce fut une vraie bataille qui se livra autour des Bulles *Vineam* et *Unigenitus*.

On dira que cette question du Jansénisme est une vieille histoire, ou encore que les écrits de Fénelon ont perdu de leur intérêt depuis le concile du Vatican où l'infaillibilité du Pape a été promulguée.

Mais ces ouvrages théologiques jettent un trait de plus sur la physionomie de Fénelon. M. Faguet a dit quelque part (2) que l'archevêque de Cambrai

(1) Œuvres complètes, IV, 474.
(2) *Etudes Littéraires*, XVIe siècle, p. 354.

avait agi dans sa soumission comme un homme qui avait écrit le *De Auctoritate.* Dans cette question du Jansénisme Fénelon se montre encore *romain* avant tout. Sans doute dans sa seconde lettre à l'évêque de Saint-Pons (1) il prétend qu'il n'a jamais soutenu l'infaillibilité du pape — la question était alors litigieuse — mais il a magistralement expliqué l'infaillibilité de l'Église, et personne n'a mieux prouvé la thèse catholique : « *L'infaillibilité* du magistère ecclésiastique n'est pas restreinte aux vérités qui sont contenues dans la révélation, mais aux autres vérités requises pour garder intact le dépôt *de la révélation* (2). » C'était une grave question, base et rempart de toutes les décisions de l'Église. Il n'est point de controverse théologique « à laquelle on ne puisse ramener l'examen et la discussion de la nature, de l'étendue et des bornes de l'infaillibilité de l'Église (3) ». Vieille histoire ! mais hier on a voulu venger Port-Royal en attaquant les Jésuites. Les *Provinciales* de Pascal étaient le livre de chevet des législateurs. Nous sommes les fils du passé.

Les critiques se sont mépris sur la forme des quatre Instructions Pastorales que Fénelon écrivit en 1704-1705. Elles sont « si effroyablement longues et si maussades que l'archevêque de Cambrai a dû

(1) Œuvres complètes, IV, 392-449.
(2) Cf. Hurter, *Theologiæ dogmaticæ compendium*, 1891.
(3) Bausset, *Histoire de Fénelon*, l. V, n° 17.

prendre son temps pour frapper si lourdement des ennemis à terre (1) ».

Ces quatre ordonnances sont des traités de théologie ; elles formeraient la substance de 4 volumes in-12 de 400 pages.

Le public, depuis les *Provinciales*, s'était initié aux questions théologiques. Fénelon le rendait encore une fois juge du débat, mais il n'oubliait pas que son rôle de docteur était d'éclairer les dissidents. « Cinq cents mandements, écrivait-il à l'abbé de Langeron (4 juin 1703), qui demanderont la croyance intérieure sans rien développer, sans rien prouver, sans rien réfuter, ne feront que montrer un torrent d'évêques courtisans. L'autorité des brefs, des arrêts, des lettres de cachet, ne suppléeront jamais à une bonne instruction (2). »

L'Église est-elle infaillible en prononçant sur la catholicité d'un livre ? Fénelon le prouve par les promesses de Jésus-Christ, par la pratique constante de l'Église, par l'autorité même du Clergé de France, par l'histoire des plus anciens conciles (3), par les propres aveux des disciples de Jansénius.

Les Jansénistes mettaient toujours en avant la conformité de la doctrine de leur maître avec

(1) A. le Roy, *La France et Rome*, p. 104.
(2) Œuvres complètes, VII, 574.
(3) Fénelon reprendra l'argument de la tradition dans la 3e ordonnance. C'est le tableau historique le plus complet qu'on puisse désirer.

celle de saint Augustin, que l'Église a souvent adoptée comme la règle de ses décisions sur les matières de la Grâce...

« Mais comment se fait-il, disait Fénelon, que vous ayez une si grande déférence pour l'autorité de l'Église lorsqu'elle approuve saint Augustin, et que vous la rejetez lorsqu'elle condamne Jansénius ? Ou l'approbation de l'Église fait la principale autorité de la doctrine de saint Augustin, ou elle n'ajoute aucune autorité à ses opinions ; si elle n'ajoute aucune autorité à ses opinions, vous n'avez pas plus le droit de vous appuyer de ses sentiments que de ceux de tout autre Père de l'Église.

« Si, au contraire, la doctrine de saint Augustin emprunte sa principale autorité de l'approbation de l'Église, pourquoi voulez-vous que l'Église n'ait pas autant d'autorité lorsqu'elle condamne Jansénius ? L'Église ne peut pas être moins infaillible pour condamner les textes hérétiques que pour approuver ceux qui sont purs et orthodoxes (1). »

Fénelon montre avec la dernière évidence que si le système des disciples de Jansénius, au sujet de la distinction du fait et du droit, et du silence respectueux, était une fois adopté, il n'y aurait aucune hérésie, aucun hérétique, qui ne fussent en droit d'éluder avec les mêmes subtilités les jugements de l'Église.

(1) Œuvres complètes, III, 596, *Instruction pastorale*, § 12.

Fénelon terminait cette première Instruction pastorale par ces paroles de charité, de modération et d'indulgence : « A Dieu ne plaise que nous nous élevions ici, avec un zèle amer, contre les défenseurs de Jansénius. Dieu sait jusqu'à quel point nous craignons toute préoccupation et toute partialité...

« La charité ne pense point le mal et croit facilement le bien... Nous mourrions content si nous avions vu les défenseurs de Jansénius doux et humbles de cœur tourner leurs talents et leurs travaux en faveur de l'autorité qu'ils combattent (1). »

Cette première instruction du 10 février 1704 engagea Fénelon dans une longue série d'écrits. Les plus habiles défenseurs du parti réunirent leurs forces contre leur plus redoutable adversaire. Fénelon répondit à tous les ouvrages qui parurent alors sur la question (2).

Il établit que l'infaillibilité de l'Église sur le sens des textes dogmatiques est une infaillibilité surnaturelle et absolue, fondée sur les promesses de Jésus-Christ ; mais il n'est pas nécessaire d'attribuer à l'Église une connaissance inspirée et infuse, semblable à celle dont les apôtres ont été favorisés pour écrire les livres saints, quand elle décide sur les dogmes les plus fondamentaux. Il suffit qu'elle

(1) Œuvres complètes, III, p. 634.

(2) *Sentiment orthodoxe* ; *Eclaircissement* ; *Défense de tous les théologiens* ; *Trois lettres intitulées* : *Difficultés* ; *4 Lettres à un Abbé* ; *Histoire du cas de conscience* ; *De la Foi humaine*.

ait seulement une assistance spéciale de grâce qui la préserve de l'erreur. « D'un côté, Dieu promet que l'Église ne se trompera point sur les textes ; d'un autre côté, il la préserve par sa grâce de toute erreur à cet égard (1). »

Ces instructions pastorales, qu'il faudrait analyser plus profondément, fourmillent de passages éloquents.

Louis XIV se rendit aux observations des Parlements qui s'opposaient à la réception du bref du 13 février 1703. Il chargea notre ambassadeur à Rome, le cardinal de Janson, d'excuser la conduite des Parlements (2), gardiens des anciens usages du royaume, et il demanda une bulle.

Fénelon, sachant combien l'esprit d'innovation est fertile en ressources pour éluder les condamnations les plus formelles, craignit que Clément XI ne s'expliquât pas assez nettement sur l'infaillibilité. Il adressa à Gabrielli un mémoire (3) en latin. « Pour couper le mal par la racine, disait-il, il faut définir expressément l'infaillibilité de l'Église touchant les textes dogmatiques, et exiger de tous les fidèles une adhésion intérieure et absolue à cette définition. »

(1) Œuvres complètes, IV, seconde ordonnance du 2 mars 1705.

(2) *Affaires étrangères*, Rome, 433. Pour la période qui s'étend de 1695 à 1715, notre dépôt des affaires étrangères contient au fonds *Rome* 185 tomes (370-555).

(3) Œuvres complètes, IV, p. 466.

Le vœu de Fénelon allait être exaucé.

Après plusieurs mois de diplomatie, le 16 juillet 1705, Clément XI publie la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, condamnant le *silence respectueux*.

Le roi envoie le 3 août à l'assemblée du Clergé le décret apostolique Alors se produit un incident fâcheux. L'assemblée veut bien se prononcer contre le Jansénisme, mais elle reste fidèle aux principes de 1682. L'ombre de Bossuet plane sur les assistants. Le cardinal de Noailles préside ; il prononce un discours semé de traits les plus vifs contre Fénelon et les partisans des principes ultramontains, puis une commission est désignée qui étudiera la bulle.

Jacques-Nicolas Colbert, archevêque de Rouen, dirige les débats ; le 21 août il lit son rapport, et dès le début il pose trois principes subversifs :

1. Les évêques ont le droit, par institution divine, de juger des matières de doctrine.

2. Les constitutions des papes obligent toute l'Église, lorsqu'elles ont été acceptées par le corps des pasteurs.

3. Cette acceptation de la part des évêques se fait toujours par voie de jugement.

Le rapporteur concluait ensuite à l'acceptation de la Bulle. L'assemblée se rangea à cet avis, mais l'on conviendra que les considérants affaiblissaient singulièrement la conclusion, si même ils ne la détruisaient pas.

Quatre évêques, MM. de Coutances, de Blois, d'An-

gers, de Senlis, protestèrent contre l'insertion des discours de Noailles et de Colbert dans le procès-verbal ; Louis XIV en ordonna la suppression.

Clément XI apprit avec peine (17 janvier 1706) la conduite de l'assemblée; il envoya aussitôt une lettre de blâme aux évêques, et réclama (25 février) le concours du roi. Louis XIV chargea Noailles de chercher les bases d'une transaction. Les pourparlers durèrent six ans. Le pape se déclara enfin satisfait.

*
* *

Fénelon écrivit encore une nouvelle Instruction pastorale, à l'occasion de la bulle *Vineam* (1er mars 1706). Le texte de la Constitution était clair ; mais, disait l'archevêque dans le Préambule, « les petits ont besoin qu'on leur rompe le pain ; et les grands se font souvent petits, par l'excès de leur prévention, pendant que les petits deviennent grands par leur docilité... Nous croyons donc qu'il est à propos de joindre au texte de la Constitution quelques remarques qui en fassent simplement sentir toute la force et toute l'étendue à certains lecteurs, auxquels leurs préjugés obscurcissent les décisions les plus évidentes. »

Fénelon avait d'abord envoyé son projet d'ordonnance au cardinal Gabrielli, et il avait profité de ses observations (1).

(1) Lettres de Gabrielli à Fénelon, 31 octobre 1705, et du P. Malatra à Fénelon, 6 novembre 1705.

Tous les évêques acceptaient, en somme l'enseignement de l'Église. L'évêque de Saint-Pons, homme d'ailleurs très pieux, faiblit à cette occasion : de Montgaillard était seul survivant des dix-neuf prélats qui en 1667 avaient envoyé une lettre à Clément IX en faveur des évêques qu'on voulait déposer pour leur conduite à l'égard du formulaire d'Alexandre VI.

Fénelon avait déjà été forcé, les années passées, de rompre quelques lances avec ce vieil évêque. L'archevêque de Cambrai avait, dans son ordonnance du 21 mars 1705, parlé de cette lettre dont les Jansénistes se prévalaient en faveur du *silence respectueux*. M. de Saint-Pons crut la réputation des dix-neuf évêques blessée ; il voulut prendre leur défense ; il écrivit à Fénelon pour renverser la doctrine de l'instruction pastorale sur l'infaillibilité de l'Église touchant les faits dogmatiques.

Cette lettre du 9 juin 1705 parvint à Fénelon longtemps après. Deux éditions avaient déjà été répandues. Une seconde lettre suivit (22 mai 1706).

Les réponses de Fénelon sont pleines de verve, d'impétuosité et d'érudition, « une noble singularité, je ne sais quoi de sublime dans le simple, et un certain air de prophète (1) ». Fénelon ne faisait cependant que confirmer les principaux arguments déjà employés dans son Instruction pastorale.

M. de Saint-Pons ne quitta pas ses positions. Il

(1) D'Aguesseau, *Mémoires historiques*, VIII, 195.

accepta la bulle *Vineam*, mais il tenta dans son mandement de justifier le *silence respectueux*. Il soutenait qu'on pouvait adhérer intérieurement au jugement de l'Église sur le livre de Jansénius, par une foi humaine et absolument sujette à l'erreur, sans y adhérer par cette croyance infaillible et absolue qui n'est due qu'aux vérités révélées.

Fénelon écrivit vers cette époque à un évêque ses impressions sur ce mandement (1). Il relève la contradiction et les inexactitudes de M. de Saint-Pons.

Clément XI, par un décret du 18 janvier 1710, condamna le mandement et les lettres du prélat à Fénelon (2).

La bulle *Vineam* eut un terrible contre-coup à Port-Royal des Champs. Depuis 1679 le sévère couvent n'avait plus qu'une existence précaire. A cette époque, les Petites Écoles avaient été fermées, les novices renvoyées, avec défense de recevoir de nouvelles postulantes. A la Mère Racine avait succédé la Mère Boulard ; ce fut la dernière abbesse. La maison continua avec une simple prieure sa vie quotidienne, toute à Dieu et à la prière.

Port-Royal de Paris menait une existence plus légère. Mme de Harlay donna même un jour un bal au parloir...

(1) Œuvres complètes, IV, p. 520 et ss.
(2) Lettres à Chevreuse du 17 avril 1710 ; du 24 fév., du 20 mars, du 24 juin 1710.

En 1706, Noailles décida que les 17 religieuses de Port-Royal des Champs devaient accepter la bulle. Elles obéirent, mais « sans déroger à ce qui s'est fait à leur égard, à la paix de l'Église sous le pape Clément IX ». Cette clause était inutile et ce fut leur ruine. Quesnel applaudit de la Hollande à cet acte d'opposition. Les pauvres sœurs furent victimes de l'intransigeance de leurs directeurs.

En 1707, les biens de Port-Royal des Champs furent réunis au couvent de Port-Royal de Paris. Le 27 mars 1708, Clément XI édictait la suppression de la maison. Les religieuses furent dispersées le 29 octobre 1709. A cette nouvelle, ce fut dans le monde religieux une universelle stupeur...

Fénelon écrivit au duc de Chevreuse(1) : « Un coup d'autorité comme celui qu'on vient de faire à Port-Royal ne peut qu'exciter la compassion publique pour ces filles, et l'indignation contre leurs persécuteurs. » L'archevêque de Cambrai, si ardent pour les luttes de doctrines, savait respecter les personnes.

Le monastère était debout ; la vengeance s'attaqua aux ruines. Tout fut démoli, même l'église. Au printemps 1711, ordre fut donné de défoncer le cimetière. Des corps illustres furent transportés en lieu sûr ; le reste fut abandonné à l'indécente grossièreté des fossoyeurs. Deux mois entiers, cette terre sanctifiée par la mort de trois mille saintes fut piétinée, éventrée

(1) Œuvres complètes, VII, 294, 24 nov. 1709.

par des hommes, « qui n'étaient guère en état d'écouter ni la raison ni la nature, à cause de l'excès du vin qu'ils prenaient pour travailler à un ouvrage de cette sorte ».

* * *

La discussion n'était pas close sur la nature et l'étendue de la soumission due aux Constitutions apostoliques. Quelques théologiens ne regardaient pas cette infaillibilité comme un point à l'abri de toute contestation, mais comme une simple opinion théologique abandonnée à la liberté des écoles. De ce nombre était M. de Bissy, évêque de Meaux. Bissy ne révoquait pas en doute l'infaillibilité ; mais il croyait qu'on ne pouvait l'imposer comme doctrine de toute l'Église : il pensait que l'Église tolérait l'opinion de ceux qui n'admettaient pas une infaillibilité surnaturelle et absolue fondée sur la promesse de Jésus-Christ, mais seulement une infaillibilité morale absolument sujette à l'erreur.

Fénelon lui écrivit deux lettres (1). L'archevêque de Cambrai établissait l'infaillibilité surnaturelle et absolue de l'Église sur les textes dogmatiques, et montrait que cette foi était le sentiment de toute l'Église. Les preuves sont les mêmes que dans l'ordonnance du 2 mars 1705. Bissy autorisa la publication de ces deux lettres.

(1) Œuvres complètes, IV, p. 338 et ss.

Les casuistes du parti des Jansénistes ne désarmaient pas. Deux libelles parurent en ce moment; le premier : *Denuntiatio solemnis bullæ Clementianæ quæ incipit : Vineam Domini Sabaoth... facta universæ Ecclesiæ Catholicæ.* L'auteur, M. de Witte, ancien doyen de l'Église collégiale de Malines, dénonçait Clément IX comme coupable d'avoir ressuscité l'hérésie pélagienne ; le second : *Lettre à M. de Cambrai au sujet de la réponse à la seconde lettre de M. de Saint-Pons.* L'auteur invoquait en faveur du silence respectueux la Relation du cardinal Respigliosi sur la paix de Clément IX.

Fénelon rendit Quesnel responsable de ces écrits ; il lui adressa deux lettres (1) : « C'est à vous seul que je m'adresse, pour répondre aux écrivains sans nom de votre école ; comme ils sont tous soumis à leur chef, c'est lui qui doit répondre de leurs écrits, et les redresser quand ils en ont besoin. » Les excès de M de Witte sont la conséquence des principes de Quesnel ; il faut ou abjurer ou souscrire à de Witte. Quant à la relation du cardinal Respigliosi, Fénelon n'a pas de peine à montrer qu'elle condamne le silence respectueux, mais l'auteur a tronqué les textes.

L'archevêque de Cambrai, attaqué de toutes parts, ne laissait personne sans réplique. Nous laissons de côté les *quatre lettres* qu'il écrivit à l'occasion d'un nouveau système sur le « silence respectueux » attribué

(1) Œuvres complètes, IV, 549 et ss.

au théologal de Liége, l'abbé Denis (1), ainsi que la réfutation de l'abbé Hennebel, docteur de Louvain (2).

En 1707, paraît un ouvrage en trois volumes de Jacques Fouilloux : *Justification du silence respectueux*. L'auteur se vante d'avoir suivi pas à pas M. de Cambrai et d'avoir répondu à tous ses arguments ; Fouilloux s'appuie sur la distinction des textes *clairs et obscurs*. Il n'y a, dit-il, aucune comparaison à faire entre les textes de Pélage, de Nestorius ou d'autres hérétiques, et le livre de Jansénius : celui-ci est un texte obscur dont le sens est contesté ; ceux-là sont clairs et évidents.

Fénelon répond le 1er juillet 1708 par une Instruction pastorale (3). Reprenant les preuves de l'infaillibilité, il ajoute que la condamnation du texte de Jansénius a toute l'autorité suprême d'un canon pour régler notre foi ; c'est un canon qui condamne un texte long, comme un canon de Trente est la condamnation d'un texte court.

A Rome, quelques prélats accusaient Fénelon, dans son zèle contre le Jansénisme, d'envelopper dans la même condamnation le système des thomistes laissé à la liberté des écoles.

Fénelon répondit par un mémoire au P. Daubenton (4) : « J'espère qu'on y verra les différences capi-

(1) Œuvres complètes, IV, p. 607 et ss.

(2) Œuvres complètes, *Mémoire*, V, 203 et ss.

(3) Œuvres complètes, V, 1 et ss.

(4) Œuvres complètes, V, 203 et ss. — Lettre au P. Daubenton, du 4 août 1713

tales tant pour le dogme que pour les mœurs entre la prémotion des Thomistes, fixée dans les bornes précises qu'Alvarez et Lémos lui ont données dans les congrégations *de Auxiliis* et la délectation invincible des Jansénistes les plus mitigés. » Le P. Daubenton fut content de ce mémoire.

Fénelon mourait à la peine, la plume à la main, tourmenté du désir d'instruire et d'éclairer. Il voulut auparavant, dans le silence de son palais et loin du bruit des contestations, résumer toutes ses idées, ou plutôt exposer la doctrine de l'Église. De cette pensée est sortie l'*Instruction en forme de Dialogues* (1).

Il expose le système de Jansénius dont il montre la conformité avec celui de Calvin sur la délectation et l'opposition à la doctrine de saint Augustin.

Il explique ensuite les principaux ouvrages de saint Augustin sur la grâce, l'abus qu'en font les Jansénistes et l'opposition de leur doctrine à celle des Thomistes. Enfin il montre la nouveauté du système de Jansénius et les conséquences pernicieuses de cette doctrine contre les bonnes mœurs.

Le succès de ces dialogues détermina Fénelon à les étendre dans une seconde édition qu'il surveillait au moment de sa mort. Elle parut en 1715 sous la direction de son secrétaire Stievenard. Fénelon avait

(1) Œuvres complètes, V. 222 et ss.

retouché les dix premiers dialogues. Le 12e et le 13e sont nouveaux. Le pieux et docte évêque fut sollicité d'ajouter un dialogue sur la volonté de Dieu de sauver tous les hommes par une grâce générale et suffisante donnée en conséquence, ou du moins offerte à tous les adultes à qui Dieu commande la fuite du mal et la pratique du bien.

II

La bulle *Vineam* avait presque terminé officiellement la discussion sur le *silence respectueux*. La question du *Quesnellisme* s'imposa brûlante et troublante : malheureusement la bulle *Unigenitus* ne finit point la lutte, tout au moins historiquement.

La genèse de cette Constitution remonte à une source très pure : le livre des *Réflexions morales* de *Quesnel*.

Les théories sur la grâce furent remises en discussion. On ramena les esprits à l'origine du débat.

L'évêque de Châlons n'avait pas plus tôt remplacé Harlay de Champvallon, archevêque de Paris, que les Jansénistes firent éclater la tempête. Ils connaissaient le caractère mobile du nouvel archevêque aussi bien que ses sympathies pour les ennemis des Jésuites. Sans prudence, ils le compromirent ; ils en pâtirent les premiers.

Le neveu de Jean du Vergier de Hauranne et son

successeur à l'abbaye de Saint-Cyran, Martin de Barcos, avait composé une *Exposition de la Foi catholique touchant la grâce et la prédestination*. C'était l'œuvre d'un homme laborieux, mais sec et opiniâtre. Le livre était aussi janséniste que possible et il donnait la partie belle aux Jésuites.

L'auteur était mort en 1678 ; pendant vingt ans des copies manuscrites de l'*Exposition* circulèrent sous le manteau. Pavillon, évêque d'Aleth, peut-être le promoteur de l'ouvrage, l'avait introduit dans son séminaire. Une malencontreuse impression le répandit en 1696 dans le public.

Ce livre fut dénoncé à Rome ; il ne pouvait pas ne pas être condamné. Noailles, embarrassé, se tourna vers Bossuet. L'évêque de Meaux rédigea la partie dogmatique d'une ordonnance que l'archevêque de Paris ne pouvait éluder (1). Le 20 août 1696, l'Instruction pastorale de Noailles condamnait Barcos. Le préambule rappelait succinctement les bulles d'Innocent X et d'Alexandre VII.

Cette partie de l'instruction atteignait ainsi Saint-Cyran et Port-Royal. D'un autre côté, Bossuet paraissait, en parlant de la grâce augustinienne, se rapprocher du Jansénisme. Si Rome crut prudent de garder le silence, les réclamations ne manquèrent point en France. Fénelon ne dissimula pas ses craintes : « Vous pourriez, Monseigneur, avoir le

(1) Œuvres de Bossuet, VI, p. 718 et ss..

sort des personnes qui ne flattent aucun parti et qui les blessent tous. » Il dira plus tard à Beauvilliers que cette ordonnance « soufflait le chaud et le froid (1) ». Les Jésuites, s'attachant à l'esprit même de l'Instruction, y découvrirent « la profession de foi du Jansénisme ».

Les Jansénistes manquèrent en cette occasion de discipline et de tactique. Les sages, Duguet (2), Quesnel, étaient heureux malgré tout de trouver dans l'Instruction pastorale « un excellent abrégé de la doctrine de l'Église sur la grâce et un précis des écrits de saint Augustin (3) ». Les zélés et les imprudents témoignaient leur mécontentement (4).

Cette ordonnance porte en germe les querelles du XVIIIe siècle, du *Quesnellisme* et de la bulle *Unigenitus*.

Noailles ne devait pas jouir longtemps du repos.

A la fin de 1698 (5), parut une brochure de vingt-quatre pages ; c'était la réponse à l'Ordonnance portant la condamnation de Barcos. Le titre en est interminable :

Problème ecclésiastique proposé à M. l'abbé Boi-

(1) Lettre du 30 nov. 1699. Œuvres complètes, VII, 220. — Quesnel, dans une lettre à du Vaucel, 19 août 1696, cite le spirituel jugement de Boileau-Despréaux : « Voilà le jansénisme condamné et le jansénisme mis sur le pinacle. » Cf. A. Le Roy, *La France et Rome*, p. 35

(2 Lettre de Duguet au Dr J.-J. Boileau, 3 décembre 1696.

(3) Quesnel. *Entretien sur le décret de Rome*, p. 16.

(4) *Histoire du cas de conscience*, I, p. 117.

(5 Et non au commencement de 1699, comme on le croit. Cf. A. Le Roy, *La France et Rome*, p. 48.

leau de l'Archevêché, à qui l'on doit croire de Messire Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons en 1695, ou de Messire Louis-Antoine de Noailles, archevêque de Paris en 1696.

Par des rapprochements adroitement concertés, on s'appliquait à mettre le prélat en contradiction avec lui-même. N'avait-il pas à un an d'intervalle approuvé les *Réflexions morales* de Quesnel et censuré l'*Exposition de la Foi* de *Martin de Barcos*, ouvrages renfermant la même doctrine.

Evêque de Châlons, Noailles avait, en effet, approuvé en 1695 le célèbre ouvrage de Quesnel : *Réflexions morales sur le Nouveau Testament.* Ce petit volume avait déjà 24 ans d'existence ; depuis 1671 il s'était accru, et il faut avouer que personne n'avait élevé la voix contre sa doctrine. La réputation de l'auteur était universelle et Noailles traduisait le sentiment commun lorsqu'il recommandait cette lecture de piété.

Mais aussi, dans les éditions successives et progressivement augmentées, Quesnel avait bien pu, de bonne foi sans doute, faire des développements reprochables sur les théories de la grâce. Noailles n'était pas responsable de ces infiltrations. D'ailleurs la question est délicate quand il s'agit de la grâce, et les écoles sont toujours prêtes à s'anathématiser, même dans les thèses libres.

Le *Problème* était anonyme : l'auteur s'est si bien dissimulé qu'aujourd'hui encore les critiques

sont muets sur son nom. Sainte-Beuve ne dit rien sur l'incident du *Problème*.

Est-ce le Janséniste Gerberon? Peut-être. Est-ce un Jésuite ? M Le Roy est bien près de nous convaincre (1). M. Urbain (2) croit que c'est le bénédictin D. Thierry de Viaixmes. Quoi qu'il en soit, le 15 janvier 1699, le *Problème* fut brûlé par le Parlement de Paris, après avoir été condamné le 20 janvier.

Entre temps, on demanda des corrections à Quesnel. Lafitau, évêque de Sisteron, raconte que Bossuet voulait mettre six-vingts cartons pour enlever les erreurs. Cette citation n'est pas sérieuse. Nous connaissons maintenant l'histoire du *Problème* par les œuvres de Quesnel (3) et les *Mémoires* de Le Dieu (4). Il appert que le nombre exact des corrections suggérées atteignait le chiffre de 24. Noailles se tirait ainsi d'embarras et Bossuet composait son *Avertissement sur le Livre des Réflexions morales*. Quesnel, intransigeant, ne se prêta pas à ce compromis, et Bossuet garda son écrit en portefeuille.

*
* *

Le 21 juin 1700, Noailles recevait le chapeau de Cardinal.

(1) *La France et Rome*, p. 50 et ss.

(2) *Bossuet apologiste de Quesnel. Revue du Clergé français* (15 janvier 1901).

(3) Quesnel, *Vains efforts des Jésuites*, p. 102.

(4) Le Dieu, I, 239 et ss.

(5) Bausset est mal renseigné ici. Cf. *Histoire de Fénelon*.

Cette année même, l'assemblée du Clergé se tint à Saint-Germain ; Bossuet en fut l'âme et l'oracle. Il obtint la condamnation des Casuistes : la morale relâchée trouvait dans le clergé une antipathie toute française.

Noailles était à l'apogée. Tout l'intérêt du public se concentra sur le *Cas de conscience*.

Quesnel se réfugia en Hollande après les premières difficultés sur les *Réflexions morales*.

Poursuivi par l'Official de l'archevêché de Malines, il fut mis en prison à Bruxelles. Des amis se dévouèrent pour le sauver (1). Il s'en fut sur la terre libre de Liége.

Alors commença cette longue et triste guerre que ne terminera pas la bulle *Unigenitus* et qui sera pendant tout le XVIIIe siècle le ferment le plus débilitant de la discipline ecclésiastique. A dire vrai, ce fut une faute de s'occuper de Quesnel : que les promoteurs de cette cause gardent leur responsabilité.

Le 15 octobre 1703, l'évêque d'Apt, Foresta de Colongue, interdit les *Réflexions morales* : mais devant la pressante argumentation de Quesnel, il se dérobe et semble se rétracter (2).

En 1704 et en 1705 paraissent deux libelles anonymes : *le P. Quesnel séditieux; le P. Quesnel hérétique.*

L'auteur, qui se cachait sous le voile de l'ano-

(1) A. Le Roy, *La France et Rome*, p. 117 et ss.
(2) *Histoire du livre des Réflexions morales*, I, 19.

nymat, était le Jésuite Lallemand, ami intime du P. Tellier. On voulait préparer les voies à une condamnation. La bulle *Vineam* ralentit la campagne contre Quesnel.

En 1707, l'archevêque de Besançon et l'évêque de Nevers interdirent la lecture des *Réflexions morales.* Ce n'étaient encore que des escarmouches. Mais, à la fin de cette année même, l'affaire était portée à Rome. Le P. Timothée, capucin et plus tard évêque de Béryte, dénonça le livre.

Timothée nous raconte lui-même dans ses *Mémoires* (1) les visites, démarches et réunions qui amenèrent le décret de Clément XI du 13 juillet 1708 portant condamnation des *Réflexions morales.*

Noailles fut très embarrassé, on peut le croire ; il eut un accès de découragement et de désespoir ; il voulut même donner sa démission. La crise passa. Il condamna lui-même le livre avant la promulgation du Bref du Pape, retardée à dessein.

L'affaire semblait terminée, quand tout recommença. Alors Fénelon entre en scène !

Nous aurions aimé que l'archevêque de Cambrai se fût abstenu de la lutte qui s'engagea contre Noailles. Le cardinal de Paris avait été l'un des trois examinateurs des *Maximes des Saints.* Nous sommes tentés de voir dans cette mêlée la revanche des *Maximes.*

(1) Publiés en 1774 par l'abbé Bernard de la Tour.

Le 10 juillet 1710, deux évêques français, M de Lescure, évêque de la Rochelle, et M. de Chamflour, évêque de Luçon, publient une *Instruction pastorale* condamnant les *Réflexions morales*. L'évêque de Gap, Berger de Malissoles, fit la même défense le 4 mars 1711.

On assure que Fénelon fut l'instigateur de cette démarche doctrinale, grâce à la connivence d'un abbé Chalmette envoyé pour ourdir l'affaire.

Nous avons des lettres de l'abbé de Langeron, l'ami et le commensal de Fénelon, à l'abbé Chalmette, intercalées dans la correspondance de l'archevêque de Cambrai (1). Et cependant Fénelon, deux ans plus tard, a nié avoir pris part à la rédaction de l'ordonnance des évêques de la Rochelle et de Luçon (2). Il dit vrai ; mais il est possible qu'il l'avait suscitée, et il est certain qu'il l'avait examinée.

Bref, le mandement paraît au commencement de l'année 1711 ; il est aussitôt distribué et affiché autour de Notre-Dame, et par excès de zèle, sur la porte même du palais archiépiscopal.

Noailles voit dans cet acte une insulte personnelle, et dans le premier mouvement, il s'avise d'atteindre les deux évêques dans leurs neveux, élèves au grand séminaire. Le cardinal ordonne au supérieur de

(1) Œuvres complètes, VII, 631 ; VII, 640 ; VII, 670 ; VII, 672.

(2) Œuvres complètes, VIII, 66, lettre à la Maréchale de Noailles. Cf. aussi Œuvres complètes, VII. 573, lettre de Fénelon à Langeron.

Saint-Sulpice, M. Lechassier, de congédier les deux séminaristes. Selon la remarque de Saint-Simon, Noailles « commit la faute capitale d'imiter le chien qui mord la pierre qu'on lui jette et laisse le bras qui l'a ruée (1), » d'autant que le cardinal affectait de croire que l'ordonnance était d'un faussaire.

Noailles, flottant entre tous les excès, accuse les évêques de soutenir le novateur et les hérétiques. Ceux-ci répliquent par une lettre violente contre le cardinal adressée à Louis XIV. Cette lettre fut rendue publique ; comment ? le peuple se crut revenu au temps de Pascal !

Noailles répond sur le même ton et interdit dans le diocèse de Paris l'ordonnance de MM. de Luçon, de la Rochelle et de Gap, « entachée de ces infâmes erreurs de Baius et de Jansénius » (28 avril).

Cette accusation inattendue étonna un peu le public. Comment un ouvrage qui avait eu évidemment pour objet de proscrire avec sévérité tout ce qui ressemblait à la doctrine de Baius et de Jansénius pouvait-il être infecté de ces erreurs ?

Le roi, disposé d'abord à rendre justice au cardinal, fut blessé vivement, et il fit écrire « que puisqu'il s'était rendu justice à lui-même, il pouvait se dispenser de venir à Marly ».

Atteint dans ses sentiments les plus chers, dans

(1) Saint-Simon. *Mémoires*, V. 414. Fénelon critique avec raison cette mesure, Œuvres complètes, VII. 336, dans une lettre au duc de Chevreuse (16 mars 1711).

sa fierté d'évêque et dans son dévouement au roi, Noailles écrit à Louis XIV et à Mme de Maintenon : au roi, il remontre où s'arrête l'autorité du pouvoir civil, où commence le domaine de la libre conscience épiscopale ; dans sa lettre à Mme de Maintenon, il aggrave son cas, injuriant ses collègues. « Est-il juste que, tandis que les plus vils de tous les prélats font des mandements, un archevêque de Paris n'ait pas le droit d'en faire (1) ? » Enfin il déclare tout net combien l'intrusion du confesseur royal dans la politique lui semble périlleuse, et il accuse les jésuites de mener campagne contre lui (2).

Un incident imprévu prouve à Noailles l'ingérence du P. Tellier dans les discordes des évêques. Une lettre que l'abbé Bochard de Saron, trésorier de la Sainte-Chapelle de Vincennes, adressait par la poste à l'évêque de Clermont, son oncle (15 juillet 1711), est apportée ouverte au cardinal de Noailles. L'abbé mandait à l'évêque de Clermont, de la part de Tellier, de défendre les évêques de Luçon et de la Rochelle. Il envoyait un modèle de lettre à adresser à Louis XIV.

Noailles envoie cette lettre au roi et au duc de Bourgogne. Puis il prend le parti de ne pas renouveler aux Jésuites les plus compromis d'entre eux les pouvoirs de prêcher et de confesser (août 1711).

Le 11 août, il adresse au roi un avertissement

(1) Lettre du 1er mai 1711.

(2) Juste idée de Fénelon sur cette question, Cf. lettre du 19 décembre 1711 à Chevreuse (VII, 367).

solennel sous forme de lettre où l'on sent frémir une émotion vraiment épiscopale. « Il ne m'est pas permis de différer davantage de déclarer à Votre Majesté que le P. Tellier ne mérite pas la confiance dont elle l'honore (1). »

Ce fut un coup de foudre. Mme de Maintenon exprima au cardinal tout le mécontentement du roi. (13 août 1711.)

* * *

Louis XIV tâchait néanmoins de régler pacifiquement la querelle soulevée entre Noailles et les évêques. Il constitua un tribunal d'arbitrage, présidé par le duc de Bourgogne, assisté de l'archevêque de Bordeaux, de l'évêque de Meaux et de trois ministres.

La sentence arbitrale fut d'abord adoptée avec respect par les deux parties. Mais un des articles portait que le Cardinal s'expliquerait sur le livre de Quesnel pour en improuver la doctrine. Cette disposition était pénible.

Entre temps Quesnel avait publié (1710) une *Justification des Réflexions ;* c'était l'opuscule que Bossuet avait jadis composé en réponse au *Problème,* et pour servir de préambule à une édition nouvelle.

Comment Quesnel possédait-il cet écrit, que Bos-

(1) Bibl. nat., ms. 23484, brouillon original de la main de Noailles.

suet lui avait jadis refusé à cause de son intransigeance ? Toutes les hypothèses sont possibles, mais la *Justification* était bien de Bossuet. Le piège tendu réussit à merveille. Noailles se prononça pour Quesnel contre Versailles.

Le 11 novembre 1711, le roi abolit le privilège de *Réflexions morales*.

Le duc de Bourgogne mourut (18 février 1712). Le roi voulut que Noailles se décidât : il lui remit un mémoire, en ne lui laissant que l'alternative, de satisfaire aux conditions prescrites par le duc de Bourgogne, ou de se soumettre au jugement du Pape.

Le cardinal répondit que le roi était l'instrument inconscient d'un parti ; et il déclara qu'il préférait s'en rapporter aux décisions du pape.

Pour mettre fin à cette pénible querelle, Louis XIV demanda au Pape un jugement solennel.

C'était l'avis des meilleurs chrétiens qui gémissaient de ces tristes discussions. Fénelon avait dès l'année précédente clairement deviné que c'était le seul moyen de terminer l'affaire (1). Hélas ! il comptait sans la susceptibilité des personnes même ecclésiastiques.

Le livre fut examiné de nouveau pendant 18 mois. Dès le mois de juin 1712, une commission de deux

(1) Lettre à Chevreuse du 14 septembre 1711 (Œuvres complètes, VII, 357).

cardinaux et de onze théologiens se réunit. Il n'y eut pas moins de 17 conférences.

Que Fénelon s'intéressât passionnément à ces préparatifs, c'était naturel. Il craignait que la mort du roi laissât inopinément la question sans issue, à cause de l'acharnement des partis.

Aussi il écrit au P. Tellier (9 octobre 1712), pour suggérer des mesures rigoureuses contre Noailles (1). Il connaît trop le cardinal qui escompte la mort du roi et traîne l'affaire à dessein : « il coulera, paiera d'équivoque, et croira gagner tout en gagnant du temps. En effet, il n'a qu'à en gagner un peu. Il se voit tout auprès d'un avenir où il pourra lever la tête, faire trembler Rome et prévaloir à la cour (2). »

« Les défenseurs de la bonne cause, écrit-il à Beauvilliers, n'ont de ressources que par leur seul crédit auprès de la personne du roi. Dès que cette personne leur manquera, il ne leur laissera plus aucun soutien (3). »

A Rome, l'examen du livre de Quesnel avançait lentement.

Quand le travail achevé eût été remis au pape, neuf cardinaux furent nommés qui s'occupèrent de la condamnation. Il n'y eut pas moins de 23 séances du Saint-Office.

(1) Œuvres complètes, VIII, 122. Lettre du 9 octobre 1712.
(2) Lettre au duc de Chevreuse, 8 mars 1712, VII, 375.
(3) Œuvres complètes, VII, 381, 25 décembre 1712.

Le pape voulut cependant étudier l'affaire par lui-même ; il revit toutes les pièces.

Le 2 août 1713, sa religion était éclairée. Le 8 septembre, il promulguait la bulle *Unigenitus*, condamnant 101 propositions extraites des *Réflexions morales*.

La condamnation touchait 4 questions : la doctrine janséniste sur la grâce ; la constitution de l'Église ; l'usage indiscret de l'Écriture ; le droit de résister aux censures de l'Église qui peut persécuter les vrais serviteurs de Dieu.

Michelet et A. Le Roy appellent Fénelon « l'ange gardien de la bulle », mais cela n'est pas une insulte. Fénelon est Romain, il enseigne qu'il ne faut pas « abuser » en empêchant les constitutions du pape d'arriver en France. Avant même que la bulle soit parvenue en France, il écrit, par la voie sûre du P. Tellier, à son cher neveu le marquis de Fénelon (11 septembre 1713) (1), pour lui expliquer les moyens les plus propres de recevoir la bulle. Il dicte un plan qui sera de tout point suivi.

Il fait part au P. Daubenton (2) de sa joie quand il connaît les résolutions de Rome. Au surplus, Fénelon continue son rôle. Dans un *Mémoire sur la forme et les solennités avec lesquelles il convient de recevoir la bulle* (3), mémoire destiné au P. Tellier

(1) Œuvres complètes, VII, 471.
(2) 19 octobre 1713, Œuvres complètes, VIII, 192.
(3) Œuvres complètes, VIII, 186.

et qui fut probablement présenté à Louis XIV, il supplie le roi de ne pas écouter les parlementaires mais de consulter d'abord les évêques.

Tout s'est passé comme l'avait désiré Fénelon. Noailles, informé à temps, obtint encore un délai. Il voulut révoquer auparavant par un mandement l'approbation qu'il avait donnée au livre du P. Quesnel.

Le roi crut mettre enfin le Clergé de France d'accord. Avant d'imprimer à la bulle la sanction de son autorité, il voulut avoir l'avis des évêques de son royaume ; 49 se trouvaient alors à Paris (2 cardinaux, 9 archevêques, 38 évêques) (1) ; ils se réunirent le 16 octobre 1713, à l'archevêché, et nommèrent une commission pour examiner les moyens les plus convenables d'accepter la bulle. Après trois mois on fut d'avis de la recevoir avec respect ; mais 40 sur 49 seulement adoptèrent l'*Instruction* rédigée par les commissaires et qui fut adressée à tous les prélats de France.

Le Parlement fit lui aussi des réserves en faveur des Libertés gallicanes et des droits du roi ; mais les magistrats domestiqués par Louis XIV enregistrèrent la bulle. Ces réserves seront une source de querelles sous Louis XV.

A la dernière séance, le cardinal de Noailles et huit évêques déclarèrent impossible l'acceptation de la

(1) A. Le Roy cite 52 évêques.

bulle *Unigenitus* et de l'*Instruction pastorale* des commissaires de l'Assemblée. Ils voulaient auparavant soumettre au pape leurs difficultés. Et l'archevêque de Paris osa défendre de recevoir la bulle dans le diocèse de Paris (25 février 1714).

Fénelon releva dans une lettre (1) l'attitude du cardinal, « une délicatesse sur son point d'honneur personnel, une occupation de son intérêt, une jalousie sur ce qui a rapport à lui, qui ne promettent rien de grand. »



Cependant, en France, sur 117 évêques, 14 furent hostiles à la réception de la bulle. Trois ou quatre eurent une attitude équivoque ; mais tous condamnèrent le livre de Quesnel, excepté l'évêque de Mirepoix ; tous publièrent des mandements.

Fénelon ne crut pas devoir donner d'autres *Instructions* que celle de l'Assemblée à la partie de son diocèse qui était soumise à la domination du roi.

Il n'en pouvait être de même pour la partie que le traité d'Utrecht venait de placer sous la domination de l'empereur. L'internonce de Bruxelles fit savoir à Fénelon que les tribunaux de cette domination pourraient s'offenser qu'il fît publier en leur pays un mandement émané de l'Assemblée du Clergé de France. Fénelon adressa un second mandement

(1) Œuvres complètes, VIII, 225

(29 juin 1714), où il établissait l'autorité de la bulle que les partisans de Quesnel s'efforçaient d'avilir.

Ce mandement fut admiré à Rome comme en France. Le pape chargea le P. Daubenton de témoigner à Fénelon combien il était satisfait du zèle avec lequel il soutenait la saine doctrine.

On admira surtout l'effusion touchante avec laquelle il exprimait ses sentiments de vénération, d'amour et d'obéissance pour l'Église, mère et maîtresse de toutes les autres.

« O Église romaine ! ô cité sainte ! ô chère et commune patrie de tous les vrais chrétiens ! il n'y a en Jésus-Christ ni Grec, ni Scythe, ni Barbare, ni Juif, ni Gentil ; tout est fait un seul peuple dans votre sein, tous sont concitoyens de Rome, et tout catholique est romain. La voilà, cette grande tige qui a été plantée de la main de Jésus-Christ. Tout rameau qui en est détaché se flétrit, se dessèche et tombe. O mère ! quiconque est enfant de Dieu est aussi le vôtre ; après tant de siècles, vous êtes encore féconde. O épouse ! vous enfantez sans cesse à votre époux dans toutes les extrémités de l'univers.

« O Église, d'où Pierre confirmera à jamais ses frères, que ma main droite s'oublie elle-même si je vous oublie jamais ! Que ma langue se sèche et devienne immobile si vous n'êtes pas, jusqu'au dernier soupir de ma vie, le principal objet de ma joie et de mes cantiques ! »

Louis XIV usa de tous les moyens de persua-

sion pour ramener le cardinal de Noailles, et si nous en croyons Mme de Maintenon, « jusques à ses larmes et à ses conjurations, à la mort de nos jeunes princes (1) ». Il résista à tout. Alors seulement il fut question d'employer les moyens que les lois de l'Église et de l'État mettaient à sa disposition pour réprimer une résistance scandaleuse.

Fénelon rédigea plusieurs mémoires sur le plan à suivre contre les prélats réfractaires (2).

Il rejetait la voie des *commissaires du pape*, qui aurait trouvé de l'opposition de la part des tribunaux du royaume. Il était plus canonique d'user des *conciles provinciaux*, mais les circonstances créaient des difficultés insurmontables. Fénelon se décidait pour un *concile national*. Cela rappelait l'ancienne discipline ecclésiastique, conciliait tous les droits et toutes les prétentions, respectait tous les privilèges et tous les intérêts. Ces mémoires furent-ils présentés à Louis XIV ? Quoi qu'il en soit, c'est la doctrine que suivit le roi. Il envoya à Rome M. Amelot pour la convocation du concile.

Quelle eût été la situation de Fénelon dans ce concile national ? Le rang qu'il tenait dans l'Église de France, l'éclat de sa réputation, le rôle qu'il avait joué dans les controverses qui devaient être le principal objet du concile national, faisaient deviner l'in-

(1) Lettre à M. Languet, curé de Saint-Sulpice, 24 février 1715, rapportée par Bausset, *Histoire de Fénelon*.
(2) Œuvres complètes, VIII, 260-280.

fluence qu'il aurait eue dans cette solennelle occasion. Rohan et Bissy avaient toute confiance dans son intervention.

Mais Fénelon ne se dissimulait pas sa position équivoque vis-à-vis de Noailles.

Il écrivait à son neveu l'abbé de Beaumont (1) :

« Si j'étais convoqué selon la règle comme les autres, qu'est-ce que je devrais faire ? je serais sensiblement affligé d'être l'un des exécuteurs d'un homme qui m'a exécuté autant qu'il a pu. Ce personnage aurait un air de vengeance, et serait un prétexte de m'imputer une conduite très odieuse. D'un autre côté, je me dois à l'Église, dans un si pressant besoin. Si je croyais que tout allât bien, je serais ravi que tout se fît sans moi. Mais si le concile se trouvait dans un grand péril de trouble et de partage, où je pusse n'être pas tout à fait inutile, je me livrerais, supposé qu'on me désirât véritablement. »

Fénelon mourut le 7 janvier 1715, en demandant un successeur ferme contre le Jansénisme.

Louis XIV a-t-il senti la perte immense que faisait l'Église de France ? « Il nous manque bien au besoin, » se serait-il écrié. Que ce mot ait été prononcé ou non, il traduit, comme la plupart des mots historiques, une situation. En effet, tout devint inextricable.

Louis XIV mort, le régent fit appel aux Jansénistes pour prendre le contrepied du grand Roi. Il avait

(1) Œuvres complètes, VII, p 485, 26 nov. 1714.

l'idée d'arriver à la paix coûte que coûte. Se souciant peu de l'orthodoxie, il donna satisfaction aux Jansénistes qui étaient décidés à prendre leur revanche.

Le P. Tellier fut exilé. Ce premier acte indiquait l'orientation du nouveau régime.

Le rôle du cardinal de Noailles avait grandi singulièrement. Cependant il se décida en 1728 à faire sa soumission. Il vieillissait, et la pensée d'une mort prochaine fut sans doute d'un grand poids dans cette tardive décision.

Le 16 juin, il écrit au pape qu'il se soumet, et le 11 octobre il écrit un mandement pour rendre publique son acceptation de la bulle *Unigenitus*.

Le 16 mars 1729, il rend aux Jésuites le pouvoir de prêcher et de confesser dans son diocèse, et le 3 mai suivant il meurt âgé de soixante-dix-huit ans.

Et maintenant un seul mot : Les Jansénistes se sont trompés ; les Jésuites ont été trop ardents à poursuivre ces chrétiens fiers et austères.

Tous les deux ont racheté leurs torts, les premiers par leur haute valeur morale, les seconds par une compréhension plus nette de la nature humaine (1).

(1) Ceux que ces questions intéressent devront lire l'ouvrage de M. Paquier : *Le Jansénisme*. Paris, Bloud, 1908.

CHAPITRE VII

FÉNELON PHILOSOPHE.

Au début du XVIIIe siècle, trois livres se lisaient dans toute l'Europe : les *Pensées* de Pascal, parues en 1670 ; le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, en 1681 ; et le traité de l'*Existence de Dieu*, en 1712. Et cela n'a rien d'étonnant.

Fénelon est un métaphysicien de premier ordre. Sa littérature a fait tort à sa philosophie. Pour le lecteur superficiel, il ne reste guère du traité de l'*Existence de Dieu* qu'un magnifique exposé, dans une langue harmonieuse et magique, de la preuve par l'argument dit « des causes finales ». Mais qu'attentif et réfléchi l'on continue d'étudier la seconde partie ; qu'on lise les *Lettres sur quelques sujets de Métaphysique et de Religion* éditées ou inédites (1) ; qu'on relise sa réfutation de Malebranche, ses entretiens avec Ramsay et ses plans de dissertations, l'on admirera une aisance dans l'art de se jouer sur

(1) M. Eug. Griselle a publié dans la *Revue de Philosophie*, 1904, le premier essai de la lettre III *sur quelques sujets de métaphysique* et le traité sur *la Nature de l'homme*.

les idées générales qui paraît merveilleuse. Il me semble qu'on n'a pas rendu justice à Fénelon philosophe.

Sans doute c'est un disciple de Descartes. Le cartésianisme avait conquis presque toute la philosophie chrétienne au XVIIe siècle. L'alliance a duré au XVIIIe et pendant la première moitié du XIXe avec l'éclectisme dont le fond est le cartésianisme.

L'entreprise de Descartes, tous les esprits libres l'avaient suivie avec intérêt ; les hommes d'Église, d'abord hostiles, l'avaient approuvée parce qu'elle était justifiée. Les scolastiques du XVe siècle avec leurs constructions *a priori* et leur méconnaissance de la réalité expérimentale avaient arrêté les progrès de la philosophie aristotélicienne. Ils avaient retardé sur leur époque, tandis que saint Thomas avait devancé la sienne.

Fénelon a-t-il vu les grands combats qui se livreraient sous le nom de philosophie cartésienne, combats qu'avait prévus Bossuet ? Je ne crois pas.

Personne ne méconnaîtra la grandeur de l'œuvre accomplie par l'auteur de la *Méthode*. Descartes a délimité le domaine de la philosophie dans « le moi et l'absolu » ; il a définitivement orienté la théodicée sur la réalité du moi ; il a trouvé dans le moi la fusion de l'ordre logique et de l'ordre réel.

Mais ce qui reste surtout de sa fameuse reconstruction, c'est l'*esprit de sa méthode*.

Au lieu de restaurer le vieil édifice de la pensée

philosophique, Descartes l'a rasé pour en construire un autre sur un modèle sorti de son cerveau. Et qu'arrive-t-il ?

Tout homme qui se sent la force de penser par lui-même veut soumettre à une revision totale le système des connaissances, chercher une nouvelle base à la certitude ou la déclarer inaccessible. Jadis, sans doute, l'on discutait librement, mais chacun se sentait soutenu par la tradition : le génie individuel s'employait à la corriger, non à la détruire. Un fond commun de vérités demeurait à l'abri de toute atteinte ; les vérités morales en composaient les principales parties... Maintenant chaque auteur de système fait table rase de tout ce qui n'entre pas dans son cadre.

Descartes est cause de tous les progrès, de toutes les erreurs modernes aussi. C'est lui qui a mis la pensée humaine sur la voie de l'idéalisme.

Quoi qu'il en soit, Fénelon se fait le disciple de Descartes. Sa méthode dans la recherche de la vérité est toute cartésienne. « Il me semble que la seule manière d'éviter toute erreur est de douter sans exception de toutes les choses dans lesquelles je ne trouverai pas une pleine évidence... J'ai beau vouloir douter de toutes choses, il m'est impossible de pouvoir douter si je suis (1)... »

« Moi qui doute je pense ; si je pense, quelque

(1) *Traité de l'Existence de Dieu*, II[e] partie, ch. 1[er].

chose existe », et Fénelon, non content d'adopter ces principes de Descartes, les développe, les commente, on peut même dire les raffine ; et il paraît tenir encore plus que Descartes à prolonger ce doute préalable jusqu'à ce qu'il ait enfin trouvé une raison solide pour en sortir.

Comme Descartes, Fénelon préfère les *méditations* aux dissertations ; l'auteur se parle à lui-même : « Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature... » Il s'interroge et répond aux objections : « Je suis en ce monde sans savoir ni d'où je viens, ni comment je me trouve ici, ni où est-ce que je vais. » Quelquefois l'esprit agit sur le cœur et l'échauffe au point d'arrêter tout raisonnement. Le philosophe s'arrête ; une prière émue apaise l'émotion : « O vérité universelle, infinie, immobile... c'est donc vous-même que je connais. »

Les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, Fénelon les expose et les fait siennes.

Il reprend l'argument de saint Anselme déjà modifié par Descartes, et lui donne une forme et un caractère personnels.

Mais, en même temps, il revient à la preuve des causes finales que Descartes a rejetée.

La philosophie cartésienne divisait le monde en deux parties nettement séparées : d'un côté, le monde de la matière ou de l'étendue, qu'elle abandonnait au mécanisme ; de l'autre, le monde de la pensée,

dans lequel elle expliquait tout par l'idée ou plutôt par l'action immédiate de Dieu.

Or une des conséquences que Descartes avait cru pouvoir tirer de sa théorie mécaniste, c'était que la science devait étudier uniquement les causes efficientes et renoncer à l'étude des causes finales. Sans doute il admettait sommairement que « l'œuvre suppose un ouvrier », mais il prétendait que trouver les fins voulues par Dieu était au-dessus des forces de notre intelligence.

Fénelon n'a point pensé ainsi Il a repris cette preuve physico-théologique, une des plus anciennes et des plus populaires, parce qu'elle charme l'imagination en même temps qu'elle s'adresse à l'entendement.

Enfin à Platon il a emprunté la preuve par les vérités éternelles ; à Aristote, la preuve cosmologique. Fénelon ne parle d'aucune des preuves morales : ni du consentement universel, ni des aspirations du cœur, ni de l'existence de la loi morale ; cette dernière preuve est la seule qui ait trouvé grâce devant la critique de Kant, et encore ne l'admet-il qu'à titre de croyance, comme un postulat de la raison pratique.

Les preuves traditionnelles suffisaient aux esprits avant que le « cyclone kantien » ait passé ; ils trouvaient là le repos.

Un vent de mort a passé et rien ne reste debout. Les vieux chênes sont tombés avec fracas. Est-ce bien vrai ?

Tout se tient, et nous ne pouvons raisonner que si nous croyons à la valeur métaphysique de notre pensée. Impossible de discuter avec une philosophie qui dit : Le monde n'est qu'un devenir, une sorte de spectre de mouvement automobile, où n'existe en réalité nul objet distinct, ni mobile, ni moteur, ni substance, ni cause, ni contingence réelle, ni degrés d'être, ni finalité véritable, pas une parcelle intelligible d'entité quelconque. Nous ne connaissons que nos phénomènes ; ce que nous affirmons des choses elles-mêmes, de la substance, de l'âme et de Dieu, n'est qu'un jeu stérile de nos représentations. Tout s'écroule d'un seul coup quand on admet cette position ; tout disparaît sans en excepter la morale elle-même. C'est ce que Kant a bien senti. Il dira « qu'autour de la connaissance il n'y a que de l'indéterminé, et au dehors et au dedans. Mais attendez qu'il touche à la science de la vie, et le bon sens lui reviendra, aussi impérieux que chez le commun des hommes (1) ». Il fonde une morale en dépit des conclusions formulées dans la *Critique de la raison pure.*

Dernière observation. Beaucoup de voies mènent à Dieu. Et il est très juste de dire que le vrai Dieu se montre dans toute sa réelle grandeur seulement quand tous les chemins sont parcourus. « Chacune des preuves traditionnelles s'ouvre sur l'Eternel et

1) Clodius Piat, *De la croyance en Dieu,* p. 6.

nous le donne en perspective, mais par un côté seulement (1). » Pour acquérir la plénitude de leur signification, il est nécessaire de les grouper comme en un faisceau.

La preuve par le premier moteur fait saisir le vrai Dieu par un de ses attributs : *primum movens immobile*. Les autres preuves font de même. Il reste à combiner ces notions diverses dans l'unité de l'être parfait, et c'est alors seulement que la raison métaphysique se trouve en possession de l'idée qu'elle peut se faire de Dieu.

II

La preuve de l'existence de Dieu par l'idée de l'infini est empruntée à Descartes.

J'ai l'idée de l'infini et du parfait. Ce n'est pas moi, être fini et imparfait, qui ai pu me donner l'idée d'un infini et d'une perfection qui ne sont pas en moi. Ce ne sont pas non plus les corps finis et imparfaits eux-mêmes. Il reste que ce soit un être infiniment parfait qui se rend immédiatement présent à moi quand je le conçois, et qui est à la fois l'original sur lequel cette idée est faite et la cause réelle qui la produit.

Ici, Descartes fait appel à l'idée de causalité qui

(1) Clodius Piat, *De la croyance en Dieu*, p. 35.

n'est ni dans le premier principe de sa philosophie : *Cogito ergo sum*, et qui n'est pas en rapport avec les principes de sa méthode mathématique-déductive.

*
* *

L'argument ontologique ou argument de saint Anselme a eu une fortune singulière. Accepté par Descartes et Leibniz, par Spinoza, Malebranche, Bossuet et Fénelon, il a été critiqué par Gassendi et surtout par Kant.

Chacune des propositions nous paraît entachée d'un vice sérieux.

« Nous avons l'idée d'un être tel qu'on n'en peut concevoir un plus grand. »

Cette proposition énonce un fait insuffisamment établi. L'idée d'un être tel qu'on n'en peut concevoir un plus grand ne caractérise nettement aucun être. Elle n'indique la nature précise d'aucun. Il est donc impossible d'apprécier sainement si un être connu sous cette seule note a droit ou non à l'existence.

La seconde proposition est équivoque.

« Ce qui est en réalité est plus que ce qui n'est qu'en pensée. »

Ceci peut s'entendre de deux manières. Au point de vue de la réalité, ce qui n'est qu'en pensée n'est rien. C'est un pur néant. En ce sens on peut bien dire que ce qui est en réalité est plus que ce qui est en pensée. Le moindre petit passereau qui existe

est plus qu'une perfection infinie qui n'existerait pas.

Mais s'il s'agit, c'est le cas ici, de prendre un être en particulier au point de vue de sa nature, de sa perfection, de sa place dans la hiérarchie des êtres, alors il n'est plus vrai de dire que l'être qui existe est plus que l'être qui n'est que pensé. C'est la même nature, le même être, qui est envisagé dans deux cas différents, comme réalisé ou comme simplement conçu. Il n'y a point lieu de mettre l'un au-dessus de l'autre. Il y a, en ce qui concerne le degré d'élévation, parfaite identité.

La conclusion est illégitime.

« De ce que l'être tel qu'on n'en peut concevoir un plus grand doit être conçu existant, on conclut à son existence actuelle. »

C'est le sophisme de l'école : passage de ce qui est dit relativement à ce qui est dit simplement.

Ici, on passe de l'*existence conçue* à l'existence pure et simple. Mais, dit saint Thomas : on ne peut passer de l'ordre idéal à l'ordre réel, sans s'appuyer sur un fait réel.

L'argument de saint Anselme prouverait tout au plus que l'être tel qu'on n'en peut concevoir un plus grand comprend l'existence nécessaire, doit être conçu comme existant par nature si toutefois il existe ; il ne prouve nullement qu'un tel être existe en fait (1).

1. Cf. *Saint Anselme*, par Domet de Vorges : Collection des Grands Philosophes.

Si l'on ne définit qu'une idée, la chose définie et les propriétés qu'on lui attribue n'existent qu'en idée. Si l'on trouve dans la notion d'un être parfait l'idée d'une existence nécessaire et éternelle, l'on n'en peut conclure qu'une chose, c'est qu'un tel être, s'il existait, aurait l'existence nécessaire et éternelle. Pour sortir de là, il faut prendre son point d'appui non plus dans une idée, mais dans une réalité objective.

Ce qui cachait probablement à Descartes et à Fénelon cette erreur de méthode, c'est la tendance commune à leur époque à considérer l'idée de l'infini comme une idée positive, comme une sorte d'intuition spéciale. Fénelon l'avouait ingénument (*Existence de Dieu*, II, n° 29).

*
* *

La preuve de l'existence de Dieu tirée de *la nature des idées*, Bossuet l'a magnifiquement exposée au chapitre IV du Traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*. Fénelon a peut-être pénétré plus avant dans cette question si ardue. « Mes idées, dit-il, sont universelles, nécessaires, éternelles et immuables. Quand même je ne serais plus pour penser aux essences des choses, leur vérité ne cesserait point d'être : il serait toujours vrai que le néant ne pense point, qu'une même chose ne peut tout ensemble être et n'être pas, etc... » Donc mes idées ne sont pas moi. Elles ne se confondent pas non plus

avec les objets qui m'environnent, et qui sont changeants et périssables comme moi. Mais alors quel sera leur substratum? « Il faut trouver dans la nature, continue Fénelon, quelque chose d'existant et de réel qui soit mes idées ; quelque chose qui soit au dedans de moi et qui ne soit point moi, qui me soit supérieur. Ce je ne sais quoi ne peut être que Dieu. »

Dans la première partie, Fénelon avait déjà parlé d'une raison supérieure qui corrige la nôtre.

« J'ai en moi quelque chose qui est au-dessus de moi, et qui me ramène par force au but... Ma raison est en moi, car il faut que je rentre sans cesse en moi-même pour la trouver ; mais la raison supérieure qui me corrige dans le besoin et que je consulte, n'est point à moi, et elle ne fait point partie de moi-même. Cette règle est parfaite et immuable : je suis changeant et imparfait... Ce maître est partout, et sa voix se fait entendre d'un bout de l'univers à l'autre, à tous les hommes comme à moi... Cette raison supérieure domine jusqu'à un certain point, avec un empire absolu, tous les hommes les moins raisonnables, et fait qu'ils sont toujours tous d'accord, malgré eux, sur ces points... Où est-elle, cette raison supérieure à toutes les raisons bornées et imparfaites du genre humain ? où est-elle cette raison qu'on a sans cesse besoin de consulter et qui nous prévient pour nous inspirer le désir d'entendre sa voix?... N'est-elle point le Dieu que je cherche?... »

L'on pourrait répondre ainsi :

Ces caractères d'universalité, de nécessité, que l'ancienne philosophie attribuait à certaines de nos idées, comme un caractère complètement étranger à l'expérience, n'ont plus aujourd'hui cette valeur absolue qu'on leur attribuait dans un système philosophique où l'on se représentait le monde stable et définitivement constitué.

On tend de plus en plus à ne voir dans la nécessité que le produit de l'organisation progressive de la pensée, qu'une sorte de conquête de l'habitude qui prend aux yeux de la conscience individuelle l'aspect de nécessité contre toutes les coercitions sociales.

Ce serait une fin de non-recevoir. Donnons une raison plus philosophique. Qu'est-ce que les idées générales ? C'est l'esprit, concevant certains rapports dans l'ordre métaphysique, physique ou moral. Or, si ces idées sont l'esprit humain même, pourquoi les rapporter à Dieu comme à une substance sans laquelle elles n'existeraient pas ? Mais elles sont éternelles, immuables, donc il faut une intelligence éternelle et immuable pour les recevoir !

On applique aux *idées* ce qui ne doit se dire que de leur *objet*, qui est en effet éternel et immuable ; mais de ce qu'il y a des rapports qui ne changent pas, s'ensuit-il nécessairement que Dieu existe ? Les rapports absolus, les principes éternellement vrais que conçoit l'esprit humain, sont-ils des espèces de qualités qu'il faille rattacher à une subs-

tance qui serait Dieu ? Confondre nos idées avec Dieu même, c'est aboutir à la vision en Dieu de Malebranche.

Il est bien vrai qu'on a voulu rattacher Fénelon à Malebranche dans cette question des idées. Il y a, çà et là, dans le traité de l'*Existence de Dieu*, des expressions difficiles à justifier (1).

Fénelon, examinant les caractères des idées de la raison, observe qu'elles sont universelles, nécessaires, éternelles et immuables, tandis que les êtres particuliers qui paraissent autour de nous sont singuliers, contingents, changeants et passagers. Appuyé sur cette comparaison, il établit que « tout ce qui est idée est Dieu même », car « Dieu n'est pas seulement la cause de ma pensée, il en est l'objet immédiat ». C'est bien là ce qu'avait établi Malebranche. A la suite de Malebranche aussi, Fénelon prouve que Dieu ne peut se faire connaître que par sa présence intime et immédiate, nul moyen créé ne pouvant lui servir d'image ou de représentation. Avec Malebranche encore il estime que l'action de Dieu, incessamment renouvelée ou plutôt actuelle, est nécessaire pour déterminer les opérations de notre intelligence, comme elle détermine les états du monde extérieur, que notre intelligence s'applique à connaître.

Mais là s'arrête l'accord de ces deux aimables génies. Fénelon refuse d'appuyer des hypothèses

(1) 1re partie, ch. II, à la fin, et 2e partie, ch. IV, vers la fin.

qui tentent d'expliquer le comment de cette action divine.

C'est Dieu, accorde Fénelon, qui fait, par exemple, que l'étendue est intelligible, en même temps que c'est lui qui me donne une intelligence capable de la comprendre. Mais quand Malebranche ajoute que l'étendue intelligible est en Dieu et que c'est par la vue de cette étendue intelligible en Dieu que nous voyons l'étendue finie, ici Fénelon refuse de s'associer à ces hypothèses. Entre autres propositions périlleuses, elles impliquent : 1° qu'il y a en Dieu une certaine étendue ; 2° que Dieu produit incessamment en nous toutes nos idées comme toutes nos manières d'être, ce qui ne laisse plus de part à notre libre activité.

Fénelon pense comme Malebranche quand il dit que Dieu est l'objet immédiat de toutes nos connaissances universelles ; mais quand il écrit que l'individu créé est l'objet immédiat de nos connaissances singulières, il n'est plus d'accord avec Malebranche, qui dit que c'est en Dieu que nous voyons les ouvrages de Dieu.

« C'est à la lumière de Dieu, dit Fénelon, que je vois tout ce qui peut être vu. » La théorie de Malebranche est réduite ici à une reconnaissance vague et générale de la nécessité de l'action divine.

M. Piat a tenté de donner une nouvelle vie à cette preuve de l'existence de Dieu par la nature des

idées (1). « Une opinion soutenue par des esprits comme Descartes, Malebranche, Leibniz, Fénelon, et même Pascal, doit avoir, dit-il, quelque fondement dans la réalité. »

« Supposez qu'un triangle soit une fois réalisé, c'est qu'il sera toujours réalisable, c'est qu'il l'a toujours été, car on peut toujours faire la même hypothèse. Mais ce n'est pas là, comme on serait tenté de le croire, le dernier mot de la question. D'où vient qu'on peut toujours faire la même hypothèse ? Il faut, pour qu'on le puisse, qu'il y ait des aptitudes de l'être à revêtir certaines formes qui ne manquent jamais, qui demeurent d'un bout à l'autre de l'éternité.

« Où sont ces aptitudes indéfectibles ?

« Elles n'existent pas en elles-mêmes et par elles-mêmes, comme l'affirment Spinoza et Hégel, vu qu'elles ne sont que des possibilités et que le propre du possible est d'exclure l'existence. Il faut donc qu'elles se fondent en un sujet ; et, comme elles sont éternelles, il faut que ce sujet le soit aussi. Elles ne peuvent être que des modalités de la cause première.

Comment cela est-il ? Ni Aristote ni Platon n'ont donné une réponse satisfaisante. Le Stagirite a imaginé une matière qui se meut sans trêve ni repos et qui, dans ses puissances insondables, renferme à l'état virtuel tous les possibles. Ils y sont comme des

(1) *De la croyance en Dieu*, 92-95.

lois inhérentes à leur support et marquent les conditions logiques des existences individuelles. Ce n'est point ainsi que les possibles s'expliquent, vu que la cause première réalise d'un coup, et au même titre, tout ce qu'elle a de réalisable.

Platon a pensé que les possibles sont complètement réalisés, qu'ils existent à l'état d'acte plein. Mais quelle serait, dans cette hypothèse, la grandeur du triangle en soi, la vitesse du mouvement en soi, la taille de l'homme en soi, vu que ces choses n'ont pas de limite par elles-mêmes ?

« Reste donc que les possibles soient des concepts de la pensée divine, des concepts qui n'existent que par et pour elle. Dieu perçoit en sa substance la ligne en tant que ligne ; et, par suite, il la perçoit en dehors de tout degré défini. Ainsi des autres aspects de la quantité, soit extensive, soit intensive. »

*
* *

Pourquoi ne parle-t-on presque plus des arguments métaphysiques ? Parce que chaque époque a son langage. Or, le kantisme a miné la citadelle métaphysique, en mettant en question la valeur objective des idées ; le positivisme a tourné la position en réduisant tout le travail de l'esprit à la classification des phénomènes. Pour se faire comprendre, il ne faut pas partir des principes de la raison, mais de l'expérience.

Ouvrons les yeux sur les traces évidentes de

finalité que porte l'univers, et reconnaissons que la science vit de la *recherche des causes.*

La preuve téléologique remonte jusqu'au philosophe de Clazomène : c'est Anaxagore qui fut le premier à considérer « l'intelligence comme la cause du monde et de tout l'ordre » : πάντα χρήματα ἦν ὁμοῦ· εἶτα Νοῦς ἐλθὼν αὐτὰ διεκόσμησε (1) ; toutes choses étaient confondues ; la Pensée vint, qui les sépara et créa l'ordre.

Rien n'est plus beau que cette pensée si ce n'est la parole de la Genèse : « Que la lumière soit, et la lumière fut. »

L'idée de cause est posée dans la philosophie, l'idée de la vraie cause, qui n'est pas l'unité matérielle des Ioniens, ni l'Être immobile des Éléates, mais la Pensée, cause intelligente, distincte de ses effets, l'immortelle raison, non la raison mathématique des choses, mais la raison suprême, existant en soi.

Socrate, Platon, Aristote, saint Thomas, Gassendi, Bossuet, ont tour à tour démontré cette preuve dite « des causes finales ». Pourquoi, aussi longtemps qu'il sera question de finalité, relira-t-on avec plaisir la 1re partie du Traité de l'*existence de Dieu* ? C'est que Fénelon a répandu sur cette banale nomenclature des merveilles de la nature une clarté

(1) *Diog. Laert.*, II, 6.

resplendissante, un flot éblouissant de lumière.

« Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte... Rien ne l'épuise ; plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale... Mille générations ont passé dans son sein : tout vieillit, excepté elle seule ; elle se rajeunit chaque année au printemps... Admirez les plantes qui naissent de la terre ; elles fournissent des aliments aux sains et des remèdes aux malades... les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité... La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein...

« L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer... Mais ces eaux qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer longtemps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents ?... Quel doigt a marqué à la mer, sur son rivage, la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : Là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues ?...

« Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons ? S'il était plus épais, il nous suffoquerait, comme s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui en fait une nourriture continuelle au dedans de l'homme...

« De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel ? Sur les ailes de ces vents volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre.

« Il est temps de lever nos yeux vers le ciel : quelle étonnante variété d'admirables objets ! C'est pour nous donner un beau spectacle qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si éclatants objets... Le soleil ne manque jamais depuis tant de siècles à servir les hommes... D'où vient qu'il est si bien placé dans le centre de l'univers, pour être comme le foyer ou le cœur de toute la nature ? D'où vient que le globe de la terre, qui est si dur, tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujetti, pour régler son cours ?

« Plus le ressort qui conduit la machine de l'univers est juste, simple, constant, assuré et fécond en effets utiles, plus il faut qu'une main très puissante et très industrieuse ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous... Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles ? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit...

« Le mouvement des astres est réglé par des lois

immuables... Qui est-ce qui a donné à toute la nature des lois tout ensemble si constantes et si salutaires, des lois si simples qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes, et si fécondes en effets utiles qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux?... Le moindre atome de cette machine qui viendrait à se déranger démonterait toute la nature...

« Supposons tout ce qu'on raconte de plus étonnant de l'industrie des animaux... Dirons-nous que les bêtes ont plus de raison que nous ? Leur instinct a sans doute plus de certitude que nos conjectures... Nous nous trompons à toute heure, après avoir bien raisonné ensemble; pour elles, sans raisonner, elles exécutent à toute heure ce qui paraît demander le plus de choix et de justesse... Mais que peut-on entendre par un instinct plus sûr que la raison même, sinon une raison plus parfaite ? Il faut donc trouver une merveilleuse raison ou dans l'ouvrage ou dans l'ouvrier.... et si cette industrie n'est pas en lui, il faut qu'elle soit dans l'ouvrier qui a fait cet ouvrage, comme tout l'art de la montre est dans la tête de l'horloger...

« Cette sagesse divine, qui meut toutes les parties du monde, avait tellement frappé les stoïciens et Platon avant eux qu'ils croyaient que le monde entier était un animal raisonnable, sage, le Dieu suprême... »

Et Fénelon fait une magnifique description anatomique et physiologique du corps humain :

« La substance du cerveau... n'est-elle pas le

prodige le plus étonnant ? On admire avec raison l'invention des livres, où l'on conserve la mémoire de tant de faits et le recueil de tant de pensées ; mais quelle comparaison peut-on faire entre le plus beau livre et le cerveau d'un homme savant ? Sans doute ce cerveau est un recueil infiniment plus précieux et d'une plus belle invention que le livre. C'est dans ce petit réservoir qu'on trouve à point nommé toutes les images dont on a besoin ; on les appelle, elles viennent ; on les renvoie, elles se renfoncent je ne sais où, et disparaissent pour laisser la place à d'autres. On ferme et on ouvre son imagination comme un livre ; on en tourne pour ainsi dire les feuillets...

« Le corps de l'homme, qui paraît le chef-d'œuvre de la nature, n'est point comparable à sa pensée. D'où vient que l'âme et le corps, si dissemblables, sont si intimement unis ensemble dans l'homme ?... ...rien n'est plus absolu que l'empire de l'esprit sur le corps. L'esprit veut, et tous les membres du corps se remuent à l'instant, comme s'ils étaient entraînés par les plus puissantes machines. D'un autre côté, rien n'est plus manifeste que le pouvoir du corps sur l'esprit. Le corps se meut, et à l'instant l'esprit est forcé de penser avec plaisir ou avec douleur à certains objets. Quelle main également puissante sur ces deux natures si diverses a pu leur imposer le joug et les tenir captives dans une société si exacte et si inviolable ?...

« Finissons ces remarques par une courte réflexion sur le fond de notre esprit. J'y trouve un mélange incompréhensible de grandeur et de faiblesse. Sa grandeur est réelle : il rassemble sans confusion le passé avec le présent, et il perce par ses raisonnements jusque dans l'avenir ; il a l'idée des corps et celle des esprits ; il a l'idée de l'infini même... D'où vient cette idée de l'infini en nous ? »

Fénelon termine ce chapitre par la théorie des idées, par le magnifique développement des deux raisons et par son explication de la liberté.

Arrêtons-nous. « Les cieux, la terre, les astres, les plantes, les animaux, nos corps, nos esprits, tout marque un ordre, une mesure précise, un art, une sagesse, un esprit supérieur à nous, qui est comme l'âme du monde entier, et qui mène tout à ses fins avec une force douce et insensible mais toute-puissante. »

La science moderne ne peut que magnifier cette preuve des causes finales.

Qui ne connaît les merveilleuses découvertes de Corti ? les lois de la lumière ? de l'astronomie ? des sciences physico-chimiques ? de la biologie ?

Partout nous trouvons l'ordre et l'harmonie, partout l'appropriation des organes aux fonctions et des fonctions aux besoins, partout l'unité dans la variété, partout la stabilité de la loi dans l'écoulement des phénomènes, partout la trace d'un plan primitif conçu et perpétuellement entretenu, d'un plan que

la surface des choses révèle à l'œil du simple bon sens, mais qui se manifeste avec beaucoup plus d'éclat dans les profondeurs, à mesure que la science va plus loin, monte plus haut et pénètre plus avant dans la connaissance de la nature ; partout, en un mot, la marque d'une cause intelligente, placée, suivant l'expression de Newton, en dehors et au-dessus de la série des causes mécaniques.

Je sais, le monde n'est pas parfait, quoi qu'ait dit Pope : *Whatever is, is right.* Le problème du mal trouble toutes ces questions de finalité.

Il y a d'immenses et multiples lacunes dans l'adaptation du monde physique aux conditions de la vie.

Et quel triste spectacle aussi, quand on voit comment les êtres vivants se traitent entre eux : c'est « l'état de nature » qui l'emporte. L'histoire de l'humanité est faite de pillages que l'on a décorés du beau nom de conquêtes (1) :

> Eléments, animaux, humains, tout est en guerre ;
> Il faut bien l'avouer, le mal est sur la terre (2).

Sans doute, mais on peut dire que le désordre n'est pas si profond qu'il en a l'air, puisque le monde subsiste. Le caractère dominant de la nature, c'est

(1) Clodius Piat, *La destinée de l'homme*, chapitre : La loi de finalité.

(2) Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne.*

la finalité. Ce que vous appelez désordre rentre dans une loi plus haute et, par un secret détour, dans un plus grand ordre.

La tendance de la nature est vers l'ordre, de l'ordre vers la vie, de la vie vers la meilleure vie, et dans l'ensemble, les principes de décadence et d'erreur sont en infériorité manifeste.

Il n'y a dérogation à l'ordre que là où se trouve l'ordre. Si vous relevez des contradictions, c'est qu'il y a une loi.

L'ordre du monde est un ordre d'ensemble ; les taches minuscules des cubes de marbre sont comme les désordres de la nature. Regardez l'ensemble. L'artiste n'a pas peur du désordre ; il le plie à ses fins ; il permet la dissonance jusqu'à la résolution. Il y a un Dieu, donc les imperfections ne sont qu'apparentes ou provisoires. « Il n'y a au fond de la nature rien de troublé ni d'anormal. » (Claude BERNARD.)

La croyance spiritualiste s'appuie sur des preuves qui ont la même certitude que les lois de la science expérimentale. Elles se fondent sur la finalité, et c'est dans la finalité que la science expérimentale a ses raisons dernières.

D'où vient que nous nous élevons à des formules qui s'étendent à tous les temps et à tous les lieux ? D'où vient que nous osons induire ? De notre croyance en l'uniformité du cours des choses. Et cette croyance elle-même, qu'est-elle ? Un acte

de foi en l'harmonie fondamentale de la nature.

La science et la morale coïncident dans la finalité : qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre, on a le même motif d'affirmer.

Il y a donc, à côté du *principe de finalité* qui veut que l'ordre s'explique par l'intelligence, *une loi de finalité* qui consiste en ce que toute fonction biologique ait un corrélatif dans la réalité.

Et la question de notre destinée se présente sous un jour nouveau : existe-t-il en nous-mêmes des formes de la vie qui exigent un au-delà ? qui n'auraient aucune signification si elles ne trouvaient l'immortalité pour support ? Or telle est, en fait, la nature de notre activité supérieure.

Pensée, amour, effort moral, demeurent inachevés et mutilés, de plus en plus vains, au fur et à mesure qu'ils se purifient davantage, si tout se termine pour nous à la « dernière pelletée de terre ».

Les merveilleuses adaptations que présente la nature, tout cela démontre à quel point la *Cause première* a poussé la réalisation de l'ordre, mais cela n'indique point la *nature* de cette Cause.

Il faut prouver que l'harmonie cosmique ne tient pas à l'essence même des choses ; or la description de la régularité de l'ordre tendrait plutôt à montrer le contraire ; « rien ne ressemble à la nécessité comme la régularité (1) ».

(1) Clodius Piat, *De la croyance en Dieu*, p. 77.

Le possible serait-il, d'après Hégel, la substance du monde ? L'univers ne serait-il qu'un système de fins qui se réalisent par elles-mêmes, en dehors de toute intervention d'une volonté libre ?

Affirmer que le possible se réalise par lui-même, c'est dire que le mouvement est éternel, que la série régressive des phénomènes est infinie, or cela n'est pas ; il faut que cette série trouve un arrêt ; il faut qu'elle ait un premier terme, ἀνάγκη στῆναι. C'est même là une des preuves de l'existence de Dieu par la nécessité d'un premier moteur.

« S'il n'existe pas de premier terme, il n'en existe pas de second, » a dit Aristote.

Si la série des phénomènes est infinie, nous sommes des êtres inexplicables, nous existons et nous ne pouvons exister. La nature a dû parcourir cette série tout entière pour arriver jusqu'à nous, et l'infini ne se parcourt pas.

Même raisonnement pour le premier être ; avant ce premier être comme avant nous, il y aura toujours l'infini à traverser.

Le possible ne peut être à la racine du réel et comme sa cause ; il y faut placer un acte nécessaire. La chose s'impose à la raison. Kant s'en est rendu compte : « Nous devons admettre l'absolument nécessaire *hors du monde*, puisqu'il doit uniquement servir de principe à la plus grande unité possible de phénomènes, comme leur raison suprême, et que nous ne pouvons jamais y parvenir *dans le*

monde (1) », qui ne contient que des causes empiriques. En un mot, le possible ne peut être une force qui se réalise toute seule, à la façon d'un germe : il n'y a pas de fin qui suffise à déterminer ses moyens.

Leibniz établit la preuve des causes finales par la contingence de l'ordre. S'il a bien posé la question, je ne sais s'il l'a résolue. Comment prouver que les lois du mouvement n'ont pas la nécessité absolue dont parlent les physiciens ? Mais l'on peut parler autrement et montrer qu'il existe de la contingence dans les choses.

La nature enveloppe une infinité de formes possibles et qui n'existent pas. Il suffit qu'un artiste se présente, et le bloc de marbre va devenir une série de statues. Si les formes latentes ne se réalisent pas, c'est qu'une cause manque pour provoquer leur apparition. Si la nature est immanente à Dieu, cette cause existe éternellement ; car Dieu réalise, par le fait qu'il est, tout ce qu'il contient de libre ou de réalisable. Si l'ordre est par soi, il n'y a pas de mode possible de l'être qui ne soit actualisé (2).

Qui retient toutes les forces latentes dont la nature est pleine ? Si Dieu et le monde ne font qu'un, toutes les puissances assoupies se réveillent, se déchaînent, et changent le cosmos en un chaos qui doit durer toujours. Pour que l'univers s'abîme, il

(1) *Critique de la Raison pure*, t. II, p. 206.
(2) Clodius Piat, *De la croyance en Dieu*, p. 83.

faut une cause appropriée, mais dans l'hypothèse de l'immanence cette cause est donnée éternellement. Pour expliquer cet arrêt des énergies aussi bien que le nombre limité des formes de la nature, la théorie de la transcendance est nécessaire. Il faut que Dieu ait créé la nature et qu'il ait ajusté et proportionné tous ses éléments, qu'il ait déposé la loi d'où devait par degrés provenir l'harmonie actuelle (1).

Donc si Dieu crée, c'est qu'il produit un acte qui n'a pas d'antécédent ; il pose un « commencement absolu » ; il est libre.

En outre, Dieu ne peut créer le cosmos qu'à la condition d'en concevoir le plan. Il est donc intelligent, et cette intelligence enferme d'une vue tous les possibles qui sont réalisés dans l'univers.

La science moderne a-t-elle affaibli cette preuve? Voici : « Une seule loi, une seule force, la nécessité. De la matière chaotique à l'organisation la plus parfaite, tout se tient dans l'immense chaîne, tout se développe selon l'exigence d'un principe unique qui tour à tour différencie l'unité, intègre les éléments, pousse, heurte, combine et dissocie les groupes de masse. La mécanique détermine les formes élémentaires de ces groupements ; la physique et la chimie minérale ajoutent des conditions nouvelles ; la chimie organique prépare une complexité plus grande et in-

(1) Clodius Piat, *De la croyance en Dieu*, p. 84.

troduit la matière dans le domaine de la vie. La vie une fois née, se perfectionne de plus en plus dans sa lutte avec le monde inorganique. La sensation se greffe sur la nutrition ; le désir sur la sensation ; la pensée et le vouloir représentent aujourd'hui les formes les plus hautes de la vie ; ce ne seront sans doute pas les dernières » (1). Voilà le *monisme* (2).

Ce système, qui ramène tout à l'unité et qui, par sa rigueur apparente, peut séduire beaucoup d'esprits, repose en réalité sur deux principes : 1° que le monde porte en soi sa raison d'être, 2° que tout s'y développe par nécessité.

Mais cette doctrine altière ne peut se soutenir en face de l'axiome : « L'acte précède la puissance », avec la conséquence inévitable : « un être en puissance ne peut passer à l'acte que sous la motion d'un être en acte. »

Présenté sous la forme matérialiste de Hæckel ou sous la forme plus philosophique de Taine et de Paulhan, ce système consiste dans l'hypothèse impossible d'une pensée *inconsciente* précédant de plusieurs milliers de siècles l'apparition du *moi* pensant. C'est toujours la même illusion. On nie la cause et on attribue à de simples effets toutes les propriétés de la cause ; on la rétablit en la défigurant. Rappelons-nous l'axiome éternel de Taine, c'est Dieu.

(1) M. D'HULST, *Mélanges philosophiques*.

(2) Du mot *monère*, atome éternel d'où tout ce qui existe est descendu par une série d'évolutions progressives.

L'esprit était partout à l'origine, dit-on; excepté en lui-même, puisqu'il ne se connaissait pas. Supprimez le sujet conscient, vous rendez toute pensée impossible, et tel était le monde avant l'apparition du premier cerveau humain.

Si le pensant qui supporte l'idée générale du monde et de son progrès est le monde lui-même, c'est ce tout qui doit avoir conscience de lui-même ; et cet être est le Dieu du Panthéisme.

Le monisme se ramène à l'immanence. Si le monde porte en soi sa raison d'être, on devra expliquer les actualisations successives en disant que l'univers possédait en puissance ce qu'il développe en acte.

La cause doit être proportionnée à l'effet, mais il est inutile de la chercher hors du monde : elle lui est immanente.

Que répondre ? Voici :

La puissance précède l'acte : pour faire, il faut pouvoir. La puissance est la condition de l'acte, mais non la condition suffisante. Pour passer de la puissance à l'acte, la cause a besoin d'une excitation qui vienne du dehors. L'acte a plus d'être que la puissance, le réel plus d'être que le possible. L'existence est quelque chose, et c'est cela que l'acte ajoute à la puissance. Si la puissance engendrait seule l'acte, elle se donnerait ce qu'elle n'avait pas. C'est une contradiction. Une chose ne peut passer de la puissance à l'acte que par le concours d'un être déjà en acte. Donc le premier de tous les actes a dû éma-

ner d'une cause où tout était en acte. La cause du monde ne peut pas être immanente, parce que le monde n'a pas été du premier coup ce qu'il est. Et si sa cause était en lui, elle eut été tout d'abord en puissance par rapport à son développement ultérieur, et comme il n'y avait rien en dehors d'elle, elle n'aurait jamais pu parcourir le premier stade de son évolution. Dieu, qui avant de créer était l'acte pur, peut seul expliquer cette évolution.

Je sais, vous parlez d'un ressort caché, d'une tendance au progrès ; et cela a déjà le caractère d'une cause actuelle sollicitant les puissances endormies de l'univers. Au fond, vous ramenez une cause motrice, extérieure à la série des choses.

En un mot, le monde forme une vaste unité qui se développe, mais qui a eu besoin d'une cause en acte pour tirer de la puissance primordiale toute la série de ses actualités ; un être en acte, extérieur aux choses changeantes, c'est un être transcendant et immuable, Dieu.

Le deuxième principe, c'est que « tout, dans le monde, se développe selon la loi de nécessité ».

Mais Dieu a créé librement. Le monde n'a pu naître et se développer sans Dieu, et Dieu n'avait pas besoin du monde pour exister éternellement.

Le hasard n'existe plus. On parle de nécessité. L'évolution suffit pour tout expliquer et pour tout produire. Mais la nécessité est une qualification de

l'ordre, non une explication. Nous ne cherchons pas la cause immédiate des phénomènes, mais leur cause première ; nous ne demandons pas comment le monde s'est formé, mais pourquoi, par quelle pensée, par quelle puissance.

L'évolution est un procédé, non une cause. Pourquoi cette évolution aboutit-elle à une harmonie, et non à un chaos ? *Mens agitat molem* ; cette naissance inouïe, cette croissance colossale, ce vaste effort acclame Dieu.

On dit : L'évolution procède en vertu de ses propres lois ; mais ces lois révèlent une intelligence, postulent un législateur. Les lois de l'évolution sont des lois de fait ; il est nécessaire que le soleil se lève demain à cause de la constitution actuelle du monde ; c'est un fait, mais il est nécessaire qu'un effet ait une cause.

La nature va à son but nécessairement, comme la balle va au sien à condition qu'on la lance.

Ce qui se passe en fait, c'est un ordre harmonieux ; le monde a été organisé de telle façon que l'ordre y était seul possible. Mais ceci démontre Dieu. « La volonté de Dieu, dit Lamarck, est partout exprimée par l'exécution des lois de la nature, puisque ces lois viennent de lui. »

*
* *

Il y a quelque chose de certain, dit Fénelon, c'est l'existence de l'être qui doute et qui pense.

« Me suis-je fait moi-même? Non, car pour faire, il faut être ; le néant ne fait rien : donc, pour me faire, il aurait fallu que j'eusse été avant que d'être, ce qui est une manifeste contradiction. »

Donc l'homme existe par autrui. S'il existe par autrui, il faut que cet autre être qui l'a fait passer du néant à l'existence soit par lui-même, et par conséquent soit infiniment parfait. Cet être, c'est Dieu.

Puisqu'il existe quelque chose, il y a un être qui « est avant tous les temps ».

Il faut que la réalité trouve quelque part sa raison suffisante : et cette raison n'apparaît que s'il existe un être qui n'a pas commencé.

Kant dira que nous ignorons si notre pensée s'accorde avec les choses ; mais cette hypothèse n'a pas de fondement, et les exigences de notre raison, quand elle part du donné, sont aussi celles du donné.

Affirmer d'une chose qu'elle n'a point commencé, c'est dire qu'elle ne provient pas d'une cause qui lui soit étrangère, c'est-à-dire qu'elle porte en son essence la raison de son existence, donc qu'elle ne peut jamais la perdre.

Le premier principe est éternel, et comme il possède ce privilège en vertu d'une exigence essentielle de sa nature, il ne peut pas en être privé ; il ne peut pas ne point exister : il est nécessaire.

Quelle est cette nécessité ?

Nous concevons la nécessité conditionnelle; un triangle étant donné, nous concevons que la somme des angles doit être égale à deux droits. Mais que penser de la nécessité qu'on prête à un sujet ? de la nécessité absolue ou d'existence ? C'est un mystère ; mais il est légitime d'y croire, puisqu'il se rattache aux conditions du réel. Ne point nier l'inaccessible, c'est l'essence de la sagesse.

Puisque l'être premier existe, il doit s'élever au-dessus du pur logique et contenir au moins un commencement d'acte; il doit réaliser au moins une partie de son possible. Si cela est, il faut qu'il réalise tout le possible. L'efficace de l'essence divine est identique à l'égard de tout son possible. L'être premier réalise, du fait qu'il existe, tout le possible qu'il enveloppe.

Imaginez qu'il puisse avoir la science adéquate des choses ; c'est qu'en fait il la possède, et ainsi des autres attributs. C'est un maximum d'intensité dont il ne descend jamais, et l'essence de l'être premier ne subit ni hausse ni baisse. Sa substance et ses attributs sont immuables.

Cela est vrai si l'être premier n'a d'autre loi que celle de la nécessité (Spinoza) ; sa raison d'exister et d'agir ne change pas. Et cela est aussi vrai si l'on introduit la liberté. Dans ce cas, la nécessité tire déjà de la matière tout ce qu'elle est à même de fournir. La liberté s'y trouve emprisonnée ; elle peut exercer une influence sur le dehors, mais elle n'en

saurait avoir sur le dedans, parce qu'il n'y reste rien d'actualisable qui ne soit actualisé d'ailleurs. Elle demeure le témoin réfléchi du développement éternel de l'éternelle substance (1).

Comme conséquence, c'est que toute philosophie moniste exclut l'idée d'évolution. Fichte, Schelling et Hégel ont cru au progrès illimité. Mais si tout est dans le tout, s'il n'existe qu'une substance dont l'univers est comme l'éternelle modification, alors la raison de l'être étant toujours la même, la nature n'avance pas.

Il ne peut y avoir de progrès que si la cause première est transcendante à la nature.

Darwin a professé que le souffle du Créateur a pu donner la vie à quelques êtres primitifs, peut-être à un seul ; « et tandis que cette planète décrivait ses orbites immuables, conformément à la loi définie de la gravitation, des formes infiniment variées, surprenantes, magnifiques, issues d'une origine si simple, se sont multipliées et continuent à se multiplier. »

Cela n'a de sens que si la cause première produit le monde du dehors. L'évolution suppose la création.

1) Clodius Piat, *De la croyance en Dieu*, pp. 40 et 41.

III

Si Dieu existe, pouvons-nous le connaître ? Sans doute la nature divine est incompréhensible à toute intelligence finie, puisqu'elle est infinie. Mais elle n'est pas inconnaissable. Entre comprendre Dieu et le connaître, savoir quelque chose de sa nature, il y a une immense différence.

Fénelon analyse les perfections de Dieu considéré en lui-même. Ce sont ses attributs métaphysiques ; ils appartiennent à Dieu en tant qu'être nécessaire et absolu ; ils se déduisent *a priori* de la notion même de l'être infini.

Ce sont l'*unité*, la *simplicité*, l'*immutabilité* et l'*éternité*, l'*immensité*.

Il ajoute la science de Dieu, que les scolastiques ont rangée au nombre des attributs moraux, avec la toute-puissance et l'amour parfait, — bonté, sainteté, justice et béatitude infinie, — ce sont les perfections de Dieu considéré dans ses rapports avec le monde.

Fénelon avait le dessein de compléter son ouvrage, et la dernière phrase du livre montre très clairement que l'auteur devait aller plus loin. « Pardonnez ces erreurs, *ô bonté*, qui n'êtes pas moins infinie que toutes les autres perfections. » Ce mot constitue une pierre d'attente, marquant bien que l'édifice était incomplet.

Dieu étant l'être infini, il est non seulement *en soi*, mais encore *par soi*, c'est-à-dire une substance increéée, tenant de sa propre essence l'existence nécessaire.

De cela seul il résulte que Dieu est *un*, ce qui signifie tout ensemble qu'il n'y a qu'un seul Dieu, car deux substances existant nécessairement et également infinies se limiteraient l'une l'autre, et que Dieu ne participe absolument pas à la multiplicité, qu'il est rigoureusement un.

Dieu est donc soustrait aux deux lois qui sont la condition de toute multiplicité, celles du temps et de l'espace. Dire que Dieu n'est pas soumis à la loi du temps, ou qu'il est *éternel*, ne signifie pas, au surplus, qu'il a *toujours existé* et qu'il *existera toujours*, qu'il n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin; car à ce compte, Dieu durerait pendant l'infinité du temps, ce qui serait précisément introduire en lui le devenir, le changement ; il faut donc entendre par là, si difficile à concevoir que cela soit, que Dieu est en dehors du temps, et c'est là ce qui fonde son *immutabilité*. De la même manière, quand on parle de l'*immensité* de Dieu, on doit entendre, non pas que Dieu est partout, puisqu'alors il remplirait tout l'espace et participerait à la divisibilité de celui-ci, mais bien que Dieu, tout en étant de quelque façon présent à toute la création, est hors de l'espace, encore que cela soit, comme dit Malebranche, « tout à fait incompréhensible ».

« Ce qui passe peut être mesuré avec ce qui passe : mais ce qui ne passe point est hors de toute mesure et de toute comparaison avec ce qui passe : il n'est permis de demander ni quand il a été, ni s'il était avant ce qui n'est pas, ou qui n'est qu'en passant. Vous êtes et c'est tout. Oh ! que j'aime cette parole, et qu'elle me remplit pour tout ce que j'ai à connaître de vous ! Vous êtes *Celui qui est*. Tout ce qui n'est point cette parole vous dégrade : il n'y a qu'elle qui vous ressemble ; en n'ajoutant rien au mot d'*Être*, elle ne diminue rien de votre grandeur. Elle est, je l'ose dire, cette parole, infiniment parfaite comme vous ; il n'y a que vous qui puissiez parler ainsi et renfermer votre infini dans trois mots si simples (1). »

Les pensées de Fénelon sur ce sujet ont passé dans tous les manuels de philosophie. Leibniz avait essayé d'atteindre Dieu ; il s'était arrêté aux attributs moraux. Fénelon disait tout ce qu'une intelligence créée peut rêver de Dieu, tout ce qu'une lèvre humaine peut bégayer de l'infini, et cela dans un style d'une élégance, d'une netteté, et parfois d'une poésie merveilleuse.

Le traité de l'*Existence de Dieu* reste un des plus beaux monuments de la philosophie française au XVII[e] siècle. A certains moments, il n'est plus question de la théodicée à cause du lien qui unit entre elles

(1) FÉNELON, *De l'Existence de Dieu*, II[e] partie.

toutes les parties de la philosophie. Fénelon examine une multitude de questions importantes de psychologie et de logique, celle de la classification et de l'origine des idées, celle du libre arbitre, de la distinction de l'âme et du corps, du critérium de la certitude, de l'erreur des sens. Spinoza, les Épicuriens sont réfutés avec vigueur.

Ce livre est un guide pour la jeunesse et un sujet de réflexions pour les philosophes.



Les lettres sur la *métaphysique et la religion* reproduisent, et souvent complètent, les idées du traité de l'*Existence de Dieu*.

On remarquera dans les deux ouvrages la ressemblance des passages qui se rapportent à la question de la raison et à celle de la liberté. Il y a cependant, dans ces lettres, des démonstrations philosophiques du plus grand intérêt, qui ne sont pas dans le Traité de l'*Existence de Dieu*, par exemple celle de l'immortalité de l'âme ; sans parler de plusieurs dissertations religieuses et théologiques, sur le culte intérieur et extérieur, sur le judaïsme, sur le christianisme. C'est, pour ainsi dire, un cours d'apologétique.

Dans la lettre quatrième, Fénelon aborde la question de la liberté de Dieu de créer et de ne pas créer ; il se place à côté de Bossuet, saint Anselme et saint Thomas contre l'optimisme absolu de Malebranche et de Leibniz.

*
* *

En philosophie comme en théologie, Fénelon a écrit des choses troublantes. A l'époque où il réfutait Malebranche, il voyait Dieu comme une puissance extérieure à la création et la gouvernant avec arbitraire du haut de son trône.

A la fin de sa vie, il pensait que Dieu était inclus au monde, qu'il en était le souffle vital, l'esprit animateur, et même, s'il faut en croire certains textes, la substance. « Dieu est en lui-même tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les esprits, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les corps, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les essences de toutes les autres créatures possibles ; il a tout l'être du corps, sans être borné au corps ; tout l'être de l'esprit, sans être borné à l'esprit. Il est tellement tout être qu'il a tout l'être de chacune de ses créatures (1). »

On ne peut se défendre d'une certaine surprise à la lecture de ce passage, et il y en a d'autres.

En fait, il y a des textes qui montrent que tout l'être est en Dieu, et d'autres plus nombreux qui affirment que l'être est hors de Dieu.

Si la théodicée de Fénelon n'est pas un panthéisme, il est indiscutable qu'elle a une forte tendance au panthéisme ; qu'elle penche sans cesse spontanément vers lui, et qu'elle y tomberait si n'intervenaient de

(1) *Existence de Dieu*, 2e partie, ch. v.

continuelles restrictions ; qu'elle est un ensemble de lignes convergeant vers un point qu'on ne peut pas voir, mais qui seul établit leur liaison.

Et comment accorder cela avec sa solide réfutation de Spinoza, avec sa démonstration de l'unité et de la simplicité de Dieu ? Fénelon est un esprit trop riche pour n'avoir jamais qu'une opinion sur chaque question. Outre l'idée qu'exigent l'ensemble de ses conceptions et la nature profonde de sa pensée, il a souvent une seconde idée réductrice et restrictive de la première.

CHAPITRE VIII

LES IDÉES MYSTIQUES DE FÉNELON.

Les littérateurs modernes ont employé le mot mystique avec des significations si différentes qu'il n'est pas facile de savoir ce qu'ils veulent dire.

Ils appellent mystique un homme qui est très épris d'un idéal divin ou humain, qui ne peut expliquer clairement les hautes raisons de sa passion : en un mot, quiconque est à la fois enthousiaste, obscur, ne vivant pas comme tout le monde, prenant des rêves pour des réalités. Ce sera un écrivain énigmatique, un utopiste prêchant un système social, esthétique.

L'école de Cousin traitait les chrétiens de mystiques, parce qu'ils admettaient le surnaturel.

Plus près du vrai sens, beaucoup de philosophes englobent sous le nom de mystiques tous les ascètes chrétiens, bouddhistes et musulmans, quand ils manifestent un vif sentiment religieux et le désir de s'unir à l'Être suprême.

Enfin aux scolastiques on oppose les mystiques.

Les mystiques sont des intuitifs ; les scolastiques,

des raisonneurs. Pour les premiers, la foi est une vie et Dieu une réalité qui se rend sensible au cœur. Pour les autres, la foi est un système de croyances, un corps de doctrines, et l'Être divin une réalité qui s'analyse. Aux yeux de ces logiciens, l'acte de foi est une affirmation intellectuelle ; ce n'est pas le cœur qui oriente la pensée, mais la pensée qui dirige le cœur. Pour les mystiques, la religion est la collaboration de deux amours, de deux forces, de deux actions (1).

Le mysticisme dont nous voulons parler a sa source dans cette façon de connaître Dieu ; mais nous prenons ce mot dans un sens plus spécial et plus élevé, celui de sainte Thérèse : « le mysticisme, c'est une perception expérimentale de Dieu ».

Dieu vient en nous ; son immensité nous envahit ; le cœur et l'esprit sont son empire. Qui n'a jamais désiré de sentir Dieu ? Le mystique a le sentiment de Dieu.

*
* *

Pendant longtemps l'on a cru que l'état mystique n'était qu'une forme de l'hystérie. C'était l'explication des médecins (2); ils se laissaient prendre aux apparences.

(1) Pour le développement de cette idée, cf. *Annales de Philosophie chrétienne*, avril 1909, *Mystiques et scolastiques*, par O. Lemarié.

(2) Charcot, dans *la Foi qui guérit* : « Sainte Thérèse est une

Les philosophes ont donné des solutions plus exactes, parce qu'ils ont analysé toutes les manifestations des mystiques, l'être tout entier, pensées, écrits et vie. Et qu'est-il arrivé ? D'abord que les mystiques sont au pôle opposé de l'hystérie (1).

Le mystique oscille entre deux états opposés et qui pourtant s'appellent l'un l'autre : la contemplation et l'action. A de certaines heures il lui arrive, soulevé au-dessus de lui-même, d'atteindre à des sommets éblouissants ; il goûte des sensations ineffables, il perçoit immédiatement le divin. A ce contact fulgurant s'allume en lui la flamme du zèle. Quand on a *vu* Dieu, qu'on l'a *senti* présent, que ne ferait-on pas pour son service ? Le mystique aspire passionnément à l'action, parce que, seule, l'action prouve l'amour. Contemplation, action, — celle-ci née de celle-là, — toute la vie des mystiques tient dans ces deux mots.

Prenez sainte Thérèse, le type de la mystique par excellence ; elle n'a rien de commun, au point de vue intellectuel et moral, avec les hystériques.

Ce dont ces malades manquent le plus, c'est de pondération, de jugement. Chez Thérèse, le jugement ne dévie jamais ; et le Don Quichotte épris d'idéal qui est en elle s'y double d'un positif Sancho

hystérique indéniable. » Le Dr Rouby : « Les saints et les saintes furent des hystériques méconnus. »

(1) Leuba, *Revue philosophique*, juillet 1902 ; Pierre Janet, *Bulletin de l'Institut psychologique*, 1901.

Pança très à son aise sur le terrain solide des réalités.

Mensonge et vanité, ces deux mots définissent les névrosées. Thérèse a la loyauté d'un gentilhomme et elle est humble. Elle ne tire aucune gloire de ses communications avec le ciel, affirmant, au contraire, à bien des reprises, que la perfection ne consiste ni dans les consolations intérieures, « ni dans de sublimes ravissements ». Dieu veut être servi « gratuitement » et non en vue de ces « faveurs » dont il ne prévient les âmes qu'à raison de leur faiblesse.

Les névrosées, enfin, « ne savent pas, ne peuvent pas, ne veulent pas vouloir ». Sainte Thérèse, elle, nous parle de son « mâle courage » ; elle recommande à ses religieuses de se comporter, en toute occasion, « virilement, et non comme des femmelettes ». Et elle prêche d'exemple. Cette « mère des spirituels » fut avant tout une femme d'action. Loin de demander à l'extase je ne sais quel égoïste oubli de toutes choses, elle s'y plongeait comme en une fontaine de Jouvence ; elle en sortait l'âme et le corps régénérés, impatients d'éprouver leurs forces ; et chez elle, la réformatrice et la fondatrice procèdent directement de la contemplative.

Ceci est dit pour répondre aux critiques qui remarquent dans le mystique un exemple de dépression dans l'activité psychique (1). Sans doute les

(1) Leuba, *Revue philosophique*, novembre 1902.

mystiques ont une tendance à l'apaisement de la pensée ; l'esprit se concentre sur un nombre restreint d'objets. Mais il y a deux sortes de simplification : par appauvrissement et par coordination. L'objet auquel le mystique ramène toute sa pensée, c'est Dieu, mais ce n'est pas le Nirvâna. Les plus grands contemplatifs sont des hommes d'action.

Le mystique vit son idéal. Son être vibre au contact de l'objet dont il s'est épris.

***

Le langage des mystiques a fait aussi illusion ; et bon nombre de médecins et même de psychologues ont, dans l'analyse de l'amour mystique, manqué de délicatesse (1). Ils soutiennent « que l'amour mystique ne diffère pas, dans sa racine, de l'amour humain le plus sensuel ».

Et, sans doute, le mystique « s'exprime avec le langage de l'amour le plus passionné ; il fait les mêmes protestations qu'un amant ; il a les mêmes souffrances et les mêmes joies ».

Mais ceci ne prouve rien contre l'immatérialité de leurs affections.

Ce langage est pour eux une *nécessité*. Ils emploient pour exprimer leur amour mystique les seuls

(1) Leuba, *Tendances religieuses chez les mystiques chrétiens*, *Revue philosophique*, novembre 1902 ; Murisier, *les Maladies du sentiment religieux*, p. 19-31.

termes qu'ait inventés pour l'amour la langue des hommes.

Le catholicisme avait dès le IIIe siècle donné aux mystiques le modèle de leur langage amoureux, en présentant le cantique des cantiques comme un dialogue de l'Église avec son Époux divin. Donc, par tradition comme par nécessité, les mystiques ont parlé à leur Dieu le langage amoureux des hommes, et c'est commettre à la fois une injustice et une erreur que d'abuser de ce langage pour assimiler brutalement à l'amour sensuel les sentiments qu'ils éprouvent.

L'amour divin est infiniment plus riche que tous les sentiments humains, parce qu'il contient les plus forts et les plus profonds d'entre eux ; il est tissé de tendresse conjugale, de tendresse filiale, de compassion. Et tous ces sentiments confondus l'alimentent et le renouvellent sans cesse. L'âme mystique voit son Dieu tantôt sous les traits d'un fiancé plein de grâce et de beauté, tantôt sous la forme d'un père tout-puissant et d'un consolateur, tantôt sous l'apparence d'un homme souffrant pour elle les pires souffrances ; elle l'aime de toutes ses forces d'amour, de reconnaissance et de pitié.

De plus, n'oublions pas, si l'on veut se faire une idée de la toute-puissance de l'amour divin, qu'il a pour objet les réalités éternelles qui, dans l'esprit du mystique, ne souffrent de comparaison avec aucune des réalités terrestres.

Les causes de l'attrait que certaines âmes éprouvent pour l'amour divin distinguent encore ce sentiment de l'affection charnelle. Il faut aux mystiques cet amour, parce que seul il est assez fort pour vaincre les instincts les plus vivaces de l'égoïsme et de la chair ; parce que seul il dure, seul il console et fortifie contre les angoisses de la tentation et du doute, seul il satisfait ce besoin de moralité supérieure qui est au fond du mysticisme chrétien. Aimer Dieu c'est haïr l'égoïsme, le mensonge, toutes les passions charnelles ou basses, et c'est aimer par-dessus tout l'austérité, la pureté, la bonté (1).



Les phénomènes mystiques répondent à une réalité. De cela l'affirmation des mystiques nous est un garant, et surtout l'autorité de l'Église.

Au nom de la raison et de la foi, l'Église nous dit qu'il existe un Dieu personnel, vivant, qui a créé le monde et qui peut communiquer avec son œuvre. Par les prophètes, par Jésus-Christ et par les apôtres, ce Dieu a, en outre, enseigné qu'il existe pour nous un ordre surnaturel ; qu'il a mis en nous des énergies spéciales pour communiquer avec lui. Enfin l'Église nous enseigne que dans ses relations surnaturelles avec l'homme, Dieu peut se

(1) G. Dumas, *Comment aiment les mystiques chrétiens*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1906.

communiquer avec l'intensité qu'il lui plaît, tantôt, et le plus souvent, par la voie de la foi et de la grâce, sans que l'homme ait le sentiment précis de la présence de Dieu, d'autres fois par une union d'un autre genre, union intense et sentie.

Ainsi l'Église nous enseigne la possibilité de l'union mystique. Pour certains personnages, elle nous donne même une très forte présomption que, de fait, ils ont joui de cette union mystique : c'est lorsqu'elle a jugé un mystique digne d'être placé dans le catalogue officiel de ses saints.

Mais ceci ne vaut qu'après la mort des personnes. Comment juger si un mystique est pendant sa vie dans la voie droite, s'il est vraiment uni à Dieu ?

Pour établir cette appréciation, il y a la parole de Jésus-Christ : « Vous reconnaîtrez l'arbre à ses fruits. »

Dans sa conduite, un vrai mystique ne fera rien qui puisse choquer, ou du moins il ne visera pas à établir des doctrines et des pratiques répréhensibles : par conséquent, il n'ira ni contre le dogme de l'Église, ni contre sa hiérarchie, ni contre son culte, ni contre sa morale.

L'Église n'admet pas que les communications directes des mystiques avec Dieu soient un prétexte pour détruire l'édifice qu'elle tient de Dieu, ou mieux, qu'elle a édifié sous la conduite de Dieu. Ce serait une contradiction.

De plus, le vrai mystique fera fructifier les dons

que Dieu lui a départis ; l'on verra en lui les marques de l'activité divine dont il est envahi.

II

L'Église catholique reconnaît le mysticisme, et dans le cours des siècles son rôle fut de démêler la véritable spiritualité des erreurs évidentes, le plus souvent spécieuses. Mais les faux mystiques ont fait tort au mysticisme : et la théologie mystique est considérée comme une science frivole.

Fénelon, héritier de la doctrine de saint François de Sales, de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, des mystiques et des ascètes du moyen âge, de Cassien, de saint Bernard, Fénelon, le disciple de saint Jean et de l'Évangile mystique de l'amour divin, est traité de chimérique en religion.

Que le lecteur suive l'exposition de la doctrine de l'archevêque de Cambrai, il s'apercevra vite que la discussion avec Bossuet n'était pas une lutte de Bas-Empire. La question soulevée entre ces deux grands hommes n'était pas petite : il s'agissait de savoir si le mysticisme canonisé par l'Église tomberait sous les coups de l'évêque de Meaux.

Aux seuls noms d'*amour pur et désintéressé*, de *contemplation*, de *quiétude*, de *repos en Dieu*, d'*état passif*, beaucoup de personnes se récrient, comme si c'étaient des nouveautés condamnées.

Bossuet, qui s'éleva avec tant de vigueur contre les erreurs des quiétistes, s'appliqua précisément dans son *Instruction sur les États d'oraison* à empêcher que l'abus de la saine doctrine ne fasse perdre le goût de la piété (1).

Les signataires des articles d'Issy (2), non contents d'autoriser l'*amour pur et désintéressé*, l'*oraison de contemplation* et les *autres oraisons passives*, condamnèrent l'excessive timidité qui fait souvent regarder la *contemplation* comme un exercice dangereux et toutes les voies intérieures comme suspectes.

Pendant leurs contestations, Bossuet et Fénelon mirent hors de cause plusieurs principes communs de la vie spirituelle. C'était poser les fondements du mysticisme.

Fénelon, suivant les traces de tous les auteurs mystiques, fut hautement approuvé par Bossuet, quand il écrivait que la charité « est un amour de Dieu pour lui-même, indépendamment du motif de la béatitude qu'on trouve en lui ».

L'évêque de Meaux n'accepta pas cette doctrine sans difficulté. Il était persuadé que le motif de notre intérêt propre se mêle toujours plus ou moins à nos

(1) Bossuet, *Instruction sur les Etats d'oraison*, préface, n° 9.

(2) Bossuet, Noailles, évêque de Châlons, et Tronson, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, se réunirent à Issy pour examiner la spiritualité de Mme Guyon. Ils exposèrent la doctrine de l'Église dans une série d'articles que Fénelon signa après avoir obtenu les additions jugées nécessaires (10 mars 1695). Ce furent les trente-quatre articles d'Issy.

actes, et qu'« on ne peut l'arracher entièrement dans aucune des actions que la raison peut produire (1) »; mais les deux prélats signèrent ensemble le treizième article d'Issy qui enseigne « que dans la vie et l'oraison la plus parfaite tous les actes des vertus chrétiennes sont unis dans la seule charité, en tant qu'elle anime ces vertus et qu'elle en commande l'exercice ». Le trente-troisième article autorisait encore plus expressément l'amour désintéressé.

La doctrine des maîtres de la vie spirituelle sur la *méditation* et la *contemplation* fut toujours admise par Fénelon et Bossuet. Saint François de Sales a clairement expliqué ces deux états au livre VI du *Traité de l'Amour de Dieu.*

La méditation « est une pensée attentive réitérée ou entretenue volontairement en l'esprit, afin d'exciter la volonté à de saintes et salutaires affections et résolutions (2) ».

La contemplation n'est qu'« une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines (3) » ; elle se fait avec plaisir, sans effort. Ce recueillement de l'âme est quelquefois un *simple repos de l'âme en Dieu* (4), semblable à celui de deux amis qui se contenteraient d'être auprès ou à la vue l'un de l'autre, sans se parler, satisfaits du

(1) *Etats d'oraison*, l. X, n° 29.
(2) *Traité de l'amour de Dieu*, VI, ch. II.
(3) *Ibid.*, ch. III.
(4) *Ibid.*, ch. VIII.

seul plaisir de se voir et d'être en présence l'un de l'autre.

Ce repos amoureux de l'âme en Dieu suppose et une *grâce spéciale* qui attire au recueillement, et la *coopération* de l'âme qui acquiesce à l'opération divine. La contemplation est plus ou moins parfaite, selon que ces deux opérations le sont davantage. Du côté de l'âme, la coopération la plus parfaite consiste à supprimer tous les actes inquiets et empressés que l'âme contemplative est souvent portée à produire. Du côté de Dieu, la grâce spéciale produit quelquefois la quiétude dans la seule volonté qui prend plaisir à se tenir en présence de Dieu, l'entendement et la mémoire continuant d'agir. La quiétude parfaite saisit toutes les puissances ; c'est l'oraison d'union de sainte Thérèse (1).

La quiétude peut être dans la volonté *sensiblement*, quand l'âme goûte des douceurs sensibles en présence de Dieu. D'autres fois, elle existe *imperceptiblement* ; le contentement et la paix de l'âme sont presque imperceptibles : l'âme « n'entend point son bien-aimé, ne lui parle point et ne sent aucun signe de sa présence ; mais simplement elle sait qu'elle est là, en présence de son Dieu auquel il plaît qu'elle soit là (2). » C'est la contemplation la plus méritoire, parce qu'elle est plus pure de toute sorte d'intérêt (3).

(1) P. Poulain, *les Grâces d'oraison*, ch. xvi.
(2) *Traité de l'Amour de Dieu*, VI, ch. xi.
(3) *Ibid.*, fin du chapitre xi.

Le vingt-unième article d'Issy témoignait du sentiment de Bossuet, et le grand évêque expliqua cette doctrine des mystiques dans son *Instruction sur les États d'oraison* (1).

Fénelon et Bossuet s'entendaient parfaitement sur les différents états de la perfection chrétienne. Ils acceptaient la distinction des anciens Pères qui appellent *esclaves* les justes qui servent Dieu par la crainte du châtiment, *mercenaires* ceux qui le servent pour le motif de la récompense, et *enfants* ceux qui le servent pour l'amour de lui-même. Ce troisième état correspond à la *vie unitive* ou *état passif* des mystiques modernes, parce qu'on y vit dans une parfaite union avec Dieu et dans une entière dépendance des mouvements de la grâce.

Enfin les deux évêques admettaient le fondement de la distinction si connue entre la *partie supérieure* et la *partie inférieure* de l'âme. La première peut conserver la paix, la confiance et l'amour de Dieu le plus parfait, tandis que la seconde est en proie au trouble, au découragement et aux sentiments les plus contraires à la loi de Dieu.

En signant le trente-unième article d'Issy (2),

(1) Particulièrement au livre Ve.

(2) « Pour les âmes que Dieu tient dans les épreuves, Job, qui en est le modèle, leur apprend à profiter du rayon qui revient par intervalles, pour produire les actes les plus excellents de foi, d'espérance et d'amour. Les spirituels leur enseignent à les trouver dans la cime et plus haute partie de l'esprit. Il ne faut donc pas leur permettre d'acquiescer à leur désespoir et

ils consacraient la doctrine des auteurs spirituels.

Les conférenciers d'Issy, pour montrer jusqu'où va quelquefois la pureté de l'amour dans les dernières épreuves, ajoutèrent dans le trente-troisième article qu'on peut alors permettre à certaines âmes de porter le renoncement à elles-mêmes et l'abandon à la volonté de Dieu jusqu'au sacrifice conditionnel du salut (1)...

*
* *

Peu de personnes connaissent le quiétisme ; pour les littérateurs superficiels, la question se réduit à la doctrine du « pur amour », qui n'a d'ailleurs jamais été condamnée.

Ouvrez tous les manuels de littérature, vous trouverez le sens propre de Fénelon opposé en religion à l'esprit de tradition de Bossuet. Cette opposition est un malentendu.

L'évêque de Meaux, élève de la faculté de Paris, étudia surtout la théologie dogmatique et les constructions raisonnées des scolastiques ; l'archevêque de Cambrai, l'enfant de Saint-Sulpice ne négligea pas la Somme de saint Thomas, mais il s'appliqua surtout à l'étude des Pères et de la théologie mystique. Chacun de ces deux grands hommes suivait néanmoins la tradition.

damnation apparente, mais, avec saint François de Sales, les assurer que Dieu ne les abandonnera pas. »

(1) *Instruction sur les États d'oraison*, IX, n° 4.

Fénelon est le successeur, le disciple de tous les mystiques du moyen âge et de la Renaissance, de saint François de Sales qu'il cite à chaque page. Il a si peu le sens propre que ses *Maximes des saints* ne sont que le suc des traités ascétiques et mystiques, moins les expressions répréhensibles dont il ne soupçonnait pas l'ambiguïté, et que les *Défenses* de son livre, qui ne furent point condamnées, ne sont qu'une longue suite d'extraits des mystiques ses prédécesseurs.

Il ne faut pas confondre mysticisme et quiétisme.

Les quiétistes sont ceux qui, sous prétexte de contemplation et d'union à Dieu, se livrent à une honteuse inaction, ou du moins cessent de produire certains actes commandés par Dieu et essentiels à la véritable piété. Le mystique ne cesse pas d'être chrétien. Il sait que la méditation est la voie ordinaire pour aller à Dieu. L'union mystique reste une faveur divine et ne dispense point des vertus chrétiennes. Enfin l'homme n'a jamais le droit de renoncer à son libre arbitre.

Le quiétisme est une erreur plus ancienne que le christianisme. Les Védas exposent les maximes du plus dangereux quiétisme ; tel ouvrage, l'*Oupnek'at*, compilation en langue persane de ces livres sacrés, renferme des passages que Molinos semble avoir copiés.

La philosophie néo-platonicienne renouvela la

même doctrine, reproduite sous des formes abstraites. Ce quiétisme de l'École d'Alexandrie pénétra dans la religion chrétienne sous différentes formes ; mais ce fut le même principe d'erreur : mettre la perfection dans une prétendue contemplation qui réduit l'âme à une véritable inaction.

Au moyen âge nous rencontrons les Béghards, condamnés par le concile de Vienne en 1311. Ils enseignaient que, dès cette vie, l'homme peut arriver à un tel degré de perfection qu'il devient impeccable. Alors on est affranchi de toutes les lois ecclésiastiques et même des commandements de Dieu.

L'illuminisme espagnol devance la doctrine de Molinos. C'est dans l'ordre de Saint-François qu'apparaissent les nouveaux théoriciens de la dévotion. Ces mystiques recherchent des illuminations directes de l'Esprit-Saint ; ils veulent vivre dans le recueillement et l'anéantissement, les uns insistant sur le recueillement, les autres sur l'anéantissement.

C'est en Espagne que naquit Molinos, le prophète du quiétisme au XVIIe siècle. Sa *Guide spirituelle* et sa *Communion quotidienne* eurent une vogue immense. A Rome, il devint un directeur d'âmes célèbre, admiré par des princes de l'Église et par le pape même, qui finit par le loger dans le palais pontifical. Puis ce fut un long procès de doctrine, et la prison où il resta douze ans, jusqu'à sa mort (1697).

Les deux principes directeurs de la doctrine de Molinos peuvent se résumer en deux formules : 1° l'homme qui veut être parfait doit détruire son activité et tendre à l'anéantissement ; 2° la seule activité de l'homme parfait consiste dans un état d'union à Dieu par la contemplation et par l'amour.

Il enseignait la possibilité de l'acte continuel de contemplation et d'amour, et négligeait la résistance positive aux passions.

Molinos était regardé comme le restaurateur de la mystique. En France, sa doctrine captiva beaucoup d'âmes pieuses, d'autant que la réputation de l'auteur était garantie par la cour de Rome. La *Guide spirituelle* devint la nourriture des personnes intérieures. La condamnation de Molinos n'arrêta pas ces élans. On répudia les erreurs que les théologiens avaient cherchées et trouvées dans les ouvrages du pieux docteur espagnol, et l'on continua de suivre la méthode de Molinos pour atteindre Dieu et communiquer avec lui. La religion était si douce, expliquée par la *Guide spirituelle !*

Le quiétisme était partout au XVIIe siècle ; il répondait aux deux plus fortes tendances intellectuelles de l'époque : la tendance à croire à la corruption intégrale de la nature humaine et la tendance à simplifier la vie spirituelle.

Le péché originel n'a pas mis dans notre nature une perversion radicale. Avant la chute, l'homme était doué de dons surnaturels et préternaturels ; il

en est privé maintenant, mais il reste un être complet et libre.

Et donc l'homme de la nature ne doit pas être détruit pour faire place à la grâce (1).

Protestants et Jansénistes considéraient l'état de l'homme déchu comme une maladie profonde et chronique. De là ce pessimisme qui semble sourdre de toute la littérature du XVII[e] siècle ; à part quelques exceptions comme Corneille, La Fontaine. Port-Royal met son empreinte sur la vie. La Rochefoucauld traduit le sentiment profond de l'âme réfléchie en disant : Nos vertus sont des vices déguisés.

Quelqu'un dira : Comment comparer le quiétisme au jansénisme, celui-ci avec sa morale si sévère et celui-là qui va au relâchement de toute morale ? Sans doute, mais les conceptions jansénistes sur la grâce et la morale n'ont entre elles aucun lien logique. De ce que la nature humaine est corrompue, le janséniste a conclu qu'il ne fallait rien lui concéder ; de là l'austérité de sa morale. Mais l'on comprend aussi bien et mieux la conclusion de Luther et des quiétistes : radicalement mauvaise, la nature humaine est inguérissable ; qu'elle aille donc où elle voudra. Pendant ce temps, par mon acte de confiance je chanterai un hymne à la gloire de Dieu

(1) Saint Ignace, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix ne parlent pas d'anéantir la nature ; il faut seulement la corriger, la diriger de manière à la rendre capable de recevoir la grâce et d'accomplir les œuvres de Dieu.

D'ailleurs, avec la doctrine janséniste sur la liberté, comment pourrai-je résister à la tentation ? C'est la grâce efficace seule qui peut me le permettre, et il n'est pas en mon pouvoir de l'avoir toujours à ma disposition. Le système des deux délectations victorieuses conduit naturellement à l'apathie du quiétisme. Placé entre deux forces invincibles, l'homme n'aura qu'à suivre les impulsions qui lui viendront de l'une ou de l'autre.

L'idée de la corruption intégrale de l'homme depuis la chute originelle est le point de départ de Molinos. Tout est mauvais en nous ; donc les vertus elles-mêmes sont des défauts. Il faut se détacher de tout, « ne vouloir rien connaître, ne chercher ni douceur, ni tendresse, ni dévotion sensibles (1) » ; il faut se détacher de la contemplation elle-même, se détacher des dons du Saint-Esprit, afin d'en arriver à se dépouiller de tout, et s'anéantir en Dieu (2). Or cette idée de la perversion intégrale de la nature humaine était partout alors, chez les prédicateurs et les moralistes, dans l'air ambiant. Et la diffusion de cette idée au XVIIe siècle est la cause du succès de la *Guide spirituelle* et de celui du quiétisme en général : le quiétisme répondait à la conception pessimiste que ce siècle avait de l'activité humaine.

(1) La *Guide spirituelle*, I, 41.
(2) Ibid., III, 187-188.

Cette époque eut également une tendance à simplifier la vie spirituelle. Après les guerres de religion et les démonstrations religieuses de la Ligue, après avoir mis les causes de salut dans la multiplicité des exercices religieux, dans les actes nombreux et répétés de religion extérieure, les vrais chrétiens se prirent à ramener la pensée au temple intime de l'âme. La culture du moi devint intense dans la littérature. Les moralistes scrutèrent les plus profondes manifestations de l'activité psychique.

La religion devint tout intérieure. Combien devaient plaire les idées de Molinos et des mystiques qui enseignaient si heureusement l'union avec Dieu ! Après l'enseignement pénible et raisonneur de la scolastique sur toutes les voies pour monter à Dieu, la contemplation devenait un moyen attendu et recherché par toutes les âmes avides d'émotions divines.

Nous verrons plus loin quelle simplification la philosophie de cette époque introduisit dans la vie de l'âme.

III

Mme Guyon vécut imprégnée de toutes ces idées nouvelles ; son âme essentiellement religieuse et mystique comprit de quelle fraîcheur nouvelle les âmes seraient revêtues si Dieu se faisait sentir

directement dans une communion perpétuelle. Mais son mysticisme manquait des vrais principes directeurs qui empêchent les illusions et les erreurs.

Personne n'a refusé à cette femme malheureuse une piété vive et profonde, ni une très belle intelligence, ni un désintéressement complet. Ce qui la perdit, ce fut sa manie de l'apostolat et cette tendance opiniâtre à prendre constamment ses impulsions pour des inspirations de Dieu ; ce sont enfin ses erreurs de doctrine.

Le P. Lacombe fut son mauvais génie ; c'est lui qui lui suggéra ses ambitions spirituelles.

Mme Guyon veut être apôtre ; constamment elle pense à devenir la mère d'un grand peuple. Le P. Lacombe, homme de piété et d'éloquence, mais de peu de bon sens, l'encourage, et quand, vers 1680, elle songe à partir pour Genève, il lui écrit « que Dieu lui avait fait connaître qu'il avait de grands desseins sur elle ».

Une nuit, elle se voit sous les traits de la femme de l'Apocalypse, « revêtue du soleil avec la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête ».

Cette femme, c'est Mme Guyon ! Elle aura un royaume spirituel. Et pour ce faire elle aura vraiment la maladie de l'apostolat. Elle voyagera dans le sud de la France et en Italie. A Paris, cette obsession la poussera de 1686 à 1695 à tenir des assem-

blées, à faire de la propagande en faveur de sa doctrine.

En 1693, elle choisit Bossuet pour juge de ses idées : elle promet une entière soumission à tout ce qu'il décidera. L'évêque de Meaux lui dit que sa doctrine est dangereuse. Elle paraît comprendre que son rôle est fini ; elle se soumet, et elle va dans une retraite, ignorée de tous. Mais quelques mois après, elle reparaît et demande un nouvel examen : elle ne croyait pas avoir semé l'erreur même par ignorance, « puisqu'elle n'avait jamais parlé que de renoncer à soi-même, porter sa croix, suivre Jésus-Christ, l'aimer sans intérêt et sans rapport à soi ».

Une si haute ambition spirituelle devait s'imposer par des signes éclatants. Or Mme Guyon ne présenta que les erreurs de Molinos, ses impulsions personnelles, et enfin l'idée protestante de la corruption irrémédiable de la nature humaine.

Le P. Lacombe était un parfait quiétiste ; il avait vu Molinos à Rome ; c'est ainsi que Mme Guyon apprit et enseigna l'acte continuel de contemplation et d'amour. Ajoutons cependant qu'elle rejetait avec horreur les conséquences de ce faux principe contre la résistance positive aux tentations.

Elle suivait avec docilité les impulsions intérieures, ignorant si elles venaient de Dieu ou de la nature. Et cependant si l'impulsion est le seul fondement de la vie spirituelle, on arrive à l'Église invisible de Luther et de Jean Huss.

A la base de ces conceptions se trouve l'idée de la corruption intégrale de la nature humaine. L'homme déchu est mauvais. Comment la divine pureté s'unira-t-elle avec l'humaine impureté ? Dieu fera tout. Il sera le moteur de toute cette vie intérieure. Tout réussit à qui s'abandonne à son action supérieure : le chrétien n'a qu'à se laisser faire, à devenir indifférent à tout.



Fénelon avait trente-sept ans quand il rencontra Mme Guyon pour la première fois. Il était déjà connu par ses deux missions en Poitou et en Saintonge Son nom, son ardeur, son habileté, la grâce un peu hautaine mais charmante de son esprit et de sa piété, l'avaient rendu cher à bien des âmes aristocratiques, éprises d'exquis en religion et en tout.

La famille, et surtout M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, avaient formé son âme à la piété. Dans une lettre qu'il écrivait au marquis de Fénelon son oncle, il lui parlait de sa confiance en M. Tronson : « Si vous pouviez voir les entretiens que nous avons ensemble, et la simplicité avec laquelle je lui fais connaître mon cœur, et avec laquelle il me fait connaître Dieu, vous ne reconnaîtriez pas votre ouvrage, et vous verriez que Dieu a mis la main d'une manière sensible au dessein dont vous n'aviez encore jeté que les fondements (1) ».

(1) Œuvres complètes, VII, 393.

Dans sa *Réfutation du système du P. Malebranche*, il n'avait pas eu d'épithètes assez dures, assez indignées, pour qualifier « la monstrueuse doctrine qui avait ainsi rabaissé l'amour de Dieu ». La sainteté l'attirait. Il voulait la connaître en lui ou chez les autres. Le souvenir des grands mystiques du siècle précédent vivait en lui. Il se rappelait François de Sales et Jean de la Croix. Il savait que « sainte Thérèse avait dirigé non seulement ses filles, mais des hommes savants et célèbres (1). » Il rêvait lui aussi inconsciemment d'une Thérèse ou d'une Jeanne de Chantal.

C'est pourquoi il était curieux de voir chez la duchesse de Béthune-Charost, cette femme connue et vénérée dans de petits cercles dévots, et que patronnaient les protecteurs de Fénelon lui-même, le duc et la duchesse de Chevreuse, les duchesses de Beauvilliers et de Mortemart. Mme de Maintenon elle-même commençait de s'attacher à elle.

La première entrevue ne le satisfit point ; il était « prévenu contre elle sur ce qu'il avait ouï dire de ses voyages (2) ». Trop de choses en cette femme bizarre et imprudente effarouchaient encore ce gentilhomme de bon ton, épris d'élégance et de délicatesse. Pour elle, au contraire, elle éprouvait un invincible entraînement. Ils se revirent, et, comme dit Saint-Simon, « leur esprit se plut l'un à l'autre ».

(1) Lettre à Mme de Maintenon du 7 mars 1696, VIII, 645.
(2) Fénelon, *Réponse à la Relation sur le Quiétisme*, III, 7.

Mme Guyon attirait Fénelon. D'abord elle lui apparaissait comme une sainte. Et surtout elle répondait à ses propres aspirations quand elle lui expliquait cette doctrine de l'amour de Dieu comme étant le pur esprit de l'Évangile. Cela lui convenait « d'aller à Dieu comme un enfant ».

Les théologiens, avec leurs froides formules, avaient anémié le christianisme ; la raison raisonnante avait passé à travers les fraîches paraboles évangéliques comme un souffle aride. Mme Guyon tentait d'introduire la vie dans ces terres desséchées, et Fénelon sentait son cœur s'ouvrir aux chaudes explications de cette pieuse femme. La doctrine entrait en lui « par la porte cochère ».

Enfin Mme Guyon avait fait des expériences mystiques : et Fénelon, curieux de connaître les états d' « oraison » qu'il ignorait, trouvait à s'instruire sans se fatiguer. Il dira plus tard : « J'ai cru Mme Guyon une très sainte personne, qui avait une lumière fort particulière par *expérience* sur la vie intérieure (1). Je la crus fort expérimentée et éclairée sur les voies intérieures, quoiqu'elle fût très ignorante (2). »

Le « Moyen court pour l'oraison » plaisait à Fénelon, faible et alangui. Il aimait à s'abandonner à cet état mystique qui convenait à son accablement : laisser faire Dieu.

(1) Lettre à Chantérac, 27 septembre 1698, IX, 536.
(2) *Réponse à la Relation*, III, 10.

Esprit inquiet, « délibérant et précautionneux », il s'imagine trouver le repos dans la contemplation silencieuse. Et il aimera chaque jour davantage et suivra de plus en plus docilement celle qui lui prêche, explique, commente et recommande cet état auquel il aspire et où il a tant de peine à arriver.

« Ce que je souhaite le plus est de savoir à quoi me tenir, pour bannir les réflexions et pour me laisser aller à l'esprit de Dieu. Ferai-je comme l'aveugle qui tâtonne et qui marche sans hésiter tant qu'il trouve un espace ouvert ? Ne sera-ce point une simplicité trop hardie ? Je la goûte, quoique la pratique doive être rude à mon esprit circonspect (1).

C'est cette pratique « rude » pour lui, que Mme Guyon s'efforce d'adoucir, et c'est elle qui apporte le plus d'affection et le plus de résolution.

C'est par son ascendant maternel et persuasif qu'elle amène « son enfant » à la doctrine qu'il soutiendra.

Bossuet ne se trompait pas beaucoup quand, au cours de la controverse sur les erreurs des *Maximes des Saints*, il disait : « Mme Guyon est toute l'affaire ». Fénelon le niait : « Non, Monsieur, ce n'est point Mme Guyon, c'est moi-même que je ne veux pas couvrir d'opprobre. » Mais au fond, c'est elle qu'il

(1) Maurice Masson, *Fénelon et Mme Guyon*, Documents nouveaux et inédits. Paris, 1907, p. 105.

défendait, c'était sa doctrine, son esprit, la règle intérieure qu'il avait reçue d'elle et dont il vivait. Il montrait ainsi sa reconnaissance à celle qui avait été pour lui le ferment de la vie intérieure et la manifestation sensible de la grâce divine.

A quelle conception de la piété le conduisait donc celle qu'il croyait sur parole ? Une lettre de l'abbé de Fénelon (1) antérieure à 1683, adressée vraisemblablement à la duchesse de Beauvilliers, nous laisse voir sa méthode primitive, avant qu'elle eût été régénérée par Mme Guyon. C'est une réglementation très minutieuse de la journée chrétienne ; les prières vocales, la lecture méditée y sont mises au premier plan ; l'amour et la crainte de Dieu s'y mêlent dans un sentiment de pieuse obéissance. Point de pur amour, d'indifférence au salut, de sainte liberté des enfants de Dieu.

Mais voici que Mme Guyon lui parle (2) et tout change : la vie chrétienne, c'est l'abandon joyeux et sans retour de l'âme aimante, oublieuse de la mort et du péché, entre les mains du Dieu mystérieux qui la conduit à ses fins inconnues.

« La mort, lui avait dit Mme Guyon, est un sujet peu propre à une personne que Dieu attire à sa présence (3). » Mais c'est surtout l'esclavage des scru-

(1) Œuvres complètes, VIII, 478.
(2) Masson, *Fénelon et Mme Guyon*.
(3) *Ibid.*, p. 53.

pules et la crainte stérilisante du péché qu'elle a combattus chez lui : « Le plus grand de tous les biens est de n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, quoiqu'elle semble détruire notre être moral et vertueux (1). » « Il faut laisser tomber vos défauts, lorsqu'on vous les montre, sans sortir de votre immobilité foncière, pas même par un désaveu (2). » « Vous êtes un homme non point pour être un saint ni vertueux, mais pour être selon le cœur de Dieu... pour être fait volonté de Dieu (3). »

Avec la crainte de la mort et du péché, c'est aussi celle de Dieu qui disparaît. Ces âmes aristocratiques aiment Dieu avec un cœur affranchi de tout et de soi, désapproprié de ses vertus et désintéressé de son bonheur éternel.

La nécessité d'un rédempteur ne s'impose plus avec la même force dans cette religion d'amour passif. Plus ou moins inconsciemment la personne même de Jésus-Christ s'efface, le besoin des sacrements diminue, et l'âme s'enfonce en Dieu sans passer par lui : « Quand tout usage de la religion lui serait interdit, elle ne trouverait pas qu'il lui manquât rien (4). »

Qu'est-ce que l'*Évangile éternel* ? demandait Fénelon à Mme Guyon. « Cet Évangile, répondit-elle,

(1) Masson, *Fénelon et Mme Guyon*, p. 19.
(2) *Ibid.*, p. 127.
(3) *Ibid.*, p. 96.
(4) *Ibid.*, p. 41.

n'est autre chose que la volonté de Dieu (1). » Pour le suivre il faut laisser tout tomber et se perdre soi-même pour « se laisser posséder, agir et mourir par Dieu (2) ».

Ce christianisme paraît effrayant, puisqu'on n'y parle que de destruction, « d'anéantissement de tout soi-même ». Mais cette doctrine de mort devient une doctrine de « non-résistance », donc de liberté. Il faut supporter patiemment ses défauts et ne pas se troubler de ce qu'il peut y avoir d'involontaire en eux, ne pas se laisser rétrécir par les scrupules et la crainte, mais se livrer tout entier à l'amour qui élargit ; vivre au jour la journée dans la gaîté et dans la sainte liberté des enfants de Dieu.

Voilà ce que Fénelon a appris de Mme Guyon, voilà comment elle l'a affranchi et pacifié. Elle a trouvé pour lui les mots souverains qui l'ont guéri ; et ce sont ces mots qu'il a repris plus tard pour les dire aux autres.

IV

L'influence de Mme Guyon sur Fénelon est indiscutable. La femme exaltée a su apaiser l'âme inquiète du prêtre. « Je suppose que c'est une folle qui m'a ébloui ou une hypocrite qui m'a trompé : le cardinal

(1) Masson, *Fénelon et Mme Guyon*, p. 315.
(2) *Ibid.*, p. 132.

Ximénès et Grenade, auxquels je n'ai garde de me comparer, n'ont-ils pas été trompés par de fausses dévotes ? Est-ce un grand malheur que je le sois aussi (1) ? »

Folle ou non, Mme Guyon a dirigé Fénelon. Trompé ou non, il a cru en elle ; sa vie intérieure a été vivifiée par elle. Pour cette femme extravagante, il a affronté la rancune définitive de son roi. Condamné et humilié, c'est d'elle qu'il a appris l'art de souffrir sans trouble et sans révolte ; l'art surtout de mourir exilé et disgracié dans un abandon très doux.

Cela est vrai. Mme Guyon apprit à Fénelon à supporter la douleur ; mais n'oublions pas qu'elle fut la cause de tous ses malheurs. Sans elle, l'archevêque de Cambrai serait resté le fidèle disciple de saint François de Sales ; et nous n'aurions pas à déplorer la dure et rude querelle qui divisa deux beaux génies du grand siècle.

Le quiétisme de Fénelon vient des enseignements de cette femme en qui il s'était confié. Bossuet accusa son contradicteur d'être l'héritier de Molinos. Cela parut une injure à l'archevêque de Cambrai. Et cependant dans l'ensemble c'était exact Fénelon répudiait les excès de Molinos, mais suivait sa doctrine : l'homme qui tend à la perfection doit travailler à détruire son activité propre, et viser à un

(1) Lettre à l'abbé de Chantérac (1697), IX, p. 264.

désintéressement absolu. Toute notre perfection consiste dans un état permanent d'union avec Dieu.

Mais Fénelon a modifié l'exposition du quiétisme : l'on peut ramener à deux points principaux ce qui lui appartient en propre : le désintéressement de l'amour pur peut aller jusqu'au renoncement absolu à son salut éternel, et la possibilité d'un état habituel de pur amour.

L'indifférence au salut est chimérique, et d'autant plus chimérique qu'il est vraiment contradictoire de dire qu'on aime un être par-dessus tout et qu'on accepte aussi bien d'être séparé de lui que d'être uni à lui pour l'éternité ! D'ailleurs comment une âme peut elle dire qu'elle accepte l'enfer même pourvu qu'elle n'y cesse pas d'aimer, quand l'esprit de la théologie lui répond que l'enfer est par excellence l'impossibilité d'aimer et que le ciel est le contraire ?

Ce serait donc un impossible sacrifice. Et cependant, Fénelon se souvenait des paroles de la bienheureuse Angèle de Foligno. Bossuet lui-même n'avait-il pas rappelé dans son *Instruction sur les Etats d'oraison* le cri de saint François de Sales : « O mon Dieu, puisque je dois être privé pour jamais, en l'autre vie, de voir et d'aimer un Dieu si digne d'être aimé, je veux au moins faire tout mon possible pour vous aimer, sur la terre, de toutes les forces de mon âme. »

Enfin, dans le livre IX du Traité de l'*Amour de Dieu*, le même auteur n'avait-il pas écrit que « s'il

savait que sa damnation fût un peu plus agréable à Dieu que sa salvation, il quitterait sa salvation, et courrait à sa damnation ».

Et Fénelon essayait d'expliquer ces incompréhensibles désirs !

Outre le sacrifice conditionnel de la béatitude, autorisé par le 33e article d'Issy, l'archevêque de Cambrai, s'appuyant sur la tradition mystique, croyait que Dieu inspire quelquefois un sacrifice encore plus parfait, qui a pour objet, non le salut éternel, mais les consolations sensibles que l'amour naturel de nous-mêmes nous porte à y chercher : « Dans l'état ordinaire, les âmes éminentes peuvent faire à Dieu un sacrifice qui n'est que conditionnel sur leur béatitude éternelle, en tant qu'elle n'est qu'un bien créé, et sans renoncer jamais à l'amour divin. Tels ont été les souhaits de Moïse et de saint Paul... Il y a le cas unique des plus extrêmes épreuves, où l'on ne parle plus dans les termes conditionnels, mais dans une forme absolue. On ne dit plus : *je voudrais*, mais on dit : *je veux* (1). » « Dans le premier cas, où le sacrifice n'était que conditionnel, il regardait réellement ce que les théologiens appellent la béatitude formelle ou créée, en tant que séparée de l'amour divin : mais dans le second cas, où les termes ont une forme absolue, le sacrifice ne

(1 Fénelon, *Instruction pastorale sur le livre des Maximes*, no 10.

tombe plus sur la béatitude même créée ; il ne tombe que sur le seul *intérêt propre pour l'éternité*, c'est-à-dire sur le contentement de cet *amour naturel de nous-mêmes*, dans lequel consiste la *propriété* des âmes qui sont encore mercenaires. Alors leur âme ne fait que vouloir persévérer dans l'amour divin, malgré la privation de tous les appuis sensibles, dont l'amour naturel et mercenaire voudrait se soutenir. »

Dans le sentiment de Fénelon, le *sacrifice absolu de l'intérêt propre* renferme et suppose toujours le *sacrifice purement conditionnel de la béatitude éternelle*, dont l'âme conserve, dans sa partie supérieure, le désir et l'espérance. Le *sacrifice absolu* n'est ainsi nommé qu'à raison de son *objet direct et immédiat*, qui est l'intérêt propre pour l'éternité ; mais il est *purement conditionnel*, à raison de son *objet indirect*, qui est la béatitude éternelle. Toute la différence entre les *deux espèces de sacrifice* consiste donc en ce que le *sacrifice conditionnel* seul a pour *objet direct* la béatitude éternelle sacrifiée conditionnellement, tandis que le *sacrifice absolu* a pour *objet direct* l'intérêt propre sacrifié absolument, et pour *objet indirect* la béatitude éternelle sacrifiée conditionnellement.

Ce sacrifice absolu de l'intérêt propre au sens où Fénelon l'a toujours expliqué dans ses écrits apologétiques n'a jamais été condamné par l'Église.

Fénelon expliquait avec un sens plausible les

propositions condamnées. Il faut donc croire que sa plume avait trahi sa pensée et que ses intentions étaient pures ; mais le texte même des propositions était faux, et l'Église n'a pas voulu autre chose que condamner les expressions répréhensibles dont « le premier sens favorisait quelques erreurs des quiétistes ». La vraie pensée de l'auteur s'exprima dans les explications qu'il donna pour la défense de son livre, explications qui furent approuvées à Rome.

Fénelon essaya de justifier le second point de son quiétisme, la possibilité d'un état habituel de pur amour.

Mais cette proposition, si souvent répétée dans son livre, apparaît comme l'abrégé de la doctrine, et l'on a peine à croire que l'auteur n'ait pas mis là sa pensée intime.

*
* *

Pour comprendre cette théorie et celle de Molinos sur l'acte continu de contemplation, il faut comparer les théories mystiques et psychologiques du moyen âge avec les théories quiétistes et psychologiques du xviie siècle.

Les auteurs qui ont écrit sur la mystique des ouvrages recommandés par l'Église ont distingué la spiritualité ordinaire de l'union mystique. L'union mystique s'ajoute aux vertus chrétiennes ; elle n'est qu'une faveur exceptionnelle de *courte durée et pour un petit nombre*.

Au xviie siècle, Molinos dit que l'homme parfait

jouit d'une *contemplation continuelle* de Dieu, et que *tous les chrétiens* peuvent et doivent travailler à atteindre cet état de perfection. Fénelon parle d'un état *continu d'amour de Dieu*.

N'y aurait-il entre la mystique orthodoxe et celle des quiétistes qu'une affaire de degré ? Non : il y a là deux manières différentes de comprendre la nature de l'homme, et par là même les relations de l'homme avec Dieu.

A la théorie des mystiques orthodoxes correspond la psychologie scolastique.

Il y a une harmonieuse relation entre la théologie morale et cette psychologie.

Pour cette psychologie, l'homme est un tout formant une unité ; l'âme et le corps ne font qu'une même substance. Le corps sert à l'âme : il lui sert pour l'acquisition des idées et le déploiement de toute son activité. Dès lors, l'on comprend que dans l'homme tout obéisse à l'âme : il y a un seul être ; il doit y avoir une loi unique de son développement. Cette loi, ce sera la subordination de toute notre activité consciente à notre fin raisonnable, qui est de tendre vers Dieu.

Cette psychologie nous montre dans l'homme tout un petit monde de facultés : sens extérieurs et intérieurs, sensibilité, intelligence, volonté. Dans ces facultés, Dieu pourra mettre des énergies surnaturelles correspondantes : vertus cardinales et théologales.

Voilà donc la vie chrétienne placée dans l'exercice des vertus, et non dans un état unique de contemplation; suivant l'expression de l'évêque de Meaux, elle aura « des branches, des feuilles et des fruits (1) ».

Même harmonieuse relation entre les théories mystiques orthodoxes et la psychologie du moyen âge.

Pour le philosophe scolastique, ce n'est pas directement que d'ordinaire l'intelligence voit la vérité, ni Dieu lui-même : il n'y a que quelques principes qu'elle perçoit de cette manière. En général, elle arrive au vrai par la voie discursive, par la voie du raisonnement. Même pour se représenter l'immatériel, l'âme a besoin souvent du secours d'images concrètes, que lui fournit l'imagination. Ainsi, dans l'état surnaturel, ce sera par la voie de la foi que d'ordinaire nous adhérerons à Dieu. Or par la foi j'adhère sans doute à la parole de Dieu, je tends vers Dieu, mais sans avoir la perception immédiate de Dieu : ce dont j'ai intimement conscience, c'est uniquement de mon acte d'adhésion à la parole révélée: mon acte de foi n'est pas un acte de contemplation.

Il n'y a que les intelligences d'élite qui saisissent l'immatériel pur, et elles ne l'atteignent même

(1) *Instruction sur les États d'oraison*. Premier traité, l. III, n. XXI.

qu'avec effort. Ainsi ce ne sera que par éclaircie que Dieu nous favorisera de l'union mystique, de la contemplation, de visions intellectuelles. Et comme la volonté suit l'intelligence, nous ne serons pas plus dans un état permanent d'amour de Dieu que dans un état permanent de contemplation de Dieu.

Au XVII[e] siècle, Descartes et ses disciples détruisent l'unité du composé humain : ils éloignent l'âme du corps. Dans leur conception des opérations de l'âme, ils tendent à une extrême simplification. Plus d'ascension du matériel à l'immatériel : c'est sans le secours du corps que l'âme acquiert ses idées, et pour voir ces idées, elle n'a pas besoin de représentations fournies par une imagination organique.

Il est bon de remplacer le raisonnement par l'intuition : de là le mépris des Cartésiens pour le syllogisme.

Pour Malebranche, l'idée d'infini est innée en nous, et cette idée, c'est l'idée de l'Infini vivant, c'est Dieu lui-même. Notre âme voit Dieu constamment, et en lui elle voit tout.

Tout notre développement intellectuel doit donc consister à nous dégager des sens extérieurs, de l'imagination, à bien voir l'Être infini qui est le seul objet véritable de notre pensée. Il n'y a pour nous qu'un acte vraiment convenable, qu'un acte vraiment humain : l'acte de contemplation de Dieu.

Et cet acte doit être permanent. Car l'essence

de l'âme est de penser : l'âme ne saurait cesser de penser sans cesser d'être.

Au XIXe siècle, on a donné à cette théorie le nom d'ontologisme. Fénelon était pour un ontologisme mitigé. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent. L'âme ne voyait pas directement en Dieu les existences contingentes, mais c'était en lui qu'elle voyait les idées, les vérités générales.

Enfin, pour cette école, Dieu n'est pas seulement l'unique Être vraiment intelligible. Il est l'unique Être vraiment agissant. Dans les êtres créés, autrement dit dans les causes secondes, Malebranche ne voit que des causes occasionnelles.

Pour toute notre activité, comme pour la lumière de notre intelligence, nous ne sommes donc unis « directement qu'à Dieu (1) ».

Il n'est pas possible de n'être pas frappé de la ressemblance de cette philosophie avec la spiritualité et la mystique nouvelle de Molinos et des quiétistes.

La distinction substantielle entre l'âme et le corps était de nature à favoriser le mépris de l'activité extérieure au point même de laisser le corps aller de son côté, c'est-à-dire au point de lui permettre des actes immoraux. Ni Descartes ni Malebranche n'ont enseigné cette conclusion pratique. Mais la dépendance où ils maintiennent le corps par rapport à l'âme est-elle bien logique?

(1) MALEBRANCHE, *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, I, Préface.

Le corps et l'âme, n'étant plus deux pièces d'un même tout, sont deux alliés. Or, dans toute alliance, chacune des parties garde une certaine liberté d'allures. Pour tous les actes qui lui sont propres, on laissera donc le corps se soustraire à la direction de l'âme. L'idée que le corps n'était qu'un lointain allié de l'âme, comme le dit toute la philosophie du XVIIe siècle, qu'il n'avait qu'une existence mal définie, comme le dit Malebranche, était particulièrement propre à permettre de conclure que, lorsqu'il gênait l'âme dans sa quiétude et sa douce contemplation de Dieu, on pouvait le mettre de côté, et le laisser aller à la dérive.

Il y a donc connexion entre la philosophie du XVIIe siècle sur la nature du corps humain et la conclusion quiétiste sur la morale ; il y a connexion aussi entre la théorie des causes occasionnelles et la théorie quiétiste d'une passivité générale sous l'action de Dieu.

Dès lors que Dieu fait absolument tout en nous, notre empressement à vouloir agir serait non seulement illusoire, mais mauvais : ce serait la nature humaine qui voudrait se substituer à Dieu. Notre perfection doit consister à attendre et à recevoir l'impulsion divine.

Enfin, dans la théorie de la connaissance d'après Malebranche et la théorie quiétiste de l'état de contemplation et d'amour de Dieu, c'est la même simplification. On ne reconnaît plus qu'un seul acte

digne de l'homme. L'acte de contemplation de Molinos, c'est la vision en Dieu de Malebranche dans l'ordre surnaturel.

Et le rapprochement des dates est fort suggestif aussi : c'est en 1675 que paraît la *Guide spirituelle* de Molinos. C'est en 1674 qu'avaient paru les trois premiers livres de la *Recherche de la vérité* de Malebranche, et l'ouvrage entier est de 1675.

Ainsi, dans le quiétisme et la philosophie du XVIIe siècle, c'est la même simplification de la vie de l'âme : les deux théories séparent l'âme des choses extérieures et du corps ; toutes deux ne reconnaissent aux créatures qu'une activité apparente, et toutes deux donnent à l'homme la vision continue de Dieu.

Aussi, de même que la théorie quiétiste de l'acte continuel de contemplation et de l'état permanent d'amour de Dieu, la théorie philosophique de l'ontologisme a été réprouvée par Rome (18 sept. 1861).

Ainsi que le quiétisme de Molinos, celui de Mme Guyon et de Fénelon tient à deux idées : l'idée de la corruption complète de la nature déchue ; l'idée d'une communication directe et permanente de l'âme avec Dieu.

Le quiétisme est un luthéranisme et un ontologisme mystiques (1).

(1) Ce sont les conclusions d'un article très remarquable de M. Paquier : « *Le Quiétisme* », *Revue du Clergé Français*, 1er août 1909.

CHAPITRE IX

FÉNELON DIRECTEUR DE CONSCIENCE

La correspondance de l'archevêque de Cambrai est sans contredit la partie la plus intéressante de ses œuvres si nombreuses et si variées. Les *Lettres spirituelles* sont tout spécialement attachantes : c'est le chef-d'œuvre de Fénelon. « Toutes les variétés de sentiments, toutes les sortes d'esprit y sont : et quelle connaissance de l'homme et du monde, des ressorts par lesquels se manient les cœurs ! Quel exquis ménagement des intérêts légitimes et quelle délicieuse souplesse pour se couler dans une âme, pour s'établir dans son centre et en régler tous les mouvements ! quelle irrésistible séduction qui fait l'idéal chrétien aimable et ne l'abaisse pas ! Ces lettres sont l'œuvre où il faut chercher Fénelon tout entier (1). »

Fénelon n'a pas été le théoricien de la direction de conscience. Nous aurions aimé voir ce grand esprit si clair et si fin laisser à la postérité la somme de

(1) Lanson, *Littérature française*, p. 603.

ses pensées sur ce grave sujet ; livrer au soir de sa vie les secrets de son âme et les causes de sa mystérieuse influence sur les cœurs. Nous nous imaginons non sans raison que, ni pour le style ni pour l'intérêt des questions, le *Directeur* de l'archevêque de Cambrai n'eût été inférieur à l'*Orator* du grand avocat de Rome. Mais la mort est venue le surprendre avant qu'il ait songé peut-être au rêve que nous caressons.

Nous pouvons cependant dégager de la *Correspondance spirituelle* la physionomie de Fénelon directeur de conscience (1).

Remarquons dès le début de ce chapitre que Fénelon, défenseur du mysticisme dans sa controverse avec Bossuet, n'est, dans la direction, qu'un maître de la vie spirituelle soutenu par les principes de l'ascétisme (2).

1. Nous renvoyons les lecteurs à notre ouvrage : *Fénelon, directeur de conscience*, 2e édition, in-12, Paris, Poussielgue (thèse de doctorat).

(2) L'*ascétique* est une des branches de la théologie. Tout ce que la raison découvre de Dieu s'appelle théologie naturelle ; tout ce que Dieu a révélé à l'homme comprend la théologie surnaturelle ou théologie proprement dite.

Les révélations de Dieu comprennent ses affirmations sur lui-même et sur le monde, ses condescendances envers l'homme (théologie dogmatique), et ce que l'homme doit faire pour s'élever à Dieu et réaliser la perfection dont il est susceptible (théologie ascétique). L'ascète travaille à dégager son âme de tout ce qui retarde sa marche et son élan vers Dieu. La théologie ascétique expose les principes de la perfection chrétienne et trace les règles pratiques pour opérer cette ascension de l'âme vers Dieu.

*
* *

Une *Lettre sur la direction* (1) nous apprend la sublime idée que le grand évêque se faisait du directeur chrétien, de sa science, de sa piété, de sa prudence.

Sans la science, il n'y a point de sécurité dans la doctrine et dans les décisions ; sans piété, il n'y a ni zèle ni intelligence des choses divines ; sans prudence, on n'aura ni conseil ni mesure.

Le directeur doit savoir la doctrine chrétienne et les règles de la spiritualité. « Dieu garde mes religieuses, disait sainte Thérèse, de se conduire en tout par un confesseur ignorant, quoiqu'il leur paraisse spirituel et qu'il le soit en effet (2). » Il étudiera le tempérament des âmes qui s'adressent à lui ; il connaîtra leurs pensées, leurs goûts, leurs desseins, leurs secrètes aspirations ; les sources vives de leur vie morale, leurs peines, leurs espérances, leurs craintes. Sa connaissance ne se borne pas à des catégories : « il appelle ses brebis par leur nom » ; il connaît chacune en particulier.

La piété, cette inclination du cœur vers Dieu qui nous le fait aimer comme notre père, est nécessaire au directeur. Comment conduire les âmes dans des voies qu'il ignore ? Comment parler le langage de l'amour, s'il ne connaît que celui de

(1) Œuvres complètes, t. V, p. 728.
(2) Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection*, ch. v.

la crainte ? Sans la piété, il n'a pas l'intelligence des attraits, des besoins, des désirs, qui tourmentent les âmes ; elles languissent comme des plantes privées de rosée.

Le zèle est le résultat de la piété. Celui qui aime Dieu veut sa gloire, et la gloire de Dieu c'est la perfection des êtres. Que ce zèle soit pur et éclairé : il faut aimer les âmes, non pour jouir d'elles, mais pour les conduire au bien ; le directeur doit distinguer les préceptes de l'Église et les conseils de l'Évangile ; l'esprit humain, désespérant d'arriver à une perfection impossible, se retire triste et découragé. Serait-ce d'un zèle éclairé de conseiller les mêmes pratiques de dévotion aux prêtres et aux soldats, aux enfants et aux hommes ? Il faut être patient, savoir écouter, sans s'étonner ni s'irriter, les confidences les plus pénibles. Sans doute ce qui nous touche prend des proportions inattendues : mais qu'importe l'exagération d'une sensibilité maladive ? Cette femme souffre et toute douleur est pitoyable. Coups de poignard ou coups d'épingle, qu'importe si on en meurt ? Ces âmes désolées attendent une parole consolatrice, elles espèrent un rayon d'espérance.

Voilà le directeur, « sage, éclairé, mortifié, expérimenté, détaché de tout, incapable de nous flatter ». « Où sont donc, ô mon Dieu, s'écrie Fénelon, ces lampes luisantes et ardentes, posées dans votre maison pour éclairer et pour embraser vos enfants ? »

Le pieux archevêque ne manqua jamais à per-

sonne. Au milieu de ses occupations, de ses luttes, de ses tristesses, il éclaira les âmes, fortifiant les unes, consolant les autres. Il ne connut point le découragement. C'est par ces qualités éminentes qu'il sut gagner le cœur des personnes qui s'adressèrent à lui. Cette confiance n'était pas une abdication de la volonté. Fénelon connaissait son sublime métier. Sous quelque prétexte que ce soit, l'âme n'a pas le droit de se démettre de sa responsabilité propre ; elle n'a pas le droit de « renoncer à la noble fatigue de vivre (1) ».

Le directeur ne commande pas, n'ordonne pas (exception faite du scrupule, qui est un cas pathologique), il agit sur la volonté par des motifs et des mobiles ; le dirigé ne doit pas même agir nécessairement sous cette impulsion, il délibère, compare, raisonne. L'âme reste toujours maîtresse d'elle-même.

Fénelon respecte les magnifiques splendeurs de l'esprit humain. L'homme est roi de l'univers par cette merveilleuse faculté du « vouloir » ; c'est le dégrader que de le conduire sans raisons ; il a droit à savoir le pourquoi et les causes. Sa volonté ne peut suivre que sa pensée. « Pour la personne dont vous me parlez, vous n'avez qu'à faire ce que j'imagine que vous faites, qui est de l'attendre, de ne la pousser jamais, de la laisser presser intérieurement à Dieu seul, de lui dire ce que Dieu vous donne

(1) Caro, *Nouvelles études morales*, p. 166 et suiv.

quand elle vient à vous ; de le lui dire doucement, avec amitié, support, patience et consolation (1). » C'est ainsi que Fénelon suit les voies de Dieu ; il ne presse jamais l'âme ; il parle, il conseille et il attend.

*
* *

Les correspondants spirituels de Fénelon sont pour la plupart des personnes du monde : c'est le duc de Bourgogne et Mme de Maintenon ; c'est Beauvilliers, Chevreuse et son fils, le duc de Chaulnes ; ce sont les duchesses, filles de Colbert, et leurs frères, Seignelay et Blainville ; c'est la comtesse de Gramont, née Hamilton, la comtesse de Montberon ; ce sont des jeunes gens, des jeunes filles, des femmes illustres par leur piété dont l'anonymat garde quelque chose de mystérieux.

Le savant directeur fut assez souple pour guider tant d'âmes différentes. Dans ces directions si diverses de ton et de mesure, il y a un fonds commun admirable : c'est la science du cœur et de la vie. Fénelon est un éminent moraliste.

Il excelle dans les fines peintures et dans les délicates analyses de l'âme trop intéressée souvent à s'ignorer. Telles lettres sur la mollesse (2), sur l'orgueil (3), sur les vanités du monde (4), avec ce style

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 554.
(2) Œuvres complètes, VIII, p. 471.
(3) *Ibid.*, VIII, p. 660.
(4) *Ibid.*, VIII, p. 610.

vif, pittoresque, deviennent des tableaux inimitables. Ce n'est pas un vain exercice de psychologie, comme une étude d'anatomie. En même temps que le moraliste chrétien découvre au patient étonné les vices de sa constitution morale, il lui offre les remèdes ; il frappe et il guérit, il brise et il console. C'est une philosophie pratique.

L'humilité est la base de toute réforme morale. Aussi Fénelon poursuit avec une rare vigueur l'amour de la volonté propre, sentiment presque insaisissable chez les personnes pieuses, et partout présent. A la vérité, il dénonce les déguisements de l'orgueil non pas dans les formules amères d'un La Rochefoucauld, mais dans une critique saine et complète. Les personnes qu'il dirigeait auraient voulu faire de grands pas dans la vertu, goûter les joies de l'amour de Dieu, – amour-propre que ces désirs impatients. — Demander les suavités intérieures dans la méditation, c'est aimer nos consolations en voulant aimer Dieu.

Nous sommes étonnés et confondus, s'il nous arrive de tomber dans une faute : pourquoi ? Nous pensions être bons et forts, nous avions quelque fierté, et nous sommes chagrins de sentir notre misère et notre faiblesse. Il faut tout sacrifier, sa volonté propre, les douceurs sensibles de la piété, le contentement de soi, non pas la paix de la conscience, mais cet amour-propre subtil qui nous fait jouir de nous-mêmes, de notre esprit, de notre

sagesse, de notre vertu. S'applaudir en soi, comme le stoïcien superbe ou le pharisien de l'Évangile, tel est le grand péril des âmes élevées, le plus redoutable au sens de Fénelon ; c'est pourquoi le prudent directeur sait gré aux tentations, aux fautes même, de nous rendre la claire vue de notre pauvreté. « Les fautes sont toujours des fautes, mais elles nous mettent dans un état de confusion et de retour à Dieu, qui nous fait un grand bien (1). »

Où ne se loge pas l'amour-propre ? Dans les pénitences, les jeûnes, les austérités. « L'esprit se remplit souvent de lui-même, à mesure qu'il abat la chair (2). » L'amour-propre est partout : nouveau Protée, il sait prendre toutes les formes, sans jamais se montrer ; il ne peut « supporter la vue de lui-même ; il en mourrait de honte et de dépit. S'il se voit par quelque coin, il se met dans quelque faux jour pour adoucir sa laideur, et pour avoir de quoi s'en consoler (3). »

L'amour-propre, qui fait la ruine et le malheur des individus, sème partout le désordre et la haine. Écoutons cette belle page : « L'amour-propre malade et attendri sur lui-même ne peut être touché sans crier les hauts cris. Touchez-le du bout du doigt, il se croit écorché. Joignez à cette délicatesse la grossièreté du prochain, plein d'imperfections,

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 471.
(2) Œuvres complètes, VIII, p. 459.
(3) Œuvres complètes, VIII, p. 613.

qu'il ne connaît pas lui-même ; joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts, qui n'est pas moins grande que la nôtre contre les siens. Voilà tous les enfants d'Adam qui se servent de supplice les uns les autres ; voilà la moitié des hommes qui est rendue malheureuse par l'autre, et qui la rend misérable à son tour ; voilà, dans toutes les nations, dans toutes les villes, dans toutes les communautés, dans les familles et jusqu'entre deux amis, le martyre de l'amour-propre (1). »

La direction de Fénelon, dominée par la poursuite de ce mal invisible, l'orgueil, a un intérêt humain qui nous attache et nous instruit ; elle nous montre le moraliste à côté du prêtre. L'étude du cœur met dans cette cure des âmes, à côté des dogmes et des conseils inflexibles de l'Évangile, un élément nouveau, la raison.

Le monde n'a pas échappé à la fine observation du moraliste. Son regard a démêlé les intrigues des hommes, leurs faiblesses cachées, leurs désirs immodérés. Cette connaissance, il la devait à une heureuse habitude de réflexion profonde, au commerce des hommes, à l'amitié de tous ceux qui le fréquentaient.

Le monde est plein de scandales, d'hypocrisies et d'égoïsme. Fénelon le dit bien haut pour préparer

(1) Œuvres complètes, VII, p. 326.

l'âme à la lutte et à la paix. « Hélas ! Madame, qu'attendiez-vous des hommes ? Vous ne les connaissez donc pas ? Ils sont faibles, inconstants, aveugles : les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La créature est un roseau cassé ; si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut vous soutenir et vous perce la main (1). » Pourquoi se plaindre outre mesure des vices du monde ? « Laissez couler l'eau sous les ponts : laissez les hommes être hommes, c'est-à-dire faibles, vains, inconstants, injustes, faux et présomptueux. Laissez le monde être toujours le monde, c'est tout dire : aussi bien ne l'empêcheriez-vous pas. Laissez chacun suivre son naturel et ses habitudes, vous ne sauriez les refondre, le plus court est de les laisser et de les souffrir. Accoutumez-vous à la déraison et à l'injustice (2). » Est-ce Philinte qui parle ? Non, car ces maximes accommodantes ne condamnent que le zèle amer, l'aigreur, le dépit ; elles n'expriment pas l'insouciance, mais la charité toute pratique et le bon sens. Cette connaissance de l'humanité ne doit pas rendre triste et morose. Le christianisme explique la théorie du mal sur la terre. L'homme, faible par lui-même, n'est grand qu'avec Dieu, et les misères humaines n'ont eu de Jésus qu'un soupir de pitié.

Ajoutons qu'une affection profonde unissait Féne-

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 601.
(2) Œuvres complètes, VIII, p. 530.

lon et les personnes qu'il dirigeait. Les théories les plus brillantes et les démonstrations les plus claires demeurent impuissantes sur l'esprit, si le cœur n'est gagné ; aussi le pieux directeur s'adresse toujours à la source féconde de toute vie morale et de toute belle action ; il parle au cœur avec son cœur, et rien ne résiste à l'émotion tremblante de l'ami qui se penche attentif sur nos maux pour les guérir, sur nos douleurs pour les endormir, et sur nos doutes pour les illuminer.

II

Fénelon se reconnaît au bon sens, au bon goût de ses conseils ; il a l'esprit juste. Aussi les *Lettres de direction* sont le code du chrétien. Rien de trop, pour ne pas briser les ressorts de l'âme, mais imiter le Christ.

Le grand directeur apprécie la valeur de la santé pour faire son devoir ; il sait, comme le philosophe antique, la puissance d'une âme saine dans un corps sain ; le *mens sana in corpore sano* était un adage aussi philosophique que la pensée profonde dont les lettres d'or ornaient le fronton du temple de Delphes : « J'aime mieux que vous dormiez huit heures la nuit et que vous payiez Dieu pendant le jour d'une autre monnaie Il n'a pas besoin de vos veilles au delà de vos forces (1). »

1) Œuvres complètes, VIII, p. 461.

Il recommande la gaieté. La tristesse est mauvaise conseillère : non seulement elle rend incapable de comprendre les beautés de l'amour divin, mais elle mine le corps : « La joie est un baume de vie qui renouvelle le sang et les esprits : la *tristesse*, dit l'Écriture, *dessèche les os* (1). »

Jamais directeur n'a mieux connu la grandeur et la faiblesse de l'homme, n'a mieux proportionné ses conseils aux divers états d'âme et aux situations particulières de chacun.

La perfection immédiate, les douceurs de l'amour divin, les pratiques extraordinaires, voilà le désir impatient des consciences délicates. Elles ne se contentent pas des prières communes, il leur faut des livres élevés, une religion sublime : on en arrive à dédaigner la vie quotidienne et ses devoirs d'état. La paix s'en va ; les tristesses se multiplient. L'esprit se trouble et ne se supporte pas lui-même : s'il ressent des répugnances au bien, tout est perdu.

Fénelon connaît les excès des néophytes, leur enthousiasme trop éclatant, il les arrête d'une main sûre : « Ne comptez pour rien aussi vos goûts pour une retraite belle en idée (2). »

La dévotion ne consiste pas dans l'accomplissement de grandes actions, sinon « il y aurait peu de personnes qui pussent espérer de se sauver. Le

(1) Œuvres complètes, VII, p. 240.
(2) *Id.*, VIII, p. 554.

salut est attaché à la volonté de Dieu que nous accomplissons. Les plus petites choses deviennent grandes, quand Dieu les demande de nous (1). »

Montrer un visage égal et un cœur gracieux à tous les devoirs et à toutes les croix ; faire naître, grandir et soutenir l'amour de Dieu, c'est toute la sainteté. Que de fatigues, que de froissements de la volonté pour y arriver ! L'âme s'étonne de ne pas toujours trouver les douceurs dans l'oraison ; il faut lui apprendre que la perfection de l'amour est d'aimer sans espérer de consolations. Elle s'attriste de ses longues distractions dans les prières ; mais le temps n'est pas perdu si elle devient plus humble. Les chutes et les rechutes font toucher au doigt notre faiblesse et nous rendent plus appliqués à recourir à Dieu.

Beaucoup de chrétiens s'imaginent que le dévot doit être parfait. Désespérant d'arriver à cet état, car ils se sentent faibles et languissants, ils ajournent leur réforme morale ou s'abandonnent à leur nature. Pourquoi s'étonner des fautes, des imperfections et des misères morales des hommes ? « Il n'y a que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait ; plus on a de perfection, plus on supporte patiemment et paisiblement l'imperfection d'autrui sans la flatter (2). » Le dévot tend à la perfection, mais il vit avec sa nature faible et corrompue. La

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 605.
(2) *Id.*, VII, p. 326.

perfection n'est point le privilège de l'humanité. La vie du chrétien est un combat perpétuel. « Rien que deux mots, Monsieur, pour vous conjurer de ne vous étonner point de vos faiblesses, ni même de vos ingratitudes envers Dieu après tant de grâces reçues (1). »

L'âme docile à ces enseignements comprend mieux la vie chrétienne ; elle ne regarde plus à la substance des choses qu'elle fait, mais à leur valeur, puisqu'elles sont voulues de Dieu. Elle chante enfin le cantique de l'amour : mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne ; c'est le terme de la perfection.

Quiconque arrive à connaître Dieu et à l'aimer, n'a rien à désirer, rien à regretter. Il a reçu le don suprême qui doit faire oublier tout le reste. L'âme se détache même trop de la terre ; arrivée à un certain degré d'élévation vers Dieu, elle méprise facilement la vie, et c'est alors que Dieu l'y attache par l'idée du devoir. La vie est un office important, quoique bien souvent nous n'en voyions pas l'utilité. Simples gouttes d'eau, nous nous demandons en quoi l'océan a besoin de nous ; l'océan pourrait nous répondre qu'il n'est composé que de gouttes d'eau. Il ne faut donc pas haïr la vie, tout en se détachant des choses de la terre.

(1) Œuvres complètes, VII, p. 304.

***

Le principe de la dévotion, c'est l'amour de Dieu. Les religions antiques, et même la judaïque, eurent un culte tout extérieur. Athènes et Rome ne connurent que des rites, des cérémonies officielles, les pompes du Capitole. Qui songeait à la rénovation du cœur ? On citerait inutilement les Perse, les Cornutus, les Marc-Aurèle. Le stoïcisme fut une petite Église fermée dont la doctrine était réservée à une élite intellectuelle. Le peuple ne s'aperçut pas de cette mâle philosophie, qui, malgré ses défauts, enfanta des modèles de courage.

Le Christ transforma le monde : à l'égoïsme, il opposa la charité ; à l'orgueil, la fraternité ; à la haine, l'amour. Le sacrifice du cœur succéda à l'holocauste des bœufs et des génisses ; un culte en esprit et en vérité remplaça les purifications légales ; la religion de l'amour naissait.

Oublieux des préceptes du Christ et de l'esprit qui les anime, les hommes revinrent bien des fois à cette religion extérieure ; même dans ce XVII[e] siècle profondément chrétien, ils étaient nombreux, ceux qui s'acquittaient des devoirs religieux comme on s'acquitte d'une fonction de l'État. C'est à eux que s'adressaient les Bourdaloue et les Bossuet quand ils tonnaient contre ces chrétiens qui se contentent de « l'écorce et des grimaces ». La crainte n'est-elle pas le seul sentiment que les Jansénistes aient connu ?

Cette religion d'écorce et de crainte, Fénelon ne pouvait s'en contenter. Pour lui, le fondement de la vie chrétienne, ce ne sont pas seulement les sacrements et les pratiques extérieures, ce sont les affections et les préparations intérieures ; la nouvelle loi est toute de charité, toute d'amour et d'amour surnaturel. Être chrétien, c'est travailler à transformer son âme et à la transformer par l'amour. La vraie religion pour le savant directeur, c'est l'amour divin renouvelant l'homme, c'est la charité devenue l'âme de l'âme. C'était comprendre l'Évangile dont tous les préceptes se résument en un mot : Aimer Dieu

L'amour est bien supérieur à la crainte ; la crainte paralyse l'élan de la volonté, l'amour aide à l'action. « On n'est point gêné en ne faisant que des choses qu'on aime à faire. Quand on fait une chose pénible avec un grand amour, ce grand amour adoucit la peine et fait qu'on est content de la souffrir. On ne voudrait pas être soulagé en manquant à l'amour dont on est rempli : on se fait même un plaisir de se sacrifier au bien-aimé (1). »

L'amour qui opère ces grandes révolutions n'est pas cet amour imparfait qui se confond avec l'espérance, mais cet amour noble et désintéressé, l'amour de Dieu pour lui-même, l'amour pur. Quand on aime quelqu'un non pour le bien qu'il nous fait ni pour le bien qu'on en espère, mais pour lui-même,

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 466.

les forces grandissent et croissent. Tout est possible à l'amour ; mais plus il est désintéressé, plus il est puissant. Ici-bas, un tel amour ne peut être que l'élan fugitif, l'extase passagère de l'âme exilée : mais quelle force pour monter vers ces divines clartés !

Fénelon résuma un jour ses pensées sur cette question de l'amour de Dieu, qui revient tant de fois dans sa correspondance. C'est une lettre admirable adressée au duc de Bourgogne (1).

« Les hommes ne connaissent pas l'amour de Dieu ; faute de le connaître, ils en ont peur et s'en éloignent. Cette crainte fait qu'ils ne peuvent comprendre la douce familiarité des enfants dans le sein du plus tendre des pères. Ils ne connaissent qu'un maître tout-puissant et rigoureux. Ils sont toujours contraints avec lui, toujours gênés dans tout ce qu'ils font. Ils font à regret le bien pour éviter le châtiment : ils feraient le mal s'ils osaient le faire, et s'ils pouvaient espérer l'impunité. L'amour de Dieu leur paraît une dette onéreuse : ils cherchent à l'éluder par des formalités et par un culte extérieur qu'ils veulent toujours mettre à la place de cet amour sincère et effectif... O mon Dieu, si les hommes savaient ce que c'est de vous aimer, ils ne voudraient plus d'autre vie et d'autre joie que votre amour... Cet amour de Dieu ne demande point de tous

(1) Œuvres complètes, VII, p. 232.

les chrétiens des austérités semblables à celles des anciens solitaires, ni leur solitude profonde, ni leur contemplation : il ne demande d'ordinaire ni les actions éclatantes et héroïques, ni le renoncement aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition ; il veut seulement qu'on soit juste, sobre, modéré dans l'usage convenable de toutes ces choses : il veut seulement qu'on n'en fasse pas son Dieu et sa béatitude, mais qu'on en use suivant son ordre et pour tendre vers lui.

« Le précepte de l'amour, loin d'être une surcharge au-dessus de tous les autres préceptes, est, au contraire, ce qui rend tous les autres préceptes doux et légers. Ce qu'on fait par crainte et sans amour est toujours ennuyeux, dur, pénible, accablant. Ce qu'on fait par amour, par persuasion, par volonté pleinement libre, quelque rude qu'il soit aux sens, devient toujours doux. L'envie de plaire à Dieu qu'on aime fait que, si on souffre, on aime à souffrir : la souffrance qu'on aime n'est plus une souffrance...

« Une âme qui serait bien à Dieu ne serait plus desséchée et resserrée par les délicatesses et les inégalités de l'amour-propre : n'aimant que pour Dieu, elle aimerait comme Dieu, d'un amour admirable ; car *Dieu est amour*, comme dit saint Jean (1) ; ses entrailles seraient une source inépuisable d'eau vive,

(1) Joan., IV, 8.

suivant la promesse (1). L'amour porterait tout, souffrirait tout, espérerait tout pour notre prochain ; l'amour surmonterait toutes les peines ; du fond du cœur il se répandrait jusque sur les sens ; il s'attendrirait sur les maux d'autrui, ne comptant pour rien les siens ; il consolerait ; il attendrait ; il se proportionnerait ; il se rapetisserait avec les petits ; il s'élèverait pour les grands, il pleurerait avec ceux qui pleurent ; il se réjouirait par condescendance avec ceux qui se réjouissent : il serait tout à tous, non par une apparence forcée et par une sèche démonstration, mais par l'abondance du cœur, en qui l'amour de Dieu serait une source vive pour tous les sentiments les plus tendres, les plus forts et les plus proportionnés. Rien n'est si sec, si froid, si dur, si resserré qu'un cœur qui s'aime seul en toutes choses. Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si aimable et si aimant qu'un cœur que l'amour divin possède et anime. »



Fénelon ne rend pas la dévotion impossible par la multiplicité des observances extérieures, il réduit tout à l'amour qui facilite tout, même la pratique des plus héroïques vertus et des plus rigoureux préceptes. Vivez, faites vos devoirs d'état, voilà la pénitence quotidienne ; à chaque jour suffit sa peine ;

(1) Joan., VII, 38

c'est ce que conseille, c'est ce qu'ordonnerait Fénelon s'il n'avait le talent de le faire comprendre dans un langage charmant.

Les moyens que le savant directeur nous communique pour arriver à ce résultat merveilleux sont précisément ceux que les philosophes, tant anciens que modernes, ont tant vantés pour acquérir toute vertu naturelle, pour obtenir toute beauté morale, pour conserver tout sentiment élevé. L'examen de conscience, l'oraison et la pratique de la vie ne sont pas seulement la mécanique de la piété, mais de tout renouvellement moral, quel qu'il soit.

La connaissance de soi est le commencement de la sagesse. La célèbre maxime de Thalès : *Connais-toi toi-même,* qu'un autre philosophe formulait ainsi : *Habite avec toi-même* (1), est une règle admirable de conduite. Cependant Fénelon ne fait pas de l'examen de conscience toute sa méthode de perfection. Il y a entre se connaître et devenir vertueux, la différence qui existe entre savoir et vouloir. Il faut *vouloir* changer de vie, et nous verrons que, dans l'oraison, il faut arrêter l'esprit dans ses considérations quand le cœur, par la volonté, est excité au bien. La connaissance de soi n'est qu'un moyen et non une fin. L'homme doit se connaître, non pour s'admirer, mais pour appeler et entendre Dieu au

(1) Paul Manut, *Apophteg. Tecum habita.*

plus profond de son âme : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous (1). »

Les idées ont en elles-mêmes une énergie qui multiplie les forces de la volonté : plus elles sont présentes à la pensée, plus elles sont actives. Il s'agit alors de trouver des idées capables de fortifier la volonté dans ses désirs et d'enseigner le moyen de les rendre présentes à l'esprit.

Les considérations abstraites n'ont aucune vertu. L'énergie des idées est en raison inverse de leur degré d'abstraction. Les considérations philosophiques sur le luxe n'ont eu et n'auront jamais qu'une influence médiocre sur la réforme des mœurs. Tout ce qui est purement rationnel reste dans la pensée pure, sans aspirer à en sortir pour la pratique. Au contraire, les idées vivantes ont la plus grande efficacité. Fénelon met dans l'esprit et dans le cœur de ses correspondants, Dieu, le Christ, la vie divine qui nous attend, l'immortalité.

Comment l'âme se nourrit-elle de ces idées actives ? Il n'y a qu'un moyen : l'oraison.

L'oraison consiste dans l'application de l'esprit à une vérité pour exciter les affections et les résolutions de l'âme : d'abord nous la considérons pour nous en convaincre jusqu'à émouvoir le cœur et ébranler la volonté, c'est la méditation ; puis nous désirons, nous aimons, nous demandons le bien pro-

(1) Luc, XVII, 21.

prement dit. L'esprit ne doit donc travailler que dans la mesure où cela est nécessaire pour mettre le cœur en mouvement : il faut imposer silence à l'esprit dès que le cœur est échauffé pour agir. Ce résultat est d'autant moins laborieux que l'âme est plus habituée au recueillement intérieur.

L'esprit n'est pas toujours assez fertile pour trouver les idées qui préparent le cœur à l'amour. Le livre est un appui nécessaire, la lecture prépare la parole intérieure de Dieu. « Vous connaissez l'endroit où saint Augustin, parlant du dernier moment de sa conversion, dit qu'après avoir lu quelques paroles de l'apôtre, il quitta le livre et ne voulut pas continuer de lire, parce qu'il n'en avait plus besoin et qu'une lumière de paix s'était répandue dans son cœur (1). »

Fénelon considère la méditation comme le premier pas dans l'amour de Dieu. Connaître Dieu, c'est déjà l'aimer. « La méditation ordinaire est votre partage, trop heureux que Dieu vous y admette ;... donnez à chaque vérité le temps de jeter une profonde racine dans le cœur, car il n'est pas seulement question de savoir, l'essentiel est d'aimer (2). »

La méditation n'est qu'un moyen pour arriver à l'amour ; quelle joie si le cœur pouvait se mettre à aimer dès son élévation à Dieu ! mais il ne faut pas

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 457.
(2) Œuvres complètes, VIII, p. 510.

vouloir entrer dans la terre promise avant de marcher au désert. Quels ineffables colloques nous promet Fénelon ! « Que vous serez heureux si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour (1) ! »

L'oraison renouvelée chaque jour finit par donner un besoin immense de l'objet aimé. Dieu devient la vie même de l'âme qui se transfigure et n'est plus qu'un avec lui.

La pratique donne à l'âme une habitude de la vertu. Sans doute les efforts ne disparaissent pas, mais la volonté grandit. L'athlète n'espérait pas vaincre sans déployer ses forces, sans lutter, mais, par des exercices répétés, il fortifiait ses muscles et préparait la victoire de l'arène.

Cette mécanique de la perfection n'est pas spéciale à la formation religieuse. Quel philosophe, quel sage ne cherche pas à conformer sa vie à des principes directeurs ? Que fait-il pour détruire la nature primitive ? Par l'examen de conscience, par la réflexion et par la pratique, les principes entrent dans le cœur et changent la nature.

Cette méthode, appliquée au sentiment religieux, fécondée par la croyance que la grâce en mûrit les fruits, cette méthode donne à la foi toute la force de l'amour, toute la force de la nature. Ceux qui seront élevés à cette école seront naturelle-

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 464.

ment chrétiens et religieux ; tout ce qui viendra d'eux gardera la marque de leur cœur converti. Qu'ils le veuillent ou non, dans leurs pensées s'ils pensent, dans leurs écrits s'ils écrivent, dans leur conduite en tout cas, on retrouvera toujours que l'âme est misérable, que le péché la poursuit, que la passion la gouverne, qu'un changement radical peut seul la sauver. « Lorsque les croyants prétendent secouer le joug de leurs croyances, ils sentent qu'ils contredisent le besoin le plus impérieux de leur âme. Reviennent-ils à la piété, l'heure de la conversion est pour eux l'heure où ils retrouvent leur voie, où ils rentrent dans leur nature. Et c'est le nouvel et grand argument des apologistes de la foi que ce trouble de l'âme égarée hors de la foi, que cette paix de l'âme revenue dans la foi (1). »

Fénelon a présenté cet argument dans une belle lettre au duc de Chaulnes : « Que je serai content, si je vous trouve décidé, et entièrement d'accord avec vous-même ! On ne contente ni soi ni autrui quand on porte au dedans de soi un fond qu'on ne peut ni suivre ni étouffer. On se tourmente, on se craint soi-même ; on n'ose être seul avec soi, ni rentrer dans son propre cœur : on est comme un homme chassé de chez soi, qui est réduit à errer tout autour comme un vagabond (2). »

(1) Strowski, *Saint François de Sales*, p. 290.
(2) Œuvres complètes, VII, p. 248.

III

Et pour finir, s'il fallait faire le portrait du dévot d'après Fénelon, peut-être pourrait-on parler ainsi :

Le dévot ne vit pas à l'écart des autres hommes ; il a sa place dans le monde par ordre de Dieu et il doit la tenir. « Il faut voir civilement tout le monde dans les lieux où tout le monde va, à la cour, chez le roi, à l'armée, chez les généraux. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse qui fait qu'on défère à tout le monde avec dignité. Nul air de gloire, nulle affectation, nul empressement ; savoir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit ; au mérite, l'estime ; à la capacité accompagnée de droiture et d'amitié, la confiance et l'attachement ; aux dignités, la civilité et la cérémonie (1)... Je ne voudrais point que vous retranchassiez rien sur vos devoirs à l'égard du public ; il m'a paru même que vous ne donniez pas assez de temps aux visites de bienséance et aux soins de la société selon votre état (2). »

Le dévot n'est pas un censeur de la vie des autres ; en apparence même, sa conduite ne paraît pas différer beaucoup de celle de ses compagnons. Séné-

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 473.
(2) Œuvres complètes, VII, p. 369.

que disait : « Ayons une façon de vivre meilleure que la foule, mais qui ne la choque point. Il ne faut point effrayer ceux que nous voulons gagner (1). » Fénelon dit de même : « On vit à peu près comme les autres, sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociale et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs (2) ... Il faut édifier tous ceux qui vous voient, sans leur parler jamais de dévotion. »

Mais il faut montrer son courage à l'occasion et ne pas fuir devant un sourire moqueur ou un sarcasme sanglant. « On doit cacher aux yeux du monde tout ce qu'il n'est point nécessaire de lui montrer ; mais il faut qu'il sache que vous voulez être chrétien, que vous renoncez au vice, et que vous fuyez l'impiété... Ne demeurez point neutre. Quand un homme se déclare hautement pour la religion, d'abord on murmure, mais bientôt on se tait, on s'accoutume à le laisser faire (3). »

Le dévot de Fénelon doit être savant, instruit ; cela fera honorer la religion. « Quand on saura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre, personne n'osera vous attaquer sur la dévotion (4). »

« Vous devez faire honneur à la piété, écrit-il au

(1) Epist. 5.
(2) *Instructions et Avis*, II, Œuvres complètes, VI, p. 74.
(3) Œuvres complètes, VIII, p. 509.
(4) *Ibid.*, VIII, p. 473.

duc de Bourgogne, et la rendre respectable dans votre personne. Il faut la pratiquer d'une manière simple, douce, noble, forte et convenable à votre rang. Il faut aller tout droit aux devoirs essentiels de votre état par le principe de l'amour de Dieu, et ne rendre jamais la vertu incommode par des hésitations scrupuleuses sur les petites choses. L'amour de Dieu vous élargira le cœur, et vous fera décider sur-le-champ dans les occasions pressantes. Un prince ne peut point, à la cour ou à l'armée, régler les hommes comme des religieux ; il faut en prendre ce qu'on peut, et se proportionner à leur portée (1). »

Le dévot est plein de douceur, de politesse et d'aménité. « Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant, qu'un cœur uni à Dieu par la piété. »

Le monde donne très facilement au chrétien le brevet d'homme ennuyeux ; comme si, à mesure qu'une âme se purifie en se rapprochant de Dieu, elle laissait derrière elle, avec les imperfections dont elle se dépouille, ce qu'elle pouvait avoir d'attrayant et de sympathique, du moins ce qui formait entre elle et nous un commerce agréable.

Les Juifs avaient peur des messagers célestes, s'imaginant que leur apparition était un pronostic fatal. Il suffit qu'une personne soit très religieuse pour être dépréciée dans certains cercles où

(1) Œuvres complètes, VII, p. 279.

l'on fuit sa compagnie comme fatigante. On s'imagine que, pour être pieux, il faut être tout absorbé en Dieu. Mais Dieu nous fait un devoir de donner à notre prochain des témoignages de notre charité et de notre affection. « Outre qu'il ne faut jamais paraître se préférer à personne, il faut encore certaines manières simples, naturelles, ingénues, un visage ouvert, quelque chose de complaisant dans le commerce passager : que tout marque de la noblesse, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaisant, touché du mérite, de l'industrie pour obliger, du regret quand on ne le peut pas, de la délicatesse pour prévenir des gens de mérite, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas achever de dire, pour assaisonner un service de ce qui peut le rendre obligeant sans le faire valoir... Rien n'est si noble, si délicat, si grand, si héroïque, que le cœur d'un vrai chrétien ; mais en lui rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple, de modeste et d'effectif en tout (1)... La piété n'a rien de faible ni de triste, ni de gêné ; elle élargit le cœur, elle est simple et aimable, elle se fait tout à tous pour les gagner tous (2). »

Qui donc a peint la vertu avec un air sombre ? Le dévot de Fénelon n'est pas ainsi fait. « Vous devez

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 473.
(2) *Ibid.*, VII, p. 234.

voir les gens de votre condition ; mais il faut être gai, libre, affable ; rien de timide, ni de sauvage. Demandez à Dieu qu'il vous ôte votre air timide et trop composé ; donnez-vous à Dieu quand vous allez voir les gens ; mais, pendant la conversation, ne soyez pas distrait et rêveur pour courir après la présence de Dieu qui vous échappe. Alors faites ce qu'il veut que vous fassiez, qui est d'être honnête et complaisant... Ne prenez point la piété par un certain sérieux, triste, austère et contraignant. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la vraie liberté* (1). »

« Soyez bon ami, obligeant, officieux, ouvert, cela vous fera aimer et apaisera la persécution. Qu'on voie que ce n'est point par grimace ni par noirceur, mais par vraie religion et avec courage, que vous renoncez aux débauches des jeunes gens (2). »

« Soyez gai, dit-il ailleurs, comme un homme qui a trouvé le vrai trésor et qui n'a plus besoin de rien (3). »

Le vrai dévot, accueillant tout le monde, quelle que soit sa condition, avec un sourire bienveillant, ne s'irrite jamais, quand on l'interrompt dans ses exercices de piété ou que l'on met obstacle à ses projets de dévotion. « Sous la figure de l'importun, il faut regarder Dieu qui fait tout et qui n'est pas moins attentif à nous mortifier par l'importunité qu'à

(1) II Cor., III, 17.
(2) Œuvres complètes, VIII, p. 523.
(3) *Ibid.*, VIII, p. 512.

nous instruire et à nous toucher par les bons exemples. L'importun que Dieu nous envoie sert à rompre notre volonté, à renverser nos projets, à nous faire désirer avec plus d'ardeur le silence et le recueillement, à nous détacher de nos arrangements, de notre repos, de nos commodités et de notre goût, à humilier notre esprit pour l'accommoder à celui d'autrui (1). »

Enfin le dévot sait causer, jouer et même danser ; il s'accommode à toutes les situations et reste calme devant les imperfections d'autrui. En un mot, le dévot a toutes les qualités extérieures des hommes du monde sans avoir leurs défauts et leurs vices (2).

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 596.

(2) Les derniers éditeurs de Fénelon (édition Gaume) ont catalogué ses œuvres en six classes : *Théologie et controverse*; *Morale et spiritualité* ; *Mandements* ; *Littérature* ; *Politique* ; *Correspondance*. Cette dernière partie est subdivisée en six sections : correspondance avec le duc de Bourgogne, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse ; avec sa famille ; avec divers personnages ; lettres sur la juridiction de l'archevêque de Cambrai ; lettres spirituelles ; lettres sur le quiétisme. Cette division n'est pas heureuse, et l'ordre chronologique s'impose aux futurs éditeurs des œuvres du grand évêque. Pour ce qui nous concerne, la direction de Fénelon n'est pas tout entière dans les seules *Lettres spirituelles*. La correspondance avec les ducs de Bourgogne, de Beauvilliers et de Chevreuse est une longue suite de préceptes moraux et de pieux conseils. Dans la seconde classe : *Morale et spiritualité,* il faut détacher le paragraphe cinquième : *Instructions et avis sur divers points de la morale et de la perfection chrétienne.* Œuvres complètes, t. VI, p. 72.

CHAPITRE X

FÉNELON D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

Ni Saint-Simon (1), ni le chancelier d'Aguesseau (2), ni l'abbé Le Dieu (3), n'ont dépeint Fénelon avec exactitude. Le secrétaire de Bossuet n'a vu que l'extérieur de la vie épiscopale. Le chancelier a été frappé par les hautes qualités intellectuelles et morales du grand évêque ; son jugement est tout admiratif. Le portrait si brillant mais si amer que le célèbre duc trace de l'archevêque de Cambrai, où tous les côtés faibles sont exagérés à plaisir, est plutôt un morceau littéraire achevé qu'une analyse véritable du caractère fénelonien. Il nous a paru piquant de laisser Fénelon livrer lui-même les secrets de son âme et tracer les linéaments de sa physionomie morale.

Dans des lettres privées, adressées à des amis, on épanche son cœur, on se montre tel qu'on se voit.

(1) *Mémoires*, VII, 274 et ss.
(2) *Œuvres de d'Aguesseau*, XIII, p. 167.
(3) *Mémoires* et *Journal* de Le Dieu, III, 160 et ss.

Personne ne croira que Fénelon, habitué à la réflexion et aux retours sur lui-même, ait donné de son esprit une fausse image. L'archevêque de Cambrai (1) se peint dans sa correspondance comme Voltaire dans la sienne.

*
* *

Ce qui frappe d'abord dans les lettres de Fénelon à ses amis, c'est un air de jeunesse ; on sent passer un courant de gaieté. Cela étonne un peu dans ce dix-septième siècle si cérémonieux. Non seulement dans l'adolescence, à cet âge où la vie n'a pas dit encore toutes ses amertumes, mais jusque dans la vieillesse, le lecteur se plaît à voir surnager parmi les luttes, les tribulations et les vicissitudes, une joie calme et douce. Nulle trace de cet égoïsme rancunier qui sent parfois les déceptions, chez cet homme que l'ardeur des pensées toujours contrariées n'a pas moins usé que les austérités d'une vie toute chrétienne. Le cœur est resté jeune et chaud sous les tristesses de la fin du jour.

Voici le récit de son entrée à Carenac. C'est une belle description, fraîche comme le printemps. Fénelon avait trente ans. « Oui, Madame, n'en doutez pas, je suis un homme destiné à des entrées magnifi-

(1) Dans notre ouvrage *Fénelon directeur de conscience*, p. 62 et ss., 2e édition, nous avons déjà fait un portrait de Fénelon.

ques... Deux bateaux, pleins de l'élite des bourgeois, s'avancent, et en même temps je découvre que, par un stratagème galant, les troupes de ce lieu les plus aguerries s'étaient cachées dans un coin de la belle île que vous connaissez... de là elles vinrent en bon ordre de bataille me saluer, avec beaucoup de mousquetades... Le fougueux coursier que je monte, animé d'une noble ardeur, veut se jeter dans l'eau ; mais moi, plus modéré, je mets pied à terre... Je monte jusques au château d'une marche lente et mesurée, afin de me prêter pour un peu plus de temps à la curiosité publique. Cependant mille voix confuses font retentir des acclamations d'allégresse et l'on entend partout ces paroles : Il sera les délices de ce peuple... Les consuls commencent leur harangue par la bouche de l'orateur royal... Qui pourrait dire quelles furent les grâces de son discours ? Il me compara au soleil ; bientôt après je fus la lune... Alors le soleil était déjà couché, et pour achever la comparaison de lui à moi, j'allai dans ma chambre pour me préparer à en faire de même (1). »

« Ma santé va bien, Dieu merci, Madame, écrit-il en 1689 à la comtesse de Gramont ; elle est en état de justifier le quinquina, et de faire taire tous ses ennemis. Les marques de bonté que vous me donnez me font un plaisir sensible, et je sais bon gré à ma fièvre de me les avoir procurées. »

(1) Œuvres complètes, VII, 394, à la marquise de Laval, 22 mai 1681.

Et à l'abbé de Langeron : « Si Panta (l'abbé de Beaumont) oublie l'agenda que je lui ai donné, je le livrerai aux plus noires vapeurs, et je n'aurai plus aucun soin de lui défiger le sang. C'est un homme perdu comme le malade imaginaire livré à tous les maux en *ie* ! (1). »

« Vous seriez un grand homme, si vous datiez vos lettres (2), » dit-il à l'abbé de Beaumont.

« Et pourquoi serions-nous moins gais que les impies, dit il à son neveu le marquis de Fénelon, nous qui n'avons rien à faire de difficile, que par amour, et avec l'espérance d'un royaume éternel, pendant que les impies ont tout à craindre et rien à espérer ?

« Réjouissons-nous donc au Seigneur (3). »

« *Gaudete ! iterum dico, gaudete*... sois donc gai, fanfan, je le veux, saint Paul l'a décidé... Mais il faut que ce soit une joie modeste de présence de Dieu et d'un fond de bonne conscience (4). »

« Point d'autre lieu, point d'autre amitié entre toi et moi, que Dieu seul ; c'est son amour qui doit être à jamais toute notre unité. Le veux-tu ? sans cela, marché rompu ; point d'argent, point de suisse, bonsoir, bonsoir (5). »

(1) Œuvres complètes, VII, 550.
(2) Œuvres complètes, VII, 122.
(3) Œuvres complètes, VII, 464.
(4) Œuvres complètes, VII, 444.
(5) Œuvres complètes, VII, 471.

Pendant les visites pastorales à travers son diocèse et au milieu des graves soucis de son ministère, Fénelon avait le temps de sourire. Voici datées du Quesnoy quelques lettres adressées à l'abbé de Beaumont ; il les termine par des réflexions piquantes ou des récits amusants.

« Il y a sous mes fenêtres cinq ou six lapins blancs qui feraient de belles fourrures ; mais ce serait dommage, car ils sont fort jolis et mangent comme un grand prélat. Je vois aussi deux petits coqs, l'un noir et l'autre à plumage couleur d'aurore. Ils sont comme la France et l'Empire ; le noir est Achille, et l'aurore est Nestor.

Ludus enim genuit trepidum certamen et iram
Ira truces inimicitias et funebre bellum (1).

« Je me repose et me ménage beaucoup : c'est être en solitude. Je ne parle qu'à des paysans qui ne font point partie de ce qu'on appelle le monde... J'ai vu quelques jolis paysages de vallons et de coteaux sur le bord de la forêt de Mormal (2). »

Avec le chevalier Destouches, la correspondance est toujours charmante. « Pourquoi ce grave archevêque, disait Fénelon, aime-t-il tant un homme aussi profane ? Voilà un grand scandale, je l'avoue, mais le moyen de m'en corriger ? »

Destouches commandait en chef l'artillerie des ar-

(1) Hor., liv. II.
(2) Œuvres complètes, VII, 423.

mées de Flandre en 1711. Malade, il vint se faire soigner à Cambrai. D'une intelligence très vive, ami des belles-lettres, Destouches fut vite admis dans le petit cercle intime de l'archevêque, malgré les défauts qui auraient dû l'en faire bannir. Car l'aimable chevalier avait une conduite plus que légère, un esprit plus que libre. Mais Fénelon ne pouvait résister à la bonne grâce et à l'esprit, et il se prit pour le « cher bonhomme » d'une véritable affection.

Il le reprend à chaque instant sur sa gourmandise (1). « *Cœna brevis, mens hilaris*, lui dit-il ; vous faites bien le second point et mal le premier... En vérité, vous me faites peur, pitié, douleur et dépit. Oh ! si je vous tenais ! *Quos ego...* »

Et à chaque page c'est une gaieté de bon aloi, un esprit vif et animé.

« Nous avons vu passer M. de Bernières avec un érésipèle : mauvais meuble pour un intendant ; les maux ne respectent rien ; ne laissez pas revenir traîtreusement le vôtre. Je vous aime sans compliment ; si vous ne voulez pas le croire, venez le voir dès que vous serez de loisir (2). »

Sur l'accident de voiture dont il ne devait pas se remettre il lui écrit (3) : — le récit est charmant et la bonne humeur ne perd pas ses droits.

« Tous mes gens criaient : Tout est perdu, sau-

(1) *Lettres inédites*, p. 31.
(2) Œuvres complètes, VIII, 14.
(3) Lettre du 22 novembre 1714, *Lettres inédites*.

vez-vous ! Je ne les entendais point : les glaces étaient levées. Je lisais un livre, ayant mes lunettes sur le nez, mon crayon en main et mes jambes dans un sac de peau d'ours : tel à peu près était Archimède quand il périt à la prise de Syracuse. La comparaison est vaine, mais l'accident était affreux. Je vais être poltron sur les ponts auprès des moulins. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que la roue du moulin qui touchait un des bords du pont sans garde-fou commença tout à coup à tourner dans le moment où nous passions ; un des chevaux du timon eut peur mal à propos, et nous jeta du côté où il avait grand tort de se précipiter ; en périssant, il me sauva, car il arrêta le timon dans un trou du pont qui empêcha ma chute. »

* * *

Un autre côté bien original du caractère de Fénelon, c'est son goût, son besoin constant d'amitié. « J'ai passé une jeunesse douce, libre, pleine d'études agréables et de commerce avec des *amis délicieux*, » écrivait-il en quittant Versailles (1).

Ce n'est pas qu'il ignorât les hommes, leur faiblesse, leur égoïsme, leurs mensonges. « Il faut cultiver les hommes dans l'ordre de la Providence, disait-il à son neveu le marquis de Fénelon, sans

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 463.

compter jamais sur eux, non pas même sur les meilleurs (1). »

Et à Destouches : « Vous avez raison de dire et de croire que je demande peu de presque tous les hommes ; je tâche de leur rendre beaucoup et de n'en attendre rien. Je me trouve fort bien de ce marché ; à cette condition je les défie de me tromper. Il n'y a qu'un très petit nombre de vrais amis sur qui je compte, non par intérêt, mais par pure estime ; non pour vouloir tirer aucun parti d'eux, mais pour leur faire justice en ne me défiant point de leur cœur. Je voudrais obliger tout le genre humain, et surtout les honnêtes gens ; mais il n'y a presque personne à qui je voulusse avoir obligation. Est-ce par hauteur et par fierté que je pense ainsi ? Rien ne serait plus sot et plus déplacé ; mais j'ai appris à connaître les hommes en vieillissant, et je crois que le meilleur est de se passer d'eux sans faire l'entendu (2). »

Sans doute, mais il savait choisir ses amis. L'amitié fut le plus grand charme de sa vie. Pour Fénelon, c'était nécessité pour son cœur de s'épancher dans un autre. Il fut toujours d'une faible santé. Au premier choc il avait le corps et « le cœur en souffrance (3 ».

(1) Œuvres complètes, VII, p. 469.
(2) Œuvres complètes, VIII, p. 207.
(3) Œuvres complètes, VIII, p. 565.

Toute douleur le faisait « frémir (1) » et « lui donnait des convulsions (2) ». Sans force de résistance contre elle, il se sentait amoindri et « petit » dès qu'elle l'effleurait (3) et se laissait « surmonter des moindres bagatelles (4) ».

A cet homme qui ne se trouvait « aucune consistance en aucun sens (5) », il fallait un soutien et un réconfort. L'amitié lui était indispensable : « Les vrais amis, disait-il, font toute la douceur de la vie (6). »

Il en avait besoin, moins encore pour s'appuyer sur eux que pour leur « dire tout (7) », que pour décharger en eux un cœur fragile qui ne pouvait garder ses émotions.

Il savait que tout plaisir est incomplet ici-bas, que toute joie est mêlée de larmes ; il sentait « qu'il en coûte beaucoup d'être sensible à l'amitié ; mais ceux qui ont cette sensibilité seraient honteux de ne l'avoir pas ; ils aiment mieux souffrir que d'être insensibles (8) ».

Qui donc a osé dire que la piété chrétienne altère et refroidit les affections de ce monde ? Qu'on lise

(1) Œuvres complètes, VIII, 555.
(2) Œuvres complètes, VIII, 565.
(3) Œuvres complètes, VIII, 569.
(4) Œuvres complètes, VIII, 640.
(5) Œuvres complètes, VIII, 580.
(6) Œuvres complètes, VIII, 252
(7) Œuvres complètes, VIII, 550.
(8) Œuvres complètes, VII, 195.

dans la correspondance de Fénelon les lettres sur la mort de ses amis. Quand meurt l'abbé de Langeron, il écrit au duc de Chaulnes : « J'ai perdu la plus grande douceur de ma vie... jugez, mon cher monsieur, de ma douleur (1). »

Si le chrétien surnage, l'homme est terrassé ; « les bons amis sont une ressource dangereuse dans la vie ; en les perdant on perd trop. Je crains les douceurs de l'amitié (2). » « L'amitié coûte cher, car elle cause de grandes douleurs (3). »

La mort du duc de Bourgogne anéantit et son corps et son âme. Ce fut une prostration de tout l'être. « Il me semble que tout ce que j'aime va mourir (4), » écrit-il à Destouches.

Et au P. Martineau qui lui demandait des renseignements sur le « petit Prince » : « Je vous avouerai franchement ma faiblesse, mon Révérend Père... le malheur qui nous afflige a fait une si forte impression sur moi que ma santé en souffre beaucoup (5). »

Plus Fénelon avançait en âge, plus son cœur s'attachait aux amis. C'est un des signes auxquels on reconnaît infailliblement l'élévation du cœur. Celui que les glaces de l'âge, que les inévitables désenchan-

(1) Œuvres complètes, VII, 332.
(2) Œuvres complètes, VII, 461.
(3) Œuvres complètes, VIII, 56.
(4) Œuvres complètes, VIII, 48.
(5) Œuvres complètes, VIII, 58.

tements de la vie, ne rendent ni moins tendre ni moins prodigue de son affection ; qui, en cessant par la force de l'expérience, de se fier pleinement aux hommes, ne cesse pas de les aimer, celui-là est un de ces êtres rares à qui la Providence a donné cette élévation intérieure qui fait dominer la vie au lieu d'être dominé par elle.

Ses amis disparurent avant lui et son cœur se brisa ; il avait senti qu'il ne survivrait pas à ceux qui avaient illuminé sa vie. « Je ne vis plus que d'amitié, écrivait-il le 2 mai 1714, et c'est l'amitié qui me fera mourir (1). »



Fénelon est un gentilhomme. Il est né d'une race ingénieuse et distinguée. Ses parents, le comte Pons de Salignac de la Mothe-Fénelon et Louise de la Cropte de Saint-Abre, étaient des seigneurs d'importance, arrière-neveux de prélats et d'ambassadeurs. L'habitation, le château de Sainte-Modane, dans une position magnifique, a gardé encore aujourd'hui un air dominateur, un air de puissance. Les murs formidables montent jusqu'à la hauteur d'un premier étage sans une ouverture. On accède par un pont-levis dans de grandes salles où un goût délicat a réuni des meubles anciens tels sans doute qu'il y en avait au XVIIe siècle.

(1) Œuvres complètes, VII, 476.

Le descendant de ces illustres aïeux, notre Fénelon, tenait beaucoup à cette gloire de famille. L'antiquité et la splendeur du nom flattaient ses instincts de grand seigneur. A son frère, le chevalier de Fénelon, qui cherchait les moyens d'obtenir une faveur, il écrivait de Versailles : « Nous avons eu dans notre famille plusieurs gouverneurs de province, des chambellans des rois, des alliances avec les premières maisons de nos provinces, un chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, des ambassades dans les principales cours, et presque tous les emplois de guerre que les gens de condition avaient autrefois (1). »

Cette famille, chacun doit coopérer à la magnifier. L'on s'entr'aidera, l'on prendra tous les moyens humains pour se pousser dans les places qui honorent.

« La famille, écrit l'archevêque à son neveu le marquis de Fénelon, ne peut plus avoir ni soutien ni espérance que par ton avancement dans le monde. Tu ne t'avanceras jamais à Cambrai (2). » Donc il faut rester à Versailles, exposé aux rayons du soleil, auprès de la source des faveurs. L'oncle ne restera pas inactif : « Il faut, pendant que je suis encore au monde, que mon ombre te facilite quelque accès (3). »

Ainsi les membres des familles travaillaient à

(1) Œuvres complètes, VII, 405.
(2) Œuvres complètes, VII, 448, et aussi VII, 446.
(3) Œuvres complètes, VII, 442.

exalter leur nom, et toutes les familles réunies faisaient la grandeur de la nation. Et quelle auréole apparaît sur la tête de l'archevêque de Cambrai ! Si sa vie a illustré le château de Sainte-Modane plus que la naissance d'aucun autre membre de sa famille, son épiscopat a, parmi ses contemporains, grandement illustré le diocèse des Flandres et la France.

Ce mystique ne laissait pas de s'occuper des *choses de la terre*. Absent de Cambrai ou présent, il s'intéressait aux affaires de sa maison et de son « domestique ». Grand seigneur, mais fils d'une nombreuse famille, Fénelon était sans grosse fortune, donc il lui fallait compter, surtout dans les commencements.

A la marquise de Laval, sa cousine, il confiait ses embarras d'argent. De Versailles il lui écrivait : « Vous pouvez juger que je fais d'assez grands efforts pour m'acquitter, puisque j'ai déjà payé, depuis un an et demi, cinq mille francs à Lange, deux mille à Mme de Langeron... le tout sans avoir reçu un sou de grâce au delà de mes appointements, et ne touchant presque plus rien de Carenac... Aussi ai-je fait dans ma dépense des retranchements bien nouveaux pour ma place. Mais la justice est la première de toutes les bienséances. Je dois encore une grosse somme à mon libraire (1). »

Les charges étaient lourdes à Cambrai, et malgré

(1) Œuvres complètes, VII, 399, et aussi 400, 402 et 403.

les revenus du domaine épiscopal, Fénelon restait toujours en deçà de ses dépenses charitables : « Mais vous connaissez mes embarras, écrivait-il à l'abbé de Beaumont, une grosse dépense ordinaire, de grands bâtiments à faire et à meubler, un séminaire à loger et à établir ; presque tous nos séminaristes à nourrir, de bons sujets à entretenir à Paris (1). »

Mais l'ordre régnait partout, dans ses comptes comme dans sa vie, et il mourut sans richesses ni dettes.

Son attention se portait sur tout, sur les questions de toilette comme sur la bonne mine de ses domestiques, jusqu'aux menus détails des appartements.

« Vous me ferez plaisir, dit-il à son neveu le marquis de Fénelon, si vous voulez bien prier la baronne de Chevry d'envoyer sa surintendante me chercher de beau drap violet. Je suis moins difficile sur l'étoffe que sur la teinture. Il faut un violet teint sur une vraie écarlate, et qui soit pourpré ; autrement il ne dure pas et devient de la couleur de la lie de vin, qui est très vilaine (2). » Il demande à M. Dupuis, le bon Put, de lui « choisir un laquais de figure raisonnable, sage (3) ». Enfin une ménagère ne parlerait pas avec plus de souci de la tenue de la maison : « Il est absolument nécessaire, écrit-il à

(1) Œuvres complètes, VII, 435.
(2) Œuvres complètes, VII, 447.
(3) Œuvres complètes, VII, 448.

l'abbé de Beaumont, de mettre en couleur le parquet de mon appartement et de le faire frotter, faute de quoi tous les meubles périssent. Ce qui me paraît très certain, c'est que le parquet doit être bien frotté (1). »

*
* *

L'œil du maître, j'allais dire, de la maîtresse de maison, était partout. Mais peut-être bien n'ai-je point tort d'écrire « maîtresse de maison ». Plusieurs critiques ont cru voir dans les manières de Fénelon, façons d'agir et façons de penser, dans ses aptitudes intellectuelles et ses goûts esthétiques, quelque chose de féminin. Cette féminilité n'est pas pour le diminuer. Cela ne veut pas dire qu'il manquait d'énergie. Par là s'expliquerait sa merveilleuse facilité à diriger des femmes. Il pouvait compatir aux hésitations, aux incertitudes de ses correspondantes, aux multiples influences nerveuses et cérébrales qui agissent sur les caractères féminins, puisque lui-même sentait déjà cela.

Un exemple entre plusieurs : dans le *Traité de l'Éducation des Filles*, l'auteur n'avait pas révélé ses tendances mystiques ; mais dans l'*Avis* qui s'y trouve annexé comme une sorte de *post-scriptum* à l'adresse de Mme la duchesse de Beauvilliers, il écrit : « Les personnes véritablement intérieures sont avec Dieu

(1) Œuvres complètes, VII, 421.

comme on est avec ses intimes amis. On ne mesure point ce qu'on dit parce qu'on sait à qui l'on parle... c'est une conversation libre de vraie amitié ; alors Dieu devient l'ami du cœur... l'*époux* avec lequel on n'est plus qu'un *même esprit* par la grâce. »

Mis à la fin d'un traité, c'est là un vrai *post-scriptum* de femme : on rejette dans les dernières lignes d'une lettre la pensée la plus intime, celle qui inspire le tout.

Et, de fait, Fénelon écrit beaucoup de lettres au bout desquelles, si on ne connaissait pas d'avance le nom de l'auteur, on s'attendrait à trouver une signature de grande dame. « Te voilà donc enfin, mon très cher fanfan, en train de prochaine guérison. Dès que tu seras en état d'aller avec une sûreté parfaite, il faudra que tu reviennes achever ta convalescence à Cambrai... Je voudrais bien que tu pusses nous amener la chère grondeuse, mais je crains l'agitation d'un voyage pour ses reins... Il faudra examiner aussi en quelle voiture tu pourras venir quand il en sera temps...

« Tout à toi pour jamais, mon cher petit fanfan. Je te conjure de me mander au plus tôt ce qu'il convient de donner à MM. Chirac, Mareschal, etc. ; la valeur de combien, et en quelle nature de présent pour M. Mareschal. Sera-ce une tabatière, ou une bague, ou quelque pièce de vaisselle d'argent (1) ? »

(1) Œuvres complètes, VII, 469, au marquis de Fénelon.

Un grand seigneur qui s'occupe de ces détails avec tant de bonne grâce ne peut que trouver dignes d'intérêt les plus subtiles, les plus ténues et les plus fugitives des inquiétudes féminines. C'est pourquoi il excelle dans un certain genre de direction spirituelle.

*
* *

Mais, d'une autre côté, Fénelon aurait eu, d'après ces nouveaux critiques, les défauts de cette féminilité, entre autres l'*insincérité*, — on n'ose dire le mensonge — et les ambitions inassouvies.

Fénelon espérait-il jouer un grand rôle ? Mme Guyon le lui avait prédit : « Les desseins de Dieu sur vous sont grands, lui disait-elle (1). Vous êtes la lampe ardente et luisante qui éclairera l'Église (2). Dieu vous veut faire le père d'un grand peuple (3). »

Et Fénelon l'avait sans doute cru. De Cambrai il suivit secrètement d'abord, puis plus ouvertement les événements politiques du pays. La correspondance avec Chevreuse et Beauvilliers, si multiple et si méticuleuse, ne laisse pas d'inquiéter les amis de Fénelon ; ce besoin de légiférer sur tout, ce regard toujours tourné vers la cour, témoigne d'un ardent

(1) *Fénelon et Mme Guyon*, par M. Masson, fragment d'autobiographie, p. 8 ; lettre XXIX, p. 77.
(2) *Fénelon et Mme Guyon*, p. 79.
(3) *Fénelon et Mme Guyon*, p. 274.

désir de servir la France, peut-être aussi d'un secret penchant d'y coopérer personnellement et d'un certain souci d'attirer l'attention... Une fois, il arriva près du port : ce fut à la mort du Grand Dauphin. Ce fut un grand jour. Les amis de l'archevêque furent soudain entourés. Les courtisans prirent garde de ne plus tourner en ridicule la piété du duc de Bourgogne. A ce moment Cambrai éclipsa Versailles.

Quels sentiments s'agitaient au fond du cœur de Fénelon dans ce singulier retour de fortune ? Cela est difficile à analyser ; cette âme mobile échappe par son élévation même à une appréciation équitable. C'est alors qu'il écrivait à la duchesse de Mortemart (1) : « Je hais le monde, je le méprise, et il me flatte néanmoins un peu. Je sens la vieillesse qui avance insensiblement, et je m'accoutume à elle sans me détacher de la vie. »

Séparé de tout et séduit encore par le monde ! il devait y avoir en lui de singuliers contrastes, à cette heure solennelle où, pour la dernière fois, Dieu semblait encore lui permettre « le long espoir et les vastes pensées ».

Échappant par la forte piété dont il est rempli, par l'expérience de la vie et le dégoût du monde, aux joies vulgaires d'une ambition personnelle qui se croit au moment d'être satisfaite, puis se reprenant malgré

(1) Œuvres complètes, VII, p. 348.

lui à ce monde qu'il voudrait haïr, par le désir passionné du bien public, par son affection pour le Dauphin, enfin par ce besoin de déployer toutes ces facultés que Dieu a mises dans le cœur de l'homme pour l'aider à triompher de lui-même et des difficultés de la vie, Fénelon devait se comprendre moins que personne, et c'est bien sincèrement qu'il écrit : « Je ne trouve en moi rien de réel ni pour l'intérieur ni pour l'extérieur. Quand je m'examine, je crois rêver ; je me vois comme une image dans un songe. Mais je ne veux point croire que cet état a son mérite ; je n'en veux juger ni en bien, ni en mal ; je l'abandonne à celui qui ne se trompe point et je suppose que je puis être dans l'illusion. »

Singulière et attachante figure où l'homme est resté si vivant, si entier, avec tous ses contrastes, sous le chrétien fervent.

Le duc de Bourgogne mourut le 18 février 1712. L'édifice s'écroule ; le rêve s'évanouit. « Tous mes liens sont rompus... rien ne m'attache plus à la terre. » Ce fut le coup qui acheva de le faire mourir à lui-même, qui mit le sceau à cette œuvre du détachement chrétien à laquelle il travaillait si sincèrement depuis tant d'années, mais que la main de Dieu seule peut porter à sa perfection.

Il écrit au duc de Chevreuse :

« Je ne puis, mon bon et cher duc, résister à la volonté de Dieu qui nous écrase. Il sait ce que je souffre ; mais enfin c'est sa main qui frappe, et nous

le méritons. Il n'y a qu'à se détacher du monde et de soi-même ; il n'y a qu'à s'abandonner sans réserve aux desseins de Dieu. Nous en nourrissons notre amour-propre, quand ils flattent nos désirs ; mais quand ils n'ont rien que de dur et de détruisant, notre amour-propre hypocrite, et déguisé en dévotion, se révolte contre la croix ; et il dit, comme saint Pierre le disait de la passion de Jésus-Christ : *Cela ne vous arrivera point.* O mon cher duc, mourons de bonne foi (1) ! »

Fénelon se tourna vers le duc d'Orléans, prince sceptique et corrompu. Il lui adressa ses *Lettres sur la religion.* Pourquoi ? Espérait-il prendre auprès du futur régent une place qui ne pouvait convenir qu'à Dubois ? Nous nous accoutumons difficilement à cette idée. Mais il n'était point défendu à Fénelon de servir son pays de tout son pouvoir et d'épargner à la France un prince comme le régent. Si Saint-Simon combina les relations de Fénelon et du duc d'Orléans, on peut supposer que les idées du prince effrayaient les fidèles sujets de la monarchie et il est à souhaiter que Fénelon ait pu les changer.

Et quel psychologue oserait dire dans quelle mesure très précise est blâmable l'ambition d'un Fénelon, ambition fine et distinguée, que relèvent, que corrigent et qu'embellissent le plus pur patriotisme et le plus ardent amour de l'Église ? L'ambition de

(1) Œuvres complètes, VII, p. 374.

Fénelon est de telle nature que, seuls, les chrétiens ont le droit de la condamner, et les chrétiens, pour toutes sortes de raisons très sérieuses, hésitent d'ordinaire à user rigoureusement de ce droit.

* * *

Quant à l'insincérité de Fénelon, il faut être très circonspect pour en parler. A examiner les expressions de près, il est possible de les expliquer sans crier au mensonge. Un exemple. Que l'on se rappelle les conférences d'Issy (1). Un projet en trente articles fut proposé à Fénelon qui ne fut pas satisfait : on ne s'expliquait pas suffisamment sur deux points : l'*amour désintéressé* et l'*oraison passive*. Il fit lui-même un contre-projet en trente-trois propositions que Bossuet rejeta. Cependant on avait senti qu'il fallait ajouter au premier projet quelques articles lui donnant jusqu'à un certain point satisfaction. D'après la relation de Dupuy (2), gentilhomme de la manche auprès du duc de Bourgogne, « M. de Châlons pressa fortement M. de Meaux sur ces choses qui lui paraissaient justes et nécessaires ». Cette circonstance doit être exacte ; à la suite du projet de Fénelon sont ajoutés de sa main deux articles avec cette note : « Les deux propositions suivantes me furent données par M. l'évêque de Châlons,

(1) Cf. mon livre *Fénelon, directeur de conscience*, p. 85 et ss. 2e édition.

(2) Bibl. de Saint-Sulpice, *Manuscrits*.

après les trente premières auxquelles ces deux-cy furent adjoutées pour tempérer les autres. » Elles figurent à peu près dans les mêmes termes aux numéros 13 et 33 de la rédaction définitive. Elles concernent précisément deux points sur lesquels Fénelon avait toujours insisté : l'abandon parfait et la charité qui domine et règle tous les actes des vertus chrétiennes.

Après l'addition de ces deux articles, d'un autre qui devint le douzième et la correction de l'article 29, l'archevêque de Cambrai ne fit plus de difficultés et se déclara prêt à signer.

Le secrétaire de M. Tronson, M. Bourbon (1), rédigea quatre copies de trente-trois articles. N'ayant pas assisté à la séance, il ne prit pas garde, en faisant le soir même son journal, qu'un trente-quatrième article avait été ajouté. La *Relation de Dupuy* dit que « ce dernier article fut dressé au moment même où l'on allait signer ». De fait, sur les deux copies remises à Fénelon et à M. Tronson, où les trente-trois premiers articles sont transcrits par M. Bourbon, le trente-quatrième a été écrit d'une autre main, celle de M. de Noailles (2).

En résumé, les trente-quatre articles d'Issy furent rédigés progressivement.

Quand Bossuet dit dans sa *Relation sur le Quié-*

(1) Le *Journal de M. Bourbon*, manuscrit.
(2) Bibl. de Saint-Sulpice, *Manuscrits*.

tisme : « Les trente-quatre articles furent dressés à Issy dans nos conférences particulières : nous les présentâmes tout dressés au nouveau prélat, M. de Châlons et moi, dans mon appartement, à Versailles, » il prend les choses d'une façon si sommaire que l'expression devient inexacte. Il est prouvé que trente articles, et non trente-quatre, furent présentés d'abord et mal accueillis, qu'ensuite trente-trois, après les additions faites dans le sens réclamé, furent présentés à Versailles aussi, et bien reçus, et qu'enfin le trente-quatrième fut ajouté non à Versailles, mais à Issy même. Malgré cette inexactitude d'expression, au fond, ce que Bossuet veut dire, c'est qu'aucun des trente-quatre articles ne fut rédigé, dressé par Fénelon lui-même. De son côté, l'archevêque de Cambrai est dans le vrai, quand il prétend qu'on lui a présenté d'abord trente articles et que, pour le satisfaire, quatre autres furent ensuite ajoutés. Comme c'est sur ses instances et d'après ses réclamations que le vingt-neuvième article fut modifié, et que les douzième, treizième, trente-troisième et trente-quatrième furent insérés dans la rédaction définitive, rédaction qu'il a signée avec les trois autres examinateurs, il pouvait bien dire qu'il avait arrêté les trente-quatre articles de concert avec eux, et jusqu'à un certain point qu'il les avait *dressés* avec eux. Il n'y a eu de part et d'autre ni mauvaise foi ni imposture, il n'y a que des esprits émus par la discussion qui, par cela même, tirent un

peu trop le sens des termes chacun de leur côté.

On fait également beaucoup de bruit autour d'une lettre au P. Tellier en 1710. « Feu M. de Meaux a combattu mon livre par prévention pour une doctrine insoutenable ; on a toléré et laissé triompher cette indigne doctrine... Celui qui errait a prévalu ; celui qui était exempt d'erreur a été écrasé. » Et l'on croit voir une contradiction entre ces expressions et la soumission témoignée par l'archevêque de Cambrai à la mesure qui frappa son livre des *Maximes des saints*.

Ces paroles n'empêchent pas que la soumission de Fénelon n'ait été sincère. Il ne s'agit pas de la doctrine condamnée du quiétisme, mais de la *nature de la charité*, comme on le voit par le texte même de la lettre. L'archevêque y traite de « doctrine indigne, qui dégrade la charité en la réduisant au seul motif de l'espérance », l'opinion de Bossuet d'après laquelle « la raison d'aimer Dieu ne s'explique que par le seul désir du bonheur ».

Dans cette même lettre, il parle du livre des *Maximes* pour dire « qu'il l'a sacrifié avec joie et docilité à l'autorité du Saint-Siège ». C'est sur la question de la nature de la charité, de son motif formel, que Fénelon se dit exempt d'erreur. Il avait raison ; car sa doctrine était généralement approuvée à Rome, même par les théologiens qui se prononcèrent le plus fortement contre le livre des *Maximes*.

Fénelon lui-même n'avait-il pas donné un sens favorable et orthodoxe aux expressions, à toutes les expressions condamnées dans les *Maximes des saints ?* De fait, les *Écrits apologétiques*, envoyés à Rome pour défendre son livre, furent approuvés unanimement.

L'on cite d'autres contradictions (1), et pour les expliquer il n'est peut-être pas nécessaire de dire que « la vérité a plus de souplesse sur les bords de la Dordogne » qu'à Paris.

*
* *

Cependant, pour dire tout le résultat de notre enquête sur le fond de son caractère, nous nous trouvons devant des textes troublants.

Ne disait-il pas à Mme de Montberon : « Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui de moi ; je ne sais qu'en dire ni qu'en penser. Ce qui me paraît vrai en le pensant d'une première vue, devient un mensonge dans ma bouche, quand je le veux dire... Dans le moment que j'écris ceci, il me paraît que je mens. Tout se brouille. Dans ces changements perpétuels, je ne sais quoi ne change point, ce me semble (2). »

(1) Cf. Masson, *Fénelon et Mme Guyon*, Introduction, xv-xviii.

(2) Œuvres Complètes, VIII, 640.

D'ailleurs, dans une lettre très connue adressée, croit-on, à Mme de Mortemart, il a fait lui-même son examen de conscience ; sincérité de psychologue s'étudiant pour lui seul ou humilité de saints, toujours prompts à s'accuser eux-mêmes.

Ces aveux, s'ils sont vrais, honorent un homme, un grand homme. Joseph de Maistre a porté contre lui-même des accusations aussi précises et aussi graves, sans rien perdre de la très haute et universelle estime dont il est l'objet.

Ces mauvaises tendances dont s'accuse Fénelon ne dépendent pas de nous. « Dieu nous les a données avec notre tempérament pour nous exercer. Il ne veut point nous en délivrer, mais s'en servir au contraire pour nous exercer... » Lisons :

« Je ne veux jamais flatter qui que ce soit, et même dès le moment que j'aperçois, dans ce que je dis ou dans ce que je fais, quelque recherche de moi-même, je cesse d'agir ou de parler ainsi. Mais je suis tout pétri de boue, et j'éprouve que je fais à tout moment des fautes, pour n'agir point par grâce. Je me retranche à m'apetisser à la vue de ma hauteur. Je tiens à tout d'une certaine façon, et cela est incroyable ; mais, d'une autre façon, j'y tiens peu, car je me laisse assez facilement détacher de la plupart des choses qui peuvent me flatter. Je n'en sens pas moins l'attachement foncier à moi-même. Au reste, je ne puis expliquer mon fond. Il m'échappe, il me paraît changer à toute heure. Je n'en saurais guère

rien dire qui ne me paraisse faux un moment après. Le défaut subsistant et facile à dire, c'est que je tiens à moi, et que l'amour-propre me décide souvent. J'agis même beaucoup par prudence naturelle et par un arrangement humain. Mon naturel est précisément opposé au vôtre. Vous n'avez point l'esprit complaisant et flatteur, comme je l'ai, quand rien ne me fatigue ni ne m'impatiente dans le commerce. Alors vous êtes bien plus sèche que moi ; vous trouvez que je vais alors jusqu'à gâter les gens, et cela est vrai. Mais quand on veut de moi certaines attentions suivies qui me dérangent, je suis sec et tranchant, non par indifférence ou dureté, mais par impatience et par vivacité de tempérament. Au surplus, je crois presque tout ce que vous me dites : et pour le peu que je ne trouve pas en moi conforme à vos remarques, outre que j'y acquiesce de tout mon cœur, sans le connaître, en attendant que Dieu me le montre, d'ailleurs je crois voir en moi infiniment pis, par une conduite de naturel, et de naturel très mauvais (1). »

Le vrai Fénelon apparaît avec toute sa complexité d'âme si vivante et si mystérieuse, dans cette admirable lettre.

Pendant toute sa vie, il essaya de vaincre les défauts inhérents à une nature trop riche ; il lutta avec une alternative de succès et de revers, mais sans

(1) Œuvres complètes, VIII, p. 589, lettre CCXIX.

jamais s'abandonner, en se rapprochant toujours du magnifique idéal religieux qui était le sien. C'est peut-être dans cette lettre qu'il faut chercher le mot de l'énigme fénelonienne.

A comparer ces nobles aveux avec les orgueilleuses confessions des modernes, le grand archevêque nous émeut. Lamartine énumérait les charmes de son âme. Hugo se proclamait humble et doux comme une femme. Vigny anathématisait les barbares incapables de mesurer la hauteur de son génie.

Fénelon dit tout simplement à la maréchale de Noailles le lendemain de la condamnation de son livre *les Maximes des saints* : « J'avais besoin d'humiliation. Dieu m'en a envoyé, et je l'en remercie. Je ne sais mauvais gré aux hommes par qui elle me vient... J'aurais eu de la peine à me donner au bien sans les coups d'étrivière dont on m'a honoré (1)... » Et ailleurs : «... Je suis dans une paix très amère, et je vous souhaite cette paix sans vous en souhaiter l'amertume. Il me serait impossible de vous dire plus en détail de mes nouvelles; je ne comprends point mon état ; tout ce que j'en veux dire me semble faux, et le devient dans le moment. Souvent la mort me consolerait ; souvent je suis gai et tout m'amuse. De vous dire pourquoi l'un, pourquoi l'autre, c'est ce que je ne puis, car je n'en ai point de vraies raisons.

(1) Œuvres complètes, VIII, 526.

A tout prendre, je trouve que je suis dans ma place, et je ne songe point qu'il y ait au monde d'autres lieux que ceux où mes devoirs m'attachent (1)... »

« Mon état ne se peut expliquer, car je le comprends moins que personne. Dès que je veux dire quelque chose de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en consolation, je le trouve faux en le disant, parce que je n'ai aucune consistance en aucun sens. Je vois seulement que la croix me répugne toujours et qu'elle m'est nécessaire (2)... »

« Je dis tout bien à mon aise, moi qui cherche le repos et la consolation, moi qui crains la peine et la douleur, moi qui crie les hauts cris dès que Dieu coupe dans le vif; mais enfin c'est la vérité qui me condamne, et à la condamnation de laquelle je souscris au fond de mon cœur, si je ne me trompe. Faites de même (3). »

« Si vos avis me blessent, cette sensibilité me montrera que vous aurez trouvé le vif : ainsi vous m'aurez toujours fait un grand bien en m'exerçant à la petitesse, et en m'accoutumant à être repris. Je dois être plus rabaissé qu'un autre, à proportion que je suis plus élevé par mon caractère, et que Dieu demande de moi une plus grande mort à tout (4). »

« Ma vie est triste et sèche comme mon corps;

(1) Œuvres complètes, VIII, 590.
(2) Œuvres complètes, VIII, 580.
(3) Œuvres complètes, VIII, 569.
(4) Œuvres complètes, VIII, 544.

mais je suis dans je ne sais quelle paix languissante. Le fond est malade, et il ne peut se remuer sans une douleur sourde. Nulle sensibilité ne vient que d'amour-propre; on ne souffre qu'à cause qu'on veut encore. Si on ne voulait plus rien que la seule volonté de Dieu, on en serait sans cesse rassasié, et tout le reste serait comme du pain noir qu'on présente à un homme qui vient de faire un grand repas (1). »

« Pour moi, je suis dans une paix sèche, obscure et languissante; sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun; sans aucune vue d'avenir en ce monde; avec un présent insipide et souvent épineux; avec un je ne sais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente sans goût. C'est un entraînement journalier; cela a l'air d'un amusement par légèreté d'esprit et par indolence. Je vois tout ce que je porte, mais le monde me paraît comme une mauvaise comédie qui va disparaître dans quelques heures. Je me méprise encore plus que le monde : je mets tout au pis aller, et c'est dans le fond de ce pis-aller pour toutes les choses d'ici-bas que je trouve la paix. Il me semble encore que Dieu me traite trop doucement, et j'ai honte d'être tant épargné; mais ces pensées ne me viennent pas souvent, et la manière la plus fréquente de recevoir mes croix est de les laisser venir

(1) Œuvres complètes, VIII, 562.

et passer, sans m'en occuper volontairement. C'est comme un domestique indifférent qu'on voit entrer et sortir de sa chambre sans lui rien dire. Du reste, je ne veux vouloir que Dieu seul pour moi, et pour vous aussi, Madame. Qu'est-ce qui suffira à celui à qui le vrai amour ne suffit pas (1) ? »

« J'ai aujourd'hui le cœur en paix sèche et amère ; le demain m'est inconnu : Dieu le fera à son bon plaisir, et ce sera toujours le pain quotidien (2). »

« Pour moi, mon cœur est sec et languissant : la vie ne me fait aucun plaisir ; mais il faut toujours aller en avant, et être chaque jour ce qu'il plaît à Dieu (3). »

Et quelques mois avant sa mort il écrit à une personne inconnue pour l'exhorter au détachement du monde. C'est le Fénelon des derniers jours qui, sans s'en douter, s'est peint lui-même à nous dans une page tout empreinte d'un sentiment si vrai d'humilité chrétienne (4).

« Pour moi, je ne suis plus qu'un squelette qui marche et qui parle, mais qui dort et qui mange peu ; mes occupations me surmontent, et je ne me couche jamais sans laisser plusieurs de mes devoirs en arrière. Un vaste diocèse est un accablant fardeau à soixante-trois ans. J'ai beaucoup d'affaires, et vous n'en avez peut-être pas assez pour éviter l'ennui ;

(1) Œuvres complètes, VIII, 625.
(2) Œuvres complètes, VIII, 555.
(3) Œuvres complètes, VIII, 556.
(4) Œuvres complètes, VIII, 541.

mais la sagesse consiste à savoir s'amuser. Trompez-vous vous-même. Madame, inventez des occupations qui vous raniment. Les jours sont longs, quoique les années soient courtes : il faut accourcir les jours en se traitant comme un enfant; cette enfance est une sagesse profonde. Souvenez-vous que vous ne feriez dans le plus beau monde rien de plus solide que ce que vous faites dans la langueur et dans l'obscurité de votre solitude; vous entendriez beaucoup de mauvais discours ; vous verriez beaucoup de personnes importunes et méprisables avec des noms distingués; vous seriez environnée de pièges et d'exemples contagieux ; vous sentiriez les traits de l'envie la plus maligne ; vous éprouveriez votre propre fragilité ; vous auriez bien des fautes à vous reprocher. Il est vrai que vous paraîtriez être plus dans l'abondance ; mais vous n'auriez qu'un superflu très dangereux : la vanité le dépenserait et vous rendrait peut-être encore plus dérangée et plus embarrassée que vous ne l'êtes; vous ne songeriez sérieusement ni à Dieu, ni à la mort, ni à votre salut ; vous seriez, comme les autres, enivrée, ensorcelée, endurcie. Ne vaut-il pas mieux demeurer un peu tristement loin du monde sous la main de Dieu qui vous fera goûter les espérances de la religion, et qui vous détachera des faux biens dont il vous dépouille ? En vérité, Madame, je vous donne de bon cœur les conseils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaisirs de vanité.

D'ailleurs, il est plein d'épines, de troubles, de procédés lâches, trompeurs et odieux ; il faut que nous soyons bien gâtés, puisque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal... »

Donc dans son ascension continue vers les plus hautes cimes de la beauté morale, Fénelon ne paraît pas s'être complètement dépouillé de certaines imperfections.

L'on n'aime pas le voir, dans ses dernières années, réclamer contre les Jansénistes certaines mesures rigoureuses que ses adversaires ne lui avaient pas épargnées. De même l'on préférerait qu'il eût laissé à d'autres le soin de combattre, au sujet du jansénisme, le cardinal de Noailles qu'il avait eu pour adversaire dans la querelle du quiétisme ; car en pareille occurrence, il faut être bien maître de soi pour être sûr qu'on n'obéit à aucun sentiment d'aigreur ou de rancune, et le plus sage est de s'abstenir ou de se récuser.

Enfin, si l'on admire le dévouement intelligent, l'esprit de douceur et de charité de Fénelon dans ses missions en Saintonge, personne n'admettra les ruses qu'il conseillait à Seignelay pour détourner de l'hérésie les nouveaux convertis : — acheter, s'il se peut, la trahison d'Aubert de Versé pour lui faire semer la zizanie parmi ses coreligionnaires, ou, si l'on n'y réussit point, faire fabriquer des lettres tendant au même but et laisser croire qu'elles sont faites par Aubert. — On voudrait que Fénelon se fût

abstenu de pareille action. Il a recours à ce procédé, parce que la violence lui répugne. Cela ne vaut pas mieux, dira-t-on, mais au moins le résultat était un peu différent : moins de gens en souffraient. Ce n'est pas ce qui transformera le missionnaire en féroce persécuteur.

Que Fénelon, malgré sa haute vertu, ne soit pas absolument sans défauts, nous le reconnaissons. Que conclure ? Ses imperfections le rapprochent de nous et on l'aime davantage. Il n'en reste pas moins établi que parmi les hommes qui ne se sont pas élevés jusqu'à la sainteté parfaite, il n'en est point qui ait été plus près d'y atteindre.

L'homme resta toujours vivant en Fénelon, et il eut sa part des faiblesses communes à tous ceux qui passent sur la terre ; mais jamais cœur plus noble ne battit pour le bien et le beau.

Et ces retours de désirs humains, cette ambition inavouée pour le bien public, cette opiniâtreté à défendre même les torts de ses amis, toutes ces impressions si vives sur les événements, donnent un attrait de plus à ce caractère qui n'écrase pas l'humanité, malgré la hauteur à laquelle il s'élève. A suivre cette vie de Fénelon, on sent tout ce que lui a coûté de luttes et d'efforts cette poursuite un peu haletante de la perfection.

Entre toutes les grandes figures consacrées par l'histoire, il y en a peu de plus originales, de plus séduisantes même que celle de Fénelon, de cet esprit

à la fois si vif et si mesuré, si épris du ciel, et malgré lui si ému des choses de la terre, si docile et si indépendant, de cet évêque mourant à la peine sous le fardeau des devoirs épiscopaux, qui était à la fois un vrai citoyen dans l'acception la plus étendue du mot et le plus tendre des amis.

* * *

D'un mot l'on peut dire que dans sa correspondance, spirituelle, politique ou privée, Fénelon se montre avec une nature rêveuse et ardente, où le goût de la contemplation des vérités éternelles se mêle si étrangement au désir passionné du bien public et à un besoin irrésistible d'activité.

Cette activité, il l'a portée partout.

Directeur de conscience, il a répondu à toutes les personnes qui s'adressaient à lui, donnant aux unes des raisons de croire, aux autres des moyens de vivre chrétiennement au milieu du monde. Il a mesuré ses conseils aux forces de chacun. Il a dirigé toutes sortes d'âmes ; à toutes il a dit ce qui convenait. Les âmes mortes, il les a réveillées ; celles qui revenaient à la vie, il les a aidées ; les âmes tièdes, il les a secouées ; les âmes malades, il les a guéries ou tout au moins soulagées ; les âmes fortes, il les a conservées ; les âmes héroïques, il les a gardées. Aux âmes délicates, il a donné un pain léger ; aux âmes mystiques, il a parlé un langage divin.

Son mysticisme ne découle pas seulement de son

esprit, mais du fond même de son être, et pour ainsi dire, de son tempérament; il est sa pensée elle-même ; et ce n'est pas seulement dans l'*Explication des Maximes*, il est plus ou moins dans tous ses traités de religion, et il y est souvent exposé avec une ampleur, une abondance, un laisser-aller qui prouve que l'auteur est bien aise de parler sur ces matières. Et encore Fénelon n'a pas tout dit de ce qu'il sentait sur cette question ; il savait qu'il était épié, et il calmait les ardeurs et les enthousiasmes de son cœur. Sa pensée entière était pour ses amis, dans sa personne, dans ses entretiens. Cette piété qui touchait à la sainteté se manifestait dans le geste et dans le regard, dans ses traits et dans sa figure plus éloquente encore que sa parole si douce et si empreinte d'onction apostolique. De là les attraits si uniques de son commerce et de sa conversation ; de là l'amour, la vénération et le dévouement qu'il inspirait.

En philosophie, il a été un des penseurs les plus subtils et les plus hardis ; sa métaphysique dans ses hauteurs, par exemple dans la seconde partie de l'*Existence de Dieu*, va se rejoindre aux subtilités et aux sublimités de sa théologie. Disciple de Descartes, il a magnifiquement illustré les preuves que son maître donnait de l'existence de Dieu.

Théologien, il a mené le bon combat contre le jansénisme, pour se faire pardonner ses erreurs, dit-on, et se réhabiliter aux dépens des autres. L'on peut

croire aussi qu'il a agi pour satisfaire sa conscience épiscopale. Les évêques sont les gardiens de la doctrine. « Le droit demeure entier à ceux qui sont tombés dans l'erreur de la redresser chez les autres aussi souvent qu'ils la rencontrent (1). »

Évêque, il le fut dignement. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Il mourut à la tâche et le peuple se souvient encore de lui.

C'est le plus antique des écrivains modernes. Très français, il nous donne dans ses œuvres littéraires une suave impression d'hellénisme. Et c'est un grand étonnement et un véritable charme.

Politique fin autant que clairvoyant, ses écrits témoignent d'un remarquable sens du « réel » et d'un ardent désir du bonheur des peuples.

En éducation, son nom est indissolublement lié à celui du duc de Bourgogne. Et pour nous l'élève est le reflet du maître. Cela suffit pour nous faire aimer Fénelon.

Saint-Simon a dans un récit dramatique (2) narré la mort du prince : c'est un long déchirement d'âme, un cri d'admiration et de désolation. Pour nous, c'est un amer désespoir, parce que nous jugeons cette mort à la lumière des événements passés.

Tant que les imaginations françaises en appelleront de la fatalité des choses accomplies au rêve de

(1) Mot de Brunetière.
(2) *Mémoires*, VII, 239-250.

l'histoire recommencée et de l'histoire heureuse, nous aimerons à nous figurer le règne du duc de Bourgogne empêchant Louis XV, ou plutôt portant lui-même ce nom de Louis XV qui serait devenu le symbole de la piété couronnée (1).

(1) A. Sorel.

TABLE DES MATIÈRES

Poitiers. — Société française d'Imprimerie





